This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

AZ 931.1

BCU - Lausanne

1094174765

Digitized by Google

Digitized by Google

3070

L'INDE

ANGLAISE

AVANT ET APRÈS L'INSURRECTION DE 1857

Digitized by Google

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

L'INDE ANGLAISE

AVANT ET APRÈS

L'INSURRECTION DE 1857

PAR

LE Cte ÉDOUARD DE WARREN

ANCIEN OFFICIER DE S. M. BRITANNIQUE DANS L'INDE

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME PREMIER

AZ 93/1

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

14, RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1857

Droit de traduction réservé.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

PRÉFACE

Il y aura bientôt quatorze ans que nous avons publié la deuxième édition de l'*Inde anglaise*. Dans cet intervalle, bien des événements se sont écoulés, bien des dynasties souveraines ont disparu, bien des royaumes ont été ajoutés à l'empire Hindou britannique. Celui qui veut aujourd'hui se retrouver au milieu de toutes ces ruines a besoin d'un nouveau guide : nous venons renouer le fil conducteur que le temps et la politique ont interrompu ou brisé. Déjà, il y a quatorze ans, nous annoncions que tant de haines si violemment comprimées finiraient tôt

Digitized by Google

ou tard par amener une explosion. Hélas! notre prédiction s'est accomplie ! Loin de nous la pensée de nous en glorifier, et encore moins de nous en réjouir. Nous ne prétendons qu'à l'humble rôle de Cassandre. Comme elle nous pleurons aujourd'hui sur de nobles et touchantes victimes. Nous avons pu à l'heure des violences stigmatiser les triomphateurs, aujourd'hui nous ne pouvons que nous incliner avec respect et admiration devant le courage, la résignation, le patriotisme de cette grande race anglo-saxonne. Anglais, écoutez-moi avec patience; c'est votre gloire que je veux conserver intacte, en plaidant auprès de vous la cause de l'humanité souffrante, même de l'humanité coupable. Hélas! quelle est la nation, même parmi les plus civilisées, qui n'ait rien à se reprocher, qui ait le droit d'être impitoyable? Laissez approcher le vieux soldat, votre compagnon d'armes du 55e, qui, ne pouvant plus aller partager vos dangers, veut au moins s'agenouiller avec vous sur ces tombes où vous pleurez. Lorsqu'il voit son vieux drapeau troué par la mitraille et déchiré par la tempête, il veut au moins le saluer au passage, et répéter avec vous la glo-

Digitized by Google

rieuse devise de l'un de vos enfants, l'héroïque Quentin Ballye, mourant sous les murs de Delhi :

Dulce et decorum est pro patria mori !

(Il est doux et c'est un honneur de mourir pour la patrie.)

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INDE ANGLAISE

AVANT ET APRÈS L'INSURRECTION

DE 1857

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Madras. — Franchir la barre. — Description de Madras; une pagode; une mosquée. — Société de la capitale; le houkah; la promenade publique; familiarité des oiseaux de proie.

Le 1er mai 1831, à la pointe du jour, j'avais fini par m'endormir sur une des cages à poulet du navire anglais l'*Aurora*, sur lequel je m'étais embarqué, depuis plus de cinq mois, pour aller rejoindre ma famille dans l'Inde. Nous approchions rapidement du terme de notre voyage, lorsque je fus réveillé en sursaut, en entendant des voix qui semblaient sortir de la mer. Regardant par-dessus le bord, je vis effectivement deux hommes assis

Digitized by Google

dans la mer, l'un accroupi, l'autre à cheval sur une espèce de navette très-longue, excessivement étroite, et légèrement creusée à la surface. Chacun tenait une rame avec laquelle il guidait ce fragile esquif comme un animal sur lequel il serait monté : c'était un catimaran. Ces singulières constructions, faites de deux ou trois solives liées ensemble en forme de radeau, franchissent la barre de Madras, quand tout autre bateau y périrait; et les hommes qui les montent s'aventurent ainsi dans l'espoir de gagner peut-être quelques centimes, en vous apportant des lettres de vos amis du rivage, ou en vous vendant des fruits ou du poisson plus ou moins frais. On jeta une corde à l'un des rameurs; le catimaran fut amarré, et mes deux compatriotes, grimpant avec l'agilité de deux singes, furent en un moment sur le pont. C'étaient deux hercules de bronze, nus comme la main, à l'exception d'un langouti, petit chiffon passé entre les jambes. Je fus un peu surpris de cette première apparition et de ce léger costume; plus tard, la couleur des Hindous finit par me paraître un habillement suffisant. Pourvu qu'ils eussent leur langouti, j'avais la même impression que s'ils étaient vêtus de noir, et rien de plus.

Mes yeux se tournèrent ensuite du côté de la plage. Le port de Madras, vu de la rade, offre un coup d'œil très-remarquable. La somptuosité des édifices, rehaussée par les effets d'optique, les hauts vérandahs, les toits en terrasses, les colonnades blanches et élancées, se détachent sur un ciel du bleu le plus pur; tout cela, couronné par la masse imposante du fort, le ressac de la mer écumante, qui bondit sur une étendue de côtes à perte de vue, la diversité des embarcations qui sillonnent la surface des eaux, les groupes de figures humai-

Digitized by Google

nes, noires et affairées, qu'on voit rassemblés çà et là sur la plage, tout concourt à frapper vivement le voyageur avide de nouveauté.

Je fus tiré de ma contemplation par l'arrivée de plusieurs schelingues ou massoulahs qui devaient nous conduire à terre : ce sont de grands bateaux sans ponts, simples coquilles de cuir et d'écorce, dans la formation desquelles il n'entre ni clous ni chevilles. Les morceaux sont grossièrement cousus avec du nâro, espèce de chanvre tiré des filaments qui entourent la noix du cocotier. C'est dans un de ces bateaux que le voyageur qui veut débarquer à Madras doit tenter, au péril de sa vie, de franchir le ressac, cette formidable barre qui se fait sentir tout le long de la côte du Coromandel, mais ici avec plus de terreur que partout ailleurs. Toute embarcation européenne y périrait en quelques secondes. Je descendis avec le capitaine Owen dans la première schelingue qui se présenta le long du bord. Nous y trouvâmes dix-neuf rameurs, dont un servait de pilote, tenait le gouvernail et dirigeait les mouvements. Il était aussi chef d'orchestre ; car, du moment que les rames plongèrent dans la mer, nos bateliers entonnèrent un détestable chant, mélange de malabar et d'hindoustan, sur des airs bizarres et monotones. Les vers sont rimés; le pilote chante le premier vers, et tous le redisent en chœur; puis ils chantent le second, et tous le redisent pareillement.

Bientôt nous approchons de trois lignes parallèles d'écume qui vont successivement mourir en mugissant sur le rivage, mais celle qui se dissout est immédiatement remplacée par une quatrième, en arrière des deux autres, qui se rue du fond de la mer avec un bruit épou-

Digitized by Google

vantable sur les pas des précédentes. L'art du nautonier consiste ici à présenter toujours la pointe du bateau perpendiculairement à la ligne qui s'avance : la vague est ainsi coupée et glisse à droite et à gauche, tout en vous couvrant d'écume, puis elle soulève le bateau, qui semble faire la bascule d'abord en avant, puis en arrière. Vous avez jeté un cri, et la première ligne est passée. C'est maintenant que le danger est le plus grand, que le pilote s'agite, crie, trépigne : c'est une pythonisse en fureur. Les rameurs répondent cri pour cri, agitent les rames à tour de bras, tout en regardant en arrière avec terreur : on dirait des diables qui se démènent. C'est qu'il y va de la vie ! Regagnerez-vous à temps la perpendiculaire? serez-vous prêt à recevoir l'ennemi sur la pointe? S'il vous frappe en travers, dans une seconde il ne restera plus de votre esquif que quelques fragments d'écorce et de cuir tournoyant sur l'abîme. Vous avez encore un espoir cependant : voyez-vous à droite et à gauche ces brins de paille dansant dans l'écume, ces intrépides catimarans qui semblent d'ici des pétrels de tempête? Ce sont de hardis plongeurs, prêts à vous repêcher, si les requins toutefois n'ont pas pris les devants. Quatre fois, au moins, vous passez par les mêmes épreuves, vous subissez les mêmes terreurs, et, Dieu aidant, vous venez enfin échouer sur le sable, où vos rameurs vous enlèvent aussitôt dans leurs bras et vous déposent sur le quai, palpitant encore, rendant grâces au ciel, et jurant qu'on ne vous y prendra plus.

Aussitôt notre arrivée, le capitaine me conduisit chez MM. Arbuthnot, chefs d'une célèbre maison de commerce, où je devais trouver des nouvelles de ma famille. J'appris d'eux, à ma grande surprise, qu'ils étaient mes

Digitized by Google

tuteurs, et que j'avais entre leurs mains un faible débris de fortune, fragment de l'héritage de mon père. Rassuré par cette planche de salut, je commençai à regarder autour de moi avec moins d'inquiétude et plus d'intelligence. Mes yeux s'arrêtèrent surpris et enchantés sur tous ces objets si nouveaux, si étonnants, si différents de la vieille Europe. C'était enfin la terre vers laquelle tendaient mes vœux depuis ma première jeunesse ; j'y étais parvenu à travers tous les obstacles, je la tenais enfin, et cette première victoire faisait battre mon cœur de joie et d'espérance.

« Quel ravissement nouveau, dit Jacquemont, quel étonnement incrédule n'éprouve-t-on pas quand on descend pour la première fois sur la rive des tropiques ! Quelle impression profonde laisse à jamais dans l'âme d'un homme sensible aux beautés de la nature le premier tableau qu'il a contemplé du monde équinoxial ! » — « Il y a, dit M. de Humboldt, quelque chose de si grand et de si puissant dans l'impression que fait la nature sous le climat des Indes, qu'après un séjour de quelques mois on croit y avoir séjourné une longue suite d'années. Tout, en effet, ici paraît neuf et merveilleux. Au milieu des champs, dans l'épaisseur des forêts, presque tous les souvenirs de l'Europe sont effacés; car c'est la végétation surtout qui détermine le caractère du paysage ; c'est elle qui agit sur notre imagination par sa masse, le contraste de ses formes et l'éclat de ses couleurs. Plus les impressions sont fortes et neuves, plus elles affaiblissent les impressions antérieures. La force leur donne l'apparence de la durée; sous le beau ciel du Midi, la lumière et la magie des couleurs aériennes embellissent une terre presque dénuée de végétaux. Le so-

Digitized by Google

leil n'éclaire pas seulement, il colore les objets, il les enveloppe d'une vapeur légère, qui, sans altérer la transparence de l'air, rend les teintes plus harmonieuses, adoucit les effets de la lumière, et répand dans la nature le calme qui se reflète dans notre âme. »

Après avoir pris ma part d'un somptueux déjeuner, où je fus initié aux mets et aux fruits parfumés de l'Inde, j'appris de mes généreux tuteurs qu'en attendant que tout fût prêt pour le voyage de Pondichéry, où je devais trouver une de mes sœurs, je recevrais l'hospitalité dans une magnifique villa qu'ils occupaient alors dans la campagne de Madras. Effectivement, après une heure délicieusement employée à contempler, de la fenêtre ouverte à la brise, la barre, les vaisseaux dans la rade, le mouvement du port, on nous annonça que le cabriolet nous attendait. J'y montai avec M. Édouard Arbuthnot, et, pour la première fois, je volai à travers les avenues de ma ville natale.

Divisée en deux parties distinctes, la ville blanche et la ville noire, l'aspect de Madras est irrégulier et singulièrement bizarre. C'est l'Europe et l'Asie séparées par une esplanade. Des casernes, des maisons à toits plats, dans le genre espagnol, la plupart entourées de petits jardins et séparées par de belles rues ombragées de grands arbres; un palais, plusieurs églises, quelques bâtiments construits sur les plus beaux modèles de l'architecture grecque; enfin, une noble forteresse avec ses glacis, ses embrasures, ses canons, un murmure de vagues qui résonne dans toute l'atmosphère et qui vous suit en s'affaiblissant jusqu'à près d'une lieue : voilà la ville blanche. Puis un immense village où la ville fourmille, des huttes de boue entassées les unes sur les au-

Digitized by Google

tres, des minarets, des pagodes, des mosquées : ici, tout un quartier dans le genre portugais; ailleurs, une maison isolée parmi les huttes, couverte en tuiles, mais bâtie d'un seul étage et peinte en bandes verticales de diverses couleurs; au-dessus, des cocotiers élançant leurs gerbes empanachées, le tamarin, le pipuel, le figuier sacré s'appuyant à terre par vingt troncs vigoureux, formant des voûtes et secouant de ses vastes rameaux l'ombre, la fraîcheur, le sommeil; un peuple bronzé qui remue, qui dort, qui travaille, qui fume, qui fait ses ablutions; tout cela au milieu de la rue : voilà la ville noire. Enfin, des avenues à perte de vue, larges, plantées des plus beaux arbres et bordées de ces magnifiques habitations, de cette longue suite de palais, doriques, ioniques, corinthiens, ces temples d'Athènes qu'une belle pelouse, ornée de bosquets et de fleurs, met à l'abri du bruit et de la poussière : voilà *the Gardens*, la délicieuse campagne de Madras.

La villa occupée par MM. Arbuthnot est célèbre entre les plus belles des environs. J'y trouvai installée toute une colonie d'oiseaux de passage tels que moi. C'étaient de nouveaux débarqués, des clients qui ne faisaient qu'une halte à Madras en se rendant d'une station indienne à une autre; des malades qui étaient venus chercher les brises salutaires de la mer. C'était un petit caravansérail où chacun avait à sa disposition, outre le salon commun, chambre à coucher, chambre de bain séparée, deux ou trois domestiques toujours prêts à paraître, comme les serviteurs de la *Lampe merveilleuse*, et toujours prêts à vous offrir tout ce que vous pouviez demander : vins, fruits succulents, café, liqueurs, l'humble cigare, le suave narghillé ou le léger gourgouri. Les cours

Digitized by Google

étaient remplies, les pelouses étaient couvertes des chevaux, des tentes, des serviteurs de tous ces hôtes si royalement reçus. Hélas ! cet âge d'or ne pouvait durer ! Ma résidence dans l'Inde a été assez longue pour voir son déclin. Les profits du commerce ne sont plus suffisants pour soutenir cette hospitalité gigantesque, et puis les bonnes traditions se négligent et se perdent à mesure que les communautés augmentent.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à mon dernier retour à Madras, en janvier 1840, je fus attristé du changement survenu dans les relations sociales. Les saints, comme on les appelle dans le pays, se sont répandus comme une lèpre sur toute la société. Le méthodisme, c'est-à-dire un fanatisme sombre, excusable quand il est sincère, mais odieux quand c'est un masque hypocrite pour l'avarice ou l'ambition, a tout envahi. Les commerçants, les hauts fonctionnaires civils et militaires, qui désirent économiser la presque totalité de leurs profits ou de leurs énormes appointements, le prennent assez volontiers pour se soustraire à l'obligation de contribuer aux plaisirs de la communauté et se refuser à une hospitalité ruineuse, autrefois presque exigée d'eux. Au lieu de dîners et de bals qui leur coûtaient beaucoup, ils donnent aujourd'hui des sermons qui ne leur coûtent rien. Les jeunes gens qui veulent parvenir prennent aussi le même masque, qui leur sied plus mal encore, afin de plaire aux puissants et en obtenir des places; de sorte qu'en ce moment, à Madras, si l'on n'y prend bien garde, une invitation à dîner ou même à une soirée est un vrai guet-apens. Immédiatement après le repas ou avant les rafraîchissements, le maître de la maison vous fait acheter ou expier vos plaisirs en vous retenant au moins une heure sur

Digitized by Google

vos genoux, tandis qu'il débite un sermon sous forme de prière, avec le récitatif nasal des têtes rondes du temps de Cromwell. Dans mes visites précédentes à Madras, j'avais cru pouvoir me plaindre de ce que les Anglais ne parlaient pas; mais, comme le père de la muette, dans le *Médecin malgré lui*, j'avoue que je préférais leur silence d'autrefois à leurs rapsodies d'aujourd'hui, et les aurais volontiers rendus muets comme ci-devant.

Pour porter un dernier coup aux vieilles traditions d'hospitalité, les habitants des présidences ont eu recours à un moyen assez adroit : l'établissement d'un club ou cercle où tout étranger, tout nouveau débarqué, tout voyageur de l'intérieur, peut s'abonner et trouver, à ses propres frais, bon gîte et bonne table. Toutefois ces changements peu gracieux ne se font encore sentir que dans les capitales; partout ailleurs, dans l'intérieur du pays, l'hospitalité est encore la même. C'est encore un glorieux pays où le cœur est chaud comme le soleil.

Pour en revenir à la villa Arbuthnot, nous entrâmes par un superbe escalier à double rampe, terminé par un portique grec dont l'élégante colonnade se prolongeait tout autour de l'habitation, formant une galerie couverte ou vérandah. Cette galerie en supportait une autre toute symétrique, mais plus légère, qui entourait les appartements supérieurs. Je fus d'abord conduit dans un vaste salon octogone, ayant huit portes ou fenêtres descendant jusqu'à terre, et toutes fournies de jalousies à travers lesquelles la brise de mer soufflait délicieusement. Un divan occupait le centre de la chambre, et, sur deux côtés parallèles, deux sofas se faisaient vis-à-vis. Du reste, très-peu de meubles, dont on évite autant qu'on

Digitized by Google

peut l'usage dans ce pays à cause du nombre d'insectes et surtout de moustiques qu'ils attirent.

Après une simple formule d'introduction aux personnages rassemblés au salon, j'obtins la permission de me retirer dans l'appartement qui m'était destiné. Je le trouvai composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bain. Les cinq ou six fenêtres commandaient dans le lointain une vue délicieuse de la rivière Addjaar et de toute la contrée voisine, tandis qu'immédiatement au-dessous un parterre étalait des trésors de roses, de géraniums, de myrtes, de tubéreuses, dont l'air était embaumé. Le centre, ou plutôt la moitié de la chambre à coucher, était occupé par un immense lit carré ayant huit pieds de côté et trois pieds au-dessus du sol. Sur la sangle reposait un matelas extrêmement dur, et, au lieu de draps et de couvertures, une natte de paille blanche de la plus délicieuse finesse. Un rideau de gaze verte, léger et transparent, faisait le tour entier du lit et devait protéger le dormeur contre les moustiques. Une table de toilette, fournie de tous les objets indispensables à la propreté la plus raffinée, un fauteuil, quelques chaises et un secrétaire complétaient l'ameublement. Mes ablutions terminées, je sentis le besoin de me recueillir. Il fallait écrire à mes sœurs, les prévenir de l'arrivée d'un frère dont l'existence n'avait été jusqu'alors qu'un rêve, qui venait leur demander peut-être une longue hospitalité, et qui n'avait plus d'autre patrie que la terre où il venait d'aborder et où il s'était condamné à tailler son avenir.

J'étais absorbé depuis quelques heures dans cette occupation, quand mon attention fut soudainement réveillée par un petit cri perçant qui semblait s'élever de la table

Digitized by Google

même où j'écrivais. En levant les yeux, j'aperçus deux petits écureuils qui venaient d'entrer par une des fenêtres ouvertes. (C'est une espèce grise plus petite que la nôtre et marquée de trois raies noires sur le dos.) Ils avaient une querelle à vider, et ma table servait de champ de bataille. Après quelques secondes de combat, ils traversèrent la chambre en se poursuivant et disparurent par une fenêtre. Cet incident me fit jeter les yeux tout autour de l'appartement, et je fus surpris du nombre d'insectes et de reptiles de toute espèce qui partageaient avec moi la jouissance des localités. Des lézards de toutes formes et de toutes couleurs bruissaient, couraient, sur toutes les murailles et sur le plafond, à la chasse aux mouches; les écureuils ne faisaient qu'entrer et sortir; ils se considéraient comme tout à fait chez eux; quelquefois une grosse araignée tarentule traversait rapidement le plancher; enfin des bourdons, des guêpes, des moustiques, chantaient en chœur sur tous les tons. Je conservai longtemps mon préjugé européen contre ce mélange de société; mais, après quelques années de séjour dans l'Inde, on finit par s'habituer à toute cette vie qui fourmille et bourdonne autour de vous, comme on s'habitue en Europe au tapage bien plus fatigant d'un canari dans le coin de la chambre.

Je trouvai que les préparatifs pour le voyage de Pondichéry demandaient trois jours : tout en regrettant ce délai, je me proposai d'en profiter le mieux possible pour explorer Madras, pour commencer l'étude de cette grande mosaïque de l'Inde, pour bien saisir ces mœurs bizarres, ces couleurs locales si tranchées parmi le peuple conquérant comme parmi les races conquises. Je commençai mes observations le soir même à table : c'est

Digitized by Google

l'heure où l'Anglais se montre le plus communicatif et paraît le plus à son avantage; il puise momentanément dans son verre une bonhomie étrangère à sa nature.

Les maisons de ces princes marchands de Madras et de Calcutta présentent, quand on les éclaire pour le repas du soir, un spectacle d'un grandiose et d'un éclat extraordinaires. Les salles offrent toujours les plus nobles dimensions. Il faut de l'air dans ce climat brûlant; aussi le plafond s'élève, toutes les portes sont ouvertes, voilées seulement de rideaux de gaze ou d'un léger tissu de bambous pour en défendre l'entrée aux chauves-souris, qui prennent possession de l'atmosphère au coucher du soleil. Les murs sont généralement de stuc blanc, fait avec des coquillages pilés, d'un reflet admirable. De distance en distance, des candélabres à plusieurs branches sont adaptés à la muraille, supportant des lampes de verre où brûle de l'huile de noix de cocos, et d'où s'échappent dans tout l'appartement des torrents de lumière. Les planchers sont couverts de nattes de rotins de Calcutta, fines, luisantes et polies, qu'un pied novice n'aime point à fouler, mais qui paraissent plus tard délicieuses par leur fraîcheur. Le rare ameublement est de la plus somptueuse élégance; la variété et le nombre des domestiques, leur air grave et respectueux, donnent une telle dignité à ces demeures, que vous vous croiriez dans un palais.

Entrez dans la salle à manger : la table est écrasée sous le poids des viandes, tandis que, suspendu à quelques pieds au-dessus, un énorme et massif écran oscille comme un balancier : c'est le punkah. Jusqu'à l'arrivée des convives, son mouvement est presque imperceptible; mais, du moment qu'on est assis, un serviteur le met en branle. L'atmosphère, ainsi déplacée, vient baigner vos

Digitized by Google

tempes, prévient la sueur, ou l'enlève à mesure qu'elle se forme. C'est un immense soulagement, après la fatigue d'avoir marché d'un appartement à un autre, et quelques moments passés hors de son influence vous la font encore mieux apprécier; aussi vous le retrouvez dans presque toutes les pièces, car c'est ici un meuble indispensable. Derrière chaque chaise se tient un domestique en turban, à barbe et moustaches épaisses, les bras croisés sur la poitrine. Il les ouvre, dès que vous êtes assis, pour vous pousser plus près de la table, pour déployer et étendre votre serviette sur vos genoux, service très-nécessaire, car vous n'en auriez pas le courage.

Sur la table, des bougies brûlent dans des cloches de verre de la plus grande beauté. Des cloches sont renversées et adaptées à des chandeliers; la partie évasée qui est au-dessus est fermée par un couvercle percé à jour qui protége la flamme contre le vent du punkah. Près de chaque convive est un assemblage de verres de différentes grandeurs destinés à différentes espèces de vins. Chaque verre est couvert d'un petit chapeau chinois en argent, précaution indispensable contre les mouches et les insectes, car vous verrez quelquefois une nuée de sauterelles ou de fourmis ailées s'abattre sur la table et tout souiller en un instant. Chacun mange dans une assiette à double fond, où l'on entretient de l'eau chaude, probablement parce qu'on n'a pas assez d'appétit pour supporter la vue d'une sauce refroidie; et cependant on quittera la table l'estomac surchargé, séduit de plat en plat par les épices dont tout est assaisonné.

Vers la fin du dîner, on voit arriver le houkah, qui attire aussitôt l'attention de l'étranger par son élégance et par le glouglou que produit l'air en passant au travers de

Digitized by Google

l'eau. Les fumeurs ont un domestique nommé houkabadar, dont le seul emploi est d'entretenir et de porter cet appareil partout où leur maître va dîner. Il se compose d'une énorme cloche de métal incrusté, ou plus souvent de cristal, à moitié remplie d'eau; à cette cloche s'adaptent très-exactement deux tuyaux, l'un droit, qui supporte un récipient en argent, l'autre flexible, qui traîne jusqu'à la chaise du fumeur, le long d'un petit tapis très-étroit, sur l'extrémité arrondie duquel repose la cloche. Le tuyau flexible est une longue spirale de fil de fer dans une écorce de bouleau recouverte de soie ou d'étoffe précieuse; il est terminé par un bec d'or ou d'argent richement ciselé.

Avant de fumer, on verse toujours un peu d'eau de rose dans le tuyau. Le godauk, espèce de pâte sèche que l'on fume, se compose de feuilles de roses, de sucre candi, d'opium et de pommes sauvages desséchées; il y entre peu ou point de tabac. Cette composition ne brûlerait pas seule; on est obligé d'en entretenir la combustion au moyen de plusieurs boules composées de poussière de charbon et de farine de riz qui brûlent d'elles-mêmes avec ardeur quand on les a une fois allumées, et dont on couvre la surface du godauk. Si le chillum (ou la charge du houkah) est bien préparé, il exhale un parfum aromatique qui serait peut-être trop fort en Europe, dans nos appartements fermés; mais, dans les vastes salons de l'Inde, sous la ventilation du punkah, les sens en sont délicieusement affectés.

C'est la seule manière de fumer qui soit permise à table : elle est non-seulement reçue, mais il n'est pas extraordinaire de voir une dame accepter le bec du tuyau de son voisin pour en aspirer quelques bouffées. Les

Digitized by Google

femmes indigènes, depuis la princesse jusqu'à l'esclave, passent leur vie à fumer, avec les seules interruptions du sommeil, de la toilette, de la prière et des repas. L'habitude du houkah devient toujours une passion : c'est un besoin sans cesse renaissant, qu'il faut satisfaire au réveil, après le déjeuner, après le repas du jour, après le repas du soir ; il le faut encore pour s'endormir : c'est aussi la plus enivrante des jouissances.

Au dîner succède une soirée sans conversation générale ou même particulière, très-courte et pourtant trop longue. Le café pris, tout le monde se retire à dix heures, car les Anglais ne savent pas causer ; ils se parlent quand ils ont quelque chose à se dire, mais ne cherchent jamais à trouver en dehors de la vie matérielle ou de la politique, qu'on n'aborde que rarement, un sujet sur lequel l'esprit puisse s'exercer par une discussion gracieuse. La conversation est un fruit éminemment français.

Le lendemain, avant le lever du soleil, je fis une longue excursion dans la ville noire. Il me tardait de voir de près cette grande fourmilière humaine que la veille je n'avais fait qu'apercevoir en courant, d'assister à sa vie intime, de la surprendre à son lever. J'étais impatient de savoir aussi ce que c'était qu'une mosquée et une pagode, choses dont j'avais lu bien des descriptions, mais dont je n'avais aucune idée bien définie.

A cette heure avancée, une grande partie de la population, les pauvres de toutes les classes, artisans, manœuvres, journaliers, dormaient encore en plein air, sur des nattes, et plus généralement sur la terre nue, chacun devant la porte de sa maison. Le turban sert d'oreiller aux hommes, les tresses de leurs cheveux aux femmes.

Digitized by Google

Chacun dort la figure couverte d'un coin de son vêtement : c'est pour se garantir de la rosée et des insectes. Le mari et la femme sont enveloppés dans la même pièce de toile, qui sert pendant le jour de jupon à la femme et pendant la nuit de couverture à tous les deux. Quelquefois deux ou trois couples des deux sexes, différentes générations d'une même famille, sont ainsi rangées côte à côte. A mesure que la matinée s'avance, ces corps inclinés se relèvent, se dépouillent de leurs linceuls, la toilette commence; elle se fait en plein air. La femme va chercher de l'eau qu'elle verse sur la tête et les épaules du mari accroupi; elle le lave, le frotte, huilera quelquefois tout son corps, peignera et tressera ses cheveux, toujours très-longs, mais souvent réduits à une seule touffe au sommet de la tête; enfin, selon qu'il sera sectateur de Brahma, de Vichnou ou de Schiva, elle tracera sur son front différentes lignes verticales ou horizontales, blanches, jaunes et rouges, de couleurs extrêmement vives et éclatantes, qui doivent indiquer sa caste.

Cette opération terminée, le seigneur et maître s'accroupit comme un singe sur le seuil de sa maison, et fume gravement son houkah. La femme, ou plutôt les femmes, car il en a généralement plusieurs, avant de s'occuper de leur propre toilette, balayent la maison et la partie de la rue qui a servi de chambre à coucher; puis elles l'arrosent et badigeonnent les murailles de bouse de vache délayée avec de l'eau. Il y a un double motif pour cet usage : la vache est un animal sacré; cette eau est donc leur eau bénite; et puis une raison de salubrité, cette préparation détruisant les miasmes et les insectes.

Au milieu, au-dessus de ces groupes, devant le seuil

Digitized by Google

de chaque maison, le cocotier s'élance, le figuier sacré élève sa noble cime, les élégants mimoses penchent leur feuillage léger. Quelle richesse ! quelle beauté de la nature ! quelle misère ! quelle pauvreté des hommes ! Les enfants des deux sexes se roulent, se traînent, sans que personne s'en occupe, ou courent tout nus jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans ; on les voit jouer entre eux, mais avec beaucoup de flegme, sans rire, sans se battre. Presque tous ont un ventre énorme qui vient du riz dont ils sont gonflés ; tous ont de lourds bracelets d'argent aux bras et aux jambes. Ils sont craintifs comme des animaux sauvages, et se sauvent en criant à la vue d'un étranger.

Enfin le canon se fait entendre ; c'est celui du fort Saint-George qui proclame que le disque du soleil va paraître. Au même instant des voix sonores retentissent dans l'air. Du haut de chaque mosquée, le muezzin appelle les croyants à l'azan (la prière) par la formule bien connue :

La Allah il allah, Mahommed Russoul oullah !

« Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Je m'avançai parmi les fidèles vers la mosquée la plus voisine. Elle m'offrit le type simple et primitif de ce genre d'édifices religieux circonscrit dans le plan accoutumé. Une grande cour carrée ou piazza, avec une galerie intérieure élevée de quelques degrés, qui règne sur trois des côtés ; un bassin au milieu pour les ablutions, préliminaire obligé de la prière ; et, en face de la porte, le temple lui-même, vaisseau considérable porté sur des colonnes, et dont le toit en terrasse est surmonté d'une énorme coupole renflée, flanquée de deux plus

Digitized by Google

petites. Ce vaisseau est une salle en maçonnerie, rectangulaire, dont la plus grande longueur est construite perpendiculairement à la ligne qui mènerait du centre du bassin d'ablutions à la kaaba, tombeau du prophète à Médine. Il manque à ce rectangle une muraille : c'est qu'il reste ouvert du côté qui permet aux fidèles d'avoir, pendant leur adoration, le visage tourné vers le saint lieu. Aux deux coins extérieurs de la façade de cet édifice s'élèvent deux piliers (en arabe *minar*), d'où vient notre mot minaret. Un de ces minars est creux et contient un escalier tournant qui mène à la plate-forme servant de toit à la mosquée. Cette plate-forme est entourée d'un parapet en style mauresque, plus ou moins richement travaillé, mais toujours d'un goût très-pur. Les minars se prolongent au-dessus de la terrasse et du parapet, s'arrondissent en globe, se resserrent pour s'arrondir encore, toujours en diminuant, et finir en pointe. Ces deux colonnes, sveltes et gracieuses, forment toujours un point charmant dans le paysage.

Les pagodes ont aussi un type commun : c'est un petit temple carré, en forme de mitre, ou plutôt une pyramide quadrangulaire tronquée, à toit plat, avec six chapelles de côté. Chacun des plans inclinés de cette pyramide est richement sculpté en relief. C'est une série de figures et de groupes bizarres, souvent de la plus révoltante indécence, où le lingam prédomine toujours. Généralement devant ces pagodes sont bâtis des gauths ou degrés par où les Hindous descendent jusqu'au bord de la rivière ou du puits sacré près duquel le temple est bâti, et où ils doivent se purifier de leurs souillures physiques et morales avant d'adresser leurs prières à la Divinité. Dans ce cas, les brahmanes font de ces eaux ré-

Digitized by Google

génératrices une source de revenus par les contributions qu'ils lèvent sur les pénitents. Vous voyez toujours dans le voisinage du gauth quelques-uns de ces malheureux fanatiques étendus dans la poussière, couverts de cendres, et faisant amende honorable pour leurs péchés par la saleté la plus repoussante.

Après une promenade des plus intéressantes, pleine de sensations toutes neuves, j'eus quelque peine à retrouver la route de la villa, où je rentrai à neuf heures du matin. Je fus aussitôt saisi par des naokars, ou domestiques de mon hôte, entre les mains desquels il me fallut renoncer à mon ancienne pudeur sur les mystères de la toilette. Malgré ma résistance, je fus déshabillé en un clin d'œil, baigné, frotté, massé, et finalement habillé de vêtements blancs qu'on avait eu la bonté de me fournir. Encore tout abasourdi de cette manipulation générale, je me trouvai attablé devant un véritable déjeuner anglo-hindou. Du poisson excellent, du riz, du cary, des œufs, du pain blanc, du pain bis, des moffins, des rôties, couvraient la table. La théière anglaise occupait, comme toujours, la place d'honneur devant le maître hospitalier, mais fournissait à nos libations une liqueur bien autrement aromatique que l'infusion de la feuille dégénérée qui arrive jusqu'à nos climats du Nord. Le café, au contraire, ne paraissait point sur la table; on le présentait timidement par-dessus l'épaule, dans de très-petites tasses qui semblaient un aveu de sa médiocrité. C'est que, effectivement, il est toujours détestable chez les Anglais; on dirait de la suie délayée dans de l'eau chaude. L'eau et le beurre avaient été refroidis avec du salpêtre. Il y avait enfin à manger pour deux fois notre nombre : le surplus devait être en pure perte, au profit

Digitized by Google

des corbeaux et des jackals, car rien au monde ne déciderait les domestiques à y toucher.

La conversation roula sur un seul sujet, le même que j'ai retrouvé à presque toutes les tables pendant neuf ans et demi de séjour : la misère de l'époque et l'impossibilité de faire une fortune rapide, comme au bon vieux temps où l'*arbre aux roupies*, c'est-à-dire l'arbre de la fortune, n'ayant pas été si souvent secoué, versait à la première étreinte une pluie d'or sur la tête des aventuriers de l'Europe. A les entendre, c'était à peine si l'on pouvait vivre. Mais qu'est-ce que vivre, comme dit Jacquemont? « C'est avoir un cheval de selle, un cabriolet, une maison pour soi seul, une maîtresse indienne, le moyen de boire une bouteille de vin par jour, une ou deux bouteilles de bière, enfin de ne boire d'autre eau que l'eau de Seltz. Du reste, il va sans dire que, dans un climat si chaud, il faut un nombreux domestique ; il faut changer trois ou quatre fois de linge par jour, et l'entretien et le blanchissage d'une si énorme quantité de vêtements sont dispendieux.

« Tous les Anglais qui viennent dans l'Inde estiment qu'ils font par là un énorme sacrifice, et qu'ils ont droit aux plus fortes indemnités. Dans aucune autre partie du monde ils n'ont les mêmes prétentions à la richesse, à l'opulence. Cette confiante ambition de fortune, chez bien des gens auxquels leur nullité ne donne vraiment que peu de droits ou ne laisse que très-peu de chances, a quelque chose d'impertinent. » Elle est cependant peut-être utile par les efforts qu'elle détermine souvent chez les individus pour s'élever d'une position médiocre à une meilleure. Une pareille disposition ne doit pas être favorable au bonheur des individus, mais elle doit doubler l'énergie d'une nation.

Digitized by Google

Le déjeuner fini, arrivent les houkabadars; chacun d'eux déploie derrière son maître le petit tapis accoutumé, pose religieusement le houkah dessus, et en présente le tube. A partir de ce moment vous êtes condamné à regretter même la monotone conversation qui a précédé. Trois fois heureux si vous tombez parmi des sportsmen, et si cette conversation, jetant encore une dernière flamme, se ranime quelques instants avec les chiens et les chevaux; mais cette lueur expire à son tour dans la fumée et le râle des houkahs. Chaque convive s'établit séparément dans le coin d'un sofa ou sur une chaise longue, les pieds sur un tabouret, souvent même sur la table; puis, les yeux à demi fermés, la tête appesantie, il lit, sans trop les comprendre, les pages d'un roman ou d'un journal, jusqu'à ce que, son chillum étant épuisé, le tuyau s'échappe de sa main pour tomber dans celle du houkabadar qui le guette et enlève l'appareil à pas de chat, tandis que son maître reste plongé pour une heure ou deux dans le plus doux sommeil.

Le séjour de Madras, comme celui de Bombay et de Calcutta, est détestable pour les jeunes gens. Il est fort à regretter que ce soit au milieu des extravagances ruineuses de la capitale qu'ils doivent recevoir leur première initiation à la vie indienne. C'est là que se forment leurs idées sur l'existence à laquelle les Européens ont droit dans l'Inde, et c'est là que se décide l'avenir misérable d'un grand nombre d'entre eux, qui se jettent éperdument dans la voie des dettes, sur laquelle il n'y a plus de retour. Le gouvernement a bien cherché à corriger cet inconvénient en plaçant les jeunes cadets, aussitôt leur débarquement, sous la tutelle d'un officier expérimenté, qui est censé remplir envers eux les fonctions

Digitized by Google

de précepteur, et ne doit point les perdre de vue jusqu'à leur expédition pour la station où leur régiment peut se trouver cantonné. Malheureusement, c'est un personnage maladif et morose, qui ne peut plus se prêter à leur gaieté, et qui a autant d'éloignement pour leur société qu'ils en peuvent avoir pour la sienne. La conséquence est qu'il leur laisse le plus souvent une liberté toujours dangereuse, dont ils ne manquent pas d'abuser de manière à compromettre leur santé ou leur fortune.

Possédant encore mon énergie européenne, je consacrai ce jour aux affaires et à l'hindoustanie, étude que j'avais déjà commencée à bord du vaisseau. Vers les six heures, M. Édouard Arbuthnot vint m'offrir de l'accompagner dans son cabriolet sur le Cours ou promenade publique qui s'étend sur une grève délicieuse le long de l'esplanade, et jusqu'au bord de la mer entre le fort et la ville noire. C'est ici que chaque soir toute la société de Madras et des environs vient se passer en revue et faire le plus stupide de tous les manéges. Il est impossible de rien concevoir de plus plat et de plus monotone. « Une centaine de voitures, presque toutes européennes, des calèches découvertes et des boggeys y paraissent à la file les uns des autres. Les voitures à deux chevaux sont conduites par des cochers indiens vêtus de blanc. Derrière courent, en s'accrochant aux ressorts, deux misérables valets d'écurie que l'on appelle saices ou ghorewalas. Ils tiennent en main un époussetoir de crin pour chasser les mouches qui tourmentent les chevaux, et se tiennent prêts à tenir ceux-ci par la bride quand la voiture s'arrête. Ce sont des hommes en habit noir ou en veste blanche que vous voyez dans les carrosses; ils appartiennent au service civil, qui est richement payé; le

Digitized by Google

boggey est l'attribut des militaires en habit rouge et des topas ou sang-mêlés. Les cavaliers sont nombreux; ils galopent régulièrement pendant deux heures seuls ou deux à deux. Ce n'est que le matin que les femmes vont à cheval. » (*Jacquemont.*) La présence de quelques natifs dans cette mêlée ne la rend pas plus pittoresque, car ils ont dépouillé leur nature pour singer les Européens.

Pendant une demi-heure tout au plus, il y a assez de lumière pour reconnaître les figures de vos connaissances. Point de crépuscule, comme dans nos jours d'été; un instant après le coucher du soleil, il y a obscurité profonde. Une fois arrivés sur le Cours, chevaux et voitures se suivent au pas; on cherche à aller au-devant de l'air, à le froisser à défaut de brise. Le nouveau débarqué est étonné du nombre de dames en grande toilette du soir, même dans les boggeys et voitures ouvertes. Cela tient à l'excessive chaleur, et puis c'est qu'on ne quitte le Cours qu'à huit heures pour le dîner, et il faut y briller; la toilette a donc nécessairement précédé la promenade. Ce qui vous frappe aussi, c'est la pâleur des femmes et leur air de langueur. Voyez-la passer, cette jeune mère anglo-indienne : avec quel air d'ennui et de lassitude elle se renverse dans le coin de sa voiture. Les pieds sur la banquette de devant, si c'est une calèche, sur le *splashboard*, si c'est un boggey, elle est couchée comme sur un sofa; elle ne se soulève même pas pour regarder la carriole palanquin à quatre roues, traînée par deux énormes bœufs, le tonjon ou le palanquin dans lequel on promène ses enfants; c'est à peine si elle sourit à son aîné, ce petit garçon que vous voyez là-bas monté sur un poney, escorté par deux ou trois domestiques à pied. Ne cherchez plus de roses sur les joues ni sur les

Digitized by Google

lèvres de toutes ces femmes, elles sont blanches comme leurs robes de mousseline légère : on dirait des fantômes qui passent, revêtus du costume des vivants.

Dans les premiers temps de mon séjour dans l'Inde, je trouvai les moustiques un véritable tourment. Les pieds, la figure, les mains, incessamment attaqués, vous tiennent dans un état d'irritation continuelle. C'est exactement la fable du Lion et du Moucheron. La piqûre ne serait encore rien si votre ennemi vous poignardait en silence; mais il y a de quoi épuiser la patience d'un saint d'entendre ce maudit insecte bourdonnant dans votre oreille pendant une demi-heure, et préludant à vos tortures en publiant à son de trompe qu'il va vous piquer, tandis que vous n'avez aucun moyen de l'en empêcher. Heureusement que ce tourment n'est pas de très-longue durée. Au bout de quelques mois, je ne sais si le sang est moins pur ou si la peau s'endurcit, mais leurs attaques sont moins fréquentes ou plus supportables.

Le matin du troisième jour je fus réveillé par les cris perçants de quelques centaines de corbeaux perchés sur les arbres au-dessous de ma fenêtre. Je me levai pour connaître la cause de débats aussi furieux. C'était un de la bande qui paraissait avoir une attaque : il avait sans doute trop bien dîné. Mais, quelle qu'en fût la cause, ses confrères étaient décidés à abréger ses souffrances par la mort, et on le tuait en famille. Le corbeau de l'Inde attaque tout être qui souffre et qui ne peut se défendre, quelle que soit son espèce, même la sienne. Il s'abattra sur le dos d'un buffle malade ou écorché, et déchirera sa chair pendant que l'animal marche encore. Le nombre de ces oiseaux est inconcevable, surtout le long de la côte, à Madras, à Pondichéry, à Calcutta. Leur insolence

Digitized by Google

est telle, qu'ils enlèveront un morceau de gâteau des mains d'un enfant, malgré ses cris. Les éperviers et les milans rivalisent de familiarité avec eux. Quand on portait dans les casernes la viande du soldat, ils s'abattaient sur les paniers et emportaient toujours quelques morceaux. Tous ces oiseaux de proie étant extrêmement utiles dans un pays où la décomposition est si rapide, les hommes ne leur font point la guerre; ils sont même protégés par toutes les lois possibles. De là leur accroissement et leur audace.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Le palanquin. — Sadras. — Pondichéry.

Cependant, par les soins de mes hôtes, tous les préparatifs étaient terminés pour mon premier voyage dans l'Inde, celui qui devait m'amener à Pondichéry, au sein de ma famille. Après un dîner d'adieux, où je pris congé, non sans une véritable émotion, de l'excellente famille Arbuthnot, je trouvai tout mon équipage de route assemblé sous le portique de la villa. La principale pièce de mon attirail de voyage ne ressemblait pas mal, par sa forme, à une bière : c'était une chaise ou plutôt une boîte à porteurs, connue sous le nom de palanquin, construite plutôt pour se coucher que pour s'asseoir, de manière à rendre la position inclinée la plus confortable possible. Elle était pourvue de panneaux à châssis servant à la fois de portes et de fenêtres, s'ouvrant latéralement. Il serait difficile d'imaginer, sans avoir soi-même

Digitized by Google

voyagé dans l'Inde, toutes les ressources et tout le confortable que l'invention et l'expérience combinées sont parvenues à attacher à cette petite maison ambulante Pour l'Indien, c'est la coquille de l'escargot; il a matérialisé la phrase du philosophe : *omnia mecum porto*. Encore ce n'est pas lui qui la porte. Des tiroirs fixés au-dessus de vos pieds, dans les parois latérales, servent à la fois de caisse et de buffet, de secrétaire et de bibliothèque; au-dessus, c'est une console, c'est un magasin, c'est un garde-manger : tout s'y trouve, depuis la théière jusqu'à la cave aux liqueurs. Sur la voûte extérieure du plafond est une lourde malle qui contient toute votre garde-robe; intérieurement ce sont des filets pour suspendre les objets fragiles; votre oreiller vous sépare du grenier à linge, par lequel il est supporté; enfin, à vos côtés, entre le matelas couvert de maroquin rouge sur lequel vous reposez, et le jonc qui compose le cadre, vous avez tout un arsenal, fusil, sabre et pistolets.

Aux deux extrémités du palanquin sont adaptés deux forts bambous, solidement enchâssés dans un système de fil de fer, correspondant avec toutes les parties de la machine. Ainsi chargée, elle pèse au moins cent kilogrammes, sans compter le poids du voyageur. Près du palanquin de voyage figurent toujours au moins deux paires de paniers en rotin ronds et couverts, très-larges, connus sous le nom de *petarahs* : c'est la cuisine, la cave et la boulangerie, qui doivent aussi vous accompagner. Ces paniers sont assortis par couples, chacun séparément dans un filet, et suspendus aux deux extrémités d'un bambou long et flexible, de manière à se balancer sur l'épaule du porteur, nommé cowrycara ou cowryvala.

Les porteurs du palanquin (boyhîs ou bahîs) sont au

Digitized by Google

nombre de treize, dont un fait les fonctions de massalchi ou porteur de torche. De ces treize hommes, six à la fois portent le palanquin, en appliquant alternativement l'épaule droite et l'épaule gauche, trois au bambou du devant et trois au bambou du derrière, de manière à laisser le même nombre de têtes de chaque côté. Les six autres et le massalchi courent à côté, et relèvent les porteurs chaque deux ou trois minutes. Le massal ou torche est un rouleau de chiffons d'un mètre de longueur, imprégné de résine, de goudron et d'autres matières inflammables. Le massalchi le tient d'une main, tandis qu'il porte de l'autre un ustensile en fer-blanc qui contient l'huile qu'il épanche à chaque instant sur la flamme.

Dès que vous donnez l'ordre du départ, les porteurs commencent leur toilette. Ils n'ont pour se couvrir qu'un grand peignoir de toile blanche qui leur tombe jusqu'aux talons. Quand ils veulent reposer, ils le déroulent et dorment à terre enveloppés dans ce manteau léger. Pour marcher, au contraire, ils relèvent les extrémités de cette grande robe, et, en la serrant autour des cuisses avec beaucoup d'art, ils s'en font une culotte courte qui n'entrave plus leurs mouvements. Deux longues bandes étroites de mousseline grossière, communément bleue ou rouge, qui servent, l'une de ceinture, l'autre de turban, complètent leur accoutrement. Devant trotter cinq ou six lieues sans s'arrêter, ils trouvent un grand avantage à se serrer les reins : la force est ainsi concentrée ; les muscles trouvent un point d'appui ; les poumons sont moins sujets à s'engorger. Vous les voyez donc se rendre réciproquement le service de se serrer le cummerbund (la ceinture), non-seulement autour des reins, mais des hanches. La liberté d'action

Digitized by Google

pour le genou semble leur suffire ; il ne reste plus que le turban à ajuster plus étroitement autour des tempes ; puis, les préparatifs essentiels étant terminés, chacun dépose son petit paquet, ses babouches et son bâton (son compagnon inséparable), entre les fils de fer du palanquin, et les voilà prêts à courir, si vous l'exigez, dix lieues dans une nuit.

Entrez dans cette machine, la plus voluptueuse de toutes les voitures, sans un moment d'inquiétude au sujet de votre escorte ou de votre attelage, si vous voulez une expression plus correcte ; entrez-y, quand vous seriez une jeune femme sans son mari et avec un enfant, ou une jeune fille sans protecteur, pour faire cent lieues s'il le faut, sans rencontrer un visage ami, vous trouverez ici partout, et toujours, et quand même, une loyauté à toute épreuve, un dévouement qui redoublera avec le besoin que vous pourrez en avoir, une honnêteté qui sera en proportion inverse de vos moyens de défense : le plus petit objet comme le plus précieux se retrouvera dans votre palanquin à la fin du voyage. C'est un singulier phénomène que cette probité invariable et soutenue qui se retrouve toujours dans tous les individus d'une seule race, celle des porteurs, divisée en plusieurs castes, avec toutes les nuances possibles de religion. Cette loyauté a cependant des phases très-singulières. Envers un être sans défense, un malade, une femme, un enfant, elle est une, simple, entière, ne connaissant que la ligne droite ; le voyage sera fait de la manière et dans le temps convenus ; on ne lui suscitera pas le moindre embarras. Mais, si vous êtes un homme, si vous présentez tous les caractères de la force, de la jeunesse, de l'audace, si vous parlez un peu la langue, attendez-vous, pour main-

Digitized by Google

tenir vos droits, les conventions arrêtées d'avance sur les détails, les divisions et la rapidité de la marche, attendez-vous, dis-je, à une lutte incessante contre toutes les ruses, toutes les malices du plus délié et du plus menteur de tous les peuples. Leur apathie même, si conforme au caractère des indigènes, devient chez eux un calcul à l'égard des Européens; leur vengeance, la vengeance du pauvre contre le riche. Chaque jour, ce sont de nouveaux subterfuges qu'on vous prépare. On viendra vous annoncer, avec toute l'apparence de la bonne foi, l'impossibilité où l'on se trouve d'aller en avant. C'est à qui donnera les meilleures raisons; et l'on emploiera tous les tons pour vous convaincre, depuis celui de la flatterie et de la plus basse soumission, jusqu'à l'insolence la plus assourdissante. Quelques corrections peu sévères, distribuées avec toute la noblesse et la dignité du commandement, sur la joue des plus récalcitrants et surtout du chef, car il en est toujours un qui répond pour les autres et est chargé de maintenir l'ordre parmi la bande, seront alors le seul moyen à prendre pour rétablir la discipline; mais il n'en faut pas abuser. Maltraiter vos boyhîs serait le pire de tous les systèmes : ils ne tarderaient pas à déserter. Vous vous trouveriez alors abandonné peut-être au milieu des bois, loin de toute habitation et de tout secours. « C'est l'influence de votre force morale qui doit les subjuguer; et, à l'exception de quelques démonstrations assez légères, c'est à elle seule qu'il faut avoir recours pour les maintenir dans l'obéissance[1]. »

Dès que la tête du voyageur s'est confortablement

[1] Extrait d'un article de Montholon de Semonville dans la *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

établie sur l'oreiller du palanquin, son attelage humain s'élance au trot. Cette allure est mesurée par un récitatif assez monotone chanté à tour de rôle par chacun des porteurs, et dont chaque période est terminée par une exclamation répétée en chœur par toute la bande. On conçoit la nécessité d'une régularité de temps parfaite, quand tant de pieds foulent le sol à quelques lignes seulement l'un de l'autre, et qu'un seul faux pas pourrait entraîner la chute de tous. Aussi la moindre faute dans la mesure est immédiatement suivie d'une correction manuelle infligée par le plus proche voisin du coupable.

M. Mackenzie, de la maison Arbuthnot, ayant bien voulu me prêter son jeu[1] de porteurs pour faire les six premières lieues, j'avais pu envoyer les miens une étape en avant, ce qui me donna le moyen de courir toute cette nuit et la matinée suivante, jusqu'à dix heures que j'arrivai à Sadras, ville autrefois considérable, sur le bord de la mer, à peu près à moitié chemin de Pondichéry.

Sadras, ou Sadraspatnam, à l'embouchure de la rivière de Palaur, était autrefois très-peuplée et le centre d'un commerce très-actif, aujourd'hui étouffé par la concurrence des manufactures anglaises. Ce bourg a été dévasté durant la guerre du Carnatique, et actuellement des arbustes épineux y remplacent les superbes bosquets de palmiers, de cocotiers, de mûriers, dont on trouve à peine quelques traces. Mais, à quelque distance, sur les bords de la mer, s'élèvent de nobles ruines que l'antiquaire et le dessinateur ont jusqu'ici trop peu visitées et dont les trésors sont encore presque tous enfouis. Cet

[1] On appelle jeu la collection de bahîs, généralement treize ou neuf, habitués à courir ensemble sous un même chef.

Digitized by Google

endroit est connu du nautonier sous le nom des Sept Pagodes. C'est avec une crainte superstitieuse qu'il s'arrête, en longeant la côte, pour sonder du regard la mer profonde dont les flots bleus recouvrent des palais et des temples magiques. Par un temps calme, on voit encore une mitre pyramidale s'incliner au-dessus de la surface comme pleurant ses sœurs qu'elle va bientôt rejoindre. S'il faut en croire la tradition locale, c'est, en effet, la dernière pagode d'une cité engloutie, qui subsiste comme pour témoigner de tout ce que l'art a perdu. Un autre temple, vers la base de la montagne, est formé d'un seul bloc, taillé et sculpté à jour par la main de l'homme dans un rocher détaché. La montagne elle-même, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux : un escalier de granit conduit au sommet. En approchant du pied des rochers vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître l'idée d'une ville pétrifiée. Presque tous ces morceaux ont rapport à la mythologie hindoue : c'est une figure gigantesque de Vischnou endormi sur une espèce de lit; c'est un temple admirable qui renferme la statue colossale de Ganesa, dieu de la sagesse, à tête d'éléphant, et cinq autres temples plus petits, remplis de sculptures remarquables par la beauté et la délicatesse du travail; enfin, c'est dans mille tableaux, qu'il serait trop long d'énumérer, un mélange exquis du style simple et du style orné. On se demande combien il a fallu de trésors et de siècles pour les créer, ou si c'est la baguette des fées orientales qui a évoqué du granit tant de phénomènes étonnants. Les environs de Sadras, dans un rayon assez considérable, demanderaient une étude sérieuse et approfondie que je

Digitized by Google

n'avais pas alors le loisir de leur consacrer. Ils abondent en prodiges du génie et de la patience de l'homme, qui semble avoir une fois, à une époque dont nous avons perdu la tradition, dérobé le cachet de l'éternité pour laisser ici son empreinte. « Ainsi, à plus d'un quart de mille du rivage, à Mahabalipourum, on voit des rochers couverts de curieuses sculptures, monuments d'un art tout à fait merveilleux et qui peut rivaliser avec les plus beaux temps du moyen âge. Le plus grand de ces rochers sculptés a de quatre-vingt-dix à cent pieds de longueur sur environ trente de hauteur. Sa surface entière forme une vaste planche de bas-reliefs. Deux éléphants d'une exécution parfaite sont modelés dans cet étonnant tableau. Le plus grand a soixante-dix pieds deux pouces de longueur; l'autre, qui est une femelle, est un peu plus petit et placé en arrière. Entre leurs jambes, on voit plusieurs petits folâtrant ensemble. On ne peut contempler, sans admiration, les poses aisées, naturelles, animées, et la vigueur d'effet de ce groupe intéressant. Il y règne un air de vie, de vérité, une symétrie, qui font que ce chef-d'œuvre est à la nature animale ce que les statues antiques sont à la nature humaine; en un mot, c'est, dans son genre, une création sans égale[1]. » Pourtant, après cette composition unique, il faudra encore s'extasier sur le célèbre morceau de sculpture représentant Dourga monté sur un lion et combattant Mahischasour, tableau plein d'inspiration et comparable aux meilleurs chefs-d'œuvre de la Grèce. C'est littéralement, à chaque pas, qu'on reste confondu devant les preuves de la perfection où les arts s'étaient élevés dans ces contrées

[1] *Oriental Annual*, traduction d'Urbain.

Digitized by Google

lointaines, à des époques antérieures de bien des siècles à la civilisation de l'Europe, et quand nos ancêtres vivaient encore presque à l'état de nature dans nos forêts encore vierges.

Après une soirée délicieusement passée à errer parmi ces prodiges, fatigué de tant d'impressions nouvelles, de mes longues pauses d'admiration devant chaque tableau de granit, je m'assis, de fort bon appétit, devant un souper préparé par un restaurateur français, ou plutôt franco-portugais, établi dans les environs du Bungalo[1]. C'est e seul restaurant que j'aie jamais rencontré en voyage dans l'Inde, où il est d'usage universel et absolument nécessaire de tout emporter avec soi.

Toutefois mon hôte faisait honneur au métier, et puis c'était un grand charme d'entendre cette langue française dont mon oreille était depuis si longtemps privée. Sans m'expliquer pourquoi je me trouvais heureux, je jouissais de l'existence, comme on en jouit à vingt ans, quand le cœur est satisfait et l'imagination éveillée. Le sommeil finit cependant par réclamer ses droits, et je me jetai tout habillé dans mon palanquin. Je dormais encore quand, à trois heures du matin, mes bahis soulevèrent ma couche sans toutefois troubler mon sommeil qu'ils respectaient avec la bonhomie, la tendresse innée de ce peuple simple et doux. Ils prirent un pas plus ca-

[1] On appelle ainsi une maison qui sert de station aux voyageurs européens, composée de deux petits appartements au rez-de-chaussée, et dans laquelle deux familles peuvent séjourner sans se gêner. Chaque appartement se compose d'une grande salle carrée, d'une chambre de bains et de trois petites verangues qui entourent ces deux chambres. On y trouve un bon lit de rotin, deux ou trois chaises (également fournies par la Compagie anglaise); enfin un cipaye invalide pour servir de cicérone et de commissionnaire.

Digitized by Google

dencé, leurs voix devinrent plus sourdement monotones, et ce ne fut que la délicieuse fraîcheur qui précède immédiatement le lever du soleil qui saisit mes membres et me tira de ma léthargie.

Quelle est voluptueuse, cette première heure de la matinée, sous les tropiques! que l'air est pur et embaumé! que la matinée est gracieuse! comme elle se pare successivement de toutes les couleurs du prisme, avant de revêtir sa robe d'or! Les eaux réfléchissent un ciel si bleu, et puis cette fraîcheur vierge que vous n'avez qu'un moment pour savourer, qui va vous quitter, qui vous échappe, mais qui vous baigne et vous caresse pour se faire plus regretter, ce n'est qu'ici qu'on en apprécie toute la grâce.

Nous traversions un pays arrosé par de nombreux cours d'eau, et par conséquent fort bien cultivé : des rizières se succédaient à l'infini, et l'œil aimait à se reposer sur leur délicieuse verdure. Mais, à cela près, le paysage du côté de la terre n'offrait rien de remarquable. Il était peu accidenté, et les dattiers, trop nombreux, lui imprimaient un cachet de monotonie. Il n'en était pas de même du côté de l'Océan, dont le coup d'œil en longeant la côte variait sans cesse par les formes capricieuses du rivage, les longues franges de cocotiers, les sables d'or, et par la grande quantité de navires de toutes formes et de toutes grandeurs qui sillonnaient sa surface et déployaient de toutes parts leurs voiles blanches au soleil.

Vers huit heures du matin, nous arrivions à Tempacum, joli village à quelques centaines de mètres de la mer, et très-renommé pour ses huitres qui sont les meilleures sur toute cette côte. J'allai descendre à la Choultrie. On appelle ainsi des constructions d'architecture

Digitized by Google

indienne qui sont disposées, sur les routes et dans les villages, pour servir d'abri aux voyageurs. Ce sont généralement des *ex-voto* élevés par la piété de quelques philanthrophes qui ont voulu, en mourant, rendre un dernier service et léguer un dernier souvenir à leurs compatriotes. Leur type le plus commun est une aire rectangulaire, élevée sur une plate-forme dont le toit en terrasse est supporté par des colonnes; au centre de cette aire est un réduit fermé de trois côtés comme une mosquée, pour garantir le voyageur du vent et de la poussière; et la partie couverte extérieure de ce réduit, également supportée par des colonnes, lui sert de péristyle ou de vérandah. Comme le gouvernement anglais ne veut faire aucuns frais pour entretenir ces édifices, et que les contributions charitables ont tari avec la destruction des fortunes particulières, il s'ensuit qu'ils tombent partout en ruines. Celui de Tempacum, d'architecture massive et granitique, résiste encore.

Cette Choultrie était ombragée par un superbe groupe de banyans (figuier d'Inde). Ce patriarche du règne végétal m'apparut ici pour la première fois dans toute sa beauté, appuyé sur sa nombreuse famille. De l'extrémité de chaque rameau de l'arbre paternel, une racine était venue chercher le sein de la terre, lui demander une seconde séve, et, puisant ainsi à deux sources d'existence, avait crû de manière à égaler, à surpasser en grosseur le chef de famille, sans pourtant s'en détacher, en resserrant même leurs liens. Chaque robuste fils avait, à son tour, projeté sa race autour de lui, prolongeant ainsi d'ogive en ogive une voûte gothique de verdure et d'ombrage.

Je trouvai campé sous ces arbres un relais de porteurs

Digitized by Google

que l'on avait envoyés à ma rencontre, et qui devaient me faire franchir la dernière étape jusqu'à Pondichéry. Je ne tardai pas à réclamer leurs services, car j'avais hâte d'arriver. Là reposaient les cendres de mes parents, que je n'avais jamais connus; là j'allais apprécier pour la première fois le bonheur d'aimer et d'être aimé. Ce bonheur fut si pur, il a jeté un rayon si mélancolique et si doux sur le reste de ma vie, que depuis ce jour, chaque fois que j'ai visité Pondichéry, mon cœur s'est gonflé de joie et de tendresse. Encore aujourd'hui, ce petit coin du monde est pour moi une oasis dans le désert. Mais je crois que, même sans ces fortes attaches qui me lient à ces beaux rivages, Pondichéry devra toujours produire sur le voyageur qui s'y arrête une impression ineffaçable. Elle est unique parmi les villes de l'Inde, par son heureuse union de l'Europe et de l'Asie. C'est une ville de France enchâssée dans les couleurs magiques, la riche végétation de l'Orient. La culture soignée, la fraîcheur des allées d'arbres, l'élégance des ponts jetés sur de nombreux canaux, la beauté des chemins, souvent ornés de statues, les délicieuses habitations semées dans la campagne, font encore aujourd'hui un petit paradis de tout ce district. Nulle part le cocotier n'est si beau, le palmier éventail ne se penche avec plus de grâce; nulle part les rizières ne sont si fraîches, la population indigène plus dense, plus active, plus heureuse.

Il n'en est plus de même, malheureusement, de la population européenne. Pondichéry, qui, à l'époque de nos orgies révolutionnaires, s'était peuplé de l'élite de la société française, fuyant devant les échafauds, avait gardé jusqu'en 1830, avec quelques restes de vieille noblesse, ce ton charmant, cette fleur de courtoisie, ces manières

Digitized by Google

élégantes et chevaleresques dont nos pères se souvenaient encore, et dont nous n'avons plus que la tradition. Il ne faudrait pas les y chercher aujourd'hui : la population blanche s'éteint chaque jour; mais on y trouverait encore la simplicité, la bonhomie créole et la grâce française. Je regrette toujours que tant de gens de fortune médiocre avec des goûts élégants, qui traînent ici douloureusement une vie de privations entre les besoins de notre triste climat et les besoins factices, ne sachent pas quelle heureuse et douce existence ils pourraient mener dans ce petit Eldorado, dans ces petits nids de verdure tout autour de Pondichéry, qui tous les jours se dépeuplent, et où tout le nécessaire de la vie et le luxe d'un nombreux domestique sont si peu coûteux. Mais le Français est comme le lierre, qu'on verra plutôt s'attacher aux ruines où le sort l'aura placé que s'élancer hardiment au loin dans les espaces libres et fertiles qui l'environnent.

Il était passé midi comme j'entrais dans Pondichéry par le quartier du nord; la chaleur était étouffante, un lourd soleil brûlait les grandes dalles; pas une âme ne bougeait dans la ville européenne; quelques Malabars seulement dormaient dans les vérandahs ouverts. Le bruyant cortége de mes porteurs, dont les cris joyeux redoublaient en apercevant le terme de leur voyage, semblait les seuls êtres animés dans ces rues désertes. Il y avait cependant un autre cœur qui battait violemment à l'unisson du mien. Une jeune dame, entourée de ses serviteurs, était debout sur le seuil d'une habitation. Je ne l'avais jamais vue, mais je la reconnus à son regard; toute son âme était dans ses yeux. Je me précipitai du palanquin : deux orphelins étaient dans les bras l'un de l'autre.

Digitized by Google

Une de mes premières visites à Pondichéry fut pour le gouverneur. C'était alors le contre-amiral de Mélay, le spirituel compagnon de Jacquemont à bord de la *Zélée*, celui dont il a immortalisé dans ses lettres les manières pleines de grâce, la conversation tour à tour fine et savante, celui dont il dit que souvent ils coquetaient l'un avec l'autre, sachant le besoin qu'ils avaient réciproquement d'un échange d'idées, les seules intelligences rivales dans cette petite île flottante du bord. Je trouvai en lui l'ancien ami de mon père, qui daigna reporter sur moi la bienveillance qui avait consolé ses vieux jours. Hélas! lui aussi n'a pas revu la France, cette France dont il parlait toujours avec tant d'enthousiasme. La mort le saisit qu'il était encore en vue de la colonie, quelques heures après s'être éloigné du rivage où il avait fait tant de bien, où il avait calmé tant de haines, adouci tant d'infortunes. Je suis retourné rarement, depuis cette époque, à ce beau palais du gouvernement, et toujours avec une impression douloureuse. C'était alors presque le seul édifice que l'on pût remarquer pour son architecture. Depuis, il s'est élevé sur la même place un très-beau phare, d'un style simple mais élégant, qui fait honneur à nos ingénieurs. Il y a pourtant aussi des marchés couverts bien entretenus, un collége assez médiocre, plusieurs églises, des ateliers de charité et de délicieux boulevards plantés de beaux arbres. Mais ce que j'aimais le mieux dans Pondichéry, c'était le cours Chabrol, la promenade le long de la mer. Cette promenade était bien autrement belle qu'à Madras; aujourd'hui on la laisse tomber en ruine : la marée empiète chaque jour, et il n'en restera bientôt plus rien. Nulle part cependant la mer n'a plus de charme et d'harmonie; elle est

Digitized by Google

moins terrible à Pondichéry que partout ailleurs sur cette côte. Le ressac offre moins de danger, juste assez pour éveiller une émotion agréable; mais les accidents sont très-rares. Peu après mon arrivée, je fis une excursion vers le sud, à Cuddalore ou Goudalour, ville encore toute palpitante de nos luttes avec les Anglais; c'est une course de quatre ou cinq lieues par une route charmante. On traverse deux jolies rivières : l'Ariancoupan et le Mangicoupan. C'est sur les bords de cette dernière qu'on trouve Mangipaleiam, le Newtown des Anglais, c'est-à-dire la ville neuve de Cuddalore, où s'élèvent quelques délicieuses habitations. Elle est bâtie régulièrement, et ses longues rues sont plantées de cocotiers, qui font un joli effet en lui imprimant le cachet oriental. Le fort Saint-David ou le vieux Cuddalore, dont on voit encore des ruines intéressantes, mérite surtout l'attention du voyageur; il a été détruit par les Français, qui ne rendirent son territoire à la Compagnie anglaise que par le traité de 1783. En parlant de Goudalour, je me rappelle un accident qui m'arriva quelques années plus tard sur cette même route. Quoique la distance ne soit pas grande, comme elle est extrêmement sablonneuse, elle est très-longue et fatigante à parcourir. J'étais donc parti de grand matin de Pondichéry pour éviter la chaleur du jour. Arrivé sur les bords de l'Ariancoupan, délicieuse petite rivière admirablement encaissée et boisée sur les deux rives, je devais trouver un bac pour me transporter à l'autre bord; mais, ce jour-là, ni le bac ni le batelier ne se trouvèrent au débarcadère. Après avoir longtemps appelé en vain dans cette solitude, je perdis patience et me décidai à plonger avec mon cheval dans la rivière Mon petit poney arabe nageait parfaitement et m'avait

Digitized by Google

souvent tiré d'affaire en pareille circonstance. Au milieu du courant se trouvait un îlot de sable, qu'il me fallait traverser. Comme nous y arrivions, dans l'obscurité, je crus apercevoir deux énormes troncs d'arbres gisant moitié hors de l'eau, quand soudain mon petit coursier s'arrêta tremblant de tous ses membres, et les deux solives, transformées en caïmans alligators, glissèrent à droite et à gauche dans la rivière. Dans certaines localités, ces monstres n'attaquent pas l'homme; mais dans d'autres, à quelques milles seulement des premières, leur voracité est très-redoutable, ou plutôt, c'est qu'il y a deux espèces de crocodiles tout à fait distinctes, l'une par son museau arrondi, l'autre par son museau extrêmement long et étroit comme une sorte de bec. Il n'y a que la première de dangereuse; l'autre ne se nourrit que de cadavres et de poissons. Dans tous les cas, la surprise était des plus désagréables. Il fallait pourtant secouer ma stupeur et sortir de mon île. Au bout de quelques minutes, je rentrai dans le courant pour continuer ma route, allongeant les jambes sur le cou de mon cheval. Dans le moment le plus critique, le museau d'un alligator s'éleva à la surface, à deux mètres de moi; puis il s'enfonça comme un trait. Je sentis une sueur froide; pourtant je devais en être quitte pour la peur. Un instant après, j'étais sur l'autre rive.

On m'a dit depuis que les crocodiles étaient nombreux dans l'Ariancoupan, mais que les accidents étaient fort rares.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Retour à Madras. — Voyage d'Hyderabad.

Mon séjour à Pondichéry tirait à sa fin ; le temps était venu de m'assurer un moyen d'existence en adoptant une profession quelconque. C'était à celle des armes que j'avais toujours donné la préférence. Aidé par quelques amis, j'avais préparé un mémoire des travaux et des services de mon père pendant vingt-cinq ans dans l'armée anglaise, et sous la présidence de Madras, comme officier d'état-major, comme ingénieur et comme directeur de l'Observatoire. Muni de cette pièce, qu'il s'agissait de faire parvenir en Angleterre, je repris la route de Madras, où j'arrivai au commencement de juin et où je retrouvai chez un banquier écossais, M. Édouard Gordon, dans sa villa de Myrtlegrove, cette hospitalité grandiose que j'avais déjà admirée. On ne peut se faire une idée en Europe de l'existence vraiment royale de ces princes marchands

Digitized by Google

de Madras et de Calcutta : on y retrouve le palais d'Aladin et les serviteurs de la *Lampe merveilleuse*. Mais, hélas ! il faut toujours payer ce luxe avec la vie, et le poison se cache au fond de la coupe dorée. Où sont maintenant et le marchand hospitalier et ses brillants convives? En moins de dix ans, des trente cœurs joyeux qui battaient de plaisir et d'ambition autour de la table du festin, plus de vingt avaient disparu ; sommes-nous encore deux aujourd'hui?

Ce fut un jour à cette table que je rencontrai deux officiers du 55e régiment de ligne de Sa Majesté Britannique. J'appris d'eux qu'un de leurs lieutenants, dégoûté du service, allait vendre sa charge, ce qui amènerait la vacance d'une sous-lieutenance. C'était un éclair de fortune, il fallait en profiter. Je courus chez le colonel, qui appuya ma demande et fit partir mon mémoire. J'écrivis aussi au duc de Wellington, et il paraît que ma lettre trouva grâce à ses yeux; car onze mois après, sans autre protection que les services de mon père, ce qui ne va pas loin dans ce pays de faveur et de priviléges, je fus nommé pour acheter la place vacante. Mais un long intervalle devait encore s'écouler avant que j'apprisse le résultat de ma démarche, intervalle de profondes angoisses pendant lequel je désespérai souvent de trouver la formule magique qui devait m'ouvrir les portes de la carrière. Deux ou trois fois je fus tenté de vendre mon épée à quelque prince indien, comme Perron et de Boigne l'avaient fait avant moi : une fois, le marché fut brisé, au moment d'être conclu, par la mort tragique de mon futur patron assassiné par ces mêmes gardes du corps que je devais avoir l'honneur de commander. On pourra trouver étonnant qu'un jeune homme de vingt

Digitized by Google

ans, qui n'avait jamais encore manié une épée, pût recevoir, non pas une, mais plusieurs offres de commandement de troupes chez des princes indiens. C'est qu'on ne peut avoir aucune idée en France du prestige de l'Européen dans l'Inde : une peau blanche semble un certificat suffisant de courage et de talents militaires.

Une autre fois je m'adressai au général Allard pour obtenir du service chez Runjit-Sing, dans le pays de Lahore. Je ne sais si ma lettre fut interceptée, mais je ne reçus jamais aucune réponse. Cependant, en dépit des obstacles qui s'accumulaient devant moi, jamais l'idée de revenir en Europe ne se présenta à ma pensée : l'Inde était le grand problème que je m'étais proposé de résoudre; c'était la mission que j'avais choisie, la tâche à laquelle je m'étais voué; c'était l'Inde que je voulais pénétrer, étudier dans son existence intime : cette passion avait absorbé toutes les autres; j'aurais dévoré ma vie sur le seuil plutôt que d'abandonner mon entreprise.

En attendant la réponse du ministère de la guerre (*the horseguards*), je me disposai à accepter l'hospitalité que m'offrait une autre de mes sœurs, dont le mari, quoique Français, était capitaine de cavalerie et trésorier d'une division dans l'armée du Nizam d'Hyderabad, monarque nominalement indépendant, mais courbé sous le protectorat de la Compagnie. Je me mis donc en route au commencement de juillet pour la capitale de cet empire devenu célèbre dans l'histoire et la poésie de l'Orient sous le nom de royaume de Golconde.

Un heureux hasard me fit trouver un agréable compagnon de voyage, Thomas Townshend-Pears, capitaine du génie[1] au service de la Compagnie des Indes, bon et ai-

[1] Aujourd'hui lieutenant-colonel.

Digitized by Google

mable garçon, vivant aussi bien au désert que dans ses cantonnements, et enchanté de toute rencontre qui lui fournissait une occasion de faire apprécier sa bonne chère. Ce fut de lui que j'appris le secret de voyager confortablement dans ces contrées sauvages où l'on ne trouve des abris que de loin en loin, et où l'on manque de toute espèce de ressources. C'était une armée tout entière qu'il traînait à sa suite ; quatre chameaux et une dizaine de bœufs portaient quatre tentes, dont l'une, couvrant une surface carrée de vingt pieds de côté, nous servait de salon et de chambre à coucher; une autre, plus petite, était envoyée chaque soir une étape en avant afin d'y trouver notre déjeuner après la course du lendemain : une troisième et une quatrième servaient de chambre de bains et de cuisine. Plusieurs chariots marchaient aussi à la suite portant des bagages sans nombre, tables, chaises, lits de camp, batterie de cuisine, vaisselle, argenterie, porcelaine, caisses de vin et de bière. Enfin, sous un groupe d'arbres, on voyait attachés à des piquets, par les pieds de derrière, plusieurs chevaux de selle arabes que nous montions alternativement pour faire environ cinq lieues par jour, tout au plus quinze milles, afin de donner au reste du convoi le temps d'arriver. J'avais d'ailleurs mon palanquin et mes porteurs, de sorte que nos gens réunis formaient un cortége assez imposant; ce qui ne laissait pas d'être avantageux; car, si deux caravanes se rencontrent au même village, malheur à la plus modeste! Les chétives ressources de l'endroit sont toutes à la disposition de la plus nombreuse; l'autre est condamnée à l'abstinence ou à la retraite.

La route qui conduit de Madras à Hyderabad longe le

Digitized by Google

lac ou plutôt le bras de mer de Pulicat, puis remonte vers le nord parallèlement au littoral, dont elle se rapproche souvent. Elle offre peu d'intérêt jusqu'à Nellore, grande place avec un fort, à trente lieues de Madras, sur la rive méridionale du Pennar. C'était autrefois une des principales villes du Carnatique; son commerce est aujourd'hui attiré à Madras, et ses maisons tombent en ruine. Une végétation malsaine envahit les remparts dont la garnison ne se compose plus que de trois compagnies de vétérans indigènes. C'est pourtant encore le chef-lieu d'un district considérable ou collectorat (on appelle ainsi les subdivisions d'une présidence administrées par des collecteurs), un centre d'administration civile, judiciaire et fiscale. On y trouve un collecteur et une demi-douzaine d'employés inférieurs dans le revenu, un magistrat, président d'un tribunal de première instance en matières tant civiles que criminelles; enfin, deux ou trois employés militaires (officiers réformés) qui commandent les invalides et complètent une population européenne de neuf à dix personnes. La population indigène peut se monter à dix mille âmes.

Le pays que nous avons parcouru depuis Madras est triste, plat et dénué d'arbres ; le sol léger et sablonneux, tantôt inondé par des torrents de pluie, tantôt brûlé par des vents de terre qui apportent une poussière fine et desséchante, produit de l'orge, du tabac, du colza, du bétel, de l'indigo, mais très-peu de riz. L'agriculture dépend ici des canaux et réservoirs artificiels construits autrefois à grands frais par les princes du pays et les chefs de villages, mais que la Compagnie anglaise ne se donne aucune peine pour entretenir. Depuis soixante ans que les Anglais se sont définitivement emparés de cette

Digitized by Google

province, on cherche vainement les améliorations qu'ils y ont faites ; si leur domination cessait tout à coup, quelques mois suffiraient pour en effacer la trace. C'est surtout le gouvernement que l'on doit accuser de cette incurie, mais c'est aussi un peu la faute des employés. L'instruction scientifique des officiers du génie de la Compagnie est extrêmement superficielle ; ils travaillent sans faire de projets ni établir de devis, et, quand il n'y a plus d'argent dans le trésor, ils se croisent les bras et restent inoccupés.

On trouve à Nellore deux belles pagodes avec des inscriptions en langue télingane : l'une d'elles est richement dotée et entretient un nombreux établissement de bayadères. Le soir de notre arrivée, elles nous firent les honneurs d'une nâtche en nous offrant d'autres services que nous ne crûmes pas devoir accepter. C'était la première fois que j'avais l'occasion de voir cette espèce de danse. A leur arrivée, un cercle nombreux d'indigènes se forma immédiatement autour de nous, le centre étant occupé par les musiciens et les danseuses. Deux d'entre elles se chargèrent de la représentation : elles avaient pour habillement une pièce d'étoffe de gaze rouge terminée par une bordure d'or tournant plusieurs fois autour des hanches et revenant enfin tomber sur une épaule et sur la poitrine. Un petit gilet de brocard serrait le sein, en laissant les épaules, les bras et la taille nus ; elles portaient aussi des pantalons lilas très-clairs, larges d'en haut et serrés d'en bas ; les mains, les bras, le cou et même le nez étaient chargés de bijoux ; enfin elles avaient aussi des anneaux de métal autour des chevilles, qui produisaient en marchant un bruit assez agréable. On préluda à la danse par un chant qui eût donné le té-

Digitized by Google

tanos à Rossini. C'est un exécrable récitatif de sons gutturaux qui montent par degrés jusqu'à des notes péniblement élevées et criardes. Ce chant est accompagné de deux musiciens dont l'un frappe sur un tam-tam, et l'autre fait crier un petit violon à huit cordes : le tout ensemble fait l'effet d'une guimbarde. La danse est digne de la musique : elle se réduit à quelques contorsions des bras, des mains et des pieds. Son principal mérite consiste à avancer alternativement l'orteil et le talon avec une certaine rapidité, et à ne faire usage pour avancer que des talons, tandis que les pointes sont tournées en dedans. La danseuse décrit ainsi fort péniblement un petit cercle qui la ramène au point de départ. Pendant ce temps, elle jette ses bras et ses mains dans différentes attitudes, et renverse quelquefois en arrière la partie supérieure de son corps. Le seul mouvement qui ressemble à de la grâce consiste à ramener sans cesse sur la tête et devant la poitrine les bords de son écharpe, de manière à montrer et à cacher alternativement ses traits avec une sorte de coquetterie. Au bout d'une heure, nous en étions excédés et nous eûmes quelque peine à les renvoyer. Plusieurs d'entre elles, malgré les anneaux dans le nez, étaient fort jolies. Le buste est toujours parfait, et les extrémités sont de la plus grande délicatesse. Les brahmanes élèvent ces malheureuses à la prostitution, qui forme un des principaux revenus de la pagode.

Quinze lieues plus loin, on arrive à Ongole, ville principale du même district. Elle a beaucoup d'analogie avec Nellore. A l'exception de trois ou quatre maisons européennes, ce sont des huttes de boue et de pisé, entremêlées avec des débris de murailles répandus sur une

Digitized by Google

surface considérable. On dirait que quelques pluies suffiraient pour dissoudre ce qui reste de ces masures; elles se dissolvent effectivement, mais sont aussitôt remplacées par d'autres ruines. On se demande s'il y a jamais eu de l'aisance dans ces lieux. La population est à peu près la même qu'à Nellore; mais ici elle est principalement composée de Musulmans. La dernière partie de la route est un peu plus agréable en ce qu'elle se rapproche plus souvent de la mer; mais, somme toute, je suis désappointé : le pays ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite d'après les jardins de Madras et les délicieux environs de Pondichéry. Depuis Madras, toute la contrée est d'une monotonie extrême, et cette monotonie n'est point compensée par la magnificence. Le programme de l'itinéraire de chaque jour est toujours le même : après avoir traversé d'immenses steppes de terres vagues, de l'aspect le plus misérable, qu'on appelle des jungles, parce qu'il y croît à regret quelques arbustes épineux auxquels des bestiaux affamés ne laissent pas une feuille, on découvre dans les environs de quelque ignoble village quelques maigres bouquets de mangos, des tamarins et des mimoses épars dans la campagne. Il n'y a plus de noble groupe de banyans pour donner au moins de la dignité au paysage. Çà et là de petites mosquées ruinées, des tombes auprès d'elles, un chétif dattier qui les protège : voilà tous les éléments du tableau. Ils sont diversifiés sans doute, mais tellement mêlés ensemble ; qu'une bien petite surface enferme toutes les combinaisons de leur assemblage. La ville même d'Ongole est encore ce qu'il y a de plus pittoresque jusqu'ici, parce qu'elle est plus en ruine : au moins j'y vois un vieux fort tout couvert de plantes parasistes et dont les rem-

Digitized by Google

parts s'écroulent avec assez de grâce. Il est habité plutôt que défendu par une compagnie de vétérans indigènes commandés par un officier réformé. Ce pauvre diable n'a aucun avancement à espérer. Il était capitaine en 1825 dans un régiment d'infanterie de la Compagnie; mais, ayant dans un moment d'égarement cédé à une fatale tentation et friponné au jeu, il fut banni de son corps et attaché au second régiment de vétérans. Ainsi ce nom, qui chez nous n'a que de si glorieuses associations, n'est dans l'armée indienne que l'expression de toutes les flétrissures. Depuis l'année 1826, le capitaine M...[1] végète ici avec sa famille, composée d'une charmante femme qui s'est attachée à lui au milieu de sa honte et sous la punition de sa faute, avec un redoublement de tendresse qui fait honneur à la générosité de son sexe, et des enfants qu'ils ont admirablement élevés. Cet officier commande toute la station, correspond avec le gouvernement et reçoit une fort belle solde; mais il est condamné à une solitude complète. Le voyageur qui s'arrête au bangalo voisin frappe rarement à sa porte, et même la visite d'un ancien camarade lui est plutôt pénible. Il passe sa vie entre la chasse et les soins de sa famille.

A partir d'Ongole on ne rencontre plus que des villages fort peu intéressants jusqu'au Crishnah, qui trace la limite entre le territoire de la Compagnie et celui du Nizam. La route tourne vers le nord-ouest par Rumpechurlah, Nacrikal et Poundigol sur le Crishnah. C'est à ce dernier village qu'on trouve les embarcations nécessaires pour passer le fleuve.

[1] Mort en 1850.

Digitized by Google

Le Crishnah est le Gange de la péninsule méridionale de l'Inde ; ses eaux sont presque également sacrées ; il roule aussi des diamants, de l'or, des pierres précieuses, et la religion et la poésie l'ont également couronné de leurs fictions. Quoiqu'il ne soit jamais à sec, il participe de la nature des torrents de montagnes, descendant quelquefois avec une impétuosité extraordinaire et inondant tous ses rivages après quelques jours de pluie dans la chaîne des Ghattes occidentaux, où il prend naissance. Son lit ne se remplit pas alors graduellement, mais on voit le flot s'avancer comme une muraille : aussi se hâte-t-on toujours de le traverser, car il est impossible de prévoir une nouvelle crue. Le courant est tellement rapide, qu'aucune barque européenne ne pourrait le vaincre ; il faut donc se servir de grands paniers ronds, faits de joncs et des feuilles du palmier éventail, qu'on lance dans le fleuve beaucoup plus haut que le point où l'on veut aborder sur l'autre rive. Moyennant la forme circulaire de cette embarcation, le courant n'a aucune prise pour la faire chavirer. L'art des rameurs consiste à faire pirouetter le panier tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, de manière à obliquer, tout en suivant le cours de l'eau, qui vous porte ainsic omme involontairement au point déterminé.

En face de Poundigol, sur la rive opposée, se trouve le hameau de Warrapilly, avec un joli caravansérai tombant en ruine. C'est la première douane sur le territoire d'Hyderabad. Ce royaume, appelé aussi le Dekhan, était anciennement une province de l'empire mogol; mais, dès l'année 1732, cette dépendance était devenue purement nominale, et les Nizams ou gouverneurs s'étaient constitués souverains héréditaires des États confiés à leur

Digitized by Google

administration. Le cours d'un siècle a vu sa puissance et son territoire considérablement diminués par les Mahrattes, les Maïssoriens, et surtout par les Anglais.

En 1831, cet empire avait encore pour limittes, au sud, le Crishnah ; à l'ouest les principautés de Sattara et de Bidjapour ; au nord l'État mahratte de Nagpour ; à l'est les hordes sauvages des Ghounds et les provinces anglaises de Rajahmondry et de Condapilly. Ce territoire comprenait 47,700 lieues carrées et comptait 12 millions d'habitants.

Du moment que vous avez mis le pied sur l'autre rive du Crishnah, à Warrapilly, vous sentez que vous êtes entré dans une région toute nouvelle ; l'aspect de la nature et la physionomie du peuple sont complétement changés ; il y a dans l'un et dans l'autre quelque chose de plus sauvage. Le sol est coupé de ravins, les masses de rochers sont plus pittoresques, le jungle des lieux déserts s'élève, devient de plus en plus épais et commence à montrer quelques arbres de haute futaie. Les traces des bêtes féroces, particulièrement celles du tigre, se rencontrent à chaque pas, partout où la terre plus molle conserve les empreintes, surtout dans les lits encore humides des torrents. Les villages sont plus rares, tous sont entourés de palissades, et près de chacun s'élève à dix pieds du sol une cage en bois d'où les shikaris ou chasseurs guettent le passage du monstre qui vient rôder la nuit près des habitations de l'homme. Le voyageur doit compter désormais pour sa sûreté personnelle sur sa carabine et sur son courage plus que sur les lois et la police du pays. Pourtant il est rare qu'on attaque un Européen ; sa mort produirait un si grand retentissement, serait suivie de recherches et d'une vengeance

Digitized by Google

si certaines, que les bandits de toute espèce le laisseront presque toujours passer, surtout si les pommeaux d'une paire de pistolets sont visibles aux arçons de sa selle ou à la portière de son palanquin. Les malheureux bahis qui me portaient se livraient à des frayeurs mortelles ; la nuit surtout, quand il fallait traverser des portions de forêts infestées de tigres, ils se munissaient chacun d'une torche enflammée et poussaient des cris effroyables en courant de toute leur vitesse. Ce bruit et toutes ces lumières épouvantaient les animaux, qui, plongeant dans l'épaisseur du taillis, laissaient échapper leur proie. Du fond de mon palanquin, je jouissais de toute cette scène, à laquelle la possibilité d'un danger donnait, à vingt ans, un charme inexprimable.

A l'étape suivante, au village de Murrulgoudum, nous trouvâmes un détachement de cavalerie irrégulière du Nizam, qu'on avait envoyé à notre rencontre pour escorter nos bagages : ces hommes, aux figures pittoresques, montés sur de fort jolis chevaux, habillés de vert et d'écarlate (le turban de cette dernière couleur), sont armés d'une très-longue lance et d'un sabre recourbé à poignée excessivement incommode, mais dont ils se servent avec un art admirable ; c'est l'adresse et non la force qu'ils emploient dans le maniement de cette arme : je les ai vus, sans aucun effort apparent, couper un mouton en deux d'un seul coup, ce qu'aucun de nos Européens n'aurait pu faire.

Les jungles et le désert occupent une zone d'environ dix lieues jusqu'à Tipurty. A partir de ce village, le pays est plus découvert, le dattier et le palmier târ sont presque les seuls arbres que l'on rencontre en massif. La culture de ce dernier est considérablement encouragée.

Digitized by Google

Tous les arbres de cette famille sont taxés, et ils sont d'un grand revenu pour le gouvernement. Le palmier târ ou palmier éventail fournit une quantité surprenante de jus que l'on convertit en sucre. Un tronc fort petit, de neuf pouces de diamètre environ, peut fournir par incision plusieurs litres de liquide dans les vingt-quatre heures. Quand on boit ce jus au point du jour, il est très-rafraîchissant et tout à fait innocent, pris même en quantité ; mais, aussitôt que le soleil commence à faire sentir sa chaleur, il fermente et devient en très-peu de temps extrêmement capiteux. Sa force est à peu près égale à celle de l'eau-de-vie, et son usage est d'autant plus à craindre, qui l'est plus tentant ; car il conserve, même après sa transformation, son bouquet agréable. Les basses classes de l'Inde, qui, comme celles de tous les pays, sont passionnées pour les liqueurs fortes, boivent ce jus avec excès, d'autant plus qu'il est à très-bon marché, et que, pour une bagatelle, elles peuvent s'enivrer complétement.

La dernière étape avant d'arriver à Hyderabad est généralement au petit hameau d'Opaul, presque entièrement enseveli dans la poussière et la vermine. Une vieille mosquée y élève encore deux gracieux minarets, mais elle est depuis longtemps abandonnée des croyants, et ses seuls hôtes aujourd'hui sont les chauves-souris, qui disputent cet asile au voyageur européen, le seul qui quelquefois y cherche un abri contre l'ardeur du soleil des tropiques. On ne se douterait guère qu'on est dans le voisinage immédiat d'une des villes les plus considérables, les plus riches et les plus populeuses de l'Inde. Le sol n'est pas plus cultivé, les masures ne sont pas moins misérables, que partout ailleurs. C'est pourtant ici que la

Digitized by Google

route se divise pour se diriger vers les trois grands centres de population compris sous le nom général d'Hyderabad. Le détestable sentier qui serpente à gauche est le Schahrasta, la route royale de la capitale, la nouvelle Golconde, avec sa cour, sa noblesse encore riche, mais chaque année moins nombreuse, enfin sa population de deux cent mille âmes. On aperçoit, à la distance d'environ trois lieues, ses dômes, ses coupoles et surtout les quatre minarets de son célèbre caravansérai, le Tcharminar, se détacher sur le ciel bleu. Cette belle route droite, au contraire, terminée par une avenue macadamisée, conduit au cantonnement de Secunderabad, contigu au village de Houssein-Sagar, près duquel, sur les bords d'un beau lac artificiel, s'étendent les lignes plantées d'arbres et les maisons blanches de l'armée auxiliaire anglaise. Enfin, divergeant à droite et traversant un pays délicieusement accidenté, où la végétation revêt spontanément toutes les formes, et où chaque montagne est couronnée de quelque monument pittoresque qui se rattache à quelque légende, un joli chemin de traverse vous amène à Bolarum, qu'on prendrait pour une collection de villas de la Grèce ou de l'Italie : c'est le cantonnement du contingent, c'est-à-dire des troupes proprement dites de Son Altesse Royale le Nizam. On observera que, par cet arrangement des localités, le haut et puissant seigneur soubadar ou vice-roi du Dekhan, souverain indépendant d'Hyderabad, se trouve par le fait séparé de son armée par celle de ses alliés, qui le tiennent ainsi *échec et mat*. Ces trois groupes si différents de mœurs, de coutumes, d'existence politique, se succèdent sur une seule ligne, à deux lieues respectivement l'un de l'autre.

C'était dans le dernier de ces cercles, celui de Bola-

Digitized by Google

rum, que j'étais destiné à recevoir une longue hospitalité. Il me fallait attendre chez mon beau-frère, officier dans le contingent du Nizam, que mon avenir fût décidé à Londres par le ministère de la guerre. Je profitai de ce loisir pour me livrer à une double étude : 1° étude générale de l'histoire de l'établissement de la puissance anglaise dans l'Inde; 2° étude spéciale du développement particulier de cette puissance dans ses rapports avec l'empire d'Hyderabad, c'est-à-dire l'organisation actuelle de ce singulier gouvernement type modèle, le plus ancien, le plus vaste et le plus complet d'un État soumis au régime des subsides; type dont les exemples se reproduisent à chaque pas dans l'Inde anglaise, et que je me propose d'examiner minutieusement pendant que je l'ai sous la main, afin de n'avoir plus à m'y arrêter quand il s'agira d'autres États appartenant à la même catégorie. Cette étude nous présentera d'autant plus d'intérêt, qu'elle nous ramènera sur le théâtre de notre plus grande gloire et des plus beaux souvenirs des Français en Asie.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Précis historique de l'origine et de la décadence du royaume de Golconde (Hyderabad). — Épisodes de Bussy et de Raymond. — Politique anglaise. — Sir Henry Russel. — Régime subsidiaire.

Le royaume d'Hyderabad, aujourd'hui dans sa décrépitude, compte un peu plus d'un siècle d'existence : son histoire, qui est indivisiblement liée à la nôtre, se partage en trois époques parfaitement caractérisées.

Première époque : De grandeur et de guerres civiles; influence de la France monarchique, 1732 à 1759.

Deuxième époque : De faiblesse et de guerres étrangères; influence des aventuriers français et de la France républicaine, 1760 à 1798.

Troisième époque : De décrépitude et de dissolution; protectorat de l'Angleterre, 1798 jusqu'à nos jours.

Première époque : Sheyed-Koulikhan, chef d'un corps mogol dans l'armée impériale, à la fin du règne d'Aurungzeb, avait été appelé par son arrière-petit-fils, l'empe-

Digitized by Google

reur Mahomet-Schah, au poste de soubadar ou vice-roi du Dekhan. Profitant des malheurs de la maison de Timour, il était parvenu, dès l'année 1732, à ériger son fief militaire en souveraineté indépendante et héréditaire, ne réservant qu'un hommage purement nominal envers la couronne de Dehli. La renommée méritée de ses grands talents lui avait valu en outre l'appellation de Nizam-oul-Mouluk, ou soutien de l'État, titre honorifique par lequel il est connu dans l'histoire, et qui passa à ses descendants comme attaché à sa couronne. Son autorité s'étendait alors du Nerbudda au cap Comorin, et de Masulipatam à Bidjapour. Ce domaine comprenait le tiers de l'empire mogol, c'est-à-dire les provinces de Bérar, Aurungabad, Ahmednaggar, Bidjapour et Hyderabad ou Golconde; enfin tout le midi de l'Inde au-dessous du Crishnah, à l'exception des tribus mahrattes de la côte occidentale. Cet empire, trop étendu pour être compacte, devait se briser en perdant son fondateur, mort en 1748, à l'âge de cent quatre ans. Effectivement nous trouvons que cette mort est le signal d'une guerre civile durant laquelle plusieurs provinces éloignées du centre de la monarchie réclament une nationalité distincte et s'en détachent; tandis que les compagnies marchandes, française et anglaise, se mêlant aux combattants et épousant les causes rivales des prétendants à la couronne, en arrachent aussi d'immenses lambeaux qui finissent par devenir l'héritage exclusif de celle des deux nations qui se montre la plus habile et la plus persévérante.

La plus grande difficulté de l'intelligence de cette histoire est la confusion des noms et la rapidité des événements; nous chercherons à l'éviter en la réduisant à sa plus simple expression, et en retranchant autant que pos-

Digitized by Google

sible tous les détails qui ne sont pas d'une nécessité première.

Nizam-oul-Mouluk avait laissé en mourant cinq fils dans l'ordre suivant :

Chazi-Ouddin, l'aîné; Nasirjung, le deuxième; Salabat-jung, le troisième; Nizam-Aly, le quatrième; Bussalut-jung, le cinquième.

Plus, un petit-fils, Mouzufferjung, par une fille favorite.

Au moment de sa mort, l'aîné de ses fils, Chazi-Ouddin, résidait, en qualité d'Oumrah ou conseiller d'État, à la cour du Grand Mogol, à Dehli. Profitant de son absence, le second frère, Nasirjung, se fit proclamer soubadar par l'armée, qui avait l'habitude de lui obéir; mais il se présentait simultanément un troisième concurrent, Mouzufferjung, petit-fils favori de Nizam-oul-Mouluk, qui s'appuyait sur un testament vrai ou faux de son grand-père en sa faveur, et sur la patente du Grand Mogol qu'il était parvenu à obtenir. Désespérant de s'emparer de la couronne avec ses seules ressources, ce dernier songea à s'appuyer sur une alliance européenne : il se tourna naturellement vers Dupleix, alors gouverneur général des établissements français dans l'Inde, auquel un long séjour dans le pays, une habileté reconnue dans la diplomatie indienne, une guerre heureuse contre les Anglais et la prise récente de Madras avaient acquis une réputation colossale. Jamais effectivement la France n'avait envoyé dans ces colonies un plus grand administrateur, un plus habile homme d'État. Nouveau Colomb de la politique, il avait découvert, reconnu la route que devait suivre la civilisation européenne pour arriver au trône de l'Inde. Il allait essayer d'y guider ses compatriotes : mais il était

Digitized by Google

trop au-dessus de son époque pour en être compris; il n'avait surtout rien à espérer de la France et d'un gouvernement décrépit qui fut pris de vertige à la hauteur où il le voulut placer. Nous le verrons donc arrêté au milieu de ses succès, au moment même où il atteignait le but; et, pour que rien ne manquât à notre honte, nous le verrons expier par une fin douloureuse ce crime du génie, que tant de grands hommes ont payé de la misère, de l'exil ou de la mort. Mais la leçon qu'il va donner, quoique inutile à son pays, ne sera point perdue : les Anglais sauront la retrouver; Clive et Warren Hastings ne tarderont pas à s'élancer sur ses traces et recueilleront pour l'Angleterre le riche héritage qu'il aurait voulu nous léguer.

« A son arrivée dans l'Inde, les Européens, réduits au simple rôle de marchands, étrangers à la politique, tremblaient au seul nom du moindre fonctionnaire mogol. Dupleix comprit, devina le premier toute la faiblesse de l'empire. Il conçut le projet de s'en rendre maître, du moins en partie, à une époque où il ne pouvait communiquer ce projet à qui que ce fût au monde sans paraître à l'instant frappé de folie. La simplicité du moyen d'exécution répondait pourtant à la grandeur de l'idée : ce moyen consistait uniquement à mettre au service des princes du pays des corps de troupes européennes[1]. » La consistance du caractère européen, joint à la supériorité de la discipline, ne pouvait manquer de fixer la victoire sous la bannière des princes qui les emploieraient, de donner par conséquent à ces princes la prépondérance sur leurs rivaux; et, par cela même qu'ils de-

[1] Barchou de Penhoën, *Histoire de l'empire anglais dans l'Inde.*

Digitized by Google

vraient ces victoires et cette prépondérance aux chefs des corps européens, d'assurer à ces derniers une influence illimitée dans leurs conseils. « Dupleix appuyait alors la puissance de la France sur certaines provinces constituées en souverainetés indépendantes, mais qui n'auraient eu d'autre existence que celle qu'il leur aurait prêtée, dont le dévouement lui eût été par conséquent assuré, et qui devenaient ainsi ses dociles instruments. »

Avec ces idées et ces projets, rien ne pouvait être plus agréable au gouverneur français que les ouvertures de Mouzufferjung : *Da mihi punctum, et terram movebo* (donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai la terre) : telle était son espérance secrète, et rien ne concourait davantage avec ses propres vues que la chance de faire un soubadar du Dekhan, qui lui devrait son élévation. Appuyé par celui-ci, ne pourrait-il pas encore viser plus haut? Une fois lancé dans cette voie, où s'arrêterait-il? Appréciant les indigènes à leur juste valeur, il ne s'arrête pas à considérer les forces des deux prétendants, mais il jette hardiment sa poignée de Français du côté le plus léger de la balance et se croit sûr du résultat.

Cependant une autre intervention européenne, celle des Anglais, le met un moment en défaut et le fait presque douter de la fortune : Mouzufferjung, après de brillants succès, est vaincu, fait prisonnier, et tombe au pouvoir de son rival. Toutefois Dupleix n'est pas homme à se décourager : il sait qu'auprès de toute cour orientale se trouve toujours le germe d'une conspiration; il le cherche, le cultive, le développe, le fait éclore, et, quand il juge le moment venu pour en assurer enfin le succès, il lance hardiment huit cents Français, commandés par

Digitized by Google

le brave Latouche, sur les cent mille hommes du soubadar campés dans les environs de la forteresse de Gingy, peu éloignée de Pondichéry. Cette petite troupe intrépide tombe comme un obus au milieu du camp indien, et à la faveur de la confusion produite par son attaque, Nasirjung périt assassiné, et Mouzufferjung, par une de ces transitions si communes en Asie, échange la prison pour un trône.

Ce drame se passait, comme nous l'avons dit, dans les environs de Pondichéry, dans les premiers jours de décembre 1750; c'est à Pondichéry même, quelques jours plus tard, que Mouzufferjung est solennellement installé soubadar par Dupleix, qui le reçoit avec la plus grande magnificence et fournit de sa propre bourse et de celle de ses amis à tous les frais de son investiture, qui se fait avec la pompe et le cérémonial d'usage. Le premier, Dupleix lui rend hommage, revêtu d'un superbe costume oriental dont le prince lui avait fait présent. Mouzufferjung, de son côté, dans l'exubérance de sa joie et de sa reconnaissance envers son sauveur et son allié, proclame à son tour Dupleix, au nom du Grand Mogol, nabab du Carnatique, c'est-à-dire de toutes les provinces sur la côte du Coromandel, entre le Cavery et le Crishnah, égales en étendue à la France entière, avec plein pouvoir d'en percevoir les revenus comme il l'entendrait. Il cède en outre à perpétuité à la Compagnie française un district autour de Pondichéry, d'un revenu de 960,000 roupies; un autre district, près de Karikal, de 6,000 roupies, et enfin la ville de Masulipatam, de 140,000 roupies.

Ainsi l'application de l'idée de Dupleix l'a déjà conduit à régner sur le Carnatique en son propre nom; il ne lui reste plus que deux pas à faire pour réaliser l'empire an-

Digitized by Google

glais d'aujourd'hui : régner d'abord sur le Dekhan par le moyen du soubadar, ouvrage de ses mains, et plus tard sur l'Inde entière, en faisant un Grand Mogol. La fortune, qui seconde toujours l'audace et accorde quelquefois un sourire au génie avant de le livrer à la persécution des hommes, se plut à lui faire faire le second pas presque du même élan que le premier.

Effectivement, toutes choses étant réglées à leur satisfaction mutuelle, Mouzufferjung avait pris congé de Dupleix et s'était mis en marche pour Hyderabad. Il emmenait avec lui un corps français de trois cents Européens, deux mille cipayes et dix pièces de canon. Dupleix lui avait donné, pour les commander, un homme qu'il avait distingué et deviné parmi la foule : c'était le marquis de Bussy, génie hardi, souple, facile, un des hommes les plus heureusement doués que la nature ait jamais produits, général consommé, courtisan, diplomate, aux manières insinuantes et gracieuses, d'un coup d'œil aussi sûr pour juger les événements que pour choisir un champ de bataille; enfin, versé dans la politique et la connaissance de l'Orient à en remontrer à toute la cour de Delhy.

Les circonstances justifièrent bientôt la sagesse de ce choix. Sur la route même et avant d'arriver à la capitale, les chefs affghans dans l'armée de Golconde, qui avaient déjà renversé Nasirjung, persévérant dans leur hostilité héréditaire contre la dynastie mogole, conspirèrent à leur tour contre son successeur, et, profitant d'un moment où il s'était éloigné de Bussy, réussirent à l'assassiner. La situation des Français, qui s'étaient compromis, devenait critique; « mais Bussy conserve heureusement tout son sang-froid. Il se hâte de rassembler les minis-

Digitized by Google

tres et les principaux officiers du prince, et leur représente la nécessité de s'entendre promptement sur le choix d'un successeur, seul moyen de prévenir le désordre et l'indiscipline parmi les soldats. Le fils de Mouzufferjung, encore enfant, et trois frères de Nasirjung, que le Nizam traînait à sa suite étroitement gardés, se trouvaient alors dans le camp. Bussy comprend qu'un enfant n'était pas propre aux circonstances où l'on se trouvait, il propose d'élever à la dignité de soubadar l'aîné des trois princes (fils de Nizam-oul-Mouluk) qu'on avait sous la main. Les principaux officiers se rendent à cet avis, et Salabutjung est proclamé le même jour[1]. »

Le nouveau soubadar, malgré la faiblesse de son caractère, la médiocrité de ses talents et son éducation imparfaite, comprend que l'appui de Bussy est sa seule condition d'existence ; il se jette donc franchement dans les bras des Français, s'empresse de confirmer les avantages que son prédécesseur leur a faits, et se montre disposé à les augmenter encore. Dès lors toutes les tourmentes, tous les obstacles qui s'opposent à l'élévation et à la consolidation de son pouvoir viennent successivement se briser contre la sagesse et la fortune de son jeune commandant et l'énergie compacte de sa petite troupe. C'est en vain que Chazi-Ouddîn, son frère aîné, obtient la patente du Grand Mogol et veut lui disputer la couronne ; il meurt empoisonné par leur propre mère. C'est en vain que les Mahrattes lancent contre lui les flots tumultueux de leur cavalerie rapide et terrible, ils doivent céder à la supériorité européenne : Bussy les foudroie, les écrase, les fait rentrer dans leurs limites.

[1] Barchou de Penhoën.

Digitized by Google

« Supposons pour un moment, dit Barchou de Penhoën, qu'un art merveilleux ait trouvé le moyen d'animer, de mettre en mouvement par un système quelconque, par la vapeur, par exemple, une forteresse tout entière, que pourrait dans ce cas tout l'art des César, des Frédéric et des Napoléon? Eh bien, tel est, jusqu'à un certain point, la situation des troupes européennes au milieu des armées de l'Orient ; voyez ce régiment, il se forme en carré, se ploie en colonnes, s'étend en ligne avec un ensemble, une unité, qui en font comme un seul être d'une force et d'une puissance supérieures à ceux qui l'attaquent. L'impétuosité des soldats, le génie même des chefs ennemis, viennent également se briser à ses pieds sans pouvoir l'entamer. » Les Français, dit un historien oriental, avec leur mousqueterie et leur rapide artillerie, ne faisaient respirer que fumée aux poitrines des Mahrattes, et ceux-ci perdirent une grande multitude d'hommes qui furent consumés par le feu de leurs canons. Salabutjung, ainsi appuyé, put leur dicter une paix avantageuse, et jouit enfin à l'ombre de Bussy de quelques années de tranquillité.

L'auteur de tous ces succès grandit journellement en influence sur l'esprit du Nizam. Outre la supériorité de ses talents et de ses troupes, Bussy ne négligeait rien pour frapper et éblouir les imaginations orientales des peuples parmi lesquels il vivait. « Il se plaisait à mêler la pompe asiatique à l'élégance française. Il portait des habits de brocart couverts de broderies et un chapeau galonné, des souliers de velours noir richement brodés. Quand il se laissait voir aux yeux du peuple, c'était au fond d'une immense tente haute de trente pieds, assez vaste pour contenir six cents hommes : il était alors assis

Digitized by Google

sur un fauteuil orné des armes du roi de France, et placé sur une estrade élevée, couverte elle-même d'un tapis brodé en velours cramoisi; à droite et à gauche, mais sur des chaises, on voyait une douzaine de ses principaux officiers. A l'entrée de la tente se tenaient sa garde européenne et sa garde hindoue. Sa table était toujours servie en vaisselle plate, à trois ou quatre services. Il montait pendant les marches ou les revues un magnifique éléphant, tandis qu'une troupe de poëtes et de musiciens le précédait, chantant ses louanges et les récents exploits des Français, ou bien de vieilles ballades guerrières [1]. Sa magnificence, sa générosité, sa libéralité, le faisaient adorer des populations; on parle encore aujourd'hui avec enthousiasme, dans les durbars (salons) d'Hyderabad, de la brillante cour de Bussy.

Patriote avant tout, Bussy employa habilement et toujours dans l'intérêt de sa nation l'influence acquise par tous ces moyens. Il obtint pour la Compagnie française la cession de quatre provinces importantes : Mustapha-Naghar, Ellore, Rajamundry et Chicacole. Ces possessions, y compris Masulipatam et Condawair, rendaient les Français maîtres des côtes de Coromandel et d'Orissa, sur une étendue de six cents milles, jusqu'à la pagode de Juggurnant et sur une largeur moyenne de soixante milles, formant un domaine compacte, hérissé de places de guerre, limité par la mer et des chaînes de montagnes impénétrables, dans la partie la plus industrielle et la plus commerçante de l'Inde, et dont le revenu territorial montait à 585,000 livres sterling, environ 14 millions de francs; c'est-à-dire qu'ils étaient souverains d'une portion de

[1] Seer Mutakhaen.

Digitized by Google

territoire plus considérable qu'aucune nation européenne n'eût encore jamais possédé dans l'Inde, et ne devait posséder avant un autre quart de siècle. D'ailleurs, par l'influence de Bussy, ils régnaient sur le Dekhan tout entier sans exciter la jalousie du Nizam. Le général avait su se faire abandonner les rênes du gouvernement, faisait et défaisait des nababs, donnait ou retirait des provinces, même aux frères du soubadar. Son pouvoir était aussi absolu que celui du Nizam et indépendant même de lui, car il était fondé sur cette triple base, la crainte, l'amour des peuples et la nécessité de ses services. Si, par hasard, ce qui n'était point extraordinaire à cette époque, le Grand Mogol et le Nizam s'étaient pris de querelle, la victoire ne pouvait manquer de demeurer fidèle au soubadar. Bussy était toute une armée, et cette victoire lui donnait tout l'Hindoustan. Mais c'était alors l'empire anglais d'aujourd'hui. Ce que Clive, Warren Hastings et Wellesley ont fait en cinquante ans, Dupleix l'avait deviné, le réalisait dans sa courte administration. Déjà il entrevoyait cette souveraineté universelle de l'Inde, dernière limite que son ambition s'était proposée dans ses rêves les plus orgueilleux ; que dis-je? il la touchait. Notre empire s'élevait déjà sur une base colossale, telle qu'il fallut plus tard à l'Angleterre quarante ans d'efforts et de victoires pour se placer à la même hauteur. Par quelle fatalité ce moment si gros d'espérance devait-il être celui de sa ruine? C'est que l'arbre de la puissance française, empêché dans sa croissance, allait mourir par la tête; c'est que la corruption et la lâcheté du gouvernement de la métropole, les vues étroites et la stupide cupidité de nos marchands, allaient intervenir pour arrêter le développement gigantesque devenu nécessaire, et

Digitized by Google

pour nous étouffer dans des limites où il était impossible de vivre.

Depuis longtemps le gouvernement britannique faisait des ouvertures à la cour de France pour mettre fin à la guerre malheureuse où la Compagnie anglaise se trouvait engagée sur la côte de Coromandel. De son côté, la Compagnie française des Indes orientales, impatiente de ne pouvoir s'occuper exclusivement de la vente de ses pacotilles et incapable d'apprécier les immenses avantages qu'on lui préparait pour l'avenir, désirait la paix à tout prix. Elle avait même commencé à haïr Dupleix, parce qu'il l'avait entraînée à la guerre et parce qu'il conseillait de la continuer. La Compagnie anglaise, s'apercevant de ces dispositions et redoutant par-dessus toute chose la supériorité de cet homme d'État, se hâta d'en profiter et de stimuler l'impatience de sa rivale en refusant d'ouvrir les négociations avant le rappel du gouverneur français. Le ministère français lui-même donna dans le piége ou céda aux criailleries intéressées dont on l'obsédait. Dans un moment fatal, il se décida à rappeler Dupleix, et, oubliant toute dignité, choisit pour le remplacer un commis au lieu d'un diplomate, Godeheu, l'un des directeurs de la Compagnie française, qu'il nomma en même temps commissaire du roi pour traiter de la paix.

Godeheu, nourri de préjugés contre Dupleix, ne connaissant les affaires de l'Inde qu'au point de vue purement commercial, et d'un esprit trop étroit pour comprendre la position que son prédécesseur lui avait faite, laissa percer dès son arrivée un désir si excessif de la paix, que son adversaire, le chargé d'affaires anglais, put se jouer de lui et en obtenir tout ce qu'il voulut. Les

Digitized by Google

négociations, menées avec une rapidité qui interdisait tout examen, aboutirent à un traité provisoire qui fut plus tard confirmé en Europe et qui admettait les stipulations suivantes : que les deux Compagnies cesseraient à jamais d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde; qu'elles renonceraient de même à toutes dignités, à toutes charges, à tout honneur, conférés par les princes du pays; que toutes les places, toutes les provinces occupées par les deux Compagnies seraient restituées au Grand Mogol, à l'exception de celles qu'on reconnaîtrait leur avoir appartenu avant cette guerre; c'est-à-dire que, sur la côte de Coromandel, les Anglais garderaient Madras, le fort Saint-David et Devicottah; les Français, Pondichéry et Karikal; que les possessions des deux nations seraient mises sur un pied d'égalité parfaite; qu'elles partageraient le district de Masulipatam; qu'enfin elles n'auraient chacune que quatre ou cinq comptoirs dans les provinces de Rajahmundry et de Chicacole, sans aucun revenu territorial, et placées de manière à ne pas se nuire réciproquement.

Par ce traité *incroyable*, les Français sacrifiaient tous les avantages qu'ils avaient obtenus jusqu'alors, les Anglais obtenaient tous les points pour lesquels ils avaient vainement combattu. La condition de ne pas se mêler à la politique intérieure, c'était renoncer à la dignité de Nabab du Carnatique, pour le gouverneur français; c'était, de plus, livrer le Nizam à ses ennemis. La stipulation de mettre les deux nations sur le pied d'égalité entraînait l'abandon de nos récentes et magnifiques acquisitions territoriales. « Il est douteux, dit ironiquement un historien anglais, qu'aucune nation ait jamais fait d'aussi grands sacrifices à l'amour de la paix, que les

Digitized by Google

Français dans cette occasion[1]. » Effectivement, sans aucune raison ou nécessité apparente, nous abdiquions notre domination, tant directe qu'indirecte sur 35 millions d'hommes, sur le tiers en étendue, la moitié en richesse et en population, de l'empire entier du Grand Mogol.

Une fois sur cette route de lâcheté et d'infamie, le gouvernement et le commerce français n'avaient garde de s'arrêter : Dupleix avait avancé pour le service public environ 13 millions, tant de ses propres fonds que de sommes empruntées à ses amis sous sa garantie privée; Godeheu abandonna l'examen de ces réclamations aux gouverneurs de la Compagnie française. Ceux-ci prétendirent que Dupleix s'était permis toutes ces dépenses sans y avoir été suffisamment autorisé, et, sous ce prétexte, refusèrent de le rembourser, tandis qu'ils continuaient à toucher d'immenses revenus acquis par l'habile emploi de cet argent.

Le patriote sacrifié voulut en appeler à la justice de son pays; mais, dans ces jours d'iniquité, les portes du temple pouvaient se fermer sur la victime et étouffer ses cris. Le procès qu'il intenta à la Compagnie fut arrêté par ordre du roi; c'est-à-dire qu'on ne permettait pas même un examen. Sa demande est trouvée ridicule, ses services sont traités de fable; on le fait passer lui-même pour le plus vil des hommes. Pendant dix ans, on refuse de l'entendre; le peu de biens qui lui reste est saisi; il lui faut disputer journellement sa liberté contre des créanciers impitoyables; il meurt enfin dans la plus déplorable indigence, le cœur brisé de l'ingratitude de son pays, qui lui conteste, jusqu'à son lit de mort, sa gloire

[1] Le colonel Wilkes.

Digitized by Google

et ses succès. Mais la France allait être punie d'avoir ainsi méconnu celui qui l'avait si bien servie : indigne d'avoir jamais une colonie, elle allait perdre le plus riche fleuron de sa couronne, que la Providence avait accordé au génie d'un de ses enfants, mais que dans sa vengeance elle lui retirait désormais pour toujours. Jamais la punition du ciel ne descendit plus vite sur un grand crime national. Six ans n'étaient pas écoulés, qu'elle ne possédait plus un pouce de terre sur le sol de cette riche Asie, et que Pondichéry, la belle et la fière, cette reine du Carnatique, voyait le drapeau de l'Angleterre flotter sur ses remparts détruits.

Mais nous devançons les événements : Godeheu, enchanté de son ouvrage et des bases impérissables sur lesquelles il venait de fonder la paix, se hâta de partir pour l'Europe. Il n'y était pas encore arrivé, que les Anglais, dans l'Inde, avaient violé le traité et augmenté leur territoire par de nouvelles agressions et des conquêtes nouvelles. Deux ans après, la guerre se rallumait aussi entre les deux gouvernements en Europe; et la France, avec sa persévérance ordinaire dans ses erreurs, au lieu de replacer Dupleix sur le théâtre de sa gloire, y envoyait, pour consommer sa ruine, cet homme au fatal génie, ce misérable Lally, qu'il faudrait maudire s'il n'avait été si malheureux. Le parlement même qui l'a condamné n'a pu nier son courage et sa loyauté; mais à ces qualités, communes sur notre sol, il réunissait malheureusement aussi tous nos défauts : toute la vanité, l'emportement, les mesquines jalousies, toute la présomption du caractère national. Étranger à la politique orientale et trop obstiné pour rien apprendre, pétri des idées qu'il avait emportées de France et sourd à toute espèce d'avis, il ne

Digitized by Google

voulut voir dans les plans de Bussy que les rêves d'un fou, dans l'alliance avec le soubadar du Dekhan qu'une chimère dont il n'y avait rien à espérer. Il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à Bussy ordre sur ordre pour rentrer à Pondichéry avec toutes ses troupes. Celui-ci ne pouvait en croire ses yeux : il refusa longtemps d'obéir; il ne pouvait se résoudre à abandonner un malheureux prince qui s'était donné à lui tout entier, qui s'était identifié avec la France et l'avait fait asseoir à côté de lui sur le plus riche trône de l'Inde. Il essaya, auprès de Lally, toutes les remontrances possibles, jusqu'aux plus humbles prières, cherchant à l'intéresser sur le sort probable de Salabutjung, tout-puissant tant qu'il était appuyé sur nous, mais qui resterait suspendu sur un abîme si notre main se retirait. Tout fut inutile, tout devait échouer contre une incapacité orgueilleuse et obstinée. Enfin, au mois de juillet 1758, une dernière dépêche péremptoire le força de se soumettre à une aveugle discipline; le marquis de Conflans était d'ailleurs envoyé pour le remplacer dans son commandement. Il ne lui resta plus alors qu'à annoncer au malheureux soubadar le cruel abandon qu'on lui préparait. Ce fut en vain qu'il essaya de le consoler de l'espoir d'un retour prochain. Quand Salabutjung apprit qu'il allait se séparer de Bussy, son seul soutien, le seul homme en qui il avait confiance, il fondit en larmes, l'appela l'ange gardien de son trône et de sa vie, et prédit lui-même, dans son désespoir, la destruction qui allait l'atteindre.

Un jour que je relisais cette irritante histoire de nos succès si prodigieux, de nos fautes si obstinées et de notre chute si honteuse et si volontaire, je vins m'asseoir sur les ruines pittoresques de la fonderie de Bussy, à

Digitized by Google

quelques milles de la cité, et, parcourant du regard les riches campagnes autour de moi et le panorama de l'impériale Golconde, avec ses mosquées, ses minarets et ses coupoles, dans cette première et naïve ardeur de la jeunesse, qui nous fait aimer notre patrie comme notre maîtresse, je me pris presque à pleurer, en pensant que toutes ces magnifiques provinces étaient à jamais perdues pour nous; que tant de courage, de gloire et de puissance avaient passé comme un météore, sans laisser d'autre trace que le souvenir de nos exploits, de notre urbanité et de nos bienfaits, l'écho de deux grands noms, Bussy et Dupleix, encore vivant et vénéré, et quelquefois un soupir de regret au fond des cœurs. *Inertiæ sacra fames!* imbécile besoin d'une immobilité impossible qui espérait arrêter le monde en s'arrêtant soi-même, misérable passion de la paix à tout prix, jusqu'où nous as-tu menés! Qu'as-tu fait de nos conquêtes, de nos riches domaines, de nos trente-cinq millions de sujets indiens, de ces ports nombreux par où s'écoulaient pour nous les trésors de la riche Asie? Tout cela est-il donc perdu sans espoir de retour? Juste punition de l'époque la plus honteuse de notre histoire, d'un gouvernement inerte qui voulait dormir sous les infâmes ombrages du Parc aux Cerfs et que le bruit des événements de l'Inde tenait éveillé; qui répudiait l'œuvre du génie, le punissait de son dévouement et l'étouffait dans la misère.

Le rappel de Bussy était l'avant-coureur certain de la perte du soubadar, trop craintif et trop débonnaire pour se maintenir sans son appui sur un trône aussi chancelant. Le choc qui allait le renverser devait cette fois encore partir de sa propre famille. Le faible Salabut avait deux jeunes frères : tant que Bussy, qui s'entendait en

Digitized by Google

politique orientale, avait présidé à ses conseils, il leur avait donné de grands établissements conformes à leur rang, mais ne leur avait laissé aucun pouvoir. Quelques mois cependant avant son rappel définitif, Bussy s'étant momentanément éloigné pour chasser les Anglais des Circars du Nord, une politique moins sage avait prévalu et les deux jeunes princes avaient obtenu de la générosité de leur frère des concessions de territoire. L'aîné, Bassalutjung, avait été nommé au gouvernement du district d'Adony; le second et le plus dangereux, Nizam-Aly, à celui du Bérar, grande et riche province dont les Mahrattes occupaient alors une partie. Mais l'ambition d'un Asiatique est insatiable. Nizam-Aly n'eut pas plutôt obtenu ce qu'il demandait que, profitant de la timidité du soubadar et de sa propre popularité parmi les troupes, il parvint aussi à se faire remettre le sceau de l'État, ce qui ne laissait plus à son frère qu'une vaine apparence de pouvoir. Bussy, en apprenant ces nouvelles, s'était, il est vrai, hâté d'accourir; il avait chassé l'usurpateur et ressaisi le symbole du pouvoir exécutif. Mais, au moment même où il rétablissait la hiérarchie, il recevait de Lally l'ordre fatal qui l'éloignait et retirait au soubadar, en son plus grand besoin, l'appui de la France. Les conséquences de cet abandon étaient faciles à prévoir : le sceptre ne pouvait manquer de retomber encore une fois, des mains du faible Salabut, entre celles d'un frère ambitieux et remuant qui prendrait naturellement pour appui nos concurrents sur la scène politique et nos ennemis sur les champs de bataille de l'Inde. Toute notre influence, cet édifice que nous avions si laborieusement élevé, allait donc s'écrouler ou passer aux Anglais.

Le pauvre Salabut, habitué depuis longtemps à mettre

Digitized by Google

sa force et sa confiance dans les Français, sentit lui-même qu'il était perdu dès qu'il les vit s'éloigner. L'alliance anglaise aurait seule pu le sauver : il fit un dernier effort pour s'y rattacher, et signa, dans cet espoir, le 14 mai 1759, un premier traité, par lequel il abandonnait à nos rivaux, en toute propriété, ces mêmes provinces des Circars qu'il avait autrefois concédées à Bussy, mais que le marquis de Conflans venait de perdre à la bataille de Peddipore. Il s'engagea même à renvoyer le petit corps d'aventuriers français qu'il avait encore à son service, à leur faire passer le Crishnah en moins de quinze jours et à ne plus leur permettre de conserver d'établissement dans son pays. Mais tous ces sacrifices de ses plus chères sympathies furent inutiles : les Anglais n'étaient pas alors en position de lui prêter aucun secours ; d'ailleurs ils étaient eux-mêmes en négociation avec Nizam-Aly. Tout en acceptant les avantages qu'on leur faisait, ils s'abstinrent d'intervenir entre les deux frères. Dès lors il ne resta plus à Salabutjung qu'à descendre du trône pour entrer dans la prison qui lui était ouverte par la clémence de Nizam-Aly. Il s'y résigna au bout de très-peu de jours, mais sa mauvaise étoile le suivit jusque dans cet asile. Dans le traité de 1763, qui termina la guerre entre la France et l'Angleterre, Salabutjung, quoique détrôné depuis un assez long espace de temps, n'en était pas moins appelé, par quelque inadvertance, du titre de soubadar du Dekhan. Cette méprise de quelque rédacteur parisien lui fut fatale : le titre donné à son frère exaspéra Nizam-Aly, qui le fit aussitôt mettre à mort. C'était, dans le court espace de treize ans, le troisième prince régnant, sans compter un prétendant à cette même couronne, qui périssait de mort violente.

Digitized by Google

Avec Salabutjung cessa l'influence de la France monarchique dans les destinées de l'empire d'Hyderabad. Dès ce moment commence la seconde période, époque de faiblesse et de guerres étrangères, où nous voyons encore reparaître des Français, mais comme des chevaliers errants, de simples aventuriers courant après la gloire et la fortune.

Le long règne de Nizam-Aly, quoique se terminant moins fatalement pour le prince, devait être encore plus désastreux pour le pays et la monarchie de Golconde que l'époque orageuse qui l'avait précédé. Nizam-Aly ne manquait pourtant ni de talent ni d'esprit d'intrigue; mais il eut le malheur de ne pas apprécier sa position, de ne pas comprendre que le plus grand danger qu'il avait à craindre était l'envahissement de la civilisation européenne, essentiellement compacte et durable, tandis que les empires qui pouvaient s'élever dans l'Inde naissaient avec le germe de leur destruction. Au lieu de s'unir franchement avec la puissance improvisée de Hyder-Aly contre leurs ennemis communs, il se laissa entraîner par sa haine et son mépris pour un génie extraordinaire, dans lequel il ne voulut voir qu'un parvenu et un homme de rien. Il essaya pendant longtemps de jouer l'un contre l'autre Hyder-Aly, les Anglais et les Mahrattes, et de se maintenir en équilibre entre les trois puissances en s'appuyant alternativement sur deux d'entre elles; mais il lui manquait pour réussir les qualités qui distinguaient séparément ses rivaux, l'esprit systématique des Mahrattes, l'énergie et l'économie politique de Hyder, la persévérance et la mauvaise foi britannique qui se jouait de tous les engagements. Aussi pendant vingt-cinq ans, depuis 1759 jusqu'à 1784, voyons-nous tous les traités de paix

Digitized by Google

se faire à ses dépens, chacune des parties belligérantes se dédommageant des pertes de trésors ou de territoire qu'elle éprouvait ailleurs, en se faisant adjuger une partie de ses États. C'est ainsi que les Mahrattes s'approprièrent une grande partie du Bérar; que Hyder-Aly lui arracha tout le Balaghaut, c'est-à-dire les provinces de Bellary, Cuddapah, Ghouty et Chitteldroug; qu'une manœuvre de la diplomatie anglaise à Delhi lui enleva le plus beau fleuron de sa couronne, le Carnatique, qu'elle trouva moyen de faire détacher du soubah d'Hyderabad; une nouvelle patente du Grand Mogol, annulant celle de Dupleix, en faisait un fief distinct et intégral de la couronne impériale, sous l'autorité nominale du Nabab d'Arcot, créature et instrument des Anglais; enfin la Compagnie anglaise se faisait concéder à elle-même, par les traités de 1766 et 1768, tout ce qui restait des Circars du Nord après les concessions de 1759, c'est-à-dire Chicacole, Ellore, Rajahmundry, Mustapha-Nagar, Condapilly et son Jaghœr, et enfin Guntour, pour lesquels elle s'engageait à payer un tribut annuel, fixé d'abord à 50,000, puis à 70,000 livres sterling, mais dont le Nizam ne toucha jamais un centime.

La cause la plus fréquente des discussions des Anglais avec le Nizam et le sujet le plus constant de leurs griefs était la présence dans ses États d'un petit corps de Français, débris de l'armée de Bussy, ou plutôt aventuriers de toutes les nations, au nombre d'environ quatre cents hommes sous le commandement d'un M. de Lally, neveu de l'infortuné général de ce nom. Ils s'étaient d'abord organisés au service de Bussalutjung, frère du Nizam; mais, dès que la Compagnie l'avait appris, sa jalousie s'en était vivement préoccupée, et, à force de représentations

Digitized by Google

et de menaces auprès de ce prince, elle était parvenue à les faire renvoyer. Son but pourtant ne fut pas encore atteint, car le détachement passa dès lors au propre service de Nizam-Aly; aussitôt les Anglais de crier plus fort : c'était, disaient-ils, une violation des traités de 1766 et de 1768 ; car, pour enlever au Nizam tout prétexte de prendre à sa solde des troupes européennes étrangères, la Compagnie s'était engagée à fournir à ce prince, toutes les fois qu'il le requérrait pour régler les affaires de son gouvernement, une force auxiliaire qui devait se composer de deux bataillons de cipayes et de six pièces d'artillerie servies par des Européens; mais le Nizam n'avait garde de réclamer le service de ce corps dont il prévoyait qu'il serait difficile de se défaire. Après des discussions qui durèrent plusieurs années sur la portée de ces traités, le Nizam se décida enfin à congédier le malheureux détachement. Toutefois les Anglais n'y gagnèrent encore rien, car, du service de Nizam-Aly, le petit bataillon errant passa à celui de Hyder, et ce fut sous les drapeaux de ce dernier qu'on le vit contribuer d'une manière décisive à quelques-unes de leurs plus sanglantes défaites, à la bataille de Perimbaucum et à celle de Coleroun, dans lesquelles les armées de Baillie et de Braithwaite furent exterminées, ou ne durent le salut de quelques prisonniers qu'à la générosité chevaleresque des Français.

De nouvelles prétentions toujours plus tracassières de la part des Anglais font enfin conclure à Nizam-Aly, en 1780, la seule alliance raisonnable de sa vie, une alliance offensive et défensive avec Hyder-Aly et les Mahrattes. Cette guerre, conduite par le sultan de Mysore avec une vigueur extraordinaire, réduit bientôt les Anglais à la dernière extrémité. Hyder porte le feu et la flamme jus-

Digitized by Google

que sous les murs de Madras. C'est le moment pour le Nizam de leur reprendre tout ce dont il a été dépouillé depuis vingt ans. Les Circars du Nord, entièrement dégarnis de troupes, lui offrent une proie bien facile ; mais comme toujours son trésor se trouvait vide ; esclave des plaisirs des sens, il dissipait en orgies tous les revenus de son empire, et, quand venait le moment d'agir dans une guerre qu'il avait lui-même vivement excitée, il n'avait pas de quoi payer ses troupes qui ne bougeaient pas. D'un autre côté, les succès d'Hyder-Aly réveillent sa jalousie ; les Anglais n'épargnent pas les promesses, des sommes considérables d'argent comptant sont offertes à son avarice : il ne peut résister à la tentation. Au moment décisif de la crise, il se sépare donc de la confédération et la rend impuissante. Cette défection amène la paix de 1784, où les Anglais se trouvent heureux d'obtenir pour base du traité la restitution des conquêtes mutuelles.

Le même défaut de suite dans les vues politiques de Nizam-Aly, la même incurie dans ses finances, font de son long règne une série prolongée de désastres pour le gouvernement d'Hyderabad, qui est battu dans toutes les guerres où il se trouve entraîné de 1760 à 1790; quel que soit l'ennemi qui lui est opposé, Mahrattes, Anglais ou Mysoréens, le résultat est toujours invariablement le même : perte de considération, perte successive de territoire et de revenu. Ce gouvernement voit successivement lui échapper pouvoir, honneur, ressources; il devient plus faible au dehors, plus tyrannique au dedans.

De 1784 à 1790, les relations et les obligations réciproques du Nizam et de la Compagnie restent vagues, incertaines et mal définies. L'ambition des Anglais était

Digitized by Google

retenue dans ses premières limites par des ordres formels du parlement. De leur côté, les Mahrattes étaient occupés de leurs querelles intestines et Tippoo de ses plans d'organisation. Grâce à cette réunion de circonstances favorables, le gouvernement d'Hyderabad put jouir de six années de tranquillité. Au lieu d'en profiter pour remettre de l'ordre dans ses affaires, Nizam-Aly n'y voit qu'une occasion de se livrer au plaisir avec une nouvelle fureur. Pour fournir aux pompes et aux vaines cérémonies de sa cour, à ses brillantes cavalcades, à ses orgies, à ses nâtche, aux largesses qu'il prodigue à ses bayadères, il perçoit les impôts de certains districts quelquefois cinq ans en avance, et laisse son armée, dont la solde est arriérée, subsister de pillage. Son ministre, le fameux Azimoul-Oumrah, dont le principal talent est de savoir trouver de l'argent quand tout autre abandonnerait la tâche comme impraticable, s'épuise en efforts de génie pour arracher au pays dans le moins de temps possible ce qui lui reste de substance. Cependant les embarras financiers arrivent à une crise effrayante, et toute la machine de ce gouvernement va peut-être cesser de fonctionner quand les Anglais proposent un moyen pour en sortir. C'est une alliance offensive et défensive entre le Nizam, la Compagnie et les Mahrattes pour attaquer Tippoo et se partager ses dépouilles. Le résident anglais est chargé d'exposer au Nizam, sous les plus fortes couleurs, la caractère avide et turbulent du sultan de Mysore, son insatiable ambition, ses immenses richesses. Il fait briller à ses yeux tous les avantages de l'alliance proposée, lui promet une part égale dans le butin, une mutuelle garantie des domaines respectifs, la restitution de tout ce que Hyder-Aly et Tippoo lui ont enlevé. Un gouverne-

Digitized by Google

ment asiatique, surtout en pareille position, n'était pas de force à résister à des tentations de ce genre. Le traité fut donc conclu le 4 juin 1790; on s'engagea à ne conclure aucune paix séparément et à faire payer par l'ennemi tous les frais de la guerre.

Après des succès variés, la fortune se déclare pour la confédération, et les hostilités se terminent par le traité de paix du 19 mars 1792, qui restitue au territoire du Nizam tout le pays compris entre le Crishnah et le Pennar, d'un revenu de cinq cent vingt-six mille quatre cents livres sterling, environ quatorze millions de francs.

Dans la guerre de la coalition contre Tippoo, de toute l'armée du Nizam, un seul petit corps s'était fait remarquer par son aplomb et sa bravoure : c'étaient deux bataillons d'infanterie régulière disciplinés à l'européenne, tous deux commandés par un officier français du nom de Raymond. Ils ne comptaient alors que trois cents hommes chacun, mais ils s'accrurent rapidement après l'expédition de Seringapatam. Déjà, trois ans après, en 1794, dans la guerre du Nizam contre les Mahrattes, nous trouvons vingt-trois bataillons et douze pièces de canon organisés sur le même modèle. Raymond, leur commandant, homme habile, rusé, joignant les talents les plus remarquables aux qualités sociales les plus attachantes, aux formes les plus suaves et les plus gracieuses, avait su se concilier à la fois la haute faveur du prince, la bienveillance des principaux officiers de la cour, et, en même temps, le dévouement absolu de son armée, dont l'effectif pouvait monter à quatorze mille hommes. Pour assurer la solde et l'entretien de ces troupes, il s'était fait concéder l'administration d'un territoire dont la recette annuelle se

Digitized by Google

montait à dix-huit lacs de roupies, environ cinq millions de francs.

Le moment vint où le gouvernement de la Compagnie ne put voir sans inquiétude la situation de cet étranger. Il employa vainement tous les moyens pour l'éloigner. D'abord plusieurs aventuriers anglais tentèrent de le supplanter, mais toujours sans succès ; il leur manquait cette bonhomie, ce charme des manières qui semblent antipathiques à leur nature. Ils avaient beau faire, ils ne plaisaient pas. Les remontrances diplomatiques ne réussirent pas mieux; en raison de la puissance et de l'ambition toujours croissante des Anglais, le Nizam donnait au fond de son cœur une secrète préférence aux Français alors à son service. Ceux-ci, lui devant tout, dépendant absolument de lui, semblaient devoir lui être entièrement dévoués, et ils l'étaient en effet. Toutefois Raymond était Français avant tout ; il s'était hâté de planter l'arbre de la liberté devant le palais même du prince, et ne faisait pas mystère de son désir de placer les États du Nizam sous la protection de sa patrie et de subordonner son pouvoir à l'influence politique de la République française. Et pourtant ces bataillons, avec les couleurs républicaines pour drapeau, le bonnet de la liberté sur les boutons de leurs uniformes, n'en demeurèrent pas moins la troupe d'élite et de confiance du Nizam. Raymond s'était avancé aussi loin que possible sur les pas de Bussy, qu'il avait pris pour guide, et il est impossible de douter que la moindre force européenne qui lui eût alors servi de base, de point d'appui ou de ralliement, aurait suffi à remettre en question la domination anglaise tout entière. Mais la France, engagée dans sa lutte gigantesque avec l'Europe, en proie à toutes les convulsions de la Révolu-

Digitized by Google

tion, ne pouvait s'occuper à cette époque de ces lointains intérêts. L'occasion s'échappa donc encore une fois pour elle avec la vie de Raymond, qui mourut vers la fin de 1797, à l'apogée de son influence et presque en odeur de sainteté dans l'opinion des Hindous et des musulmans. C'était le dernier nuage qui devait passer devant l'étoile de l'Angleterre : désormais elle allait régner dans le ciel de l'Inde, brillante et solitaire.

Parmi les compatriotes de Raymond qui servaient sous ses ordres, aucun malheureusement n'était de taille à le remplacer dans la confiance et les affections du Nizam et de ses peuples. Ils trouvèrent dès lors à sa cour un concurrent redoutable, le capitaine Kirkpatrick, diplomate consommé appuyé de toute la confiance du nouveau gouverneur général, lord Wellesley. Ce dernier, profondément pénétré du danger, pour la domination anglaise, de toute influence étrangère, enjoignit au résident de redoubler de zèle et d'efforts pour obtenir du Nizam le licenciement du corps français. Ce prince y opposa d'abord une extrême répugnance; mais, inquiété par Tippoo d'un côté, de l'autre par les Mahrattes, quand il vit ses propres fils se soulever contre lui, il ne fut pas difficile de lui persuader que c'était diminuer son danger des deux tiers que de se jeter dans les bras des Anglais. Dans un moment de découragement, il se décida donc à signer le traité du 1er septembre 1798, résolution fatale qui sauva peut-être sa vie, mais perdit à jamais l'indépendance de son empire.

Par ce traité, la Compagnie lui garantissait l'intégrité de son territoire et lui assurait sa protection contre ses ennemis extérieurs, les intrigues de sa propre famille ou ses sujets révoltés; mais le Nizam, en retour, acceptait

Digitized by Google

ces trois conditions qui livraient sa couronne et sa dynastie à la merci de l'Angleterre :

1° Au lieu de deux bataillons anglais qu'il était libre d'accepter ou de refuser d'après les traités précédents, le Nizam dut s'engager à en entretenir constamment six, avec de l'artillerie et du matériel en proportion;

2° Pour solder cette armée, qui devait être stationnaire dans ses États sous le nom de force subsidiaire, il promettait de payer un subside annuel de deux cent quarante et un mille sept cents livres sterling;

3° Et, c'était la condition la plus humiliante, il s'engageait à licencier le corps français à son service et à en livrer les officiers aux Anglais.

Ce corps étant, comme nous l'avons vu, de quatorze mille hommes, on pouvait craindre quelque résistance. Toutes les précautions furent prises pour la rendre impossible; les six bataillons anglais se trouvèrent réunis à Hyderabad, vers le 10 octobre, sans que leur arrivée eût été connue; mais, quand vint le moment de consommer la trahison, le Nizam éprouva un remords et une terreur secrète, et s'enfuit avec son ministre. Suivi pourtant, obsédé et encouragé par le résident anglais, il finit par donner l'ordre fatal. Les officiers français reçoivent officiellement leur démission, et, en même temps, leurs cipayes sont sommés de les quitter sous peine de rébellion; on répand parmi ces derniers l'argent à pleines mains; malheureusement cet argument est toujours irrésistible avec des Asiatiques; sous promesse de la continuation de leur solde, ils mettent bas les armes ou se prêtent eux-mêmes à arrêter leurs officiers, qui sont surpris durant la nuit et livrés aux Anglais. Il est bon cependant d'ajouter qu'à cela près les officiers français ne sont nulle-

Digitized by Google

ment maltraités : les arrérages de solde leur sont payés, leurs propriétés particulières respectées; on laisse même à la plupart d'entre eux la faculté de servir la Compagnie en prêtant serment à l'Angleterre; quelques-uns acceptent, les autres ont la liberté de retourner en France; mais, dès ce moment, toute influence française a cessé.

Ce coup d'État semble la convulsion suprême, le dernier soupir de la monarchie d'Hyderabad; ce n'est plus désormais qu'un cadavre entre les mains de la Compagnie qui en dirigera tous les mouvements. Le Nizam et ses successeurs vont disparaître dans l'obscurité du harem, tandis que les Résidents britanniques continueront successivement à jouer plus ou moins ostensiblement, suivant les besoins de la politique anglaise, le rôle de maires du palais. C'est le premier fait remarquable qui distingue la troisième période de l'histoire d'Hyderabad, celle du protectorat de l'Angleterre et de la dissolution graduelle de l'empire.

Aussitôt ces arrangements terminés et le Nizam irrévocablement attaché au char de l'Angleterre, le premier soin du gouverneur général est de donner une organisation anglaise à l'armée de ce prince, et de s'en faire un instrument de plus pour enchaîner l'indépendance du pays. A cet effet, il remplace les officiers français démissionnaires par des créatures de la Compagnie et choisit pour la commander son propre frère, le colonel Wellesley, devenu depuis fameux sous le nom de duc de Wellington. C'est effectivement sous le commandement du colonel Arthur Wellesley que nous trouvons, dès le commencement de l'année suivante, 1799, un corps de douze mille hommes fourni par le Nizam (dont six mille fantassins de l'ancienne brigade de Raymond et six mille

Digitized by Google

cavaliers), qui prend une part essentielle à la dernière campagne contre Tippoo. Ce corps se distingue surtout à la bataille de Madavilly, sous le général Harris, et à l'assaut de Seringapatam, le 4 mai 1799.

Pour prix de cette coopération, Nizam-Aly reçoit, des dépouilles de Tippoo, les districts de Bellary, Ghouty et Cuddapah; plus, tout le territoire compris entre Anagoundy et la ligne des forts de Chitteldroug, Sera, Nundidroug et Colar, à la réserve cependant de ces forteresses qui auraient rendu sa frontière trop forte contre les Anglais.

Nous avons vu que par le traité de 1798 le Nizam s'était engagé à entretenir à ses frais une force subsidiaire anglaise assez considérable; mais les dépenses qu'elle occasionnait étaient exorbitantes pour l'état de ses finances, et, dès l'année suivante, le gouverneur général commença à avoir des inquiétudes sérieuses pour la solde de ces troupes. Il avait à redouter, d'une part, tous les caprices d'un esprit faible et vacillant, de l'autre, le manque de ressources d'un pays qui allait tous les jours s'appauvrissant par les désordres et les dilapidations d'une administration *ultra*-orientale dans toutes ses phases. Il fallait trouver une hypothèque contre une insolvabilité qui devenait de jour en jour plus imminente et ne pouvait manquer de se renouveler d'année en année. L'esprit fertile de lord Wellesley ne lui fit pas défaut en cette circonstance, et lui suggéra, pour sortir d'embarras, un expédient en apparence assez simple, mais qui, comme précédent, devait avoir d'immenses conséquences : ce fut de demander au Nizam de liquider une fois pour toutes sa dette à la Compagnie par la cession définitive d'une portion de territoire d'un revenu

Digitized by Google

suffisant pour la couvrir. La Compagnie entreprendrait alors d'en percevoir le revenu et de solder elle-même l'armée auxiliaire, tandis que le gouvernement du Nizam se trouverait ainsi déchargé d'un fardeau très-onéreux.

En conséquence, le 12 octobre 1800 fut signé, entre le Nizam et le gouverneur général, ce traité qui a depuis servi de modèle à tous les régimes subsidiaires, et dont voici le tableau :

1° Alliance offensive et défensive entre les deux puissances.

2° La Compagnie se charge de toute la défense militaire de l'État allié, soit contre ses ennemis intérieurs, ses sujets rebelles ou contre les puissances étrangères. A cet effet, elle s'engage à tenir à la disposition du gouvernement du Nizam un corps d'armée suffisant contre toutes les éventualités possibles (environ dix mille hommes de toutes armes), qui, pour être plus à portée, sera campé constamment aux portes de la capitale. Les dépenses de ce corps d'armée devront être supportées naturellement par la partie obligée, c'est-à-dire par le Nizam. Afin cependant de dégrever le gouvernement de son allié d'un fardeau trop considérable pour l'état de ses finances, la Compagnie acceptera, en liquidation définitive de ces créances, la cession de la souveraineté à perpétuité d'une portion de territoire d'un revenu suffisant pour la couvrir de ses frais (dans le cas particulier du Nizam, ce territoire devait comprendre toute la part des dépouilles de Tippoo qui lui avait été adjugée par les traités de 1792 et 1799, c'est-à-dire toutes ces riches provinces indiquées aujourd'hui dans les cartes anglaises sous le nom de *ceded Districts*, dont le chef-lieu est Beltary, et les villes principales sont Gouthy et Cuddapah).

Digitized by Google

Dans cet échange, les Anglais montrent quelque science en arithmétique : l'entretien du corps d'armée subsidiaire avait été estimé à deux cent quarante et un mille sept cents livres sterling, tandis que le revenu du territoire qu'on leur abandonnait réalisait huit cent trois mille six cent quarante et une livres : cet arrangement leur assurait donc un bénéfice annuel net d'au moins trois cents pour cent.

3° Le Nizam s'engage à entretenir, de son côté et à ses frais, un contingent ou corps d'armée régulier, discipliné et commandé exclusivement par des officiers choisis par la Compagnie et destiné à faire spécialement la police intérieure de son territoire, mais devant, en cas de besoin, marcher au secours de ses alliés bien-aimés. Cette armée est très-certainement à lui, car elle est recrutée en son nom et soldée par son trésor; cependant elle ne reçoit les ordres qu'il peut avoir à lui donner que par l'intermédiaire de l'ambassadeur ou résident anglais qui les communique à son tour, par son secrétaire militaire, aux commandants anglais des différentes divisions.

On conçoit tout ce que ce traité a d'avantageux pour le Nizam, qui se trouve ainsi solder directement et indirectement deux armées anglaises répandues dans ses États, sous le commandement d'un Résident britannique établi par la Compagnie à la porte de sa capitale, avec la mission spéciale de surveiller tous ses actes et tous ses mouvements!

En échange d'une protection si libérale, le prince renonce à toute alliance avec d'autres États que la Compagnie, tant à l'intérieur qu'au dehors, et s'interdit de jamais entrer en négociation avec aucune puissance quelconque autrement que par son intermédiaire. Il s'oblige

Digitized by Google

à lui soumettre tous ses différends avec ses voisins et à s'en rapporter à son arbitrage; il pousse même l'abnégation jusqu'à prendre les conseils du Résident ou du gouverneur général à Calcutta sur toutes les questions importantes d'administration intérieure, conseils qui, comme on le pense bien, sont des ordres. Pour toutes ces concessions, il est permis au Nizam d'exercer son autorité princière en fait d'administration ou de justice locale, et de nommer ses employés et ses courtisans. Il perçoit, suivant son bon plaisir, les revenus de son territoire et peut disposer de ce qui en reste après déduction faite de la solde du contingent qui doit, avant tout, être versée dans la caisse du Résident. Depuis ce dernier arrangement, le gouvernement du Nizam semblerait devoir être considérablement soulagé : en effet, il n'est plus chargé que de l'entretien du contingent; ce contingent s'élève à moins de douze mille hommes, et la protection efficace qu'il reçoit du gouvernement de la Compagnie le dispose d'entretenir d'autres troupes irrégulières. Mais rien que ce contingent, dont la solde est déterminée et garantie par le gouvernement britannique, est d'un entretien si dispendieux, que les revenus, dont une faible partie seulement arrive jusqu'au trésor, peuvent encore à peine y suffire. Le Nizam n'est point libre d'en diminuer l'effectif; il ne l'oserait même pas, s'il le pouvait, car, depuis la dernière modification du traité, la Compagnie, ayant établi son gouvernement ou son protectorat sur tous les pays voisins d'Hyderabad, se croit le droit et se réserve la liberté de réduire, quand bon lui semble, le chiffre du corps d'armée auxiliaire. Il ne reste donc au gouvernement subsidiaire que la force armée strictement nécessaire pour sa sécurité et pour faire mouvoir son adminis-

Digitized by Google

tration. Il n'y a point alors de réduction possible de ce côté; il n'en saurait faire non plus sur l'entretien de sa cour composée, d'une noblesse turbulente sans ressource et sans emploi, puisque la profession des armes lui est fermée, et que tous les postes lucratifs et honorables du pays sont réservés aux Européens ou à leurs créatures. Le Nizam se trouve ainsi dans la nécessité d'écraser ses sujets d'impôts d'autant plus vexatoires qu'il a aussi ses propres vices et ses passions à satisfaire, passions qu'il n'a plus aucun motif de restreindre ou de déguiser.

Car pourquoi le prince soumis au régime des subsides chercherait-il à mériter l'attachement de ses sujets, puis qu'il n'a pas besoin de leur assistance contre les agressions de ses voisins, et qu'il est gardé, quand même, contre leur ressentiment, par les baïonnettes de l'étranger? « Tout sentiment de communauté d'intérêts entre le prince et ses peuples doit nécessairement disparaître; et, n'ayant aucun besoin de l'estime publique, il traite son royaume à peu près comme un pays conquis, et lui arrache tout ce que son avidité peut lui faire désirer (Mills). »

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'histoire d'Hyderabad ne présente plus que la succession des phénomènes d'une dissolution plus ou moins rapide, selon les conditions de l'atmosphère politique et selon les vues plus ou moins ambitieuses du gouverneur général à la tête des affaires de l'Inde.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Conséquences du régime subsidiaire. — Nomination d'un ministre. — Caractères de Mir-Alum et de Chandoulâl. — Correspondance de sir Henry Russel avec la Cour des directeurs.

« Dans une suite non interrompue de hontes et de malheurs, il est impossible de fixer l'époque précise où tel ou tel désordre s'est introduit. Pour un gouvernement, perte d'honneur est perte de force. Il ne saurait s'abaisser d'un côté sans décliner de l'autre. Plus il s'affaiblit, plus il devient avide, et c'est la tendance naturelle des maux de se propager l'un l'autre. Pourtant il n'y a pas à douter que la plupart des abus et des calamités qui désolent aujourd'hui cet empire durent leur origine ou leur développement le plus funeste au règne imbécile et extravagant de Nizam-Aly, et à l'administration tyrannique, rapace et imprévoyante de son favori

[1] Ce chapitre est presque entièrement extrait de la lettre de sir Henry Russel, à la Cour des directeurs

Digitized by Google

Azim-oul-Oumrah. Les amusements de Nizam-Aly, quoique frivoles au dernier degré, étaient accompagnés d'une dépense incroyable, et le grand objet de la longue vie de son ministre parut être de fournir à ses plaisirs et de le distraire de tout soin gouvernemental. Comptant sur l'alliance anglaise pour le protéger envers et contre tous, pourvu que le pays produisît de l'argent, n'importe par quel moyen, Azim-oul-Oumrah ne s'inquiétait nullement de la misère et des souffrances des habitants. Le peuple de l'Inde est peut-être moins porté qu'aucun autre à violer le respect que l'on doit aux morts, et cependant, quand ce maire du palais mourut, en 1804, on vit le peuple entier d'Hyderabad sortir cette fois de son caractère et de sa dignité asiatiques, et jusqu'au tombeau poursuivre le cadavre de ses exécrations et de ses insultes. »

Nous avons vu qu'un article du traité réservait au Nizam le droit d'exercer son autorité princière en fait d'administration et de justice locale, et de choisir ses ministres et ses employés. Mais, dès l'année 1804 (à la mort d'Azim-oul-Oumrah, qui avait lui-même survécu à son maître Nizam-Aly, mort le 6 août 1803), cet attribut du souverain ne sembla plus qu'un vain mot, et cessa d'être respecté. Malgré l'opposition prononcée du jeune Nizam Secunder-Jah, fils et successeur du précédent, Mîr-Alum, créature et partisan des Anglais, fut installé au ministère par l'ordre despotique du gouverneur général. Les conséquences de cette intervention étrangère furent désastreuses pour le prince et pour le pays. Ce n'est pas que Mîr-Alum ne fût sans aucun doute un homme extraordinaire. De tous les natifs de l'Inde à cette époque, c'était peut-être celui dont l'intelligence appro-

Digitized by Google

chait le plus de la vigueur et de l'étendue d'une organisation européenne. Il avait un talent incontestable pour les affaires, et saisissait d'un coup d'œil la substance de toutes celles qui lui étaient présentées. Mais il était dépourvu de toutes ces qualités du cœur qui suppléent souvent à l'absence des plus hautes facultés intellectuelles. Il était ambitieux, vindicatif, sans pitié comme sans remords, incapable de se rappeler un bienfait ou d'oublier une injure; et, bien qu'il affectât une grande charité et recherchât les applaudissements populaires, il n'avait pas une sympathie pour ses semblables individuellement ou collectivement. Par sa situation et ses talents, il pouvait faire plus de bien à son pays qu'aucun de ceux qui l'ont précédé ou suivi, et pourtant il aggrava beaucoup d'abus, n'en réforma pas un seul. Il augmenta les impôts, déjà ruineux, de six pour cent à son profit personnel, et consuma tout le temps de son administration en une lutte continuelle pour le pouvoir avec le jeune Nizam, dont les mauvaises qualités naturelles s'exaspérèrent par ses mauvais traitements et par des insultes journalières qu'il ne lui était point permis de venger.

La conséquence, chez le Nizan, de ces passions haineuses sur un esprit naturellement faible fut de le désorganiser tout à fait. Il devint un composé étrange et morose, de folie, de méchanceté, de finesse, d'artifice, de caprice et d'obstination, ne montrant de la consistance qu'en une seule idée, une haine profonde pour les Anglais, une répugnance instinctive et aveugle pour toute mesure qui émanait d'eux, alors même qu'elle lui était avantageuse. Cette disposition se trahit surtout à la mort de Mir-Alum, arrivée en 1808. Quand il s'agit de lui choisir un successeur, le gouvernement anglais, qui

Digitized by Google

avait eu le temps de s'apercevoir du mauvais effet de ces luttes continuelles entre le Nizam et son ministre, était réellement porté cette fois à lui en donner un de son choix. Deux concurrents se présentaient, Mouneer-oul-Mouluk et Shums-oul-Oumrah. De ces deux individus, le Nizam détestait l'un, Mouneer-oul-Mouluk, et chérissait l'autre, Shums-oul-Oumrah ; mais, quand on lui offrit de choisir, il ne voulut pas se prononcer avant de savoir celui que préféraient les Anglais. Il écrivit donc au gouverneur général pour le prier de le conseiller, et dès qu'il fut certain que celui-ci penchait pour Shums-oul-Oumrah, il se décida immédiatement pour l'autre. Lord Minto n'était pas homme à laisser passer cette incartade, et, tout en confirmant la nomination de Mouneer-oul-Mouluk, il y ajouta pour condition qu'il aurait à se contenter du titre et des honneurs du ministère pour figurer à la cour et dans les solennités publiques, mais que le pouvoir tout entier serait exercé par Chandoulâl, Hindou de basse naissance, quoique brahmane, qui avait été premier secrétaire dans les bureaux de Mîr-Alum, et s'était déjà fait remarquer par quelques talents et par son dévouement aux Anglais. Telle était la loi du protecteur : il fallut bien obéir, et le Nizam se trouva dès lors chargé de deux premiers ministres, l'un de fait, l'autre de nom, dont l'entretien épuisait ses finances et dont les discordes paralysaient l'administration. Le malheureux prince se débattit quelque temps encore en vains efforts et en sourdes intrigues pour ressaisir le dernier vestige de royauté qui lui échappait, puis il finit par disparaître, ainsi que son successeur, dans l'ombre fatale du ministre de l'étranger.

Je trouve, entre autres notes que j'avais eu dans le

Digitized by Google

temps la curiosité de recueillir sur l'histoire du gouvernement d'Hyderabad, une lettre très-intéressante de sir Henry Russel, qui s'était trouvé chargé de la résidence à cette cour, depuis 1811 jusqu'en 1820, c'est-à-dire durant l'époque orageuse de la guerre contre les Mahrattes et les Pindaris. Cette lettre est adressée à la Cour des directeurs à la date du 21 septembre 1824, et a rapport aux difficultés de son ambassade. Elle m'a paru un chef-d'œuvre : j'en citerai quelques fragments qui donneront une idée de la démoralisation produite dans les États vassaux de l'Inde par ce qu'on appelle généralement le système subsidiaire.

Sir Henry Russel trace d'abord la situation telle qu'il l'a trouvée en arrivant aux affaires en 1811 : « Nos intérêts politiques à Hyderabad, dit-il, demandaient à être gardés avec beaucoup de circonspection; des difficultés se présentaient de tous côtés. De la part du Nizam nous n'avions rien à espérer et tout à craindre. Il était d'un caractère indécis, sombre, jaloux et soupçonneux : effet de son tempérament autant que de sa position. Un intervalle lucide se présentait quelquefois dans cette raison affaiblie, mais n'était jamais de longue durée; puis il retombait dans la même torpeur muette et la même solitude sauvage. Il était gêné sous notre tutelle, et notoirement favorable à tout complot dirigé contre nous ; sa famille supportait avec une égale impatience et son autorité et notre influence. Deux de ses fils s'étaient révoltés tout récemment et avaient dû être emprisonnés à la suite d'un combat très-vif, au centre de la capitale, qui avait coûté la vie à un officier de mon escorte; son ministère était déchiré par la jalousie et les dissensions politiques. Mouneer-oul-Mouluk était ministre de nom

Digitized by Google

sans autorité; Chandoulâl, ministre de fait sans le titre et la considération : ils étaient nécessairement rivaux et non collègues; ce que l'un conseillait, l'autre s'y opposait invariablement, et l'influence du Nizam était toujours jetée dans le côté de la balance qui nous était défavorable. Mouneer-oul-Mouluk, avec un caractère naturellement porté à l'artifice, était engagé, dans le pays et à l'étranger, dans des intrigues continuelles contre Chandoulâl qui était le ministre de notre choix et qui se présentait presque seul pour défendre nos intérêts. Les chefs et les familles nobles attribuaient à notre influence la perte de leur importance et de leur part dans les affaires, et nous haïssaient sous le double titre de spoliateurs et de chrétiens. La populace, comme celle de toutes les cités mahométanes, était turbulente, irritable, fanatique, et prête à se ruer dans tous les crimes et dans tous les excès. Nous avions donc à supporter un gouvernement qui, tout incapable qu'il était de se soutenir lui-même, ne voulait point s'appuyer sur nous, et du côté du peuple nous avions à redouter tout ce que peut inspirer la haine nationale et le fanatisme religieux. Il y avait à peine quelques mois que le peuple de la capitale engageait le Nizam à lever contre les infidèles l'étendard de la guerre sainte, et que son propre beau-frère, Shums-oul-Oumrah, avait déclaré au palais que, si chaque croyant nous jetait seulement une poignée de terre, nous serions étouffés. La conséquence d'un pareil état de choses était une faiblesse qui empirait tous les jours, et des désordres toujours croissants dans le pays. »

Si quelqu'un était capable de porter remède à tant de maux, c'était le diplomate consommé, le philanthrope libéral et éclairé que nous venons de citer. Il fit tout ce

Digitized by Google

qu'il était possible de faire dans une situation essentiellement fausse : pensant qu'un pouvoir une fois établi et reconnu devait être libre pour être respecté, il eut la sagesse de s'abstenir de toute intervention dans son exercice. Il calma par des caresses, des manières douces et respectueuses, les susceptibilités jalouses du Nizam, s'efforça de voiler et de faire oublier, autant que possible, l'ascendant de la Compagnie et son action secrète sur les affaires; enfin il basa toute sa conduite sur cette idée fondamentale que la meilleure politique pour l'Angleterre était celle qui retarderait le plus possible la nécessité de prendre possession du pays. Il ne se flattait pourtant pas que ce dénoûment pût être évité à la longue, mais il le regrettait tout en le prévoyant. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans un autre passage de la même lettre :

« Une alliance avec nous, sur le système subsidiaire, si elle contribue sans aucun doute à l'avancement de notre pouvoir, amène aussi inévitablement la destruction finale du gouvernement qui s'y soumet. Cela tient à la démoralisation produite par un état de dépendance dans le caractère du prince et de ses ministres. Les qualités qui conviennent au ministre d'un peuple libre sont d'une nature trop noble, trop hardie, trop patriotique pour trouver place dans le ministre d'un peuple vassal et esclave. Le prince, quel que soit son caractère, qui n'a rien à craindre de ses sujets ou de l'étranger, ne se respectera pas longtemps lui-même ; et le meilleur homme du monde deviendra un détestable ministre s'il conserve son pouvoir après que sa responsabilité aura cessé. La même cause qui a tué le Peschwah emportera le Nizam : le premier est mort en convulsions, l'autre

Digitized by Google

s'éteindra doucement. La crise peut être retardée, mais elle est inévitable. Quand le mal aura atteint un certain degré, il n'y aura plus qu'un seul remède possible : ce sera de faire table rase, d'abattre l'édifice qui s'écroule et de prendre possession du pays pour nous-mêmes.

« Du moment que nous établissons un gouvernement subsidiaire, nous nous trouvons sur une pente fatale où nous ne pouvons plus nous arrêter : un pas oblige à un autre ; le premier entraîne nécessairement au dernier, et tous invariablement tendent au même but, ruine et destruction pour l'État protégé. Et pourtant un pareil résultat est déplorable autant pour nous que pour le Nizam. Notre pouvoir tend naturellement à s'étendre, notre intérêt est d'en retarder la marche. Nous n'avons rien à craindre du dehors ; c'est dans chaque accroissement de territoire que nous trouvons, que nous nous créons des dangers. Chaque gouvernement indigène supplanté par nous est un débouché de moins pour les têtes ardentes qui abondent parmi les classes militaires de l'Inde, et qui ne peuvent supporter la contrainte d'un gouvernement régulier. Du moment qu'un État passe sous notre autorité directe, nos employés européens inondent toutes les carrières ; les classes supérieures ou les classes moyennes indigènes ne trouvent plus une seule place pour se caser et périssent bientôt de misère; ainsi la somme des haines nationales va toujours croissant. L'empire que nous avons conquis dans ce pays suivra la loi commune de toutes les usurpations : il ne peut rester stationnaire; du jour que nous cesserons d'avancer, nous reculerons. Chaque pas vers le sommet nous rapproche de la pente opposée. La plus sage politique pour nous est donc d'étayer le plus longtemps possible les gouver-

Digitized by Google

nements indigènes ; tant qu'ils seront debout, nous subsisterons à côté. Corrigeons les abus, arrêtons les désordres, mais ne touchons pas à l'édifice séculaire des institutions. Le défaut de notre système dans l'Inde a toujours été de vouloir substituer notre centralisation aux administrations multiples du pays. Les mahométans, avec tout leur attachement fanatique pour leur code et pour leurs coutumes, se sont comme par instinct gardés de cette erreur. Il n'est point vrai, comme on se plaît à dire, que notre gouvernement ait même le mérite de la popularité parmi nos sujets indiens : ils ont les mêmes prédilections que tout le reste du monde ; ils aiment à être gouvernés par des gens parlant la même langue, professant la même religion, observant les mêmes coutumes qu'eux, et préfèrent naturellement le système le plus rude et le plus grossier, quand il est le produit de leur propre sol, aux combinaisons gouvernementales les plus raffinées, tracées sur un modèle étranger et administrées par des mains étrangères. Il n'y a pas de doute que nos règlements en fait de gouvernement ne soient dictés par les intentions les plus bienveillantes et les plus philanthropiques ; mais nos lois et nos usages, nos idées et nos formes de justice, ne sont pas plus adaptées à l'état de la société dans l'Inde que nos maisons et nos vêtements ne le sont au climat. La conséquence a été que notre système, en dépit de l'habileté et du zèle de ceux qui l'ont administré, a fait plus de mal et un mal plus irréparable que les excès les plus désordonnés du plus mauvais gouvernement de l'Inde. S'il me fallait une preuve, je demanderais où sont aujourd'hui dans les domaines de la Compagnie les hautes classes et les classes moyennes ; elles sont non-seulement ruinées, mais com-

Digitized by Google

plétement détruites ; il n'en reste pas même la trace. On se demande si elles ont jamais existé. Or, si notre passage n'est marqué que par des ruines, si nous ne savons rien élever à la place, conserver doit être la devise, la consigne de nos hommes d'État; étayer, toujoursétayer, voilà notre meilleure politique. »

Sir Henry Russel aurait pu ajouter à toutes ces raisons un motif encore plus concluant pour la cour machiavélique à laquelle il s'adressait; mais il ne se l'avouait peut-être pas à lui-même; c'est que, tant que subsistent les gouvernements indigènes, les peuples ne savent à qui s'en prendre de leurs misères, et les attribuent volontiers à leurs maîtres plus immédiats, dont ils sentent journellement le contact, dont les vices leur sont familiers : ce sont d'admirables paratonnerres pour diviser et détourner la foudre.

Avec des idées si larges et si saines, une appréciation si juste de la politique anglaise et de ses véritables intérêts, les résultats de l'ambassade de sir Henry Russel devaient être immenses : ils le furent. De tous les gouvernements de l'Inde à l'époque de son entrée aux affaires (1811), aucun n'avait plus souffert de l'invasion de l'étranger et des bouleversements de l'intérieur, ou n'était tombé dans un état plus déplorable d'impuissance que celui du Nizam. Une moitié du territoire était en insurrection permanente ; l'autre moitié, dévorée par l'avarice et la rapacité de ses gouverneurs, ne pouvait supporter plus longtemps leurs exactions.

Les Zemindars ou chefs de villages, qui avaient trop souffert de l'oppression du gouvernement ou qui voyaien une occasion favorable de secouer le joug, refusaient de payer des impôts de plus en plus vexatoires, se don-

Digitized by Google

naient le nom de Naiks ou commandants, fortifiaient leurs villages, organisaient leurs laboureurs en soldats et défiaient l'autorité.

Chaque Zemindar outragé devenait Naik; chaque cultivateur opprimé se rangeait sous sa bannière où il trouvait protection, sécurité et abondance, choses inconnues sous les gouverneurs royaux. Les Naiks devaient leur impunité à la faiblesse, et leur accroissement à la tyrannie du gouvernement. Des désordres de ce caractère ne sont jamais stationnaires : ils sont progressifs de leur nature ; et dans de pareilles circonstances ce fut une œuvre difficile, mais glorieuse, non-seulement de préserver l'empire d'une dissolution finale, mais de le rendre capable d'efforts plus puissants, plus continus, plus efficaces qu'à aucune époque précédente ; de lui rendre enfin une séve et une vitalité qui l'ont maintenu debout jusqu'aujourd'hui en dépit des fautes et de la politique toute différente de ses successeurs.

Sir Henry Russel voulut que le pouvoir qu'on avait constitué et reconnu fût fort afin d'être juste, et respecté afin d'être obéi. Il commença par lui rendre son unité en le centralisant de plus en plus entre les mains du ministre choisi par l'Angleterre. Il voulut ensuite le mettre en état d'agir par lui-même et indépendamment de l'assistance de l'armée anglaise, en plaçant entre ses mains une arme parfaitement efficace pour maintenir l'ordre et décourager la sédition, sans qu'elle pût devenir dangereuse pour le gouvernement protecteur. Dans ce but, il s'attacha à rétablir le contingent, c'est-à-dire l'armée proprement dite du Nizam. Ses prédécesseurs l'avaient laissé désorganiser, avec l'intention évidente de la supprimer plus tard et de substituer les troupes anglaises à

Digitized by Google

celles du pays : sir Henry Russel compléta et perfectionna son organisation et sa discipline, et en fit l'admirable corps d'armée que l'on peut voir aujourd'hui, et qu'on appelle encore, en mémoire du réformateur, la brigade de Russel.

Dès que ce corps fut remis sur un pied effectif, malgré la décrépitude du gouvernement, il le lui fit employer avec vigueur, de manière à ramener partout la tranquillité et l'obéissance. Il introduisit par ses conseils seulement, et sans intervenir directement, plus d'ordre et plus de justice dans la perception des impôts : il prit à tâche de voiler et d'effacer autant que possible son influence toute bienveillante, et la machine recommença à fonctionner. Il convertit le Nizam, et d'un voisin dangereux qu'il était nécessaire de surveiller d'un œil jaloux et de contrôler avec sévérité, il fit un allié puissant et dévoué. Quand, en 1816, le peschwah et le rajah de Bérar, soumis au même joug subsidiaire, brisèrent leurs chaînes, lorsque la Compagnie était en guerre avec Holkar, que Scindiah n'était contenu que par la présence d'une armée; quand, en un mot, toutes les énergies de l'Inde se soulevaient contre l'usurpateur britannique, tous les yeux se tournèrent avec terreur vers Hyderabad. On était sûr que le Nizam se joindrait à la ligue, et peut-être alors en était-ce fait de l'étranger. Mais non : telle fut l'influence d'un seul homme, de la diplomatie douce, modeste, respectueuse et pourtant ferme de sir Henry Russel, de l'estime et de la reconnaissance personnelle qu'il avait su inspirer, que, dans ce moment de crise, la fidélité du Nizam fut inébranlable. Il se jeta franchement dans l'alliance anglaise, avec toutes les ressources de son pays, et son contingent recueillit une part glorieuse des lauriers de Mahidpour.

Digitized by Google

Hélas! ce dévouement fut mal récompensé, comme il arrive toujours entre le peuple vassal et le peuple suzerain. La politique peu ambitieuse de sir Henry Russel fut blâmée : il fut rappelé en 1820 et obligé de défendre sa conduite contre les plus lâches attaques; un nouveau gouverneur et un nouveau résident, sir Charles Metcalfe, suivirent une politique directement opposée. Ce dernier fut investi d'un contrôle despotique sur le gouvernement du Nizam; son ambassade devint une véritable vice-royauté; ses pouvoirs illimités ont passé à ses successeurs. Depuis cette époque, l'intervention anglaise n'a fait que s'étendre; et, à mesure qu'elle s'est développée, le gouvernement du Nizam s'est étiolé sous son ombre. Aujourd'hui, je comparerais cet empire à un vieil édifice lézardé de toutes parts et qui n'attend plus que le déplacement d'une petite pierre à la clef de la voûte pour s'abîmer dans la poussière : cette petite pierre, usée par le temps et par les orages, c'est le vieux ministre Chandoulâl, que l'Angleterre, depuis près d'un demi-siècle, a placé au gouvernail. Lui aussi ne s'est pas trouvé sur un lit de roses, et il lui a fallu des talents plus qu'ordinaires pour diriger jusqu'aujourd'hui le vaisseau de l'État sans l'échouer ou le briser contre les écueils. Quand il succéda, en 1809, au pénible et dangereux ministère de Mîr-Alum, il trouva toutes les branches du gouvernement dans un état de décadence qui faisait présager une dissolution imminente. En conséquence, son administration a été nécessairement un système, une série non interrompue d'expédients : le mal était inguérissable; tout ce qu'il pouvait espérer, c'était d'en retarder le plus longtemps possible la dernière consommation, de trouver des remèdes ou des adoucissants aux crises les plus

Digitized by Google

violentes, à mesure qu'elles se présentaient; il s'agissait seulement de gagner une année après une autre, de vivre un jour et encore un jour. Le pays n'avait plus d'avenir, il ne fallait songer qu'au présent : si même Chandoulâl avait eu le désir d'une réforme, il manquait des premiers éléments pour l'accomplir; il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans sa situation d'instrument d'un pouvoir antinational et non ce qu'il aurait fait sous un autre régime. Si l'empire d'Hyderabad existe encore, c'est qu'il en est l'âme, c'est qu'il en est la vie; mais il a vieilli, et depuis quelques années le fardeau eût été au-dessus de ses forces si les circonstances ne l'avaient considérablement allégé. Un nouveau Nizam, le nabab Azoph-Jah a succédé depuis 1829 à toute la nullité de son père, avec un esprit moins ombrageux, moins inquiet et moins vindicatif; Mouneer-oul-Mouluk a suivi son ancien maître dans la tombe; Chandoulâl, la créature et l'esclave des Anglais, règne donc absolu sur tout ce vaste empire qui devient plus pauvre et se dépeuple de jour en jour; mais sa carrière touche aussi à sa fin : il entre dans sa soixante-douzième année; et, quand sonnera sa dernière heure, il n'y a pas un seul homme, dans tous les États du Nizam, qui puisse le remplacer; car il faut rendre justice à ce Metternich indien, il est honorable dans la vie privée et personnellement désintéressé; il a une industrie, une patience et une aptitude singulières pour toutes les branches pratiques de l'administration, une application infatigable, des vues claires aussi loin qu'elles s'étendent, et, comme homme de bureau, il n'a pas son supérieur dans le monde. Sa longue expérience lui a donné une connaissance intime des affaires de chaque département, et lui en a rendu la routine familière : il

Digitized by Google

veut tout voir par lui-même, rien n'est fait que par lui; aussi le labeur physique qu'il supporte est inconcevable. Dans son commerce privé et public, il a la douceur caractéristique de l'Hindou; il est facile à approcher, et ses manières sont affables même envers le plus humble de ses sujets; il a commis moins de cruautés et d'actes oppressifs que tout autre Indien dans une position aussi élevée; d'un autre côté, son indulgence pour ses employés est poussée jusqu'à la faiblesse; mais il ne faut point le mesurer à l'échelle européenne : on le trouverait dépourvu de beaucoup de qualités que nous considérons comme essentielles dans le chef d'un gouvernement. Il manque de courage, d'énergie, de fermeté, de prévoyance, de véritable sagesse. Il serait absurde de chercher, parmi les esclaves d'un despote indien, ces qualités qui sont le produit exclusif des lumières et de la liberté : ce n'est qu'avec ses compatriotes, avec ceux qui ont vécu dans les mêmes conditions d'éducation et d'habitudes, qu'on a le droit de le comparer, et on reconnaîtra alors qu'il leur est infiniment supérieur; pourtant, il ne saurait se maintenir en place sans l'appui de l'Angleterre. Il n'a ni rang, ni fortune, ni alliances pour le protéger contre la jalousie du Nizam; si la Compagnie lui enlevait aujourd'hui son appui, il se retirerait ou serait immédiatement chassé de son poste. Du reste, en pareil cas, la machine entière du gouvernement croulerait aussitôt de pourriture et de faiblesse; le Nizam lui-même serait probablement la victime d'une insurrection de ses sujets, et le pays deviendrait le théâtre d'une immense anarchie; des essaims de Pindaris ne manqueraient pas de sortir de ce désordre pour se ruer sur les provinces voisines, et la conquête du territoire deviendrait dès lors une nécessité.

Digitized by Google

Comme je l'ai déjà dit, il serait absurde de chercher parmi les serviteurs du Nizam un homme digne ou capable de réformer les maux de l'empire. C'est une des conséquences nécessaires de l'état de vassalité d'un pays, que des hommes de cette trempe ne se produisent pas : il leur manque le champ nécessaire pour développer et exercer leurs talents, et il en est des facultés comme des objets de consommation, la production est en raison de la demande. Il n'y a plus d'amélioration possible dans les rapports de la Compagnie avec le Nizam; on ne peut le relever de l'état de dégradation dans lequel on l'a fait tomber, ni lui rendre ce qu'on lui a fait perdre; d'un autre côté, il ne peut rien faire par lui-même : « Un gouvernement ne saurait remonter à la prospérité par les mêmes degrés qu'il a descendus; il lui faut achever sa course, et passer par la dissolution avant de se régénérer[1]. »

Les choses en sont donc venues au point qu'à la mort ou à la démission de Chandoulâl, événement qu'on peut attendre d'un moment à l'autre, je ne vois plus que deux solutions possibles : la première, d'appeler au ministère le résident anglais lui-même, comme on a voulu le faire en 1840 pour l'administration de l'Afghanistan; la seconde, de prendre tranquillement possession du pays, en déposant et pensionnant le Nizam qu'on enverrait à Delhi tenir compagnie à son ancien maître le Grand Mogol[2].

[1] Sir Henry Russel

[2] Ce que nous annoncions en 1844 s'est accompli. Lorsque, dix ans plus tard, Chandoulâl vint à fermer les yeux, dans un moment de profonde tranquillité pour l'empire anglais dans l'Inde, et bien que

Digitized by Google

le résident et le Nizam se fussent mis cette fois parfaitement d'accord pour lui donner un successeur, l'édifice s'écroula; et le désordre administratif et financier fut tel, que, pour éviter une ruine complète et immédiate, le Nizam dut céder à la Compagnie un tiers de ses États. — Aujourd'hui, enfin, on parle d'annexer le reste.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Observations sur le système du gouvernement d'Hyderabad, sous les points de vue administratif, judiciaire et financier.

Sous un gouvernement indien, on remarque deux manières de percevoir les revenus d'un territoire : quand c'est un officier de l'État qui est chargé de les recueillir d'après un tarif constant et déterminé, le système s'appelle *amani;* quand, au contraire, ils sont offerts à l'encan et vendus au plus haut enchériseeur, le tarif restant à la discrétion du fermier, le système s'appelle *ijarah*. On concevra aisément que ces deux administrateurs devront suivre une marche tout à fait différente. L'amanidar ou collecteur peut ne pas mieux valoir que l'ijarahdar ou fermier; mais le premier a un intérêt personnel dans la prospérité du pays, tandis que le second n'en a aucun. Si l'amanidar ne tire de son district que le revenu ordinaire, le gouvernement est satisfait; si ses administrés souffrent et que le revenu diminue, il a la certitude de perdre sa place; si leur état s'améliore et que le revenu

Digitized by Google

augmente, il sera non-seulement confirmé, mais il verra probablement s'étendre le cercle de son administration. L'ijarahdar, au contraire, n'a qu'une chose à considérer : c'est comment il tirera le plus d'argent et le plus vite possible du district qui lui est affermé. Sa charge a été mise à l'encan; il l'a obtenue en offrant un plus grand prix que ses compétiteurs, et elle ne doit durer qu'un temps. Il doit donc se hâter de pressurer le pays, et tout ce qu'il en obtiendra au delà de la somme pour laquelle il s'est engagé vis-à-vis du gouvernement sera son bénifice. Les conséquences de ses avanies lui sont tout à fait indifférentes. Si le pays souffre, si les habitants abandonnent le sol, si les terres restent sans cultures, que lui importe? c'est le gouvernement qui y perdra, et non lui. Quand il renouvellera son bail, il en offrira moins. Si le pays est en mauvais état, son prochain marché n'en sera que meilleur. La prospérité du district, au contraire, serait un sujet d'inquiétude, car elle amènerait la concurrence, Ainsi, pour son intérêt personnel, l'amanidar doit améliorer le pays, l'ijarahdar devra le désoler.

La prospérité d'un pays, sous un gouvernement indien indigène, peut donc être calculée par les proportions respectives de ses terres soumises au régime de l'amani ou de l'ijarah. Plus il y a d'amani, plus il est prospère; plus il y a d'ijarah, plus il est malheureux. Or la presque totalité des revenus du Nizam, à très-peu d'exceptions près, est affermée à l'ijarah, preuve certaine de la décrépitude du gouvernement et de la misère du peuple. Les taxes sont levées par le fermier, quelquefois en nature, mais le plus souvent en argent. Quand elles sont reçues en nature, la part du gouvernement pour le grain sec est généralement de la moitié; pour le riz, la proportion est

Digitized by Google

variable : si les irrigations nécessaires à sa culture proviennent de réservoirs construits et entretenus par le gouvernement, sa part est de trois cinquièmes ; si le cultivateur doit, au contraire, tirer son eau des puits du voisinage, la part du gouvernement varie entre onze et neuf vingtièmes, selon la distance et les difficultés pour se la procurer. La taxe est levée en argent de deux manières : le système s'appelle *surbustea* quand on convient d'un prix fixé d'avance avec le cultivateur sans égard au produit; ou *bigawani* quand la taxe est réglée en raison du sol, de la saison et du produit. Dans ce dernier système, l'impôt court sur une échelle mobile entre cinq et cinquante roupies par biga de terrain. Quelque élevées que soient ces taxes, ce ne sont pas elles qui font le malheur du pays, mais l'absence totale de toute loyauté et de toute bonne foi dans les engagements; car on n'adhère jamais aux conventions stipulées. Si la saison est mauvaise, le fermier saisit les bestiaux du cultivateur pour se rembourser; si elle est bonne, il ne lui laisse qu'une portion à peine suffisante pour sa famille et s'empare de tout le surplus. Toutes les pertes sont pour le cultivateur, tous les profits pour le fermier. Ce dernier a fait un arrangement tacite avec le gouvernement pour qu'il ne reçoive aucune plainte contre lui : il semble ainsi plutôt lever des contributions forcées en pays ennemi que des impôts réguliers comme un receveur. Enfin, pour éviter toute discussion, tout conflit, entre l'administration de la justice et celle des revenus, conflit qui ne pourrait se terminer qu'à l'avantage du peuple, on a réuni ces deux administrations dans les mêmes mains. Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire quelques mots de l'organisation judiciaire.

Digitized by Google

Ainsi qu'il arrive presque toujours à la fondation des sociétés, l'idée première et les dispositions de la loi étaient justes et raisonnables : c'est son application qui s'est pervertie. Dans la capitale, le soubah ou premier ministre est le magistrat suprême en matières civiles ; le cotwal est le magistrat suprême en matières criminelles. Leur devoir est d'accueillir toutes les plaintes et de faire la première enquête ; le résultat de cette première instruction doit être ensuite référé au cazi, interprète suprême de la loi, qui l'applique au cas particulier. Ces magistrats doivent ensuite exécuter les décrets que celui-ci a rendus. Toutes les causes criminelles sont jugées par le code mahométan. En matière civile, la loi musulmane est appliquée aux musulmans, les lois hindoues aux Hindous, avec cette différence, que c'est le cazi qui décide dans le premier cas, et, dans le second, la querelle est soumise à un punchayet, c'est-à-dire à un arbitrage de cinq individus choisis par les parties elles-mêmes, lesquels prononcent suivant les usages et les coutumes établis dans la localité. Dans l'un et l'autre cas, à moins d'injustice flagrante, le soubah doit accepter la sentence.

Dans les provinces, la haute administration de la justice, tant civile que criminelle, est concentrée entre les mains du fonctionnaire chargé de la perception des impôts, soit comme collecteur, soit comme fermier. Il y a bien un cazi dans chaque district, auquel il devrait en référer pour tous les cas qui concernent les musulmans ; pour tous ceux qui ont rapport aux Hindous, il devrait s'en rapporter à un punchayet ; mais toutes ces sauvegardes de la loi sont depuis longtemps négligées, éludées ou tombées en désuétude. Tant dans la capitale

Digitized by Google

que dans les provinces, toutes les questions sont tranchées par la force ou par la faveur; on ne s'attache pas même à conserver les formes de la justice. Les fonctionnaires ne considèrent que les moyens d'arriver le plus vite possible à leur but, qui est de s'enrichir, et la grande masse du peuple est traitée comme si le gouvernement n'avait aucun besoin de son appui ou de son approbation, comme si le prince ne lui reconnaissait d'autre utilité que celle de pourvoir à son avarice ou à ses plaisirs. L'officier chargé de l'administration d'une province est approuvé et récompensé non selon sa moralité, mais en proportion des sommes qu'il transmet au gouvernement : il en tire par conséquent le plus d'argent qu'il peut dans le moins de temps possible, ne considérant que son intérêt et celui de son maître, et n'admettant pas que les habitants puissent avoir même la prétention de quelque sécurité pour leurs vies ou leurs propriétés. La conséquence immédiate et nécessaire d'un pareil état de choses est que, dans le territoire du Nizam, un certain nombre de districts, tantôt l'un, tantôt l'autre, est toujours en insurrection. Or ces insurrections sont la source de déchets considérables dans le revenu, et de nouvelles dépenses qu'il faut compenser par de nouvelles concussions dans d'autres localités. Il est rare enfin que les revenus de l'année couvrent les dépenses, et le surplus d'une année n'est pas employé à combler le déficit d'une autre. Si par hasard il y a un excédant dans les recettes, cet excédant va dans la poche du prince, jamais dans les coffres de l'État. S'il y a déficit, au contraire, il faut y faire face par une augmentation d'impôts. En Europe, un gouvernement qui a besoin d'argent au delà de ses moyens ordinaires, pour une oc-

Digitized by Google

casion pressante et passagère, telle qu'une guerre à soutenir, des calamités publiques à réparer, emprunte sur l'hypothèque de ses revenus futurs; mais, sous un gouvernement musulman et surtout indien et subsidiaire, le crédit public est une idée absurde et incompréhensible. Le ministre peut emprunter sur sa responsabilité personnelle : mais un emprunt public avec la solidarité générale est une chose tout à fait inconnue. Des dépenses extraordinaires amènent donc une pression extraordinaire. Voilà la principale cause des embarras de ces gouvernements et la source fertile de beaucoup de tyrannie et de misère. On exige des fermiers généraux qu'ils payent à l'État plus que leurs districts ne peuvent rapporter; il leur faut, à leur tour, exiger l'impossible et dépouiller les habitants par le pillage et la confiscation. Qu'en résulte-t-il en dernière analyse? l'agriculteur abandonne le sol, le désespoir le fait émigrer, le pays se dépeuple, les terres restent sans culture, et les sources du revenu se tarissent. Il n'y a pas de dette publique, et la misère est à son comble. Un mal de cette espèce se perpétue de lui-même et s'accroît en se reproduisant : le déficit a amené les avanies, les avanies ramènent le déficit. Voilà ce qui arrive de nos jours à Hyderabad, et l'époque à laquelle les expédients ne suffiront plus ne saurait être éloignée; le Nizam devra alors succomber aux difficultés de sa position.

Pour donner une idée des stratagèmes auxquels Chandoulâl a quelquefois recours, il me suffira de raconter un fait dont j'ai été le témoin en 1839 : Chandoulâl avait emprunté à différentes époques, d'un riche banquier, pour les besoins de l'État, mais sous sa responsabilité privée, plusieurs sommes dont le total, avec les intérêts

Digitized by Google

accumulés à 18 pour 100, avait atteint le chiffre de vingt lacs de roupies (5 millions de francs). Cette dette commençait à lui peser; il ne trouva rien de mieux pour s'en défaire que le moyen suivant : faisant prévenir le banquier qu'il va liquider ses créances, il lui ordonne de les rassembler et de se présenter à son office. Le malheureux soucar ne manque pas d'accourir; aussitôt arrivé, on le jette dans un cachot, espèce d'oubliettes, où on le retient sans nourriture jusqu'à ce qu'il ait signé une quittance générale. Pendant ce temps on faisait détruire chez lui tous ses livres de comptes, qui auraient pu témoigner contre le ministre devant le résident, et on saisissait le numéraire qui se trouvait momentanément dans sa caisse.

Il faut cependant le reconnaître, une grande partie des désordres et des malheurs actuels de cet empire vient plutôt du système que l'Angleterre lui a inoculé que de ses administrateurs. C'est que, par sa dépendance subsidiaire, le prince est placé vis-à-vis du pays dans la même position que l'ijarahdar vis-à-vis de la province. Comme lui, il est pressé de jouir d'une position précaire qui dépend du caprice de la Compagnie ou même de celui d'un gouverneur général. Il devra donc naturellement préférer le système désastreux des affermages à celui des taxes équitables et permanentes qui feraient le bonheur des peuples, puisque, pour un temps plus ou moins long, mais qui durera probablement aussi longtemps que lui, le produit de cette administration sera plus considérable. Ces princes savent bien qu'ils détruisent ainsi l'avenir du pays, mais cet avenir n'est plus pour eux, il est pour l'Angleterre, qui doit les dévorer l'un après l'autre. Que leur importe que la misère s'étende comme une

Digitized by Google

lèpre sur toute la surface du territoire, pourvu qu'ils jouissent dans le luxe et la sensualité des derniers jours d'un pouvoir qu'ils ne lègueront pas à leurs enfants? Qu'importe aussi à l'Angleterre? qu'importe à une société de marchands intéressés, tant que les revenus de leur vassal suffiront pour solder les troupes qu'ils font parquer chez lui, et pour satisfaire aux exigences périodiques de leur avarice? Si le pays devient désert, c'est à leur profit; si l'artisan, si l'agriculteur, abandonnent le territoire, c'est pour transporter dans les provinces anglaises leur travail, leur industrie, leurs capitaux. Tout ce que la tourmente détache du sol voisin est une alluvion, un engrais pour leurs terres.

On conçoit maintenant pourquoi la Compagnie ne cherche nullement aujourd'hui à précipiter la dissolution de tous ces États protégés. On saisit le motif de ce désintéressement, qu'elle ne manque pas de faire sonner bien haut, quand elle affiche son regret d'ajouter un empire à son territoire. C'est qu'effectivement le jour où elle s'en reconnaît la maîtresse est celui où elle cesse d'en dévorer toute la substance. Ces vassaux couronnés sont ses instruments de torture pour épuiser tout le sang, toutes les richesses d'un pays; ce sont aussi les mannequins politiques qui servent à tromper la haine des peuples. Un nouvel empire, en s'écroulant en poussière, est-il converti en province anglaise, qui soldera maintenant ce contingent dont la dépense va retomber sur la Compagnie? Ce n'est point la nouvelle province, elle est épuisée; d'ailleurs, on veut avoir l'honneur d'une administration plus libérale : l'amani remplace l'ijarah; une perception équitable succède aux odieuses avanies; mais alors les revenus couvrent à peine les dépenses, il

Digitized by Google

n'y a plus de dividendes à envoyer aux actionnaires de Leadenhall-street, il n'y a plus rien pour défrayer le luxe d'une armée et d'une magistrature sybarites. Il faut trouver un nouveau protégé pour lui attacher ces sangsues, et c'est ainsi que le cercle va toujours s'étendant.

L'histoire que nous venons de tracer est celle de tous les États subsidiaires. En changeant seulement les noms des pays, des princes et des ministres, elle est partout la même : partout les mêmes causes ont amené les mêmes résultats; tous sont atteints de la même maladie consomptive arrivée à différents degrés, à différentes phases de son cours. Nagpore, Aoude, Sattara, ont déjà disparu en moins de quatorze ans, les autres ne tarderont pas à subir le même sort.

Il nous reste enfin à considérer le système subsidiaire dans son effet social. Ce que nous dirons d'Hyderabad conviendra également à tous les autres États semblablement placés. « Le caractère d'un gouvernement musulman, mahratte ou rajpout, est *exclusivement militaire*[1]. Tout gentilhomme est soldat; s'il n'est pas dans l'armée, il n'est rien; ses propriétés sont des fiefs militaires; son rang, ses dignités, sont gagnés sur le champ de bataille; son entourage et ses serviteurs sont les officiers et les soldats qui combattent sous sa bannière. L'armée constitue donc de fait la noblesse du pays. On ne sait pas ce que c'est que les distinctions et les titres civils. L'introduction d'une armée auxiliaire, la création d'un contingent qui n'admet que des officiers anglais, et la protection assurée au Nizam envers et contre tous, le délivrent de la nécessité de soutenir les établissements militaires

[1] Continuation de la lettre de sir Henry Russell.

Digitized by Google

de ses grands chefs féodaux et lui enlèvent les moyens de le faire s'il en avait la volonté. Abandonnés à eux-mêmes, ils doivent nécessairement succomber à la dépense qu'exigent ces nombreux hommes d'armes, désormais sans emploi, et que pourtant ils ne sauraient congédier sans déshonneur, puisque ce sont généralement des serviteurs héréditaires et nés dans leurs familles (khanazad). C'est une première cause de ruine; mais il en est une autre plus cruelle encore : le Nizam est, par la loi du pays, l'héritier universel de tous ses sujets. Quand une personne de quelque importance vient à mourir, ses propriétés sont séquestrées par les officiers du gouvernement. Si le Nizam les rend à la famille, c'est une indulgence toute spéciale, une faveur particulière. Depuis que le souverain est irresponsable et n'a plus aucun motif de ménager ses sujets, cette faveur devient plus rare. A la mort de chaque tenancier, les fiefs des principales familles sont retournés à la couronne, et depuis trente-cinq ans la mort du chef a entraîné invariablement l'anéantissement de sa race. C'est ainsi que la cour d'Hyderabad ne compte plus aujourd'hui qu'une douzaine de nobles, et même ce petit nombre n'a plus d'avenir, aucune espérance, aucun débouché pour son ambition. La splendeur de la cour s'est éclipsée, les distinctions qui résultaient de la faveur du prince et de son commerce journalier avec les nobles n'existent plus. Toutes les branches de l'administration sont concentrées et absorbées dans les mains du ministre; et même le poste qu'il occupe a cessé d'être honorable ou enviable, puisqu'il n'est plus que la créature et l'instrument de l'étranger. »

Quant à la classe moyenne, la plus importante en elle-même et la plus utile au pays dans tout gouverne-

Digitized by Google

ment bien organisé, elle n'a jamais existé ou a été détruite depuis longtemps. Il ne reste aucun lien, aucun degré intermédiaire, entre les deux extrêmes de la société, les premières et les dernières classes : si nous examinons celles-ci, nous trouvons qu'elles se composent de banquiers et de commerçants en très-petit nombre, chez lesquels se font encore quelques fortunes, de plus en plus rares à mesure que les Anglais inondent les marchés ; d'industriels et de cultivateurs, qui constituent la grande masse de la population et dont la condition est aussi abjecte et aussi misérable qu'il est possible de le concevoir. Plus de la moitié du pays est un désert, et, partout où il y a culture, le laboureur cherche seulement à pourvoir à ses besoins de l'année : il faut bien qu'il ait à manger pour lui et ses enfants ; mais il sait qu'on ne lui permettra de rien conserver au delà, quel que soit le produit de son industrie : pourquoi alors travaillerait-il quand il ne doit avoir aucune part du profit ? S'il a le pain du jour, il dormira sans songer au lendemain. Il s'ensuit aussi qu'une seule mauvaise récolte suffira pour produire une famine générale et enlever un vingtième de la population.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Cantonnement de Bolarum. — Bazars dans les armées de l'Inde. — Armée du Nizam. — Armée auxiliaire.

Nous nous sommes peut-être trop longtemps étendu sur un sujet bien sérieux et bien vaste. Mais si peu de Français ont eu l'occasion de visiter ce pays depuis qu'il nous a échappé, son existence politique est si peu connue non-seulement de la généralité de nos lecteurs, mais même en Angleterre, que j'ai cru devoir appuyer un peu sur mon esquisse pour faire prévaloir la vérité. Il est temps cependant d'en revenir à mon récit. C'était, comme je l'ai déjà dit, dans le délicieux village de Bolarum, cantonnement du contingent ou de l'armée proprement dite du Nizam, que j'étais destiné à recevoir, pendant treize mois, chez mon beau-frère, la plus aimable hospitalité. Tous nos compatriotes que le génie des aventures a amenés à Hyderabad proclameront comme moi la générosité, la charité sans bornes, du

Digitized by Google

capitaine Mottet, le dernier, le seul représentant du nom français dans cette fameuse brigade qu'avaient illustrée Bussy et Raymond. Combien, ainsi que moi, ont dû à sa bienfaisance de revoir le sol tant aimé, les doux foyers que des rêves de fortune ou d'ambition leur avaient fait abandonner. Sous ses beaux ombrages, entouré d'amitié, me livrant avec enthousiasme à l'étude des langues orientales, j'avais tout pour le bonheur; sans doute, je l'y aurais trouvé si une activité enchaînée et dévorante, l'inquiétude de l'avenir et l'incertitude d'atteindre le but auquel je m'étais voué n'avaient empoisonné tout mon loisir. Ce petit coin du monde est devenu trop célèbre dans les annales modernes de l'Inde, par son luxe, par son élégance, par son raffinement intellectuel et social, pour que je ne lui consacre pas une page dans ces Mémoires.

Le cantonnement de Bolarum, dans une plaine onduleuse, est distribué en forme d'un triangle dont le bazar ou marché indien serait la base. La partie européenne se compose d'une trentaine de maisons, ou bongalos (expression anglo-indienne qui est devenue technique), bâties avec la plus grande élégance, généralement dans le style d'architecture grec, mais dispersées sur une surface d'une demi-lieue carrée, avec toute l'insociabilité anglaise. Le type primitif et le plus simple du bongalo est un revêtement extérieur en maçonnerie, élevé autour d'une tente que l'on conserve quelquefois encore, même sous cette écorce solide : les murs sont alors en pisé et en bois, et le toit est de chaume : c'est ainsi qu'on les trouve encore à Maktol et dans tous les cantonnements de nouvelle formation. Mais, à Bolarum, rien ne rappelle cette simplicité originelle : ce sont des villas de

Digitized by Google

Rome et d'Athènes avec un péristyle à colonnades supportant un toit en terrasse. Au dedans, tout le confortable, tout le luxe de la vie de château, tout, jusqu'à ces jolies inutilités semées sur tous les meubles, vous reporte dans un autre climat et dans les temples de la Mode.

L'habitation du capitaine Mottet, familièrement appelée le château des Délices, était remarquable entre toutes les autres par la symétrie de son architecture, la beauté de ses jardins et la gaieté de ses réunions. Je me demande quelquefois ce que sont devenus maintenant tant de cœurs joyeux, tant de fraîches existences, qui se réunissaient dans ces beaux salons et sous ces vertes allées. Hélas! où sont les fleurs fanées que nous foulions sous nos pas!

How many a lad I have lov'd is dead
And many a lass grown old!
But when the lesson strikes my head
My weary heart grows cold[1].

Entre ces habitations, qu'elles séparent par de grandes distances, s'étendent les *lignes* du contingent (c'est le terme technique pour le mode de campement des troupes indigènes en général). Ce camp se compose de trois ou quatre mille chaumières, légèrement mais proprement bâties, de nattes soutenues, comme les murs d'une tente, par des pieux ; elles sont alignées par quartiers, entourées de petits fossés d'asséchement et séparées en

[1] Combien de jeunes hommes que j'y ai aimés sont morts, combien de jeunes et jolies filles sont devenues vieilles! Mais, quand cette triste leçon se présente à mon esprit, elle jette un froid glacial dans mon cœur.

Digitized by Google

échiquier par de belles rues macadamisées; chaque cipaye occupe une de ces chaumières. Il est rare que deux hommes vivent dans la même; le ménage de chacun d'eux se compose d'un petit filet tendu sur un cadre: c'est son lit; d'un houkah pour se livrer à son passe-temps favori, d'un vase de cuivre pour ses ablutions, d'un panier pour garder ses vêtements, et de deux ou trois ustensiles de cuisine en terre cuite.

Sur le flanc du camp le plus éloigné des habitations européennes, s'allonge en une seule rue longue et tortueuse un massif de huttes plus solides, mais presque aussi primitives : c'est le bazar, accompagnement nécessaire de tout corps d'armée dans l'Inde; c'est un village de marchands, un peuple d'ouvriers qui vendent aux cipayes tout ce dont ils ont besoin, et qui les suivent à la guerre avec leurs bestiaux et leurs magasins; car, dans l'Inde, aucun gouvernement ne fait de distributions journalières à ses troupes. Les cipayes sont bien payés; mais, dans les cantonnements en temps de paix, comme dans les marches en temps de guerre, c'est à eux à trouver leur dîner : ils l'achètent à ces marchands dont nous parlons, et chacun, suivant sa religion ou sa caste, le choisit, le prépare à sa manière. Boulangers, bouchers, cabaretiers, tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve au camp, et ce qui pour des militaires s'appellerait du luxe dans tout autre pays s'y trouve également. Il y a des troupeaux de vaches et de chèvres pour le lait indispensable au thé des officiers, des filles publiques pour les soldats : tout cela va à la guerre quand on la fait. Une armée a son bazar; un régiment, une compagnie qui marche, a le sien. Chaque officier porte en outre avec lui un énorme bagage : il traîne dix, quinze, trente domes-

Digitized by Google

tiques, une tente très-lourde et le monde nécessaire pour la dresser, une table, un lit, des chaises, souvent une voiture : bref, on voit que le système n'a pas changé depuis les temps de Xerxès et de Darius. Cette adjonction de tant d'individus, qui le jour d'une bataille ne servent absolument à rien, mais qu'il faut protéger avant tout parce que sans eux on mourrait de faim, déroute complétement les prévisions accoutumées d'un officier général européen, puisqu'un tiers de son monde tout au plus est capable de faire le coup de fusil. Ses opérations militaires ne peuvent plus être celles de l'Europe ; il doit sacrifier toute idée de rapidité ou de hardiesse dans ses mouvements dès qu'il a affaire à un ennemi qu'il respecte ; surtout ne rien laisser au hasard, ne risquer un combat qu'avec la certitude de la victoire; car le moindre mouvement rétrograde livre toutes ses ressources à l'ennemi. On voit donc qu'il a toute une nouvelle éducation à faire avant d'être en état de commander : il s'ensuit aussi que la fortune n'est pas toujours dans ce pays du côté des gros bataillons. « Lord Clive, lorsqu'il fit la conquête du Bengale, Alexandre et Xénophon n'avaient qu'une poignée d'hommes qui vivaient comme ils pouvaient, mais qui se battaient tous dans l'occasion : ils devaient triompher[1]. » Maintenant que les Anglais dans l'Inde se sont habitués à la mollesse des vaincus ou du moins aux mêmes besoins, ils trouvent bien dur de revenir, sous la pression de la crise actuelle, aux énergiques traditions d'autrefois ; et il a fallu que des hommes nouveaux, tels que Havelock, Niel, Lawrence, Campbell,

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

remplaçassent dans tous les postes difficiles les généraux de la décadence.

Relativement au contingent du Nizam, nous avons d'abord quelques explications à donner sur la composition du corps d'officiers qui le commande, et leur division en officiers de la Compagnie et en officiers locaux. Nous avons vu qu'à la mort de Raymond, en 1798, le marquis Wellesley avait exigé du soubadar le licenciement des anciens cadres, le renvoi des officiers français et la réorganisation de son armée sur un système exclusivement anglais sous les ordres du colonel Wellesley, depuis duc de Wellington. L'armée de la Compagnie était alors beaucoup moins considérable qu'aujourd'hui et ne pouvait détacher qu'un très-petit nombre d'officiers de ses bataillons; il s'ensuivait naturellement qu'on était beaucoup moins difficile à cette époque sur le choix des employés européens, que l'on prêtait aux princes indigènes, pourvu qu'on eût des garanties de leur fidélité. Le major Kirkpatrick, alors chargé de l'ambassade, n'hésita donc pas à admettre dans les cadres du contingent un grand nombre d'aventuriers sans emploi qui se trouvaient sur les lieux; cette circonstance fit donner aux individus ainsi commissionnés la désignation d'officiers locaux, pour les distinguer de ceux de la Compagnie. Cette distinction fut appliquée indifféremment, soit aux Anglais sans commission spéciale dans les armées du roi ou de la Compagnie, soit aux quelques Français qui avaient repris du service sous le nouveau protectorat, soit enfin à un certain nombre d'individus choisis pour leur éducation supérieure, ou sous l'influence de protections puissantes, dans une classe injustement méprisée, celle des halfcastes ou mulâtres, nés d'officiers anglais

Digitized by Google

et de femmes indiennes. Mais l'introduction de ces derniers fut l'origine d'un préjugé absurde, défavorable à toute la catégorie des locaux, qui passe généralement pour être plus ou moins imprégnée de sang mêlé.

Quant aux cipayes, leur organisation actuelle date de l'administration de sir Henry Russell, jeune magistrat du plus grand talent, dont nous avons déjà cité une lettre fort remarquable. Chargé, en 1811, de l'ambassade ou résidence à la cour du Nizam, il remania définitivement ce corps d'armée, que ses prédécesseurs, dans l'intervalle depuis 1800 jusqu'à 1811, avaient laissé désorganiser par l'irrégularité de la solde toujours précaire sous un gouvernement indigène. La conséquence de cette inexactitude était un état normal d'insubordination, des émeutes périodiques contre les officiers, qui périssaient souvent victimes de l'incurie de l'administration et de la négligence des chargés d'affaires. Il obtint que dorénavant la solde du contingent serait versée à la caisse du résident, qui la distribuerait lui-même aux troupes; il ajouta à la division d'infanterie et d'artillerie qui existait déjà une brigade de cinq régiments de cavalerie irrégulière commandés par des officiers européens; il conserva et ajouta même un certain nombre d'officiers locaux recommandés par leur mérite personnel, sans s'inquiéter de leur couleur ou de leur naissance. Aidé par son beau-frère, le colonel (aujourd'hui général) sir John Doveton, il fit de ce contingent ce qu'il est encore au moment où j'écris, une des plus brillantes armées indigènes dont puisse disposer la Compagnie, très-supérieure à tous égards à ses cipayes. D'autres résidents lui ont succédé avec des vues moins larges. A leur instigation, la cour des directeurs a résolu de n'admettre dorénavant dans le

Digitized by Google

contingent que des officiers à son propre servive, et une mesure récente vient de mettre tous les locaux à la retraite ; l'armée royale en est également exclue. Il ne me semble pas que le service y ait gagné : les officiers locaux, dont le contingent était tout l'avenir, y prenaient un intérêt bien plus vif, avaient un esprit de corps bien autrement ardent, que ces oiseaux de passage qui ne font que s'arrêter dans l'armée du Nizam pour y faire fortune et attendre le grade supérieur avec lequel ils s'en retournent dans leurs armées respectives.

Le service du contingent est admirablement payé, c'est le plus lucratif dans l'Inde : cela tient au petit nombre d'officiers européens dans chaque corps, où l'on ne compte qu'un capitaine commandant avec un traitement de 30,000 francs par an, un capitaine en deuxième qui en a 16,000, un adjudant, un quartier-maître et un docteur. Comme il y a, en outre, des places d'état-major que les mêmes officiers sont appelés à remplir, chacun cumule plusieurs emplois et plusieurs traitements.

A l'époque de mon arrivée à Bolarum, en 1831, ce cantonnement était peut-être encore plus brillant qu'aujourd'hui. Une petite réunion d'officiers nourris dans l'opulence, instruits dans les académies de l'Europe, habitués à l'hospitalité sans bornes de l'Orient, ne reculant devant aucun sacrifice pécuniaire pour se maintenir au niveau des progrès de l'esprit humain en science et en littérature, constituait une oasis de luxe, de raffinement et d'intelligence dans le désert de la société indienne. On conçoit qu'un pareil service, où le moindre officier est payé à vingt-cinq ans comme un maréchal de France, fasse bien des envieux : aussi excite-t-il une jalousie souvent haineuse parmi les officiers des autres armées. Tous

Digitized by Google

font des efforts désespérés pour y entrer, et pourtant c'est encore ici l'histoire du renard et des raisins. Tous ceux qui n'y peuvent atteindre cherchent à se venger de leurs concurrents plus heureux en affectant un mépris tout à fait ridicule pour un uniforme sous lequel ils prétendent toujours apercevoir la tache odieuse du sang mêlé.

Si nous comparons maintenant l'armée du Nizam avec l'armée auxiliaire, nous trouvons que la première est tout indigène : elle se compose de trois brigades d'infanterie ayant leurs quartiers généraux à Bolarum, Aurungabad et Ellichpour, et d'une division de cavalerie ayant son quartier général à Mominabad.

Depuis le dernier traité (de 1853) avec le Nizam, l'infanterie du contingent est réduite à 5,000 hommes, et la cavalerie à 2,000, et l'effectif des différentes armes est composé ainsi qu'il suit :

6 bataillons d'infanterie à 800 hommes,	4,800
4 régiments de cavalerie irrégulière à 500 hommes,	2,000
4 compagnies d'artillerie à pied,	500
1 compagnie du génie,	100
1 compagnie du train.	100
TOTAL....	7,500

De toute cette armée, il n'y a dans le voisinage de la capitale que la garnison de Bolarum, composée de :

3 bataillons d'infanterie,	2,400
1 compagnie d'artillerie,	125
1 régiment de cavalerie irrégulière,	500
1 compagnie du train,	100
TOTAL....	3,125

Digitized by Google

L'armée auxiliaire, ou subsidiaire, comme on l'appelle plus généralement, est formée en deux divisions, dont l'une (c'est la plus considérable), commandée par un brigadier ou maréchal de camp, a son quartier général à Secunderabad, interceptant la route entre la capitale et Bolarum, et présente l'effectif suivant :

1 troupe d'artillerie à cheval (indigènes),	150
1 compagnie d'artillerie à pied (Européens),	125
1 deuxième compagnie d'artillerie à pied (golandaz, c'est-à-dire indigènes),	125
1 régiment d'infanterie de la reine (Européens).	1,000
1 régiment de cavalerie régul. (indigènes,	700
6 bataillons d'infanterie cipaye (indigènes),	6,000
1 compagnie du train et des ambulances (indigènes),	150
TOTAL. . .	8,250

La seconde division a son quartier général à Aurungabad, l'ancienne capitale de l'empire sous Aurungzeb ; elle est ainsi composée :

1 troupe d'artillerie à cheval (Européens),	150
1 régiment de cavalerie régulière (indigènes),	700
1 bataillon d'infanterie cipaye (indigènes),	1,000
1 compagnie de pionniers (indigènes),	150
TOTAL. . .	2,000
(De l'armée subsidiaire) TOTAL GÉNÉRAL. . .	10,250

En comparant les garnisons de Bolarum et de Secun-

Digitized by Google

derabad, on voit que, si la première voulait épouser la cause de son souverain nominal dans les querelles qui pourraient survenir entre lui et la Compagnie, elle aurait devant elle le gros de l'armée subsidiaire avec un effectif double et une valeur décuple, à cause des Européens. Mais il va sans dire que l'armée du Nizam, séparée de son prince qu'elle ne voit presque jamais, près duquel elle ne fait jamais un jour de service, commandée et payée par des officiers anglais, est aussi dévouée à la Compagnie que celle de Madras, de Bombay ou de Calcutta. Le Nizam en est le prisonnier plutôt que le maître, et, sur un ordre du résident, elle le conduirait au supplice. Nous voyons donc le souverain d'un pays plus grand que la France, dont la liberté est complétement annulée, tenu dans un complet échec et mat, sans un soldat qui en mérite le nom, et pouvant à peine compter sur le dévouement de quelques centaines de mercenaires, ramassis de tous les pays, Siks, Arabes ou Afghans, qu'on prendrait pour des lazzaroni indolemment couchés sous le portique de son palais, méchamment armés et plus misérablement vêtus ; il ne faut pas s'étonner s'il demeure cloîtré toute l'année dans les appartements de ses femmes, où il cherche à oublier qu'il est prince dans des plaisirs et des orgies qui l'abrutissent.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Description de la cité d'Hyderabad; une fête chez Chandoulâl. — Les bayadères. — Société de Chaderghât. — La famille Palmer.

Il nous reste à dire quelques mots de la capitale de ce beau pays si malheureux avec tous les éléments du bonheur. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée dans les États d'Hyderabad; mais je n'avais pu encore satisfaire mon désir de visiter la nouvelle Golconde. Y pénétrer sans escorte, sous le costume européen, à pied, à cheval ou même en palanquin, eût été une haute imprudence. Pas un joghi (ordre mendiant hindou) qui ne m'eût insulté à mon passage, pas un fakir (ordre mendiant musulman) qui n'eût dénoncé l'infidèle, le kaffre, à l'exécration et à la vindicte publiques. C'était s'exposer à des outrages et peut-être à des dangers réels. Il me fallut donc attendre une de ces occasions qui ne se présentent que deux ou trois fois l'an, quand le résident anglais est invité à quelque grand festin chez le Nizam ou chez son ministre. En pareil cas, l'autorité ne manque jamais de le faire savoir dans les différents cantonnements, afin

Digitized by Google

de donner aux Européens curieux d'un pareil spectacle l'occasion de s'initier aux pompes de l'Orient. Le résident y trouve également son avantage : il grossit par là son cortége d'une troupe éblouissante par la richesse de ses uniformes, les armes, les décorations, les plumes de toutes couleurs, dont l'effet n'est nullement perdu sur une foule asiatique, foule toujours ébahie comme des enfants devant tout ce qui brille. Une de ces occasions allait enfin se présenter : la fête devait avoir lieu chez Chandoulâl, dans sa maison de campagne, ou baghaderi; mais, pour arriver à cette résidence, il fallait traverser la capitale dans toute sa longueur; on devait même s'arrêter quelque temps dans le palais du ministre. Toute la société fut avertie qu'on se réunirait d'abord pour déjeuner au palais du résident, situé dans le principal faubourg de la cité, appelé Chaderghât : c'était là que la procession devait s'organiser, et que l'on trouverait les éléphants envoyés par le ministre pour le transport du cortége, ainsi que les gardes et les maîtres de cérémonie qui devaient l'accompagner.

Le jour fixé, nous partîmes effectivement de Bolarum vers sept heures du matin. Une belle route macadamisée, traversant un pays délicieusement accidenté, varié pendant deux lieues par des étangs, des hameaux, des roches nues et brûlées, des plantations de palmiers et de dattiers, conduit d'abord à Secunderabad, cantonnement de l'armée auxiliaire. Après l'avoir traversée dans sa largeur, la route remonte tout d'un coup un plan incliné, et, quand on a atteint le sommet, on se trouve sur l'esplanade d'une immense chaussée que la main de l'homme a jetée en travers d'une vallée. A droite, un beau lac artificiel étend au soleil ses eaux dormantes, unies comme

Digitized by Google

un miroir, ou s'agite au moindre souffle de vent en petites vagues pleines d'harmonie. A gauche, une vallée d'un beau vert d'émeraude se déploie à vos pieds et s'étend à perte de vue : ce sont d'immenses champs de nelly ou de paddy ; on appelle ainsi le riz dans les différentes phases de sa culture : paddy, quand les tiges sont encore sous l'eau ; nelly, quand on a saigné le terrain. A l'autre extrémité de la digue, on tourne à gauche pour redescendre dans la vallée, et l'on trouve devant soi une ruine couverte de plantes parasites et qui s'élève encore avec une certaine majesté : c'est la fonderie française, ouvrage de M. de Bussy, dont il reste quelques pans d'épaisses murailles. Puis viennent de délicieux jardins, surtout celui de M. William Palmer, le *prince des marchands*. Le joli tombeau musulman que l'on remarque à droite est celui de sa mère, la begum, dame indienne de haute naissance, qui épousa le général Palmer selon le Coran, c'est-à-dire suivant les rites de sa religion.

Enfin, la grille d'une belle avenue anglaise, tortueuse et sombre, s'ouvre devant vous ; deux sentinelles présentent les armes ; le cabriolet s'élance sous une voûte de verdure ; quelque chose de blanc paraît derrière un rideau de feuillage : on tourne un dernier massif, et soudain vous êtes frappé de l'aspect inattendu d'une des plus nobles constructions qu'il soit possible de voir. Entre deux énormes sphinx sculptés en pierre, un large escalier extérieur conduit par une cinquantaine de marches au péristyle d'un portique d'ordre corinthien ; de gigantesques colonnes, que leur hauteur fait paraître grêles et délicates, donnent une singulière sublimité à cette façade, qui semble se draper dans son architecture grecque avec un royal dédain pour les constructions orientales

Digitized by Google

dont les dômes et les minarets brillent du côté de la cité. A droite et à gauche du portique, de vastes ailes, des galeries dont les colonnades s'élèvent gracieusement d'étage en étage, se déploient sur un espace immense : c'est un monument qui ferait honneur à Paris ou à Versailles; mais, malgré les sommes énormes qu'il a coûté et sa date encore récente, il menace déjà ruine, tant les matériaux qu'on emploie dans ce pays sont mauvais. L'intérieur répond à l'extérieur : il est meublé avec une richesse excessive, comme les palais de l'Europe ne le sont plus. Les conquérants qui ont usurpé la place d'Acbar et d'Aurungzeb ont senti la nécessité d'éblouir l'imagination orientale par un luxe qui rappelât, s'il ne pouvait l'égaler, celui de ces trônes fameux.

Le résident, c'était alors le colonel Josiah Stewart, nous reçut dans la salle à manger, où le déjeuner était déjà servi : ce repas est toujours public; tout officier venant des corps d'armée de Secunderabad ou de Bolarum pour offrir ses hommages au représentant britannique y est invité de droit. La réunion se composait des attachés de la résidence, c'est-à-dire le premier assistant major Cameron, le secrétaire militaire major Moore, le docteur et le commandant de l'escorte, plus une quarantaine d'officiers de toute arme au service de la reine, de la Compagnie ou du Nizam, et aussi quelques voyageurs dont un seul était étranger : c'était un Prussien, le baron de Hügel, je crois. Tout ce monde venait, comme nous, se ranger dans le cortége du résident, et jouer à la fois deux rôles, celui d'acteur et celui de spectateur, dans les cérémonies de la journée.

A onze heures du matin, les chobdars, espèce de maîtres de cérémonies, portant des bâtons à pommeau d'ar-

Digitized by Google

gent, vinrent annoncer de la part du ministre que tout était prêt dans la capitale pour nous recevoir, et en même temps que le suwarri de Son Excellence l'attendait dans la cour du palais : on appelle suwarri (littéralement cavalcade) une suite de cavaliers, d'éléphants, de domestiques de toute espèce, dont les chargés d'affaires européens, à l'instar des princes natifs, s'entourent dans les circonstances d'apparat. Le gouvernement anglais pourvoit au suwarri du résident : un train d'éléphants, une compagnie de cavalerie régulière fournie par un des régiments de la garnison de Secunderabad, sont attachés de fondation à la résidence, ainsi qu'un nombre considérable de serviteurs portant des masses d'argent, des hallebardes, etc., etc. Les portes s'ouvrirent aussitôt, et nous vîmes effectivement, rangés en bataille au pied du magnifique escalier, quinze à vingt éléphants couverts de housses écarlates magnifiquement brodées d'or, et portant sur le dos, les uns, une espèce de divan, d'autres, un cadre carré avec des coussins et surmonté d'un petit pavillon chinois, dans lequel il fallait s'asseoir les jambes croisées ; d'autres enfin, et c'étaient les plus commodes, portaient un corps de phaéton sans roues où deux personnes pouvaient s'asseoir, l'une à côté de l'autre, avec un petit siége derrière pour un domestique, mais qui reste ordinairement vide.

La société se divisa en groupes de deux ou trois personnes, et chaque groupe courut choisir son éléphant. Le nôtre, un des plus grands de la troupe, était chargé d'un phaéton, ou howdah, qui s'élevait à quatorze pieds du sol : c'était la première fois que j'allais monter un de ces énormes animaux si puissants et en même temps si doux ; et ce ne fut pas sans une certaine émotion, moitié

Digitized by Google

peur, moitié plaisir, que je me préparai à faire un voyage aussi aérien. Chaque éléphant a son cocher ou cornac accroupi sur un coussin placé sur le cou, les jambes derrière les grandes oreilles ; et son laquais suivant à pied pour faire la conversation avec l'animal tout en marchant, l'avertir des mauvais pas, lui recommander d'être prudent, l'encourager quand il se fatigue, lui défendre de jouer avec sa trompe, et surtout de rien voler dans les boutiques qui peuvent se trouver sur son chemin, lui promettre, s'il est bien sage, des feuilles fraîches au retour, et veiller à ce que rien ne se dérange dans son équipage. Pour monter l'éléphant, on le fait coucher sur le ventre, appuyé sur les genoux de derrière et les jambes de devant tout à fait étendues; il reste immobile dans cette position, qui semble fort gênante, tandis que le valet appuie contre lui une forte échelle par laquelle on monte dans le petit coupé. On ferme ensuite soigneusement la portière; on pend l'échelle à une courroie au côté gauche de l'animal, et, quand on est installé, le cornac dit à l'éléphant de se relever *doucement, tout doucement* (outh! hasté jee, hasté!). Mais, quand il se relève, « on se croirait dans une barque qui chavire ; ce n'est que par un effort violent qu'il parvient à regagner ses jambes, surtout pour le train de devant : pourtant cette mise à flots n'a rien de dangereux. L'éléphant, ainsi monté, n'a que deux allures : l'une, un tangage assez doux, court et brisé, pour faire une lieue de poste à l'heure; l'autre est la combinaison de tous les mouvements désagréables : on tangue, on roule, on cahote, pour faire tout au plus deux lieues[1]. »

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

Bien que la voix humaine suffise ordinairement pour conduire l'éléphant, les punitions qui lui sont réservées s'il n'obéit pas assez promptement sont très-sévères : on entretient dans la partie supérieure du cou de l'animal une plaie toujours vive que l'on embaume en quelque sorte avec des huiles balsamiques : c'est le point sur lequel on fera agir en cas de besoin l'instrument de torture. Le cornac, ou mahout, perché, comme nous l'avons vu, sur le cou de l'animal, tient en main une espèce de petite hallebarde en cuivre ou en argent; si l'éléphant se fait répéter un ordre plus de deux fois, il enfonce le dard dans la plaie ; le colosse jette un cri de douleur, et obéit à l'instant. Ce qui paraît extraordinaire, c'est que jamais, à moins d'une cruauté excessive du cornac, il ne cherche à secouer le joug de l'insecte humain qui le tourmente.

Quand le résident et tout son cortége furent montés, la procession se forma en colonne et s'ébranla, précédée de tam-tams et de cymbales, accompagnée des chobdars et des pions (domestiques à pied) du ministre, qui couraient à côté pour écarter la foule, et suivie d'une troupe de cavalerie de la Compagnie, formant l'arrière-garde et l'escorte du résident. Dans cet appareil imposant nous traversâmes tout le faubourg de Chaderghât, à une des extrémités duquel s'élève le palais de l'ambassadeur, et qui est terminé à l'autre par un pont jeté sur la Moussa, petite rivière qui le sépare de la cité. Ce torrent était alors presque à sec ; mais, dans les mois d'août et de septembre, vers la fin de la saison des pluies, il roule avec fureur, entraînant tout sur son passage et portant la dévastation jusqu'aux murs de la Résidence.

Dès qu'on a traversé le pont, on se trouve au pied des

Digitized by Google

remparts, qui offriraient des ruines plus pittoresques s'ils avaient été construits avec plus de grandeur. Il ne faut chercher ici ni pierres colossales ni fragments de maçonnerie : tout est poussière plus ou moins friable, qui se détache et s'enlève en tourbillons dans l'atmosphère à chaque souffle du vent, ou se liquéfie sous l'orage en une boue infecte. Point de fossés, si ce n'est le lit généralement sec de la rivière; point de glacis, point de chemin couvert. une simple chemise de boue pétrie à l'eau, qui a quinze pieds de hauteur et tout au plus trois pieds d'épaisseur, entoure à peu près la ville, sauf des brêches assez nombreuses. On ne se douterait guère qu'on entre dans une capitale, et cependant nous passions sous son principal arc de triomphe, le Delhy-Derwazah (la porte de Delhy). Une porte massive, suspendue sous une arche entre deux mauvais corps-de-garde à créneaux et à mâchicoulis, roula sur ses gonds pour admettre le cortége. Une bande de brigands impayables au mélodrame, Sicks et Arabes affublés de haillons de toutes les couleurs et embarrassés d'une quantité prodigieuse d'armes, sabres, poignards, pistolets, etc., étaient rangés en ligne, appuyés sur leurs longs fusils à mèche, et battirent aux champs pour nous faire honneur.

Hyderabad, comme la plupart des cités, des bourgades et des villages de l'Inde, est bâtie en croix : les deux rues principales, qui sont comme les artères de la circulation, viennent s'intersecter à peu près à angles droits sur une grande place (la Tchorae), au centre de laquelle s'élèvent les deux principaux monuments : le Djemaa-Musjid, ou grande mosquée, et le Tcharminar, principal caravanserai surmonté de quatre minarets. La plate-forme du temple est le lieu le plus favorable pour

Digitized by Google

jouir du panorama de la capitale. A cette hauteur, on domine les toits en terrasse, dont la blancheur uniforme et les lignes régulières, admirablement diversifiées par les cimes légères d'une multitude d'arbres qu'on remarque à peine en marchant dans les rues, forment un tableau plein d'élégance et de gaieté. D'ici les rues étroites et tortueuses sont toutes masquées, le regard ne pénètre que dans les deux larges avenues qui viennent se croiser à vos pieds, et l'œil s'y promène librement avec la foule qui les anime sans cesse. De toutes parts on distingue des guichets, des tours, des arcs gothiques, le tout décoré avec une certaine profusion de toutes sortes d'ornements, de balcons, de jalousies, de créneaux, de balustrades, de tourelles, de coupoles, de dômes ronds ou pointus, qui semblent un concert d'architecture orientale varié sur tous les tons. Ce tableau a quelque chose de si neuf et de si étrange, qu'on serait tenté de s'arrêter pour le contempler; toutefois c'est un plaisir auquel il est prudent de ne se livrer que momentanément, par cela même que l'on jouit ici, à la lettre, du privilége presque toujours dangereux du diable boiteux, celui de plonger dans l'intérieur des familles. Les toits des maisons, généralement plats, sont entourés d'un parapet suffisamment élevé pour permettre aux femmes de chaque citadin d'y venir humer l'air sans voile et sans crainte d'être aperçues, soit des passants dans les rues adjacentes, soit même des terrasses du voisinage : elles sont donc dans l'habitude de s'y promener. Souvent aussi, par une bizarre contradiction, ce toit sert de lieux d'aisances. Or, les musulmans sont tellement jaloux de la curiosité qui pourrait vouloir interroger le secret de leurs demeures, qu'il est dangereux de se montrer trop longtemps dans une po-

Digitized by Google

sition aussi dominante que la galerie de la grande mosquée : la balle de quelque époux de mauvaise humeur ne tarderait pas à siffler aux oreilles du curieux qui y stationnerait trop longtemps.

Descendez donc bien vite de ce pinacle élevé; mais gardez-vous de plonger dans les allées latérales : vous vous sentiriez bientôt oppressé ; l'air semble manquer à vos poumons, et une impression de tristesse, de malaise et de dégoût succède à l'agréable surprise que vous venez d'éprouver. Les masses confuses de pierres, serrées les unes contre les autres, dans cette ville si tassée, avec leurs façades nues et élevées, rappellent constamment à l'esprit l'idée d'une prison ou d'une forteresse ; le soleil et même la lumière n'arrivent plus jusqu'à vous. Les maisons ont deux, trois et jusqu'à quatre étages, les rues sont non-seulement étroites; mais des arches jetées hardiment d'une maison à l'autre, dans leur largeur, forment souvent une voûte interrompue, qui sert de communication entre les rangées d'habitations opposées. De distance en distance, une muraille est jetée de même en travers de la voie publique, avec une porte qu'il suffit de fermer pour convertir chaque quartier en une forteresse détachée. On se perd dans des impasses impraticables, réceptacles de la misère et du choléra, sillonnées par leur milieu et dans toute leur longueur par une ornière profonde remplie d'un limon noir et infect dont les exhalaisons sont pestilentielles. Dans le Tchorae, au contraire, c'est-à-dire les quatre rues aboutissant à la grande place, tout est gai et plein de mouvement : « La foule qui s'écoule et se renouvelle sans cesse est éminemment pittoresque par l'éclat et la variété des couleurs dans les costumes ; sa démarche lente, son indolence, sont pleines de grâce et de

Digitized by Google

noblesse : on y rencontre rarement l'expression de la grossièreté, jamais celle de la brutalité; les contenances les plus rudes n'y sont que fières. La multitude oisive jouit de son repos, comme d'un bien qui lui est familier, et l'excessive misère qui en est la conséquence semble ne pas l'attrister[1]. » Elle n'a pas de plaisirs vifs et bruyants; mais aucune émotion, aucun souci, ne précipite ses mouvements; elle marche aussi lentement aux spectacles qu'elle aime qu'au travail léger auquel sa subsistance l'oblige quelquefois. C'est peut-être le secret du plaisir qu'on éprouve à la contempler : sa quiétude, son calme même, sont communicatifs.

Quant aux femmes, on en voit très-peu dans les rues, et toutes celles qu'on y aperçoit sont des bayadères de la plus basse classe ou des esclaves. Ce n'est pas cependant que les femmes soient enfermées; elles peuvent sortir sous le moindre prétexte pour visiter leurs mères, leurs sœurs, une amie, pour faire des emplettes; seulement, pour peu qu'elles aient de prétentions au rang où à la fortune, elles ne s'aventurent qu'en palanquin, strictement voilées, ou en hacquerey (petite voiture à bœufs, surmontée d'une tente, qui remplace nos fiacres dans les cités de l'Asie).

Hyderabad est une ville d'une grande étendue et la plus peuplée de l'Inde méridionale; on fait monter le nombre de ses habitants à deux cent cinquante mille. Sa construction, d'une date assez récente, est évidemment d'une époque de décadence dans les arts, et, à l'exception du Tcharminar, qui n'a d'extraordinaire que sa masse, elle ne peut se vanter de posséder aucun monument re-

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

marquable. Parmi beaucoup d'édifices étranges et grotesques, les seuls qui offrent quelques traces de cette perfection que nous avons observée ailleurs, à Sadras par exemple, sont les petites pagodes mitrales à l'antique que l'on rencontre dans les quartiers hindous et dont les ornements de pierre sculptée sont d'une beauté et d'un fini remarquables. L'architecture musulmane, avec ses constructions élégantes et aériennes, ne s'y retrouve que sur les tombeaux. Il est vrai qu'ils sont nombreux; les morts tiennent autant de place que les vivants. A chaque instant, on traverse un cimetière du goût le plus exquis, où la maçonnerie se joue en dentelles, en arabesques, en moulures fantastiques, revêt une légèreté, une grâce, une coquetterie, qui éloignent toute impression pénible. C'est la promenade, le rendez-vous du soir, surtout à l'heure de la prière, qui se dit en public; chacun s'incline devant Allah, les genoux sur le tombeau de ses pères, dans la poussière de ceux qu'il a aimés et perdus. Les fleurs et le feuillage, cultivés avec un soin religieux, contrastent avec les monuments funéraires et répandent à l'entour leur fraîcheur, leur ombre et leurs parfums. La mort ainsi parée se dépouille de toutes ses terreurs.

A l'exception des boutiques et des temples, presque chaque maison ne présente à l'extérieur qu'un simple mur de boue sans ouverture, si ce n'est quelque étroite meurtrière à vingt ou trente pieds au-dessus du sol : toutes les portes et fenêtres, hormis la porte d'entrée, donnent sur une cour intérieure, où l'œil ne peut pénétrer. Les quatre grandes rues dont nous avons parlé font exception à la règle précédente : ce sont aussi celles qui offrent le plus d'intérêt au voyageur curieux de con-

Digitized by Google

naître les occupations, les besoins et les habitudes du peuple et surtout de la classe industrielle. C'est proprement le bazar, c'est ici que l'on observe le plus de mouvement et de commerce et que se trouvent les principales boutiques. Dans celles des tailleurs, vous voyez étalés les produits les plus précieux de Cachemire et de Delhy. Ces artistes habiles, qui savent faire aux étoffes des reprises en points invisibles, sont assis en groupes dans leurs ateliers, occupés à raccommoder de superbes châles, qui, en sortant de leurs mains, seront vendus à des acheteurs peu clairvoyants pour des tissus tout neufs. Toute espèce d'artisans se livrent également dans leurs boutiques ouvertes aux occupations de leurs métiers. Les demeures des teinturiers se distinguent par de grandes pièces d'étoffes aux couleurs réjouissantes suspendues au bout de longues perches; celles des chaudronniers, étincelantes de vases de cuivre et d'airain, sont plus apparentes encore. Dans chaque rue, un banquier ou changeur est assis à côté d'une pile de cowris (sorte de coquille qui sert de monnaie dans une partie de l'Afrique et de l'Inde). Ces hommes réalisent d'énormes bénéfices dans le courant de chaque journée. Dans leurs échanges, ils retiennent sur chaque roupie un agio et font en outre l'usure en prêtant leur argent à gros intérêt.

Après eux viennent les confiseurs, personnages au moins aussi importants à Hyderabad qu'en France, malgré notre réputation méritée de gourmandise. Mais ici vous êtes initié aux mystères les plus intimes de leur alchimie; la manipulation ne s'arrête jamais; à toutes les heures du jour, vous les voyez occupés à confectionner en public leurs gâteaux de sucre et leurs friandises les

Digitized by Google

plus recherchées. Dans une marmite de fer placée sur un feu de charbon, on voit bouillir le sirop, qu'on remue de temps en temps à l'aide d'une cuiller de fer. Quand le mélange a acquis le degré voulu de consistance et de viscosité, et qu'il a absorbé une quantité suffisante de la poussière qui s'élève en nuage du sol, on le verse par cuillerées dans un plateau de fer, où on l'entend frire et siffler. De là, quand les gâteaux sont bien cuits, on les replace sur le comptoir ou plate-forme où s'opère toute la manipulation, et où ils sont de nouveau saupoudrés de poussière jusqu'au moment d'être enlevés par les amateurs. Rien ne saurait être moins tentant pour un Européen.

C'est encore à Hyderabad que vous trouverez même aujourd'hui les plus belles pierreries du monde, diamants, rubis, émeraudes, grenats, et surtout des perles; mais il vous faudra guetter patiemment et les acheter une à une, à mesure que la noblesse, qui s'éteint, envoie successivement tous ses bijoux au marché pour se procurer le pain du jour. C'est ici qu'il faut chercher ces tissus plus légers que des ailes d'abeille; ces écharpes de Bénarès en étoffes d'or ou d'argent, bordées de larges franges; enfin ces fameux kincabs qui défient les secrets les plus merveilleux de la mécanique moderne : mais rien n'égale en beauté les broderies sur velours qui ornent le pugri ou turban indien. Cette superbe coiffure ressemble à un groupe de pierres précieuses, et, quand un Indien d'une belle figure et de belles proportions est vêtu d'une veste et d'un pantalon de brocart cramoisi et or, d'un cachemire en guise de ceinture, d'un autre châle jeté sur son épaule, avec une robe et un cimeterre garnis de diamants, ce costume peut rivaliser de luxe et de ma-

Digitized by Google

gnificence avec les plus riches du monde. Des nobles, revêtus de cet habillement resplendissant et montés sur des chevaux de bataille dont le harnais est couvert d'argent massif, traversent parfois les places publiques comme des météores, suivis d'un cortége plus ou moins nombreux de bravos armés de hallebardes, de sabres et de fusils à mèche, qui, pour être à peu près nus, n'en sont pas moins pittoresques. Nous rencontrâmes plusieurs de ces dandys, mais ils se détournaient généralement de notre passage ; l'antipathie des chevaux entrait dans cet éloignement pour au moins autant que celle des cavaliers : ces animaux ne peuvent surmonter leur terreur en présence de l'éléphant et se renverseront en arrière plutôt que de passer à côté.

Cependant, vers le centre de la ville, l'ouverture d'une immense porte cochère dans un massif de maçonnerie servant de corps de garde laisse apercevoir la cour en terrasse du palais de Chandoulâl. A l'extérieur, c'est encore la même muraille nue et grise ; seulement de petites tourelles suspendues aux créneaux et ressemblant assez aux anciennes tours de garde du château féodal donnent un air un peu plus distingué à cette demeure. Le fils du ministre, Raja-Bala-Poursat, descend, pour complimenter le résident, du balcon d'où il guettait notre arrivée ; nos éléphants se rangent en ligne dans la cour, et nous descendons de nos montures pour profiter de la permission qui nous est donnée de visiter le séjour de l'homme étrange qui dispose en maître du plus riche fleuron de la couronne brisée du Grand Mogol.

Sous un péristyle peu élevé, supporté par de petites colonnes de bois peintes et dorées d'une manière fantastique, s'ouvrent plusieurs petites portes. Le fils de notre

Digitized by Google

hôte, accourant au-devant de l'ambassadeur, le prend par la main suivant l'étiquette orientale, et le fait entrer par celle de droite; tout le cortége se presse à la suite comme le troupeau suit le bélier. Nous grimpons un petit escalier de bois très-obscur où deux personnes peuvent à peine avancer de front, et nous arrivons au premier dans la salle du balcon d'où nous pouvons étudier tout le plan de l'habitation. La maison de Chandoulâl est le type exact de celle de tous les riches Hindous; elle est composée d'une grande cour carrée entourée sur trois côtés de deux étages de petits appartements s'ouvrant tous sous une galerie couverte. Cette galerie est aussi supportée par des piliers en bois indignement bariolés, tandis que sur la face correspondant à l'entrée se trouvent deux salons, le diwan e âm et le diwan e khas, salon public et salon intime; le premier ayant vue sur les jardins extérieurs, l'autre sur la cour intérieure. Quant à l'ameublement, on trouve çà et là quelques articles dispendieux, mais de mauvais goût, et tout auprès des vieilleries qu'on ne souffrirait pas dans la plus modeste maison européenne. Les boiseries du plafond sont sculptées, mais il n'y a pas une porte qui joigne ni une fenêtre qui ferme. On rebâtirait plutôt une nouvelle maison que de remettre une vitre cassée. Ce qui sert au bien-être réel, à la commodité, est entièrement négligé, et à défaut du nécessaire, qui manque partout en toutes choses, on est étonné de rencontrer un superflu bizarre qui se montre par intervalle; un piano, par exemple, dont personne dans la capitale ne connaît l'usage, des pendules françaises qu'on ne remonte jamais, des lustres dans toutes les chambres et dont il faut constamment se garer la tête, de petits cadres de mauvais goût contenant des gravures coloriées

Digitized by Google

comme on en peut voir dans une auberge de village, des fauteuils de bois doré couverts de velours superbe, mais tout rongés par les insectes et dont on ne fait usage qu'en présence des Européens : c'était toujours luxe et misère. Au milieu de tout cela, l'objet le plus curieux était certainement le fils de notre hôte, qui nous faisait les honneurs de la maison de ville de son père, tandis que celui-ci nous attendait à la campagne. Raja-Bala-Paursat semble la gloutonnerie incarnée : c'est un monstre d'obésité dont le corps se meut difficilement, mais dont les yeux stupides roulent continuellement sur ses visiteurs, tandis que ses mâchoires ruminent sans cesse quelques feuilles de bétel préparées avec de la chaux, du pân et autres épices qu'il a toujours près de lui dans une espèce de bonbonnière. L'expression de ses yeux trahit à chaque instant les émotions ignobles de son âme : on sent qu'il voudrait flatter, ramper, se coucher à vos pieds, qu'aucune bassesse ne lui coûterait s'il espérait vous plaire, mais qu'en dépit de lui-même il est gêné : un mécontentement invincible, une sourde haine, l'animent contre ces Européens qui ont l'instinct spontané de sa nullité, qui lisent dans chacun de ses traits sa sensualité brutale, ses vices, ses mœurs infâmes. De tous les sujets du Nizam, il n'en est pas un moins capable de succéder à son père. Il nous faisait à tous une impression pénible : c'était de l'aversion et du dégoût comme au contact d'un reptile ; aussi le résident demanda-t-il bientôt le rukhsat (la permission de se retirer) : tel est l'usage universel en Orient pour prendre congé, et nous remontâmes sur nos éléphants pour traverser le reste de la ville et gagner la campagne.

Un long faubourg formé de maisons bizarrement con-

Digitized by Google

struites, tombant en ruines et dispersées sans ordre, mais dont l'ensemble est pittoresque à cause des arbres et des arbustes fleuris qui les entourent, conduit à de vastes champs de riz dans une fraîche vallée. Les tertres formés par les tombeaux à droite et à gauche tracent un étroit sentier sur cette mer de verdure; les arbres, dorénavant solitaires, deviennent plus rares; un seul massif d'une couleur plus sombre s'élève dans le lointain derrière de hautes murailles; des flèches et des globes dorés étincellent parmi le feuillage : c'est le Baghaderi, la villa de Chandoulâl; c'est une page dérobée aux *Mille et une Nuits;* c'est un labyrinthe de kiosques, de jardins, de fontaines, de pièces d'eau; c'est à peu près la grande allée de Versailles en face de l'Orangerie, si vous vous figurez nos chênes et nos charmilles remplacés par le cocotier, le cyprès, l'arékier, le mimose, le bananier, par la richesse et la variété de couleurs de la végétation orientale. Il faut supposer encore qu'au lieu de larges pelouses de verdure ce sont des parterres de fleurs de toute espèce, mais où l'on remarque surtout les balsamines, les géraniums, et, plus fréquemment encore, des pavots blancs et rouges. Il y a d'ailleurs le même nombre de bassins et de jets d'eau, mais beaucoup plus mesquins. Le kiosque central, appelé par excellence le Rangmahl ou Pavillon des mille couleurs, est celui qui est préparé pour notre réception. C'est une espèce de chalet en bois, quadrangulaire, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier, formé de deux galeries supportées par de légères colonnes à cannelures torses; celle du rez-de-chaussée s'ouvrant à l'extérieur, celle du premier sur une cour cloîtrée, où se trouvent les retraites mystérieuses du zénanah.

Digitized by Google

Comme nous descendions de nos éléphants au pied des degrés devant la principale façade, nous vîmes s'avancer à notre rencontre, supporté par deux serviteurs, un petit vieillard courbé en deux et en apparence arrivé au dernier degré de décrépitude. Son turban était celui d'un brahmane de la caste des écrivains ou commis, et il portait au cou le cordon brahminique. Il était vêtu avec la plus grande simplicité. Une tunique de mousseline de laine blanche nouée sur la poitrine avec des cordons, des paejamas ou pantalons turcs de soie cramoisie, des chaussettes de soie blanche sans pantoufles ni babouches (il les avait dépouillées pour nous faire honneur), enfin un très-beau châle de cachemire en guise de ceinture, complétaient tout son costume. Les seuls bijoux qu'on put lui voir étaient des bagues de grande valeur, dont un immense diamant qui jetait un feu extraordinaire, un rubis avec son cachet gravé en caractères persans, et quelques émeraudes. Toutefois il n'affecte pas toujours cette simplicité : dans les grandes occasions il se pare souvent de perles, de pierreries et de diamants, pour la valeur de plusieurs millions.

Après avoir échangé avec le résident le salut d'usage qui consiste à s'incliner et à porter trois fois la main avec les doigts étendus de la hauteur du genou et quelquefois même de la terre jusqu'au front, Chandoulâl, car c'était lui, après le salamaleikoum et les questions ordinaires, prit le résident par la main et le conduisit à la salle de réception élevée de quelques degrés, qui commandait une vue générale des jardins. Nous avions pris la précaution de nous faire précéder chacun par nos khetmatgars ou valets de chambre ; ils étaient à leur poste sous le péristyle extérieur, prêts à nous débarrasser avant d'entrer,

Digitized by Google

de nos bottes et de nos souliers qu'il eût été aussi impoli de conserver que d'entrer dans un de nos salons d'Europe le chapeau sur la tête. La foule des natifs autour de nous marchait de même pieds nus ou en bas de soie : cet usage ne paraît plus étonnant, on le trouve même fondé en raison quand on considère que les Orientaux se couchent sur leurs tapis, y posent constamment les mains et quelquefois le front à l'heure de la prière. Il est donc essentiel qu'ils soient de la plus grande propreté. Chez Chandoulâl, ce tapis consistait en une simple toile blanche tendue sur tout le plancher. Après nous être donc déchaussés conformément à l'étiquette, nous montâmes d'un pied léger les quelques degrés qui nous séparaient de l'estrade où le ministre était déjà assis à côté du résident, puis, passant successivement en revue devant lui, nous lui fîmes notre salâm et allâmes nous asseoir dans les fauteuils qu'on nous avait préparés à sa droite et à sa gauche en un demi-cercle dont il occupait le milieu. Ce fut alors que j'eus le loisir de l'examiner pour la première fois, et je trouvai bientôt un étrange plaisir dans cette étude. La tête de Chandoulâl est éminemment caractérisée. Pendant qu'il s'entretenait en persan avec le résident et souriait avec une grâce et une finesse singulière, ses yeux parcouraient lentement toute l'assemblée. C'étaient de ces yeux qu'on ne peut sonder; il sortait de leur prunelle noire des flots de lumière, deux éclairs qui rayonnaient sur vous, qui vous pénétraient, qui allaient chercher vos pensées jusqu'au fond de votre cœur : c'était le regard de la couleuvre capelle qui fascine l'oiseau ; on ne pouvait s'en détacher. Il n'avait plus de dents, et sa lèvre inférieure, d'un rouge foncé, ressortait et contrastait avec sa peau presque blanche ou plutôt

Digitized by Google

d'un jaune doré, ainsi qu'avec ses moustaches d'un noir mat et artificiel, démenti par ce que l'on pouvait voir de sa barbe.

Dès que nous fûmes assis, on fit jouer les grandes eaux dans les bassins. Les Indiens ont évidemment quelque prétention en hydrostatique, mais l'effet général m'en parut assez médiocre, comparé surtout à ce qu'on voit chez nous ; ils diminuent l'effet de l'ensemble en s'ingéniant à trouver mille petites combinaisons dans lesquelles ils gaspillent leur eau : le grandiose est sacrifié au coquet. Après un assez long intervalle consacré à ces jeux aquatiques dont on varie à l'infini les évolutions comme on change les décorations sur nos théâtres, des serviteurs se présentèrent avec des colliers de fleurs blanches (une espèce de jasmin très-odorant) qu'ils passèrent au cou de chacun des convives, et nous fûmes introduits dans la salle du festin. Là nous trouvâmes encore une fois nos propres domestiques, chacun derrière le siége réservé à son maître et chargé des couverts d'argent que nous avions dû apporter avec nous, ces ustensiles ne se trouvant pas dans un établissement hindou, pas même dans un palais, puisque prince et populace mangent avec leurs doigts. Des masses de viande dans des plats énormes encombraient la table, mais tout était servi sans goût et sans ordre, tout était froid à la glace, les mets ayant été apportés depuis plus d'une heure. Des plats d'argent massifs, des candélabres de toute beauté, contrastaient sur la même table avec des chandeliers de cuivre comme on en peut voir dans nos cuisines. D'énormes glaces couvraient toutes les murailles et eussent paru superbes sans la malpropreté et les efflorescences qui les ternissaient ; il eût été presque aussi facile de se

Digitized by Google

voir dans la vaisselle qui couvrait les entremets. Durant le dîner, un chœur de musiciens chanta nos louanges dans les termes les plus extravagants et avec des sons qui auraient déchiré nos oreilles si, par bonheur, nous n'eussions été en même temps assourdis par le tapage des tambours et autres instruments barbares dont on jouait dans le jardin.

Le rajah Chandoulâl et quelques autres seigneurs indigènes étaient assis à la même table que nous ; mais la plupart, étant Hindous, ne touchaient point au repas et se contentaient, dans les intervalles de la musique, d'entretenir la conversation avec ceux des convives qui savaient l'hindoustani, tout en fumant en même temps leur houkah. Une seule partie du festin était irréprochable : c'étaient les vins et liqueurs consistant principalement en bordeaux, champagne, xérès et madère, avec de l'eau gazeuse et de l'eau glacée. J'étais humilié, comme Européen, de l'indélicatesse et de la gloutonnerie déployées autour de moi par des officiers anglais de tout âge et de tout rang : on se jetait sur les vins français, mais surtout sur le champagne, avec une avidité et une intempérance qui devaient paraître doublement méprisables à ces indigènes si graves, si sobres, si remplis de la dignité de l'homme. En vérité, les barbares étaient encore cette fois la race conquérante, les hommes du Nord. Le résident jugea bientôt convenable de mettre fin à cette orgie avant qu'elle métamorphosât en brutes une partie de son cortége. Il se leva de table et nous le suivîmes dans un nouveau salon au rez-de-chaussée, donnant sur la cour intérieure : c'est ce salon qui reçoit spécialement le nom de Rangmahl (proprement la galerie peinte). Les murailles sont couvertes de peintures dessinées dans le goût des

Digitized by Google

figures d'un jeu de cartes, mais brillantes de couleurs comme elles ; leurs sujets sont exclusivement ceux de la mythologie du pays ou des portraits de bayadères célèbres. Dans un cabinet adjoignant, on avait eu l'idée originale de tapisser les murailles d'échantillons de porcelaines de toute espèce, c'est-à-dire d'assiettes entières, de tasses, de soucoupes, de peintures de Sèvres, de Berlin, de Birmingham, qu'on avait incrustées et cimentées dans le stuc de manière à remplir tous les panneaux : l'effet en est bizarre et plus agréable qu'on ne pourrait le supposer. Une multitude de lampes, allumées dans des verres de couleur et dispersées avec plus de profusion que de goût, se groupaient autour des nombreuses colonnes qui supportaient les galeries et pendaient de tous les balcons sur la cour; au-dessus de cette cour on avait tendu une toile immense, de manière à la convertir en une salle fort élégante ; et, pour éclairer le mieux possible l'architecture tourmentée de l'Inde, on avait élevé au milieu de cet espace une sorte d'if énorme chargé de lumières et ressemblant à un obélisque de feu. Des groupes nombreux d'Indiens avaient envahi toute la cour avec une confiance qui prouve toute la bonhomie du pouvoir chez les Asiatiques, bonhomie qui n'exclut ni la tyrannie ni la cruauté, mais qui existe réellement dans le commerce journalier ; ils ne laissaient de libre que la salle brillamment illuminée où nous étions assis et où l on devait exécuter les nâtch. Derrrière nous étaient rangés nos domestiques tous fort curieux d'assister à ce spectacle. Pour les Européens, cela devient bientôt fastidieux ; mais les naturels du pays ne se lassent jamais de contempler les exercices de leurs danseurs et resteront assis toute la nuit avec une patience exemplaire, les yeux

Digitized by Google

constamment fixés sur les groupes qui se succèdent sans interruption, dans une espèce d'extase.

Je dois cependant avouer que ces nâtch chez le ministre étaient bien supérieures à ce que j'avais vu à Nellore. Les groupes qui arrivent en tournant en cadence se composent ici de sept personnes : deux seulement forment la danse, elles avancent et se placent vis-à-vis de l'assemblée ; trois autres sont des musiciens qui les suivent et restent en arrière ; de chaque côté se plante un massalchi (porteur de torches) avec son flambeau qu'il élève et abaisse en suivant le mouvement des bras et des pieds des danseuses. Ces femmes offrent à l'œil des formes très-pittoresques, quoique un peu chargées par les plis volumineux de leur vêtement. Ce vêtement consiste en un pantalon de soie couleur claire, orné de bordures et de broderies d'argent et assez long pour ne laisser voir qu'en passant les riches anneaux à grelots qui entourent les chevilles. Leurs orteils sont couverts de bagues ; une chaîne d'argent large et plate se croise sur le cou-de-pied. Par-dessus le pantalon, elles portent une jupe d'étoffe précieuse ayant au moins douze largeurs, garnie de larges bordures d'or ou d'argent terminées par des franges épaisses de même matière ; une petite veste serrant la poitrine est presque entièrement cachée sous un voile immense qui fait plusieurs tours et retombe devant et derrière en larges pointes. Les mains, les bras et le cou sont couverts de joyaux, la plupart d'un grand prix, et les cheveux, relevés avec des rubans d'argent, sont attachés par des aiguilles du plus beau travail ; le bord des oreilles est percé tout autour d'une multitude d'anneaux qui forment une espèce de frange ; l'anneau du nez est du diamètre d'une pièce de deux

Digitized by Google

francs : il est formé d'un fil d'or mince; une perle et deux ou trois autres bijoux y sont suspendus et s'agitent autour de la bouche d'une manière peu agréable. A l'exception de cet ingrat ornement, le costume est non-seulement riche, mais d'un bon effet. Ces danseuses sont en même temps musiciennes; accompagnées d'un tam-tam et de deux sortes de guitare, elles commencent ordinairement leur chant sur un diapason extrêmement aigu qu'elles soutiennent aussi longtemps qu'il leur est possible. On dirait que c'est seulement quand elles sont fatiguées qu'elles descendent à des inflexions plaintives quelquefois assez douces : c'est le seul moment où elles plaisent à un Européen. Quant à la danse, nous l'avons déjà décrite; elle est encore moins intéressante que la musique.

Les danseuses de l'Inde ne sont nullement à classer sur la même ligne que les filles publiques d'Europe : « Il n'est pas enteudu que la prostitution soit leur gagne-pain; elles viennent quand on les appelle, pour danser et chanter, et, si elles font preuve d'autres talents, c'est par pure faveur. Leur air est généralement aisé, décent et gracieux; vêtues avec la plus stricte convenance d'une riche étoffe de soie, tandis que les honnêtes femmes sont très-insuffisamment couvertes de haillons grossiers, dansant, chantant, capables de causer quelques minutes, tandis que celles-ci, abruties par la servitude domestique, n'osent parler devant un homme, les nâtchgirls semblent n'avoir qu'une noble et élégante coquetterie. Cet ordre de choses ennoblit jusqu'à un certain point la condition de courtisanes : il y a dans leur existence quelque chose qui rappelle celles de la Grèce[1]. » Aussi sont-elles bien loin d'être méprisées

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

comme en Europe; un certain hommage les accompagne même au delà de la tombe, et leurs mausolées rivalisent avec ceux des impératrices et des sultanes. Au lieu de faire un étalage de vice comme dans nos pays, elles semblent fuir les regards ; c'est à peine si elles paraissent un instant aux fenêtres de quelques maisons, encore ce n'est que la plus basse classe qui consent à cette dégradation; les autres se laissent deviner plutôt qu'entrevoir derrière une natte claire de bambous qui pend à la porte de leur demeure.

Je remarquai bientôt qu'outre la foule qui s'étendait devant nous il y avait d'autres spectateurs qui, pour être invisibles, ne prenaient pas moins d'intérêt à la nâtch, et qui révélaient leur présence par des chuchotements et des éclats de rire étouffés. C'étaient, derrière certains treillis en bois ouvrant sur le salon, les dames du harem de Chandoulâl et de son fils, qui, voilées d'ailleurs par des rideaux de gaze, pouvaient nous voir sans être aperçues. Il paraît que la vanité de quelque jeune mère avait excité une discussion sur la convenance d'envoyer ses enfants recueillir l'admiration des sahiblog (gentilshommes européens). Effectivement, une porte s'ouvrit bientôt pour admettre deux domestiques et deux enfants. Une ayah (ou bonne) portait un nourrisson entre ses bras : sur la petite tête de l'enfant était une calotte ou bonnet grec enrichi de broderies éblouissantes et son petit corps était chargé d'autant d'ornements qu'on en pouvait placer. Venait ensuite un khetmatgar conduisant par la main une jeune fille de cinq ans littéralement écrasée de pierreries; ses oreilles, son nez, ses bras, ses chevilles, étaient tellement surchargés, que ses mouvements en étaient gênés. Son teint n'était ni blanc ni noir,

Digitized by Google

mais plutôt un jaune doré et diaphane, les cils et les bords des paupières avaient une ombre de sourmah (préparation d'antimoine) qui donnait un air de langueur à ses grands yeux noirs en amandes ; les bouts de ses doigts étaient teints avec de l'hennah en rose foncé. Elle n'avait point la vivacité ordinaire d'un enfant de cet âge, ne paraissant faire aucun mouvement de sa propre impulsion, mais restant volontiers assise, les yeux fixés sur les étrangers ou sur les danseurs avec un sourire calme et rêveur sur ses traits.

A la nâtch succéda un magnifique feu d'artifice, genre de spectacle dans lequel les artistes indigènes n'ont point de rivaux : ce sont de vrais drames écrits avec du feu, dont les catastrophes sont des explosions, qui finissent en pluie d'étincelles et dont l'obscurité est le rideau. Ils terminent fort agréablement toutes les soirées. Au moment de prendre congé, on apporta sur un plateau de laque une quantité de petits flacons contenant de l'huile de sandal dont on distribua une paire à chacun des convives, pendant qu'un autre domestique aspergeait nos habits et nos mouchoirs avec de l'essence de rose.

Il était minuit passé quand nous montâmes nos éléphants ; nous traversâmes encore une fois toute la capitale dans une obscurité profonde interrompue seulement par le reflet de nos torches, et de distance en distance par une illumination brillante devant quelque pagode où l'on distinguait des chants de bayadères au milieu d'instruments barbares. Le service religieux des Hindous semble consister surtout dans l'effroyable vacarme que font les brahmanes en frappant sur les tambours et les tamtams toujours suspendus au plafond des pagodes, et en sonnant dans diverses trompettes de tons et d'octa-

Digitized by Google

ves différents. La discordance de ces sons est horrible au delà de ce qu'on peut s'imaginer. La plus terrible de leurs trompes est droite, presque cylindrique, longue de deux mètres et largement évasée ; les sons ressemblent à ceux de la cornemuse de nos campagnes, mais mille fois plus volumineux : c'est à faire tomber les murailles. Même à cette heure avancée et jusqu'à la première aube du jour la foule inonde les portiques, et parmi les assistants nul ne va pour être simple spectateur : chacun s'exerce à qui fera le plus de tapage et frappe ou souffle de son mieux ; ils semblent se délecter dans l'affreuse discordance de leur vacarme. Nous étions déjà bien loin, que les sons perçants et lugubres de ces redoutables trompes nous poursuivaient encore et déchiraient nos oreilles. Je me rappelle qu'en traversant dans notre fuite une rue étroite l'échelle suspendue au côté gauche de l'éléphant que nous montions accrocha une poutre qui s'avançait, et l'animal, insensible à cette résistance, enleva, sans s'en douter, toute la toiture d'une maison. Nous ne nous aperçûmes de cet accident qu'aux cris de détresse des habitants ainsi soudainement appelés à coucher à la belle étoile. Vers deux heures nous étions de retour au faubourg de Chaderghât où la majeure partie de la société trouva un asile dans les demeures hospitalières des MM. Palmer.

Puisque me voici à Chaderghât, j'en profiterai pour décrire une société toute particulière qui n'existe que dans cette petite localité, qui ne ressemble à aucune autre sur la surface du monde et qui passera bientôt à l'état fossile. Le ton qui y règne n'a aucun rapport avec celui de Secunderabad ou de Bolarum ; ce n'est ni la nullité exclusivement militaire du premier de ces can-

Digitized by Google

tonnements, ni le sybaritisme indolent, gracieux et raffiné du second. Cette société de trente personnes présente deux nuances parfaitement distinctes : dans les vastes salons de la résidence, dans les élégantes demeures des attachés, on retrouve les manières guindées, froides et polies, la conversation à voix étouffée (sotto voce), les habitudes et le ton d'une cour européenne : c'est Vienne ou Berlin. Dans les galeries à ogives chargées de moulures et d'arabesques des Palmer, c'est encore une cour, mais une cour orientale ; c'est la dignité du Mogol, la politesse du Persan, l'hospitalité de l'Arabe : c'est par-dessus tout la bonhomie de l'Orient. Au haut de cette table où vingt couverts attendent toujours les visiteurs que le hasard amènera, le chef de cette maison célèbre relève, sous la tache originelle du mulâtre, un front que le génie a ennobli. Aussi noir que le serviteur debout derrière son fauteuil, laid, chétif et souffrant, il fume tranquillement son chibouque pendant que son œil parcourt des papiers en caractères persans ou nagri rangés près du déjeuner auquel il touche à peine. Deux charmantes nièces, dont le front légèrement nuancé annonce que le sang européen a prédominé dans une seconde génération, font à ses côtés les honneurs de sa table. Pendant qu'elles entretiennent la partie anglaise de l'assemblée, formée généralement de l'élite des trois cantonnements, M. William Palmer reçoit comme un prince les humbles salâms de la plus haute noblesse de la cité. Le savant Pundit, le pieux Moullah, l'orgueilleux Amir, s'inclinent également et avec un respect profond devant ce frêle individu d'une race que leurs préjugés comme les nôtres ont également flétrie.

MM. Palmer ont longtemps servi d'intermédiaires en-

Digitized by Google

tre le gouvernement anglais et celui du Nizam ; ils ont été les fidèles serviteurs de l'un et de l'autre : c'étaient les Rothschilds du Dekhan. Dans tous les moments de crise, leurs richesses acquises par une honnête industrie sont toujours venues en aide au pouvoir protecteur comme au pouvoir protégé. Qu'en est-il résulté pour eux? ce que l'on devrait toujours attendre d'un monde ingrat : les deux gouvernements sont tombés d'accord pour les dépouiller. Dans les embarras politiques et financiers qui surgirent de 1816 à 1820, les Anglais requirent l'assistance du Nizam contre les Pindaris et les Mahrattes; son ministre contracta avec la maison Palmer uu emprunt de soixante lacs de roupies (15 millions de francs) qui servirent à solder de nouvelles troupes, et contribuèrent à faire pencher la balance alors fort indécise en faveur de la Compagnie. Le danger passé, celle-ci refusa de garantir l'emprunt ou de forcer le gouvernement du Nizam à reconnaître sa dette : dès lors le Nizam et son ministre, devenus pauvres, refusèrent absolument de payer, et MM. Palmer en furent pour leur argent. Ils se trouvèrent ainsi ruinés par l'insigne déloyauté de la Compagnie. Il ne leur reste plus aujourd'hui qu'une pension viagère à la merci du Nizam, et dont la quotité et la régularité dépendent de son caprice; il leur reste encore leur nom et leur honneur sans tache : le respect et les hommages du blanc et de l'indigène les suivront jusqu'au tombeau.

Ce qui caractérise surtout la vie intérieure des chefs de cette famille, c'est qu'elle est ouvertement épicurienne : c'est leur malheur plutôt que leur faute, le malheur de leur couleur proscrite. Déistes par suite de l'éducation philosophique qu'ils ont reçue en Europe,

Digitized by Google

habitués au ton et au raffinement de l'extrême civilisation au milieu de laquelle ils ont passé leur première jeunesse, l'impossibilité de se procurer des femmes dans la seule classe européenne où ils auraient pu trouver des épouses à leur hauteur intellectuelle leur a fait une nécessité du sensualisme pur et simple de l'Orient. Chacun d'eux a donc son zénanah ou harem peuplé de femmes de tous les âges, mariées suivant leurs croyances respectives, qui se sont succédé dans leur faveur aux différentes périodes de leur vie et mises successivement à la réforme, mais traitées du reste avec libéralité et avec égards. Il est issu de ces unions une géniture vraiment priamique : j'ai vu chez M. William Palmer des enfants de tous les âges et de toutes les nuances. Jusqu'ici cette famille se soutient encore contre le fatal préjugé qui la poursuit, elle conserve encore sa place dans la société ; mais malheur à elle si elle perdait son chef ! Il est seul capable de tenir tête à l'opinion, de lui en imposer par le prestige de son génie, par son instruction, par ses idées libérales et indépendantes, sa longue renommée, le souvenir de sa générosité sans bornes, de son immense hospitalité dans les beaux jours de sa fortune, hospitalité qui l'avait fait surnommer le prince des marchands à Hyderabad, nom que son frère (du même père par une femme européenne) s'était déjà acquis avant lui à Calcutta. Mais c'est un homme déjà âgé, d'une nature chétive, usé d'ailleurs par le climat, par ses mœurs orientales et surtout par les chagrins ; car sa position devient tous les jours plus précaire. Il ne peut se faire à l'idée d'être pauvre ni comprimer les élans de son cœur généreux : ainsi, à l'heure même où il soulage les infortunés autour de lui, la misère envahit sa demeure.

Digitized by Google

Ses magnifiques jardins sont à peu près abandonnés : dans leurs compartiments symétriques croissent des arbrisseaux sauvages, d'autres sont tout à fait dépouillés; les arbres tombent de vieillesse et ne sont plus remplacés ; les bassins sont sans eau ; dans les élégantes fabriques de marbre blanc qui les décorent on ne trouve que négligence et malpropreté; la maison elle-même s'écroule, c'est à peine si elle durera autant que son vieux maître. En passant pour la dernière fois, à la fin de 1839 et au moment de quitter l'Inde pour toujours, devant les cyprès de cette triste demeure, autrefois si gaie, je me pris à répéter en soupirant ces vers d'Horace :

> Eheu! Posthume, quas colis arborum
> Nulla præter invisas cupressos
> Brevem dominum sequetur.

Pauvre Palmer! il ne restera de toi que tes cyprès, et ces Anglais que tu as si libéralement nourris à ta table payeront tous tes bienfaits en prodiguant l'insulte et le mépris à tes enfants, en leur refusant une place dans la société et dans le monde. Telle est la tendresse, telle est la sympathie de l'Europe civilisatrice envers les noirs, sur les deux rives de l'Océan; elle veut bien les admettre à ses embrassements lubriques, mais les rejette aussitôt avec dédain et désavoue les fruits de son adultère. Le même sentiment qui met les halfcastes au ban de la société dans l'Inde les expose à être massacrés en Amérique [1].

[1] Nous devons dire cependant que, depuis que nous avons écrit ces lignes, une petite pension a été accordée à M. Palmer par le gouvernement anglais; et, chose encore plus extraordinaire! il s'est marié, à plus de soixante ans, avec une dame anglaise très-aimable.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

La Ramlaïla. — Société de Secunderabad. — Bider; Aurungabad; Ellora.

Cependant les jours s'écoulaient; j'avais continué mes études avec ardeur, et l'ourdou, c'est-à-dire l'espèce de lingua franca qu'on est convenu d'appeler la langue hindoustanie, me devenant familière, je pouvais déjà me rendre compte des scènes qui se passaient autour de moi. Nous arrivâmes au mois d'octobre : c'est l'époque d'une des grandes fêtes qui mettent annuellement en mouvement toute la population hindoue de la religion de Brahma. Cette fête, que je ne saurais passer sous silence parce qu'elle est caractéristique des mœurs du pays, se rapporte à un épisode de son histoire mythologique, à la sixième et à la plus célèbre incarnation de Vischnou dont voici la tradition : Pour je ne sais plus quelle cause Vischnou se trouva contraint par Naada, fils de Brahma (créateur), à descendre sur terre sous la forme humaine;

Digitized by Google

il naquit en conséquence, sous le nom de Rama, de la femme du roi de Siam. A l'âge de quinze ans il quitta la demeure paternelle, accompagné de sa femme Seeta et de son frère Lukmann, passa le Gange et se mit à prêcher dans tout l'Hindoustan la doctrine de la transmigration des âmes. Dans le cours de ses voyages, Ravana ou Ravanou, alors roi de l'île de Ceylan, trouva moyen de lui enlever sa femme Seeta, et ce ne fut qu'après de longs combats et un long siége tout à fait homérique, écho défiguré de l'Iliade et de l'Odyssée, qu'il parvint à la reconquérir avec l'assistance d'une armée de singes commandée par un singe fameux nommé Hanouman.

Les cérémonies du Ramlaïla ne sont autre chose que la mise en scène de ce drame religieux : c'est une occasion avidement saisie de se livrer à ces plaisirs et à ces spectacles pour lesquels tous les Asiatiques éprouvent un besoin d'enfant. Comme c'est toujours la même répétition dans toutes les localités, il me suffira de décrire cette fête telle que je l'ai vue à Hyderabad pour en donner une idée exacte à mes lecteurs.

Les préparatifs occupent plusieurs semaines, durant lesquelles les cipayes travaillent sans relâche à construire, dans la grande plaine qui s'étend entre le village d'Alwall et Bolarum, une espèce de fort que Rama et Lukmann devront assiéger.

Vers le premier du mois, on voit s'élever successivement dans cette enceinte plusieurs idoles colossales environnées de figures bizarres, de chevaux et d'éléphants construits en terre glaise et en paille, et creux de manière à pouvoir y introduire de la poudre. La plaine devient alors le théâtre d'une petite guerre qui continue pendant plusieurs jours avec des explosions continuelles de pé-

Digitized by Google

tards, les sons effrayants de ces terribles trompes dont nous avons déjà parlé, les tamtams, les naobuts, qui ne discontinuent ni jour ni nuit. Chaque jour, vers le coucher du soleil, arrive, traînée sur d'énormes roues par toute la population hindoue des trois cantonnements, quelque nouvelle divinité qui vient joindre l'une ou l'autre armée. Le sabbat va toujours croissant, lorsque enfin Ravanou paraît en personne, sous la forme d'un géant monstrueux de trente à quarante pieds de hauteur, construit de la même façon que les autres divinités, mais contenant intérieurement un système compliqué de feu d'artifice. J'ignore combien de têtes la mythologie accorde légitimement à ce monstre; je lui en ai vu généralement huit ou neuf, tout ce que l'imagination et les mains de l'homme peuvent concevoir et exécuter de plus horrible. Il a aussi des bras et des mains à la volonté du statuaire, et chaque main brandit quelque arme plus ou moins redoutable ou fantastique. Des attaques furieuses sont dirigées incessamment contre lui par Rama et Lukmann, mais les assaillants sont constamment repoussés jusqu'au dernier jour de la fête, quand les deux frères, assistés par le général Hanouman et sa puissante armée de singes, doivent enlever le fort. Cette armée, composée de quelques centaines de masques, plus effroyables les uns que les autres, et porteurs de longues queues, cabriole, hurle, miaule, glapit comme autant de démons. Ils sont aussi repoussés à plusieurs reprises, mais enfin la journée est à eux. Au plus fort de la fusillade, le feu se communique au géant principal, Ravanou, qui saute en l'air avec une explosion épouvantable. Tel est à peu près le programme des représentations qui se renouvellent chaque année exactement de la même manière. On ne se fait

Digitized by Google

pas une idée de la foule que ce spectacle attire en plein air, surtout le dernier jour et la dernière nuit, celle du 8 au 9 octobre, qui est terminée par un feu d'artifice vraiment magnifique.

Monté sur un éléphant, j'accompagnais une de mes sœurs qui avait voulu assister à ce spectacle. On eût dit un vaste camp de cent mille Bohémiens. Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que tentes, que banderoles, que hacquereys et voitures de toutes espèces, que groupes aux mille couleurs, aux mille costumes, aux armes de toutes les époques, la lance, le bouclier, la cotte de mailles, le fusil à mèche, le tromblon. Tout ce monde s'agite, gesticule, rit, fume, chante et crie. C'est une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux. Nous ne pouvions avancer que lentement et avec peine, et quelquefois l'éléphant enlevait doucement avec sa trompe ceux qu'il aurait dû inévitablement écraser.

Le soleil était couché depuis longtemps quand nous atteignîmes la position qui avait été réservée aux Européens pour la vue du dernier épisode du drame. Une fusillade très-vive était déjà engagée et dura encore plusieurs heures, en augmentant toujours d'intensité. L'armée de Ravanou, ses chevaux, ses éléphants, sautent en l'air successivement, à la grande satisfaction de la multitude ; arrive enfin la catastrophe impatiemment attendue qui doit couronner la fête : un nombre prodigieux de feux d'artifice, les plus admirables du monde, s'échappent simultanément de tout le corps du géant ; ses têtes, ses bras, ses armes, retombent avec fracas dans toutes les directions, et, dans l'épaisse fumée qui enveloppe tous les objets et au milieu de laquelle le fort disparait, on ne distingue plus enfin que les effrayantes figures des

Digitized by Google

idoles rendues plus horribles encore par l'obscurité et les sombres lueurs qui les entourent : c'est une de ces scènes qui frappent vivement l'imagination, qu'il est impossible de décrire et qui cependant ne s'effacent jamais de la mémoire.

Le lendemain, Seeta, ainsi délivrée et représentée par une petite fille de sept ou huit ans, nouvellement mariée, est conduite en triomphe dans un superbe palanquin où elle est assise à côté de son mari. Ces pauvres petites créatures ont un rôle des plus fatigants à jouer ; peu s'en faut qu'elles ne soient étouffées par les nuages de poussière et de fumée qu'elles sont obligées d'aspirer pendant tant de jours.

L'année dans l'Inde ne suit pas les mêmes divisions atmosphériques que dans nos climats septentrionaux. On n'y reconnaît à proprement parler que trois saisons : la saison chaude, depuis le 1er février jusqu'au 15 juin ; celle des pluies jusqu'au 1er octobre ; enfin l'hiver, depuis le 1er octobre jusqu'au 1er février. Cette dernière saison, dans la latitude d'Hyderabad, est délicieuse. Les nuits sont souvent très-froides et accompagnées quelquefois d'une légère gelée blanche. On peut à cette époque sortir toute la journée, excepté peut-être de midi à deux heures. Il s'ensuit que c'est aussi le temps de l'année où l'on remarque le plus de mouvement dans la société, où l'on échange le plus de visites, je dirais presque que c'est la saison des plaisirs ; mais la mode ne fixe dans l'Inde aucune règle à cet égard. Ce qu'on appelle généralement les plaisirs, c'est-à-dire les bals, les réunions, les dîners, dépend ici de circonstances tout à fait accidentelles et sans liaison avec la saison de l'année, telles que l'arrivée, le passage ou le départ d'un régiment, une nouvelle im-

Digitized by Google

portation de jeunes Anglaises à marier dont on est pressé de disposer le plus vite possible avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur, et ainsi de suite des autres causes. Je me trouvais naturellement compris dans toutes les invitations que recevaient mes amis de Bolarum pour les réunions qui se donnaient à Secunderabad, vis-à-vis de laquelle nous étions dans les rapports du château à la ville. J'avoue cependant que, quel qu'en fût le motif, dîner, soirée ou bal, ces invitations avaient peu d'attraits pour moi. Les Anglais n'ont point d'expansion en société : ils semblent réserver leur esprit, comme leurs bonnes qualités, pour leur *home*, leur intérieur. Il faut toute la douce chaleur du foyer domestique pour fondre cette croûte de glace dont ils s'enveloppent dans le monde : dans la vie intime, en petit comité, vous les trouverez souvent bons et aimables, et dans leur cabinet, la plume à la main, brillants, touchants ou légers, mais ils ne savent point causer. Jamais ils ne se livreront en présence d'un étranger, si ce n'est quelquefois à table après la bouteille; mais ce sont alors généralement des individus à cerveaux creux, chez lesquels il n'y a rien à trouver. Vous les voyez toujours arrêtés par ce fléau de la vie anglaise, la mode, la crainte de manquer au fashionable, la servitude à toutes les coteries. En causant avec un Anglais, vous lirez souvent sur sa physionomie qu'il a une arrière-pensée, et qu'il ne l'exprimera point : c'est généralement sa meilleure, sa plus profonde, sa plus spirituelle ; il la garde pour son intime ami, pour sa femme, sa maîtresse, ou pour lui-même, mais rarement il en fait hommage à la société. Les respects, les distinctions flatteuses que l'on montre en France au mérite personnel, quelle que soit son enveloppe, prouvent qu'on en fait plus

Digitized by Google

de cas. Dans un salon anglais, au contraire, l'esprit et la saillie sont considérés presque comme de l'impertinence, au moins comme de la présomption, et ne reçoivent aucun encouragement. Il leur est surtout défendu de paraître s'ils ne se cachent pas sous un habit de drap fin et sous du beau linge blanc. « Aux jeunes gens, dit Jacquemont, nous témoignons de la bienveillance, surtout quand ils sont modestes. » Les jeunes Anglais n'en ont pas besoin, car ils ont le pas sur les vieillards ; il est vrai qu'ils sont hommes plutôt que chez nous; ils le deviennent sans noviciat, sans apprentissage : « de là l'air de roideur déplaisant d'un grand nombre d'entre eux : au lieu de se livrer à l'aimable gaieté de leur âge, ils songent à avoir l'air mâle et grave; il n'y a pas de naturel en eux, ils jouent toujours un rôle, et un rôle assez plat et fort peu aimable. » Après un grand dîner, chacun des convives que je rencontrais ne manquait pas de se plaindre à moi de l'ennui et de la froideur de la veille, tandis qu'il a contribué lui-même à cet ennui et y contribuera encore à la prochaine occasion, par cette morgue et cette affectation de réserve dont il ne veut pas être le premier à se départir.

Quant aux femmes avec lesquelles il faut dîner ou causer, rien de plus niais ou de plus médisant que la conversation à laquelle on se trouve condamné. Ce n'est pas qu'elles manquent d'esprit ou de capacité, elles sont même généralement plus instruites que les nôtres; mais c'est encore cette détestable mode qui vous force à les voir au travers d'un prisme odieux.

Une dame anglaise s'exposerait en s'avouant capable de causer de choses sérieuses avec un homme de mérite, à passer pour savante, *blue stocking*, la plus grosse de

Digitized by Google

toutes les injures. Elle devra paraître offensée si vous lui parlez politique ou littérature un peu sérieuse; mais elle se livrera à toute son éloquence et ne tarira pas s'il s'agit de détails de nourriture, de sevrage ou de médicamentation des enfants, ou mieux encore de déchirer la réputation de ses voisines. La position des jeunes filles est plus déplorable encore. Elles ont à choisir entre deux rôles. C'est ou l'affectation d'une innocence impossible, surtout avec les Bibles non châtiées qu'on leur met dès l'enfance entre les mains, ou le laisser aller le plus agaçant, le plus déréglé (*romping*). Les unes paraîtront étonnées de tout, auront pour toute réponse un éternel *Oh! dear me* (oh! en vérité!); les autres se jetteront à la tête de tous les hommes, prodiguant les éclats de voix et le gros rire de mauvais ton : deux extrêmes qu'on se hâte avec raison de fuir au plus vite. La pruderie des unes est insipide et le dévergondage des autres fait craindre de se laisser enchaîner malgré soi et avant d'avoir eu le temps de la réflexion.

C'est une histoire tragi-comique à suivre dans son développement que cette carrière de la jeune Anglaise dans l'Inde. Elle végète en Angleterre, sans dot, sans alliances et sans beauté, par conséquent sans espoir d'un établissement; heureusement on lui découvre à Madras ou à Calcutta une tante, une cousine ou une amie de sa famille qui veut bien s'en charger temporairement, et on l'embarque au sortir de pension, pleine de santé, d'espérance et de gaieté, pour un voyage de découverte, en quête d'un mari. Certes il ne sera pas difficile à trouver, elle n'aura que l'embarras du choix, du vieux au jeune, du militaire au civil, du noble au roturier, depuis le vieux général avec ses attaques bilieuses périodiques et sa face de parche-

Digitized by Google

min qui n'a pas transpiré une fois depuis dix ans, parce que le soleil a déjà tout pompé, jusqu'au jeune enseigne à figure rose et blanche qui la dévore des yeux, tandis qu'il essuie les grosses gouttes qui roulent sur son front. Elle est à peine débarquée, que dès la première quinzaine elle est accablée de demandes et d'offres de mariage.

La pauvre jeune fille est tellement étourdie de toutes les flatteries qui bourdonnent à ses oreilles, qu'à la fin sa pauvre petite tête, qui n'était pas naturellement des plus fortes, est complétement tournée. Elle commence à croire qu'elle possède réellement toutes les perfections qu'on lui attribue, et on lui répète si souvent qu'elle est un ange, qu'elle ne sait plus où arrêter ses prétentions en fait d'établissement. Sa tante lui prêche soir et matin qu'elle ne doit s'abaisser à danser avec aucun cavalier au-dessous du rang d'un *civilian* de premier calibre ou d'un officier supérieur à gros appointement, qui puisse lui apporter en mariage ces trois choses considérées dans l'Inde comme de première nécessité pour le bonheur de la vie conjugale : la théière en argent massif, le palanquin avec son jeu de porteurs pour les courses du jour, et le cabriolet pour sa promenade du soir. On lui fait ainsi refuser pendant quelques mois, par une ambition outrée, des partis réellement très-avantageux, et qu'elle n'aurait pas même pu rêver en Angleterre, tandis qu'elle danse jusqu'à perdre haleine et jusqu'à ce que tous ses cheveux soient débouclés, pour attirer dans ses filets quelque vieux nabab à jambes de fuseaux, qui n'a plus une étincelle de chaleur dans toute sa momie, et dont l'esprit depuis vingt ans ne s'est concentré que sur des roupies.

Digitized by Google

La guerre d'escarmouches qu'elle fait à ce cœur desséché, quelquefois à deux ou trois à la fois, peut durer un an ou dix-huit mois. Alors il arrive de deux choses l'une ; ou elle réussit à le captiver, et l'épouse... pour s'en repentir aussitôt et finir par se sauver avec un amant, et plaider en divorce ; ou bien elle s'aperçoit que ce vieux stockfish se contente de jouer avec l'amorce sans vouloir mordre à l'hameçon. Mais cependant la charmante Mathilda devient chaque jour plus jaune, plus bilieuse, plus intéressante ; elle éprouve de temps en temps de petits élancements dans le côté qui indiquent que le foie est attaqué, et ses amis, qui commencent à s'inquiéter pour sa santé, recommandent un changement d'air immédiat dans l'intérieur du pays, à Hyderabad par exemple, déplacement dont le motif réel est d'essayer un nouveau marché où elle puisse encore trouver des acquéreurs. Les Anglais ont un proverbe trivial, mais énergique et vrai, pour exprimer que dans l'Inde les demoiselles à marier ne se conservent pas, et qu'à moins d'être enlevées de suite, c'est un objet qui n'est bientôt plus de défaite. Et puis c'est que les bons partis sont très-rares hors de la capitale ; tous les officiers supérieurs que l'on rencontre dans l'intérieur sont généralement mariés : la jeune miss devra donc se rabattre sur quelque capitaine : mais même les capitaines ne sont plus toujours prenables ; on commence à s'apercevoir qu'elle n'a plus de fraîcheur, et elle finira probablement, dans un moment de désespoir, par accepter quelque pauvre subalterne, malheureux dans son avancement, lieutenant depuis peut-être vingt ans, criblé de dettes et perdu de santé, qui, n'ayant plus l'espoir de revoir son pays, veut du moins se donner quelques mo-

Digitized by Google

ments de bonheur, et croit y parvenir en prenant une femme; mais il ne s'est donné qu'un fardeau de plus, et ils ont fait tous deux une mauvaise spéculation. Ce n'est point, comme chez nous, une active et prudente ménagère qui l'aidera à liquider ses dettes, et élèvera patiemment avec lui l'édifice de leur petite fortune. C'est encore la mode (*the fashion*), ce mauvais génie qui intervient toujours pour gâter leur intérieur. Il n'est point décent ni convenable, dira-t-on, qu'une jeune dame européenne entre personnellement dans les détails du ménage ou qu'elle tienne elle-même les comptes de sa maison: son rôle doit se borner à emmailloter ses enfants et à recevoir des visiteurs, de sorte que son mari se verra obligé de prendre un domestique de plus, maître d'hôtel indigène, qui le volera comme dans un bois. Sa femme, obéissant à l'exemple de ses amies ou à ses propres instincts de coquetterie, le lancera plus éperdument que jamais dans la voie des dettes; et, quand enfin sonnera l'heure de son tardif avancement, il n'en pourra plus profiter, ses créanciers seuls y gagneront et il restera écrasé sous le même fardeau de misère.

Et pourtant, si tous deux étaient sages, s'ils consentaient à s'affranchir de l'odieuse tyrannie de la mode, cette vie de l'Inde, militaire et nomade, pourrait être bien agréable et bien poétique, si ce n'étaient la froideur et le prosaïsme anglais qui la réduisent à n'être que bizarre et originale. Les Anglais vantent sans cesse leur confortable; mais ce confort dont nous jouissons comme d'un luxe est devenu pour eux de première nécessité; ils se sont faits les esclaves de leurs habitudes. Aucune concession n'est faite aux circonstances ou aux lieux: même en voyage, les femmes n'en rabattent point d'un ruban

Digitized by Google

sur leur toilette. Changement de climat, changement de fortune, rien ne détermine un Anglais à retrancher sur son premier genre de vie. Il vivra comme il vivait auparavant ; ruiné, il s'endettera plutôt que de se résigner à être pauvre et à vivre pauvrement.

Pour en revenir à la saison d'hiver dans le pays d'Hyderabad, si vous avez aussi peu de goût que moi pour des bals et des réunions où chacun semble se tenir sur la défensive, si vous êtes artiste, antiquaire ou chasseur, partons ensemble pour une excursion dans le nord du Dekhan ; dans cette partie surtout du royaume d'Hyderabad, véritable oasis dans le désert, qui s'étend de Jaulnah le long des frontières du Kandeish jusqu'à Aurungabad et Ellora. Pour celui qui n'a pas visité ces régions magiques toute description serait froide et n'en pourrait donner aucune idée. Je suppose toutefois qu'on n'entreprendra le voyage que durant les mois délicieux de novembre, décembre et janvier : c'est alors qu'on traverse dans son immense étendue une campagne couverte des plus riches moissons, où l'orge, le maïs, le tabac, les gerbes gracieuses de la canne à sucre, rivalisent d'abondance. Quelquefois un champ de blé annonce une température plus douce ; la vigne étend aussi ses festons sur ce sol favorisé et fournit un fruit charnu et savoureux qui ressemble au raisin de Malaga, mais en trop petite quantité pour qu'on songe à en fabriquer du vin. Il est remplacé par un autre consolateur moins innocent des chagrins de l'humanité, qui annonce sa présence en éblouissant vos yeux : c'est le pavot dont la robe blanche ou pourprée s'étend sur de riches coteaux ; de longues gerbes couvrent les prairies et ondulent au souffle du vent comme les vagues de la mer. Enfin la

Digitized by Google

main du Créateur sème sur cet espace des massifs de bambous, de dattiers et de figuiers sauvages qui encadrent à chaque pas quelque tableau admirable.

Nous ne parlerons pas de la première partie de la route, qui n'offre qu'une désolante monotonie; nous la parcourrons au galop de nos chevaux. A cinq journées de marche, environ vingt-cinq lieues d'Hyderabad, on rencontre la ville de Bider, autrefois le siége d'une dynastie affghane de souverains du Dekhan, connue sous le nom de dynastie Bhamenie. Cette ville a environ deux lieues de circonférence, elle est bâtie sur un mamelon et a dû être très-forte, étant entourée d'un fossé profond creusé dans le rocher et défendue par de hautes murailles et des tours crénelées. Aujourd'hui tout cela tombe en ruines. Bider a une certaine célébrité pour les objets qu'elle fabrique avec un métal composé de cuivre et de zinc et incrusté d'argent; elle en exporte une énorme quantité dans toutes les parties de l'Inde. L'artiste trouvera aussi d'admirables sujets pour son pinceau dans les magnifiques tombeaux des environs de cette ville. C'est une remarque générale dans l'Hindoustan qu'aucun monument destiné à la réception des vivants n'est à comparer à ceux qu'on élève aux morts pour la grandeur massive, la perfection des détails et la richesse des matériaux. La forme de ces mausolées est presque toujours la même : c'est une galerie rectangulaire, élevée sur une plate-forme où l'on monte par un large escalier de granit, et couverte en terrasse avec une balustrade et une corniche richement moulées et fleuronnées en *chenam*. Cet admirable stuc est préparé avec des coquillages pulvérisés, et rivalise en dureté, en poli et en éclatante blancheur avec le marbre de Paros. Cette galerie est sup-

Digitized by Google

portée par des arcades à ogives et entoure une salle carrée sur laquelle s'élève un vaste dôme presque sphérique surmonté d'une très-petite flèche dorée. Au centre de cette salle, qui ne reçoit de jour que de la porte d'entrée, s'élève à un pied du sol un sarcophage très-simple de marbre noir, sur lequel est inscrit en relief, en caractères arabes, un éloge très-pompeux et très-métaphorique des vertus du défunt : des milliers de pigeons ramiers qui ont établi leurs nids dans les découpures des arabesques et les intervalles des balustres font continuellement entendre leur vol bruyant sous ces sombres arches, et ajoutent encore par leurs plaintifs roucoulements à la mélancolie de ces lieux.

A partir de Bider jusqu'aux eaux sacrées du Godavery s'étendent des steppes de prairies ondoyantes, véritable Eldorado du chasseur. C'est au milieu de cette végétation luxurieuse que paissent d'innombrables troupeaux de daims, de cerfs, de sangliers; c'est ici que bondit l'antilope, que le florican et l'outarde élèvent leur vol pesant, que des millions de cailles et de perdrix, la perdrix peinte surtout, la plus délicieuse de toutes, s'appellent tout le jour. Des nuées de sarcelles, de canards, d'oies sauvages, de hérons, de cormorans, s'abattent sur tous les étangs; chaque marais, chaque rizière fourmille de bécassines. Si vous suivez les bords ombragés d'un nullah (ruisseau raviné), du milieu des arbustes en fleur qui se balancent sur votre tête un vol bruyant se fait entendre : c'est le paon avec sa robe semée de pierreries qui vous annonce le voisinage d'un gibier non moins beau, mais plus dangereux, et vous avertit de couler une balle dans votre fusil. Effectivement, si vous regardez attentivement le sable du ruisseau dont vous suivez le

Digitized by Google

cours, vous y trouverez les traces distinctes, encore fraîches peut-être, et profondément marquées du roi des déserts. C'est une singulière coïncidence, mais elle est invariable, que, partout où vous trouvez le paon, le tigre n'est pas loin. Ils préfèrent sans doute les mêmes localités, et l'épais feuillage qui convient à l'oiseau sert à cacher son terrible voisin aux yeux de ses victimes jusqu'à la portée du bond fatal. Arrêtez-vous sur les bords charmants du Godavery, c'est le fleuve aux amoureuses légendes : vous y verrez des jeunes filles apporter des fleurs dans une feuille de bananier, la poser doucement sur l'eau du bord et la regarder fuir avec le courant. Elles attachent des craintes et des espérances superstitieuses au sort de leur offrande. Si la petite barque qui porte leurs amours chavire en peu d'instants, elles s'éloignent les yeux baignés de larmes ; si elle surnage jusqu'à perte de vue, elle reprennent le chemin du foyer maternel le pas léger et le cœur content. Qu'elles sont gracieuses, ces filles de l'Inde ! L'Écriture sainte nous représente les femmes allant chaque soir remplir l'amphore au puits commun ; cette coutume patriarcale existe encore dans tout l'Orient, mais surtout dans les campagnes ; et que de fois, au déclin d'un jour brûlant, assis sur les degrés du réservoir, ai-je oublié les heures en suivant du regard ces formes sveltes et élégantes, ce buste si parfaitement moulé, dont le doupettah, le vêtement des temps antiques qui retombe sur l'épaule gauche, ne vous dérobe que la moitié après avoir serré la taille frêle et les reins arrondis. En vérité la jeune Indienne dans son costume simple et primitif, comme l'oiseau dans son plumage, n'a rien à envier aux toilettes pompeuses et artificielles des grandes dames de nos salons.

Digitized by Google

En chassant tranquillement d'étape en étape il faut un mois pour arriver à Jaulnah, cantonnement de la division légère de l'armée auxiliaire anglaise dans le pays d'Hyderabad. Cette division est toujours considérée comme en campagne et maintenue sur le pied de guerre. Les tentes, les chameaux, les moyens de transport, sont toujours sous la main au grand complet : on est prêt à partir d'un moment à l'autre. Les lignes de ce camp sont tracées à une petite distance de l'ancienne ville fortifiée de Jaulnahpour, dont elles sont séparées par une petite rivière. Cette ville, avec un territoire d'environ quarante lieues carrées, fut cédée aux Anglais par les Mahrattes en 1803. Assez embarrassés de cette acquisition sur les frontières des sauvages tribus des Bheels, les Anglais l'abandonnèrent au Nizam en échange de certaines concessions où ils surent trouver leur avantage. Cependant il n'en resta pas moins nécessaire de garder un petit corps d'armée dans cet emplacement pour maintenir dans leur nid cet essaim de guêpes. La population entière des Bheels se livre au vol comme à une industrie : c'est leur profession avouée et ils y excellent. Pour traverser leur pays sans danger, le plus sage partt est de leur demander une escorte composée des voleurs eux-mêmes. En payant ainsi une espèce de taxe sur la propriété mobilière, on n'est point inquiété, car ils soni fidèles à leurs engagements; mais autrement il n'y a ni factionnaire ni gardien qui puisse vous protéger, l'attention et l'activité le plus soutenues ne vous soustrairont pas à leur adresse. Dans une tente il est impossible de ne pas être volé de tout ce qui s'y trouve, et les voleurs trouveront toujours moyen d'y entrer inaperçus. Ils rampent à terre dans les fossés, dans les sillons des

Digitized by Google

champs, imitent cent voix diverses, réparent en jetant le cri d'un chakal un mouvement maladroit qui aura causé quelque bruit, puis se taisent, et un autre à quelque distance imite le glapissement de l'animal dans le lointain. Ils tourmentent le sommeil par des bruits, des attouchements, et font prendre aux corps et à tous les membres la position qui convient à leur dessein. C'est ainsi qu'ils vous dépouilleront, sans interrompre votre sommeil, du drap même dont vous dormez enveloppé : ceci n'est point une plaisanterie, mais un fait. Les mouvements du Bheel sont ceux d'un serpent : dormez-vous dans votre tente avec un domestique couché en travers de chaque porte, le Bheel viendra s'accroupir en dehors, à l'ombre et dans un coin où il pourra entendre la respiration de chacun. Dès que l'Européen s'endort, il est sûr de son fait ; l'Asiatique ne résistera pas longtemps à l'attrait du sommeil. Le moment venu, il fait à l'endroit même où il se trouve une coupure verticale dans la toile de la tente, elle lui suffit pour s'introduire. Il passe comme un fantôme sans faire crier le moindre grain de sable. Il est parfaitement nu, et tout son corps est huilé ; un couteau-poignard est suspendu à son cou. Il se blottira près de votre couche, et avec un sang-froid et une dextérité incroyables pliera le drap en très-petits plis tout près du corps, de manière à occuper la moindre surface possible. Cela fait, il passe de l'autre côté et chatouille légèrement le dormeur, qu'il semble magnétiser, de manière qu'il se retire instinctivement et finit par se retourner en laissant le drap plié derrière lui. S'il se réveille et qu'il veuille saisir le voleur, il trouve un corps glissant qui lui échappe comme une anguille ; si pourtant il parvient à le saisir, malheur à lui, le poignard le

Digitized by Google

frappe au cœur, il tombe baigné dans son sang et l'assassin disparaît. Pour apprivoiser cette race indomptable, les Anglais ne reculent devant aucun sacrifice; ils prennent une partie de ces voleurs à leur solde, en leur donnant des officiers qui vont vivre parmi eux et qui, en se faisant personnellement aimer de leurs partisans, maintiennent une certaine discipline dans le pays. Mais la civilisation est l'ouvrage du temps, et les résultats ainsi obtenus sont lents, coûteux et jusqu'à présent fort peu perceptibles.

Sans nous aventurer dans ces régions sauvages, nous tournerons à gauche vers Aurungabad, Aurungabad la superbe, naguère si florissante. Cette cité, fondée par Aurungzeb, qui lui donna son nom, éclipsa pour un temps l'impériale Delhi, et fut, durant les dernières années du règne du conquérant, la capitale de son vaste empire. Mais les révolutions, plus encore que le temps, ont précipité sa ruine. Sa population se montait, en 1832, à tout au plus soixante mille âmes, et diminue de jour en jour. Les magnifiques palais et les nobles jardins de cette reine de l'empire Mogol s'écroulent en débris poudreux, font place à de tristes bruyères. Même le superbe monument élevé par Aurungzeb à la mémoire de sa fille sur le modèle du Tajmal obéit à la loi commune. Un des minarets de marbre chancelle déjà sur sa base; encore quelques années, et la hyène, le chakal, tous les animaux immondes qui fourmillent dans les montagnes voisines, feront entendre leurs glapissements sauvages parmi les cyprès du mausolée. Entre autres morceaux admirables, on distingue le palais du fondateur et la délicieuse mosquée du shah Sahib-Tukeah. C'est le même genre de construction que j'ai déjà plusieurs fois décrit, je ne veux donc plus

Digitized by Google

m'y arrêter ; mais, encadrée dans l'azur du ciel, sous le brillant soleil de l'Inde, cette délicieuse architecture moresque fait paraître bien froides les monotones lignes droites de la Grèce.

Aurungabad est un des cantonnements de l'armée du Nizam, dont on reconnaît les officiers à leur hospitalité, vertu souvent mise à l'épreuve dans cette station, à cause de sa position centrale à l'embranchement de toutes les routes joignant toutes les capitales, entre Calcutta, Bombay, Madras et Hyderabad ; aussi les voyageurs s'y succèdent rapidement.

On peut y voir, entre autres oiseaux de passage, des aventuriers fort nombreux dans les premiers temps de l'occupation anglaise, mais qui deviennent rares dans le midi de l'Inde, à mesure que cette occupation s'avance vers le Nord. Ce sont des individus travaillant pour leur propre compte ou celui du gouvernement ; des hommes qui ont passé des années sans voir une figure européenne, dont le long séjour parmi les Bheels et autres tribus féroces des bords du Tapti, de Nerbuddah, du Mahanuddy ou de l'Indus, a donné à leur extérieur quelque chose de presque aussi sauvage que les mœurs de leurs associés. On remarquera quelquefois un individu portant une barbe de plusieurs années, un costume qui conserve peu de traces de l'Europe, dont le teint a reçu la nuance du climat, et dont l'œil en a absorbé le feu. A l'épaisse moustache qui revêt sa lèvre supérieure, à l'expression calme, mais austère, énergique et caractérisée de ses traits, on a de la peine à prendre cet individu pour un Anglais ; il a plutôt quelque chose de l'Espagnol ou de l'Arabe. Son crâne, généralement chauve, est toujours large et superbe, les boucles épaisses de ses cheveux sont

Digitized by Google

légèrement argentées ; on peut lire sur son front les trois qualités essentielles, indispensables pour le rôle qu'il a choisi : *esprit d'entreprise, audace, politique profonde.* Il y a quelque chose de singulièrement attrayant dans la contemplation d'une pareille existence. Elle éveille dans notre âme un instinct héroïque, un sentiment de jalousie, un vague regret de n'avoir pas eu notre part dans quelque épisode de cette vie nomade, de ne pouvoir jeter les yeux en arrière sur une carrière si pleine de souvenirs ; quelle grandeur, quelle variété, quelles terreurs dans les scènes qui ont dû frapper ses yeux ! Quelle connaissance intime et profonde il doit avoir du cœur humain ! Par combien de dangers, d'émotions, d'aventures et de catastrophes il a dû passer ! Et puis l'on se demande naturellement comment se terminera cette existence ! Par des récompenses et des honneurs décernés par sa patrie reconnaissante, ou par le martyre ? Que sa fin sera peut-être malheureuse ! Reverra-t-il l'humble toit de son père, ou succombera-t-il loin des siens sous le poignard ou le poison ? C'est le pionnier de la grandeur anglaise. C'est un Pottinger, c'est un Stoddart, un Conolly, c'est un Alexandre Burns ! nouveaux Colombs à la découverte de nouveaux mondes, ouvrant péniblement de nouveaux sentiers à l'industrie, de nouveaux débouchés au commerce de leur patrie ; instruments qu'un gouvernement habile et généreux saura toujours produire, en présentant au patriotisme ces deux palmes, la fortune et la gloire au bout de la carrière.

Un peu plus loin, sur cette même route, se présente la célèbre forteresse de Dowlutabad (le séjour des richesses), ainsi nommée sans doute parce que les tyrans du pays s'en servaient comme d'un coffre-fort pour y entas-

Digitized by Google

ser les dépouilles des peuples, et dont la citadelle, élevée sur un pic au milieu de la plaine, ressemble à une ruche de cinq cents pieds de hauteur. Imaginez un cône parfait, dont les pentes inférieures ont été escarpées de manière à former une première muraille inattaquable de huit cents pieds d'élévation perpendiculaire. Un pont-levis jeté à travers le fossé conduit à une ouverture pratiquée dans cette escarpe : c'est l'entrée d'une galerie taillée dans le granit, qui n'admet qu'une personne à la fois et où l'on ne peut avancer que courbé. Cette galerie traverse d'abord une place d'armes ou corps de garde voûté qui n'est éclairé que par des torches. En sortant de là, elle monte encore environ deux cents mètres pour aboutir à une seconde chambre d'où la seule issue du côté du fort est une trappe dans la voûte qui sert de plafond ; cette trappe est défendue par un grillage en fer, préparé de manière à pouvoir être couvert en cas de danger d'un bûcher enflammé, pour lequel la galerie elle-même servirait de ventilateur et moyennant lequel la position des assaillants, s'ils étaient parvenus jusque-là, ne serait plus tenable. Quand enfin on a quitté le souterrain pour la clarté du jour, il reste encore, avant d'atteindre la citadelle qui couronne le cône, une rampe longue et étroite, commandée par des feux croisés et serpentant péniblement entre des ravins taillés à pic dans toutes les pentes à droite et à gauche, et qui servent de réservoirs pour abreuver la garnison. Une pareille forteresse devrait être imprenable, et pourtant elle a constamment changé de mains presque sans coup férir. Il est remarquable que, dans l'histoire de l'Inde, ce sont de chétifs remparts de boue, Arcot et Bhurtpour, par exemple, comme aujourd'hui Delhi, qui ont supporté les plus longs siéges. Le

Digitized by Google

Nizam, qui n'aurait jamais le courage de se jeter dans Dowlutabad et d'y relever son drapeau, tient cependant beaucoup à sa forteresse. Il faut sa permission spéciale pour être admis à la visiter. Toutefois la garnison compte à peine une centaine d'hommes et la place est tout à fait désarmée. Le seul canon qui s'y trouve est une énorme pièce laissée par Aurungzeb, aujourd'hui tout oxydée et dégradée, qui éclaterait certainement à la première décharge, mais dont on raconte force légendes. On prétend, par exemple, qu'elle pouvait envoyer son boulet de pierre ou de fonte jusqu'à Aurungabad, une distance de neuf milles, environ trois lieues. Moyennant un houkoum ou laisser passer du ministre, que nous remîmes au Kelladar ou commandant, il nous reçut avec force salâms, et nous présenta à notre départ un panier des plus magnifiques raisins que j'aie jamais goûtés, le produit spécial de cette localité, et qu'on exporte dans toutes les parties de l'Inde, à plus de cent lieues à la ronde.

Enfin, la dernière chose à voir et ce qui doit être le but principal de votre pèlerinage, ce sont les temples souterrains d'Ellora. Une route pavée qui, à partir d'Aurungabad, pendant l'espace de plusieurs lieues remonte constamment une pente rapidement inclinée, débouche sur un plateau où se trouve le village de Rozah précisément en ligne perpendiculaire au-dessus de ces fameuses excavations qu'on a justement considérées comme une des premières merveilles du monde. Bien qu'on soit pressé d'y arriver, il faut cependant jeter un regard en passant sur la tombe d'Aurungzeb à Rozah. Une dalle de marbre toute simple, près de laquelle quelques fakirs se relèvent alternativement pour prier, voilà tout ce qui reste aujourd'hui pour honorer la mémoire du conqué-

Digitized by Google

rant de l'Inde, de celui qui éleva tant de palais et renversa tant d'empires. A quelques pas plus loin, le bungalo du voyageur s'avance sur le bord même du précipice dont on a creusé les flancs, et les vastes plaines du Kandeish se déroulent au pied du péristyle jusqu'aux limites de l'horizon.

Enfin, nous voici en présence de ces créations gigantesques que tant de plumes ont vainement essayé de décrire et qu'on a peine à attribuer à la main et au génie de l'homme, tant il semble petit à côté de son ouvrage. Les émotions de Bruce, dit le voyageur anglais Seeley, en découvrant pour la première fois les sources du Nil, ne furent pas plus vives ou plus tumultueuses que les miennes en me trouvant soudainement dans les temples d'Ellora. Je plongeai à la fois, de toutes les facultés de mon âme, dans les sublimes merveilles de ces œuvres immortelles; mais il est tout à fait impossible de décrire les sentiments d'admiration et de stupeur sous lesquels on succombe à la première vue. L'œil est ébloui, le cerveau est ébranlé, la raison chancelle. Telle est l'étonnante variété d'objets intéressants qui surgissent à la fois de toutes parts, que la première impression est un mélange d'effroi, d'étonnement et de joie au premier abord pénible, et il faut un long temps avant que ces émotions soient suffisamment calmées pour contempler avec une attention réfléchie les prodiges qui vous environnent. La tranquillité, le silence de mort qui règnent ici, la solitude des plaines environnantes, la beauté romantique du paysage, cette montagne elle-même percée à jours de toutes parts, tout tend à communiquer à l'esprit du voyageur des sensations tout à fait neuves, bien différentes de ce qu'il a pu éprouver à la vue des plus ma-

Digitized by Google

gnifiques édifices placés au milieu de l'activité humaine. Tout en ces lieux dispose à la contemplation, et chaque objet qui vous entoure reporte l'âme vers une époque éloignée et vers des populations puissantes, parvenues au plus haut degré de civilisation quand les indigènes de notre Europe vivaient encore à l'état de nature dans les forêts et les déserts.

Imaginez la surprise qui vous inonde comme un rayon lumineux, quand on découvre tout à coup dans le sein même de la terre, au débouché d'une profonde caverne, un temple colossal taillé dans le roc vif, se dressant fièrement sur son lit natal et s'épanouissant dans le ciel, détaché de la montagne qui l'a enfanté par une esplanade ou polygone mesurant sur chaque côté deux cent cinquante pieds de long sur cent cinquante de large. Le bloc ainsi isolé n'a pas moins de cinq cents pieds de circonférence, et s'élève d'un seul morceau, à cent pieds au-dessus de sa base, sur une longueur de cent quarante-cinq pieds et une largeur de soixante-deux. Il est aussi admirable dans ses détails que dans sa masse : les sculptures innombrables d'hommes et d'animaux, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, les vastes salles aux parois luisantes et polies, tout y respire le goût le plus exquis; et, chose inconcevable, rien n'y manque, malgré le temps et les hommes également destructeurs, les escaliers jusqu'aux galeries supérieures, les portes, les fenêtres, les arcades, tout s'y retrouve, tout est parfait.

Cependant le génie du sculpteur ne s'est pas épuisé dans un seul effort : trois étages de galeries souterraines découpent encore la ceinture de granit qui entoure l'esplanade que nous venons de décrire, pénètrent le rocher

Digitized by Google

pendant près de deux lieues de chemin, et offrent tout un panthéon de divinités indiennes. C'est au centre de cette cour, en face de cette triple galerie où quarante-deux figures gigantesques de la mythologie hindoue lui forment comme une garde d'honneur, que le temple de Koylas repose majestueusement sur sa base éternelle, rocher qui s'est un jour animé dans des temps que l'histoire ne peut atteindre, et qu'aucune autre relique d'antiquité dans ce monde n'a jamais surpassé ou égalé.

Digitized by Google

CHAPITRE X

La saison des chaleurs; celle des pluies. — Fêtes religieuses; la Dourgah-Poujah, le Mohorrum.

Après avoir consacré une semaine ou deux à errer parmi ces vestiges des géants des premiers âges, hâtons-nous de revenir sur nos pas. Le soleil n'est plus une divinité bienfaisante, c'est Apollon exterminateur. Cherchons au plus tôt un abri contre cet implacable ciel sous les beaux ombrages de Bolarum, sous ses bananiers, sous ses cyprès, et surtout au pied de ses gracieux cassuarinas, dont le léger feuillage agité par le vent laisse échapper des sons plaintifs et doux comme le murmure de la mer sur la grève. Mais l'élément dévorant nous poursuivra bientôt jusque dans cet asile. Viennent ensuite trois mois où la vie est un fardeau, où l'étude n'a plus de charmes, et l'indolence n'a plus de rêves, où la conversation est un effort et la solitude insupportable. On dirait que le monde est en feu. On n'a plus qu'un seul

Digitized by Google

instinct, un désir égoïste de se soustraire personnellement à l'incendie de toute la nature. C'est un sauve qui peut général; on n'aime plus son livre, ni ses amis, ni sa femme, on ne ferait pas un pas au dehors pour sauver son enfant. Les sensations qu'on éprouve sont comme si tout le sang se portait à la tête; vous voyez les gens les plus raisonnables s'appliquer aux tempes des sangsues, par amusement, par jouissance; c'est comme une envie de femme en couches à laquelle ils ne sauraient résister. La respiration est courte et haletante. Quand on se lève le matin, c'est une fatigue et une langueur générale de tout le système, les membres, les reins surtout, succombent sous le poids du corps. On sent, avant tout, le besoin d'échapper à ces flots de lumière qui calcinent les yeux et dévorent le cerveau : il faut dès lors se condamner à une obscurité complète : les maisons des Européens ne s'ouvrent que la nuit; dès que le soleil se lève, on les ferme exactement. Devant les fenêtres exposées au vent, devant chaque porte où l'on peut créer un courant d'air, sont tendues des tatties, espèce de paillassons très-grossiers, très-peu serrés, faits avec la racine du vêtyver; ils sont montés sur de légers cadres de bambous qui s'adaptent exactement à la largeur de l'ouverture. De chaque côté sont placés de grands vaisseaux de terre, dans lesquels le behishti ou porteur d'eau vient incessamment vider son outre remplie au puits voisin. Deux ou trois béarers ou boyhîs, nus jusqu'au langouti, noirs et luisants comme du jais, ruisselants de sueur et d'eau, se tiennent en dehors et aspergent les tatties à chaque instant. L'air qui passe au travers de ces tissus pour entrer dans les appartements, vaporisant incessamment l'eau qui s'égoutte le long des racines, se re-

Digitized by Google

froidit beaucoup et apporte, avec la fraîcheur qu'il enlève, l'agréable parfum de vétyver.

Chacun dans son appartement fait faire du vent tout le jour au-dessus de sa tête, avec l'air frais ainsi introduit, moyennant un punkah, énorme et massif écran suspendu au plafond, et qu'un serviteur met en branle. « Ce vent prévient la sueur ou l'enlève à mesure qu'elle se forme ; il s'adoucit souvent en un zéphyr insensible : si vous êtes occupé à lire, à écrire, vous continuez quelque temps votre besogne, mais distrait, le front couvert de sueur, agité par un sentiment de gêne qui bientôt vous fait quitter le livre ou la plume ; vous regardez autour de vous, le punkah pend immobile, le bahi tient encore le cordon qui le tire, mais c'est qu'il l'a attaché à sa main. Il s'est doucement coulé à terre, accroupi, il sommeille et vous brûlez. Une énergique interjection le réveille en sursaut ; l'homme se lève à l'instant et tire le punkah de toute sa force... vous éprouvez un sentiment d'aise et de fraîcheur[1]. » C'est comme le passage d'un accès de fièvre au bien-être dans une maladie intermittente. On dort la nuit les fenêtres ouvertes et à peu près nu, sur les draps, non dessous ; mais le moustiquaire de gaze tendu autour de votre lit arrête l'impétuosité du courant d'air qui balaye la chambre. Il est des nuits d'un calme si profond, que pas une feuille du jasmin qui rampe en festons sur vos fenêtres ne tremble sur sa branche, que le moustiquaire retombe autour de vous en plis roides et immobiles comme la draperie sculptée d'un tombeau ; nuits d'oppression haletante où l'air semble manquer au jeu des poumons. Il faut alors, pour obtenir un moment de repos, que le

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

punkah oscille sur votre corps nu durant la nuit entière. Dans ce cas, la corde de l'écran devra s'ajuster exactement à une ouverture dans le rideau, traverser la muraille et aller aboutir dans la chambre voisine à la main d'un domestique, qui devra veiller pour que son maître dorme. Ce calme suffocant est l'apogée et la fin des chaleurs : c'est en général le premier avant-coureur de l'époque des pluies. Le tonnerre se fait déjà entendre au loin par intervalles, le soleil se couche dans un lit de nuages et des éclairs illuminent chaque soir tous les points de l'horizon. Avec la fin de mai arrivent les premiers orages, courts, mais d'une violence extrême. La pluie, pendant une demi-heure, tombe par torrents ; au bout de quelques jours sa durée augmente, et vers la mi-juin elle règne exclusivement ; s'il ne pleut pas, le ciel du moins se couvre tous les jours d'un rideau épais et menaçant. Il pleut quelquefois, surtout au mois de juillet, pendant trente et quarante heures consécutives, et ce n'est point en traits fins, brisés et presque imperceptibles comme dans nos climats, c'est généralement en lignes droites, parallèles, et souvent comme une nappe d'eau qui descend à la fois avec la fureur et l'impétuosité d'une cascade[1].

Les chétives masures d'argile des malheureux natifs se détrempent sous cette avalanche continue, leurs toits s'écroulent et les ensevelissent, ou bien ils se trouvent exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère et périssent en grand nombre. C'est l'époque d'une immense misère, qui n'épargne pas même les riches et les conqué-

[1] Dans les environs de Delhi, en raison de la latitude plus élevée, les pluies ne commencent que dans les premiers jours de juillet.

Digitized by Google

rants; les reptiles les plus odieux, inondés dans leurs gîtes, s'élancent à la surface de la terre et cherchent un abri parmi les habitations des hommes. De nombreuses variétés de couleuvres, de mille-pattes, de scorpions, remontent vos escaliers, envahissent vos demeures et s'introduisent dans tous les appartements. Il est impossible de faire un pas dans sa chambre la nuit, sans lumière, sans s'exposer à une morsure qui peut être mortelle. Il faut se défier de tout ce que l'on touche; un dard cruel peut vous assassiner au fond d'une botte ou dans la manche d'un habit. C'est pour quelque temps une vie d'alarmes et de contacts immondes; mais ces ennuis ne sont point de longue durée: la mousson tire déjà à sa fin avec le mois d'août et expire dans les premiers jours de septembre. Les cinq mois qui vont suivre, jusqu'au commencement de février, sont délicieux et font oublier ceux qui précèdent : il y a du bonheur dans la simple existence, l'air est si frais et la nature si belle!

Avec ces beaux jours reviennent les grandes fêtes du printemps, où le pauvre Hindou oublie tous ses maux dans l'ardeur avec laquelle il se livre, soit au mysticisme, soit au plaisir. La plus extraordinaire de ces fêtes est la Dourgah-Poujah, en l'honneur de la cruelle Kali, la déesse du meurtre et du libertinage, qui se plaît aux souffrances des hommes. C'est dans ces moments que le caractère de l'Hindou devient tout à fait inexplicable : c'est un contraste continuel des phénomènes les plus contradictoires. L'homme qui fuira à toutes jambes devant un coup de fouet, qui ne saura que baisser la tête et jeter des cris si un Européen lève la main sur lui, parfaitement préparé à une mort affreuse, aura de l'impassibilité pour se faire écraser sous le char de Jagarnath. Sans au-

Digitized by Google

cune exaltation morale, pour une somme modique, il se fera mettre à la torture, et il souffrira avec une incroyable indifférence des souffrances atroces. Dans quel autre pays trouverez-vous des malheureux qui, pour une récompense médiocre, se feront tournoyer en l'air avec vitesse, suspendus à une corde par deux crochets aigus de fer, passés comme des hameçons dans les chairs du dos? C'est pourtant ce que l'on voit chaque année à la fête de la Dourgah. Il n'est pas une ville, quelque petite qu'elle soit, qui ne voie s'élever ces cruels mâts de cocagne, où l'on ne trouve des gens de bonne volonté pour se soumettre à ces supplices, payés par des hommes riches et hypocrites qui prétendent faire leur salut par la mortification de la chair d'autrui, et ils les subissent sans proférer une plainte, quelques-uns en chantant. Guéris de leurs blessures, on les voit s'y soumettre de nouveau l'année suivante. Cependant ce ne sont pas des martyrs; ils ne jouissent pas dans leur supplice de la perspective des béatitudes célestes, ils savent très-bien que leur récompense se bornera à une centaine de roupies (250 fr.).

Dans tout ceci nous n'avons encore parlé que des fêtes indiennes. Les musulmans ont aussi les leurs, beaucoup moins horribles, sans doute, et fondées sur une religion plus élevée et plus pure, mais toujours plus ou moins imprégnées (par le contact avec les races hindoues) de la couleur et de la bizarrerie locales. Je me contenterai de décrire une de ces fêtes qui se présente précisément à l'époque de l'année où je suis arrivé dans ces mémoires; c'est celle qu'on appelle le Mohorrum, célébrée le 8 août par les shiahs ou musulmans de la secte d'Aly. Pour comprendre le drame religieux dont elle est la représentation, il faut savoir qu'à la mort de Mahomet le

Digitized by Google

khalifat ou droit de succession à la souveraineté des croyants demeura incertain et fut disputé par quatre concurrents.

1° Aly, gendre du prophète, mari de sa fille unique Fetimah ; 2° Aboubeker, son beau-père et son ami, père d'Aysha, sa plus jeune femme ; 3° Othman, son secrétaire ; 4° Omar, un de ses partisans les plus distingués.

Après quelques difficultés, Aboubeker succéda au prophète comme premier khalife, et mourut naturellement.

Après lui, la couronne passa à Omar, puis à Othman ; tous deux moururent assassinés.

Enfin Aly n'arriva au trône que le quatrième.

Ce fut cet ordre de succession qui amena le fameux schisme entre les sounnies et les shiahs. La différence de leurs opinions consiste en ce que les sounnies considèrent les quatre premiers khalifes comme également légitimes, tandis que les shiahs regardent Aboubeker, Omar et Othman comme autant d'usurpateurs, et Aly, le neveu et le gendre du prophète, comme le seul khalife approuvé de Dieu.

A l'époque de la mort d'Othman, un nouveau concurrent avait eu l'idée de se présenter ; mais, redoutant l'ascendant et la valeur d'Aly, il avait ajourné ses desseins : c'était Moaviah, l'un des lieutenants du prophète. Il avait reçu d'Omar, le deuxième khalife, le gouvernement de Damas, qu'il avait administré comme lieutenant et comme chef indépendant pendant plus de quarante ans, lorsque la mort d'Aly vint offrir à son ambition une occasion qu'il avait constamment et patiemment attendue pendant toute sa longue carrière, de s'emparer de la royauté et de la rendre héréditaire dans sa famille. Les

Digitized by Google

circonstances le favorisèrent : Aly avait laissé plusieurs fils, dont les deux aînés étaient Hassan et Houssein. Le plus âgé, Hassan, se trouva d'un caractère trop faible ou trop grand pour ambitionner un trône. Moaviah commença donc par négocier son abdication et n'eut pas de peine à lui persuader de renoncer volontairement à la succession pour se retirer dans une humble cellule près du tombeau de son grand-père. Houssein, le second frère, étant d'ailleurs trop jeune pour opposer un obstacle à son ambition, le khalifat tomba entre les mains de Moaviah, qui le laissa en mourant à son fils Yezid. Cependant Houssein avait crû en âge et s'était fait généralement chérir pour sa piété et sa bravoure. Devenu à son tour chef de la famille, il voulut soutenir ses droits contre Yezid. Des amis imprudents lui persuadèrent qu'il n'avait qu'à se présenter pour qu'un soulèvement général éclatât en sa faveur ; on lui envoya même une liste des familles qui n'attendaient que ce moment pour se réunir à sa cause.

Sur ces informations que l'événement ne justifia nullement, Houssein quitta Médine pour s'aventurer sur les frontières d'Irâk, suivi d'une escorte très-peu nombreuse, composée principalement de femmes et d'enfants, parmi lesquels se trouvait sa sœur Fatime. Il paraît que le plan n'était pas mûr, ou que Houssein fut trahi par le parti qui l'avait appelé, car il se trouva soudainement enveloppé dans les plaines de Kerbelah par un corps de cinq mille cavaliers arabes.

La suite de Houssein ne se composait que de trente-deux cavaliers et de quarante fantassins. Voyant l'inégalité de la lutte, il fit auprès des siens les plus vives instances pour les engager à l'abandonner et à chercher

Digitized by Google

leur salut dans la fuite; mais cette petite troupe généreuse refusa jusqu'au dernier et se pressa autour de lui, dévouée au plus noble martyre. Protégés par une tranchée profonde qu'ils avaient creusée et remplie suivant l'usage arabe de bois enflammé, les fatimites firent une résistance désespérée. Les assaillants, ne pouvant les vaincre corps à corps, s'éloignèrent pour les écraser de loin d'une grêle de flèches sous laquelle tous les compagnons d'Houssein succombèrent successivement. Resté le dernier et couvert de blessures, Houssein, sanglant et épuisé, alla s'asseoir à l'entrée de sa tente, où il fut massacré entre les bras de sa sœur Fatime.

L'époque de cette mort, selon l'ère musulmane, correspond au 8 août, et c'est l'anniversaire de ce jour que toutes les sectes célèbrent par la fête du Mohorrum, à laquelle on se prépare par le jeûne le plus austère. Ce jeûne est de plusieurs jours, et ses effets sont bientôt sensibles sur les traits amaigris et les figures allongées de la population qui vous environne, et même des serviteurs dans vos maisons.

Pendant sa durée, de petites échoppes s'élèvent sur le bord des routes et à chaque coin de rue ; c'est ici que le riche distribue de sa propre main aux pauvres et offre aux voyageurs le sorbet, boisson fraîche et non fermentée, qu'il a fait préparer pour étancher leur soif dans ces jours de pénible abstinence.

Le soir du dernier jour, on remarque un mouvement extraordinaire : il s'agit de porter en procession les tazis ou cénotaphes représentant les tombeaux de Hassan et de Houssein. Tous les fidèles shiahs doivent y assister, et les autres classes de musulmans s'y présentent aussi dans leurs costumes héréditaires et distinctifs. Les plus

Digitized by Google

riches suivent la procession sur leurs chameaux ou leurs éléphants ; une musique nombreuse marche en tête, et les cris répétés de Hassan, Houssein, sortent incessamment de toutes les bouches avec l'accent le plus lamentable. Les larmes roulent dans tous les yeux et tous semblent plongés dans la douleur la plus profonde. De distance en distance, sur les places publiques, dans les carrefours, dans les cours des principales maisons, partout où il y a de l'espace, on a creusé des tranchées circulaires remplies de feu; elles sont comme autant de reposoirs où la procession devra s'arrêter : un prêtre se détache de la foule et commence le récit de la mort d'Houssein en faisant l'énumération de toutes ses blessures avec un crescendo d'affliction et de désespoir. C'est alternativement un récitatif et un chant; son action est violente comme son accent. L'assistance répond par des cris et des gémissements arrachés par chaque nouvelle blessure d'Houssein, cris singuliers qui affectent d'imiter ceux de la lâcheté et de la détresse, ceux qu'arrache la souffrance physique, ainsi que les derniers soupirs du héros expirant. Le prêtre se frappe la poitrine; il est imité par tous les assistants qui répètent en chœur ses paroles, et l'on n'entend plus que le cri incessant de Houssein ! Houssein ! auquel le bruit des coups répond en mesure.

Cependant le bas peuple s'est organisé en diverses bandes qui commencent un véritable exercice gymnastique, frappant furieusement leurs poitrines nues, et sautant lourdement en cadence autour des tranchées remplies de feu ; la lueur des flammes fait ressortir tous les mouvements de leurs corps bronzés ; on dirait des diables se démenant en enfer. L'excitation religieuse s'é-

Digitized by Google

lève souvent au point que les shiahs, voyant dans les sounnies qu'ils rencontrent les assassins du pieux martyr, tombent sur eux avec fureur, et le sang est quelquefois versé. Cette fête est ainsi toujours un moment de crise qui tient éveillée toute l'attention du gouvernement, d'autant plus que c'est aussi un moment de fanatisme religieux et d'hostilité contre toute espèce d'infidèles, et plus particulièrement contre les chrétiens, moment par conséquent très-favorable à l'explosion d'une conspiration contre l'autorité britannique.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Nomination de l'auteur au grade d'enseigne dans le 55e régiment de Sa Majesté Britannique. — Départ d'Hyderabad. — La forteresse et les mines de Golconde. — Voyage de Bellary.

Au mois d'avril 1832, il m'avait été accordé d'acheter, au prix de 11,000 francs, une sous-lieutenance dans le 55e régiment d'infanterie de ligne de l'armée anglaise, alors en garnison à Bellary. La saison était favorable pour voyager, et il était question d'un prochain mouvement de troupes, que j'avais hâte de devancer. Je décidai donc que mon départ aurait lieu le plus tôt possible. Mes préparatifs furent bientôt terminés. Avec la générosité qui caractérise les Anglais dans l'Inde, chacun voulut contribuer à équiper le jeune enseigne. Une petite sœur, ménagère intelligente, improvisa mon trousseau; je me rappelle qu'un vieux major me donna une petite tente avec laquelle il avait fait toutes ses campagnes et sous laquelle je devais faire les miennes; un autre me fit cadeau de mon premier uniforme; enfin mon beau-frère

Digitized by Google

me présenta un petit poney arabe qui fut mon premier coursier, sur lequel je devais accomplir bien des pèlerinages et qui était destiné à mourir glorieusement au champ d'honneur. Je m'occupai de mon côté à organiser ma suite sur le pied le plus économique possible, comme il convenait à un pauvre officier de fortune. Elle dut cependant se composer : 1° d'un khetmatgar ou valet de chambre faisant en même temps les fonctions de cuisinier; 2° d'un assistant de celui-ci (le maity), de caste inférieure, qui devait nettoyer mes bottes, laver les assiettes, etc.; 3° d'un lascar pour piquer ma tente; 4° d'un saice ou ghorewala pour porter mon fusil, courir à côté de mon cheval, l'étriller après la course du matin et lui cuire son dîner (car on nourrit les chevaux dans ce pays principalement avec une espèce de lentille qu'il faut faire bouillir à moitié avant de la leur donner); 5° d'un herbaire ou ghanswala, pour recueillir le long de la route le fourrage nécessaire à sa consommation; 6° d'un couly, pour porter aux deux extrémités d'un bambou suspendu à son épaule deux petarahs, paniers d'osier contenant mes ustensiles de cuisine et mon vin; 7° et 8° de deux bailwala (bouviers) conduisant deux paires de bœufs. Trois bœufs portaient ma tente et ses piquets, le quatrième était chargé de mes malles. Enfin un naik (caporal) et trois cipayes devaient escorter mon bagage, me protéger contre les tigres et les voleurs, et lever sur la route les guides nécessaires d'un village à un autre.

Si l'on fait la récapitulation des gens que je viens de nommer, on verra que, pour voyager avec la plus grande simplicité possible, la suite d'un Européen, indépendamment de l'escorte, ne saurait se réduire à moins de huit personnes.

Digitized by Google

Je mis tout ce monde en marche le 1er septembre 1872, avec ordre de piquer ma tente auprès de la petite ville de Schumshabad, à environ sept lieues de Bolarum et à trois lieues de la capitale, me proposant de les rejoindre le lendemain au soir, et d'aller en attendant coucher et passer la journée avec ma famille chez MM. Palmer, à Chaderghât. Nous profitâmes de cette dernière réunion pour explorer tous ensemble les ruines du vieux Hyderabad ou Seroonaggar, à deux lieues de la cité actuelle, et les tombes de la dynastie de Kootubshah, plus grandes, mais peut-être moins belles que celles de Bider, semées en très-grand nombre sur la surface d'une vaste plaine au pied de la forteresse de Golconde, petite aire de vautours pittoresquement élevée sur un massif de rocher. Quant à ce lieu célèbre qui seul a conservé l'ancien nom de l'empire, nom si fameux dans toutes les fables orientales, il ne nous fut point permis de l'examiner de près. Bien que la forteresse de Golconde ne doive avoir que très-peu de prétentions comme place de guerre, puisque ce n'est qu'un simple rideau de parapets appuyés sur des rochers et se prêtant à toutes leurs anfractuosités, elle est gardée avec une jalousie telle, qu'il n'est jamais permis à un Européen d'y pénétrer sous aucun prétexte; il n'est même pas rare que le coup de fusil de quelque sentinelle accueille le curieux qui s'aventure trop près de ses remparts. C'est la cachette où le Nizam met en sûreté toute sa fortune particulière et les produits de sa liste civile, et où les Anglais sauront quelque jour les retrouver. C'est ici que la tradition populaire fixait l'emplacement des célèbres mines de diamants; mais c'est une erreur fondée probablement sur la quantité de ces bijoux qui se trou-

Digitized by Google

vent réellement dans le trésor du Nizam; leur véritable situation est dans la province adjacente, sur la côte du Coromandel, un peu au nord de Mazulipatam.

On sera peut-être curieux de savoir ce que sont devenues ces mines et leur rapport actuel. Ceux qui aiment le merveilleux seront peut-être désappointés d'apprendre qu'elles sont presque abandonnées aujourd'hui, et que leur exploitation, livrée à l'entreprise particulière, diminue de jour en jour. Les natifs attribuent à l'épuisement des mines de diamants la diminution de leurs produits. Mais cela ne saurait être la véritable cause : « Il n'y a pas « de raison pour que le même nombre d'hommes, exploi- « tant aujourd'hui par les mêmes procédés des lambeaux « de la même couche de gangue diamantifère qu'il y a « un siècle ou deux, n'en extrayent pas chaque année la « même quantité de diamants. La richesse minérale des « filons s'épuise, mais celle des couches dure autant que « la couche a d'étendue; seulement la même quantité « de diamants ne représente plus la même valeur, parce « que les pierres précieuses vont se dépréciant de siècle « en siècle[1]. » Voilà pourquoi la renommée des mines de Golconde est sur son déclin; voilà pourquoi leur exploitation, à peine lucrative aujourd'hui, ne tardera pas à devenir ruineuse et impraticable.

Les tombes du voisinage de la forteresse sont un rendez-vous favori pour les pique-niques et les parties de chasse durant les fortes chaleurs. Ces énormes dômes, ces voûtes massives, présentent un abri impénétrable contre les rayons du soleil et servent d'asile à de nombreuses compagnies de pigeons ramiers, dont les chas-

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

seurs paresseux ou novices ne manquent pas de faire un grand carnage. Il faut avoir été quelque temps dans l'Inde pour se faire à l'idée de passer gaiement ses journées et dormir tranquillement les nuits sous la sombre voûte d'un mausolée; pour manger de bon appétit sur un sarcophage de marbre noir, où des caractères arabes admirablement gravés célèbrent les vertus et les exploits du prince dont les ossements sont sous vos pieds, tandis qu'au-dessus de vos têtes les chauves-souris décrivent leurs cercles infatigables, et que l'écho de l'immense dôme, renvoyant tous les sons avec une explosion assourdissante, semble gourmander en éclat de tonnerre vos rires inconvenants. Pourtant on se familiarise avec ces objets, avec toutes ces idées de mort : quelques-unes de mes plus belles, de mes plus folles journées, ont été passées dans ces tombes.

Mais de tous les mausolées des environs, le plus intéressant pour nous fut celui de Raymond. Sur un pli de terrain légèrement élevé, à égale distance de la cité et de Chaderghât, — près de quelques pans de murailles qui s'écroulent autour d'un espace qui porte encore le nom de *French gardens*, et où quelques arbres fruitiers s'efforcent encore de végéter parmi les broussailles, on remarque un enclos assez proprement tenu. Une pyramide de maçonnerie revêtue de l'espèce de stuc appelée chenam, s'élève à trente ou quarante pieds au-dessus du sol. Elle est entourée d'un parterre de fleurs soigneusement cultivé : ce sont des immortelles. Vis-à-vis du monument on aperçoit un petit pilier d'un seul bloc de granit, contenant une niche triangulaire dans laquelle brûle une mauvaise lampe. Le plus souvent un fakir est occupé à balayer l'enceinte. La pyramide ne porte au-

Digitized by Google

cune inscription, mais le fakir ou le premier rayot (paysan) qui passe vous dira que c'est le monument d'un homme de bien, d'un saint et d'un héros du Frangistan, celui de moonsa (monsieur) Raymond, dont tout un peuple reconnaissant, sans autre livre que ses traditions, vénère encore la mémoire après trois quarts de siècle [1].

Shumshabad, 2 septembre 1832. — Je me séparai de ma famille pour monter à huit heures du soir sur l'éléphant du résident, qui devait me transporter à mon premier campement : il faisait déjà nuit comme je longeais les murs de la cité, dont les bruits confus arrivaient encore à mon oreille, mêlés aux aboiements des chiens pariahs [1], répondant aux glapissements des chakals dans la campagne, les grenouilles coassaient dans les rizières, les insectes bourdonnaient, toute la nature bruissait en chœur; mais il n'y avait rien de triste dans cette symphonie de sons discordants; il y avait trop de vie autour de moi et dans ma poitrine pour que je m'arrêtasse à des pensées moroses, tout était clarté dans mon âme et sur ma tête; les étoiles versaient des flots de lumière, les mouches luisantes étincelaient dans une atmosphère

[1] Aujourd'hui encore, le jour anniversaire de la mort de Raymond, vous voyez des milliers d'habitants de toutes les provinces du royaume d'Hyderabad se rendre en pèlerinage à sa tombe; et, chose remarquable, ces païens, si féroces dans leurs vengeances pendant l'insurrection récente, font dire une messe, à leurs frais, dans une petite chapelle catholique près de la tombe de Raymond, pendant qu'un moulla et un brahmin bénissent également *cet infidèle* dans leurs temples respectifs !

[2] On appelle chien pariah dans l'Inde une race de chiens presque retournée à l'état sauvage, à poil ras, à peau lépreuse, à oreilles très-longues et très-droites, vivant surtout d'immondices et errant sans maîtres autour des habitations.

Digitized by Google

douce et suave. Tout d'un coup le qui vive d'une sentinelle se fit entendre, puis le hennissement d'un cheval et les sonnettes de quelques bœufs; de petites lumières allaient et venaient comme de légers feux follets sous un groupe de tamarins, tandis qu'un large feu petillait en plein air devant l'entrée d'une tente : c'étaient mes gens; une tasse de thé, suivant la coutume anglaise, m'y attendait; je m'installai dans ma demeure nomade avec un frémissement de plaisir. Ce fut en vain que je me jetai sur mon lit de camp, j'étais trop heureux pour dormir, trop impatient de commencer cette vie nouvelle dont je franchissais le seuil.

A trois heures du matin, le lascar vient abattre les murs extérieurs de ma tente. Pendant que je fais mes ablutions, tout est roulé, empaqueté et chargé en moins d'une demi-heure. Le talari ou guide que mes cipayes ont recruté la veille à Shumshabad se tient près de la tête de mon cheval avec une torche allumée; je demeure sur le terrain jusqu'à ce que toute ma petite colonne se soit ébranlée, puis, me mettant en route le dernier, je monte à cheval. Nous allons au pas, ma petite troupe bigarrée est tout à fait pittoresque. Ma garde, partie l'avant-veille avec le bagage, en grande tenue, habit écarlate et pantalon bleu, a renoncé à ce dernier vêtement et repris pour la route la ceinture native autour des reins et sur les cuisses. Tout le monde porte le pantalon pendu à l'épaule en manière d'ornement, et quelques-uns les souliers à la main.

Shumshabad est un joli bourg de deux mille âmes, entouré d'une muraille crénelée en style moresque, qui ressort gracieusement parmi des bouquets de beaux arbres; je remarquai surtout des babouls, d'élégants mi-

Digitized by Google

moses, et quelques figuiers monstrueux. Me dirigeant vers le sud-ouest, j'allai déjeuner à Palmacul, misérable hameau à cinq lieues de distance, et coucher le même soir à Faraknaggur, village dans le même style que Shumshabad, quatre lieues et demie plus loin. Je fus ennuyé toute la route par des querelles interminables entre le maity et le khetmatgar au sujet de leurs castes respectives. Ce dernier, qui prétendait appartenir à une caste des plus raffinées, se trouvait excessivement offensé, parce que son assistant, qui était pariah, s'était permis de toucher, en rangeant mes paquets, aux bouteilles dans lesquelles il avait déposé sa provision d'épices et d'ingrédients culinaires pour la route. Il proteste que ces bouteilles sont infectées par un pareil contact. Le maity se défend d'appartenir à la caste flétrie d'impureté et aspire à être classé sous quelque autre dénomination d'un degré immédiatement au-dessus. S'il faut en croire les cipayes de mon escorte, leurs prétentions de part et d'autre sont également mal fondées et presque également méprisables; mais, du reste, c'est un chaos que cette multitude de castes; il est impossible de s'y reconnaître. Il n'existe pas de classification de préséances universellement reconnue et qui soit la même dans chaque langue et dans chaque province; il n'y a pas même toujours synonymie d'une province à l'autre. Je terminai ce débat en menaçant, pour peu qu'il fût continué, de les renvoyer l'un et l'autre, ce qui m'aurait fort embarrassé si j'avais dû être pris au mot; mais cette extrémité n'arrive presque jamais avec les indigènes : ils préféreront même se soumettre à une punition corporelle plutôt que d'accepter un congé définitif qui les expose à mourir de faim : *Punissez mon dos, ne punissez pas mon*

Digitized by Google

ventre, est la réponse et en même temps la prière qui m'a été invariablement adressée quand je me suis décidé à chasser un domestique; et cette prière, le malheureux est venu la renouveler continuellement pendant plusieurs jours, toutes les fois qu'il pouvait parvenir jusqu'à moi, se précipitant dans ma chambre, frottant son front contre terre et embrassant mes genoux. Ce n'est pas qu'ils soient bien payés, je ne leur donne guère que de quoi subsister; mais la condition habituelle du prolétaire dans ce pays est une misère si intense, que de pouvoir s'abriter sous mon toit au cantonnement ou sous ma tente pendant la marche, avoir un vêtement unique pour se couvrir et dormir le ventre plein après le travail du jour, est comparativement du bonheur.

4 septembre. — L'étape du matin m'amène à Balanaggar (quatre lieues), celle du soir à Juddcherla (quatre lieues et demie). Ces deux villages sont désignés sous le nom de forts, et sont effectivement revêtus d'une enceinte continue, mais sans épaisseur ou solidité ; on ne trouve à l'intérieur ni garnison, ni casernes, ni magasins, ni maisons, à peine quelques huttes de boue couvertes en paille ; le pays depuis Hyderabad est monotone et dépeuplé. En fait de culture et d'habitations il n'y a que juste assez pour ôter au paysage le pittoresque et la sauvagerie du désert : ce sont de petites collines toutes pareilles, couvertes de vastes espaces de jungles qui ne sont ici que de misérables broussailles, coupés à de rares intervalles par la verdure d'émeraude d'une rizière tout près d'un village, mais plus souvent par d'anciens champs de riz abandonnés qu'on reconnaît aux petites chaussées herbeuses qui les séparent. Çà et là apparaissent quelques arbres rares, isolés; un grand nombre de

Digitized by Google

petits étangs reluisent comme des miroirs dans les fonds : tout cela forme une bigarrure peu agréable. La culture semble avoir passé partout autrefois, Dieu sait quand ; les terres incultes ne sont que des terres épuisées ou abandonnées. Il y a dans la nature un air de vétusté sans noblesse, de pauvreté vulgaire qui attriste l'âme sans la charmer. J'ai éprouvé habituellement cette impression dans presque toutes les parties de l'Inde, sur le territoire de la Compagnie comme dans celui du Nizam.

Avant d'arriver à Juddcherla, j'avais aperçu sur la droite, à quelques pas de la route, un campement assez considérable : c'était celui du Nuwab Shums-oul-Oumrah, cousin du Nizam, et qui avait eu un moment l'espoir d'être premier ministre. Il était venu dans ces environs pour chasser le tigre, et voyageait avec une dizaine d'éléphants, une centaine de chevaux, des chameaux et des bœufs de charge en grand nombre. J'avais d'abord pris son camp pour le village ; des bazars s'étaient formés à l'entour, et, chaque boutique étant pauvrement fournie, il y en avait peut-être une centaine. Ces tentes rouges, fort déguenillées de près et fort pauvrement meublées, faisaient néanmoins à distance un effet magnifique. J'avais passé outre et m'étais déjà installé pour la nuit dans une vieille mosquée en ruines avec l'espoir qu'elle ne croulerait pas encore aujourd'hui sur ma tête, quand je vis arriver un pion du Nuwab avec une invitation fort polie d'aller passer la soirée avec sa seigneurie, et accepter quelques rafraîchissements qu'il avait fait préparer pour moi. Je connaissais déjà Shums-oul-Oumrah et m'étais trouvé à plusieurs fêtes qu'il avait données à la société européenne tant à la ville qu'à sa maison de campagne, durant mon séjour à Hyderabad.

Digitized by Google

J'acceptai donc avec plaisir, sachant que je pouvais compter sur un tête-à-tête fort agréable. C'est un homme remarquablement instruit pour un natif, surtout en mathématiques, en chimie, en astronomie et quelque peu en astrologie. Il est presque le dernier grand chef féodal que l'on rencontre aujourd'hui à la cour d'Hyderabad et se fait vieux ; il doit être du même âge que Chandoulâl. Shums-oul-Oumrah[1] a son million à dépenser annuellement : on lui permet une armée d'un millier d'hommes, infanterie, cavalerie, artillerie tout ensemble. Il a ses lignes de cantonnements situées près de sa maison de campagne et distribuées comme celles des troupes de la Compagnie, tire le canon tous les jours au lever et au coucher du soleil, et fait brûler force poudre à ses gens pour les exercer. C'est un métis (halfcast) qui est le généralissime, l'instructeur et quelque peu l'entrepreneur de cette petite armée d'assez bonne mine, payée d'ailleurs entièrement des deniers du Nuwab.

Je trouvai ce dernier à la porte de sa tente où il s'était avancé pour me faire honneur, très-simplement vêtu d'une redingote en légère étoffe de laine blanche et d'un turban blanc de mousseline. Il fit apporter des chaises sur lesquelles nous nous assîmes à l'européenne, et il me mit immédiatement à l'aise en entamant assez vivement une conversation fort agréable. Je lui parlai par *ap*, la troisième personne des Italiens, sans rappeler le titre, et il me répondit de la même manière. Entre autres sujets ayant rapport à l'histoire du pays, il vint à parler de sir Henry Russell et de son administration, et en fit un éloge brillant dont il était impossible de mettre en doute la

[1] Il est mort en 1851.

Digitized by Google

sincérité. Après Bussy et Raymond, sir Russell est peut-être l'Européen que les hautes classes indigènes de ce pays se rappellent avec le plus de vénération : c'est qu'il avait su se faire à leurs mœurs et entrer dans le cercle de leurs idées. S'il y a dans l'Inde un lieu où les Européens sembleraient devoir plus aisément se mêler aux Indiens, c'est assurément Hyderabad. Un grand nombre de natifs y possèdent ce que les Anglais estiment si haut, de la naissance, de la fortune, et même un certain savoir. Cependant les relations sociales entre la ville indienne et les cantonnements européens sont absolument nulles. Depuis soixante ans, il n'y a pas un pas de fait. « Il ne faut pas s'en étonner, les Anglais entre eux ne se réunissent jamais sans un repas; ils ont si peu de conversation, qu'ils ne sauraient bientôt que faire sans le souper qui les tire d'embarras. Leur excessive réserve redouble vis-à-vis des étrangers, et généralement ils ne trouvent pas un mot à leur dire. Ici les sujets de conversation seraient excessivement limités, à cause, il faut le dire, de la prodigieuse ignorance des natifs, même les plus instruits, et la ressource de boire et de manger ne saurait exister[1], » puisqu'à l'exception d'une seule classe, celle des mahométans, les Indiens ne peuvent boire un verre d'eau chez un Européen.

5 septembre, à Paulmoor (quatre lieues). Le paysage s'embellit un peu, la nature est plus sauvage et la végétation plus vigoureuse; les jungles ont fait place à de beaux bois ; en revanche la route est détestable : ce n'est plus qu'un sentier dont les roches font regretter les sables et les boues que nous venons de quitter. J'ai expédié ma

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

tente en avant, à la station suivante où je dois coucher, pour éviter à mes geus la peine de charger et de décharger mes bœufs deux fois dans la journée. Paulmoor étant un village de près de trois cents huttes, j'avais espéré y trouver un caravansérail; mais ce premier essai pour m'affranchir d'une partie de ma suite devait être malheureux. Je ne trouvai d'autre abri qu'un hangar ouvert dont la toiture était vermoulue et la muraille couverte de poussière et de vermine. Pour comble d'infortune, il était déjà occupé par un Joghi, religieux fanatique d'un ordre mendiant hindou. Ce misérable, comme tous ceux de sa classe, était aux deux tiers fou; il était complétement nu, mais tout son corps était enduit d'une couche épaisse de bouse de vache saupoudrée de cendres ; ses cheveux étaient longs, mêlés et remplis d'ordures; sa barbe, rude, épaisse et hérissée par suite d'une négligence de plusieurs années, couvrait toute sa poitrine. Il me regarda quelque temps avec des yeux de bête sauvage, et finit par m'apostropher avec la rage d'un possédé. Je le fis jeter dehors sans plus de cérémonie.

Ces misérables visionnaires habitent souvent les retraites les plus écartées des jungles, s'établissent dans les ruines ou sur le bord des routes, vivant de racines et de fruits ou des largesses accidentelles des voyageurs qu'ils rencontrent. Ils vont entièrement nus, le corps enduit de bouse de vache et de cendres, ne se coupent jamais ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe. Ces monstres hideux, car ils méritent ce nom au physique et au moral, s'infligent quelquefois les plus intolérables macérations dans la vue d'obtenir les joies éternelles du paradis. Leurs supplices sont tellement cruels, tellement horribles parfois, qu'ils sembleraient au-dessus des forces humaines, si

Digitized by Google

chaque jour ne fournissait la preuve de la patience avec laquelle ils les endurent. Quelques-uns se condamnent à tenir leurs membres dans des positions particulières jusqu'à ce qu'ils en perdent l'usage : ils feront vœu, par exemple, de tenir leur bras pendant un certain temps dans une position verticale au-dessus de la tête; mais, le temps assigné à la pénitence arrivé, les muscles se sont retirés ou ossifiés, le membre est perclus et le bras conserve sa position. D'autres gardent la main fermée jusqu'à ce que les ongles, croissant d'une longueur énorme, l'aient traversée. Il en est qui couchent la nuit sur des lits garnis de pointes de fer assez émoussées seulement pour ne pas pénétrer les chairs. Enfin d'autres s'ensevelissent vivants dans un trou souterrain de la dimension juste de leur corps, ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle les passants introduisent la nourriture qui leur est nécessaire. On conçoit qu'il y a toujours des compères en pareil cas ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils restent ainsi des années entières, morts par anticipation dans cette tombe étroite.

« Le petit peuple circule autour d'eux, et écoute avec étonnement les monotones élans de leurs folies religieuses. Imposteurs ou maniaques, ils vivent de ses charités, mais ne semblent guère lui inspirer d'autre sentiment que celui de la pitié et du respect superstitieux que les basses classes en Europe portent souvent aux imbéciles, aux crétins dans les Alpes, par exemple[1]. » Cependant plus leur folie est avérée, plus ce respect augmente : cette sainteté de l'aliénation mentale est une bizarrerie remarquable, mais qui se retrouve chez tous les peuples

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

ignorants ou barbares : elle est portée au plus haut degré dans l'Inde. J'ai vu de pauvres fous, même des vieilles femmes en enfance, attirer sur le théâtre de leurs extravagances une foule empressée qui leur prodiguait des hommages serviles comme à des êtres au-dessus de l'humanité. C'était le culte de la pythonisse.

Je retrouvai ma tente le soir à Dewarcoudra (quatre lieues trois quarts). Un peu après Paulmoor, la route passe sur une chaussée assez longue, de quinze à vingt mètres de hauteur qui, jetée en travers d'une vallée, forme un petit lac artificiel extrêmement pittoresque : les bois descendent de tous côtés jusqu'au bord de l'eau ; on dirait un paysage des Vosges. J'arrivai quelques minutes avant la pluie que j'avais devancée au galop. Mes gens passèrent une nuit de tribulations, leurs préjugés ajoutant encore à leurs misères. Quand ils ont cuit leur riz séparément, ils se croient encore obligés de le manger en se cachant les uns des autres. Ils quitteront le meilleur abri, le coin d'un bon feu pour une ornière, au plus fort d'un orage, plutôt que d'être surpris dans l'acte de se restaurer. Un des traits distinctifs de l'homme avec la bête, c'est le plaisir qu'il éprouve à manger en compagnie. Dans l'Inde, grâce à la caste, ce plaisir n'existe plus à aucun degré. L'homme y mange comme la bête, solitaire et taciturne ; et les basses classes, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, s'y nourrissent comme les animaux, du même grain. Des galettes grossières de farine de blé ou de maïs, cuites avec du beurre fondu plus ou moins exécrable, des lentilles desséchées au feu et légèrement torréfiées de manière à se briser sous la dent, voilà leur nourriture la plus ordinaire. Ces mêmes graines sont la nourriture habituelle des chevaux auxquels on ne

Digitized by Google

les donne pas sans les avoir auparavant fait ramollir dans l'eau. Ce n'est que dans les jours de grandes fêtes, ou si le maître veut bien leur faire un cadeau (inam), qu'ils connaîtront par extraordinaire les douceurs d'un plat de riz fortement épicé avec de la cannelle, du piment, du safran et du cardamome.

La pluie ne discontinua pas jusqu'au matin; heureusement qu'il y avait abondance de bois mort dans le voisinage. Mes gens allumèrent un grand feu près duquel chacun vint successivement s'accroupir : c'était le rendez-vous de ceux que réveillait le froid de la nuit. Jacquemont a raison de dire que les Indiens semblent faits de sel ou de sucre; ils fondent littéralement sous la pluie; elle leur enlève toute énergie, et, pour peu qu'ils y soient exposés quelques jours de suite, ils ne tardent pas à succomber. Cela tient sans doute à leur nourriture peu substantielle et à l'insuffisance de leurs vêtements.

Le 6, à Marcol (trois lieues et demie). — J'eus beaucoup de peine à mettre mes gens en route; le froid les avait tout engourdis. Ils n'ont pas moins de peine à se lever sur leurs pieds, de dessus la terre froide et dure où ils couchent, enveloppés dans la mousseline grossière qui leur sert à la fois de vêtement et de couverture, que nous à sortir d'un lit mou et chaud. Sur la route, vers le lever du soleil, je les entendais se plaindre en grelottant; cependant ils préféraient souffrir et marcher lentement que doubler le pas un quart d'heure pour se réchauffer. Comme je me suis fait une règle de quitter le terrain le dernier pour voir que rien n'est oublié et qu'il n'y a pas de traînards, il était près de onze heures quand j'arrivai à Marcol. C'est un grand village qui offre plus de ressources qu'on n'en trouve généralement dans ce

Digitized by Google

pays. Quelques massifs superbes de mangos, plantés en quinconce, que j'ai rencontrés sur la route, loin de toute habitation, attestent combien, depuis un siècle ou deux, le pays est ruiné : car c'est une chose singulière que cet arbre ne semble indigène dans aucune partie de l'Inde; ses restes indiquent invariablement le séjour de l'homme. Chaque fois qu'une de ces plantations se présente dans un lieu isolé, c'est donc le monument funéraire d'une famille humaine qui a disparu.

Le 7, à Maktal. — C'est une course de six lieues à travers le pays le plus insupportablement monotone. De nouveaux rideaux s'ouvrent incessamment à l'horizon, mais leurs aspects sont toujours les mêmes. Les bois et même les jungles ont en grande partie disparu : c'est une succession de rochers isolés et de plaines onduleuses couvertes de speargrass; une herbe tranchante remplie de piquants, qui blesse les pieds de mes gens et fait boiter mon cheval et mes bœufs. Maktal est une ville considérable où il se fait un commerce assez actif de nappage et de toiles grossières. Son nom, de mauvais augure (la ville du meurtre), lui a été donné à cause du nombre de crimes qui se commettaient dans le voisinage. Elle était encore récemment le quartier général de la société d'assassins francs-maçons, connus sous le nom de Thugs ou Phansigars (les étrangleurs). Aujourd'hui c'est un cantonnement de l'armée du Nizam.

La garnison se compose d'un seul bataillon indigène discipliné par quatre officiers européens, c'est-à-dire un capitaine-commandant, un capitaine en second et deux lieutenants faisant les fonctions d'adjudant et de quartier-maître : il y a en outre un chirurgien aide-major. Je passai trois jours très-agréablement dans ce petit cercle

Digitized by Google

pour lequel mon arrivée était une véritable bonne fortune. Les individus qui le composent sont libéralement rétribués et pourraient se faire une fortune en peu d'années sur leurs économies; mais l'ennui et la nostalgie les dévorent et leur rendent la vie insupportable. Cet ennui les jette entre deux écueils, le vin et les plaisirs des sens. Imaginez une colonie limitée à quatre ou cinq jeunes gens, dont le chef reçoit 30,000 fr., le second 20,000 fr. et les autres 15,000 fr. de traitement annuel, dans l'impossibilité de dépenser ce revenu et réduits absolument à eux-mêmes, n'ayant jamais l'occasion d'une visite à faire, à quarante lieues à la ronde; et, à force de lire, prenant au bout d'un certain temps la lecture et les livres en horreur. Si l'un d'eux est marié, loin d'ajouter à l'agrément général, ce lien ne fait que le retrancher de la petite communauté, que gêner les relations journalières et placer un épouvantail dans son bungalo. La roideur et la pruderie des mœurs anglaises retiennent le couple conjugal en une espèce de quarantaine perpétuelle, dont il n'ose lui-même s'affranchir. Et puis, que dire à une Anglo-Indienne, si vous ne pouvez lui parler ni de chiffons, ni de modes, ni d'anecdotes scandaleuses, puisqu'elle s'obstine à se retrancher dans son insipidité, et qu'elle accepte avec fanatisme le triste rôle que la mode lui a tracé, celui d'un meuble pour la chambre à coucher ou tout au plus d'une bonne d'enfants? Que feront donc nos quatre solitaires? Ils renonceront bientôt au labeur d'amuser cette poupée; passeront la journée à fumer le houkah, étendus sur un sofa, combinaison favorable au sommeil dans un pays chaud, et feront semblant de lire quelques journaux et quelques romans; il y en a qui boiront de l'eau-de-vie et de l'eau. Le soir, ils

Digitized by Google

sortiront à cheval, sans but, rentreront pour dîner et se coucheront ensuite après une séance plus ou moins longue de houkah et de grog. Voilà pour eux la forme la plus commune d'existence; mais ils sont au milieu d'une civilisation putride où tous les vices grouillent à la surface, où tous les genoux plient devant le veau d'or. La mère indienne leur vendra sa fille et s'en fera honneur; le ciel brûlant fait fermenter les passions : bientôt ils céderont à l'attrait du plaisir, s'entoureront d'un petit sérail et s'enfonceront chaque jour davantage dans la fange des voluptés. Une petite famille de mulâtres s'élève autour d'eux, à laquelle ils s'attachent inévitablement et qui rend impossible tout retour à une vie meilleure. Adieu tout espoir de former un jour une union morale, de revoir le toit paternel, le pays natal. Le chagrin survient ; on a beau le noyer dans le vin ou l'opium ; il surnage, il vous tue à la fin, et un noble cœur a cessé de battre sans avoir rempli la mission que le Seigneur lui avait donnée. Il ne faut pas s'imaginer que cette description s'applique seulement à la garnison temporaire de Maktal ou aux officiers du Nizam, c'est l'histoire des trois quarts des officiers de la Compagnie dans toutes les stations de l'intérieur, partout où les mêmes circonstances d'isolement se représentent.

11 septembre. — Ayant renouvelé mon escorte à Maktal et reposé mes gens et mes bêtes, je me remis en route pour ne plus m'arrêter qu'à Bellary. A trois heures du matin je me séparai, non sans regret, de mes hôtes si francs, si généreux, si hospitaliers. Il me fallut d'abord traverser tout le bourg de Maktal qui n'offre rien de remarquable : ce n'est qu'une ignoble et interminable série de huttes, toujours de la boue entourée

Digitized by Google

d'une muraille de boue. Un quart de lieue plus loin je trouvai une rivière, le Kirahully, qu'il me fallut passer à cheval, attendu qu'il ne se trouve pas de bateau sur ses bords. J'eus quelque peine à trouver le gué, et, plongeant au hasard, je me serais noyé sans le savoir-faire de mon cheval, qui me porta à la nage jusqu'à l'autre rive ; mon bagage fut plus heureux et passa sans encombre. Quatre lieues plus loin je retrouvai mon ancienne connaissance, le Crishnah, qui, à cette saison de l'année, coulait à pleins bords avec une extrême rapidité, présentant une nappe d'eau de près de cinq cents mètres de largeur. Nous le traversâmes sur des paniers de la manière que j'ai déjà décrite, et vînmes camper sur la rive droite du fleuve, à Kirah, collection de cinq à six huttes, dans une contrée inhabitée et tout à fait dépouillée d'arbres. C'est ici l'homme qui manque à la terre, car nulle part elle ne saurait être plus fertile : c'est un sol noir, gras et léger, du genre appelé cotton ground, excessivement soluble à la pluie, et se fendant par la sécheresse en larges et profondes crevasses très-dangereuses pour les jambes du bétail.

Un détachement européen du 46e de ligne de Sa Majesté Britannique traversait le fleuve en même temps que nous, en sens contraire. C'étaient des recrues qui venaient rejoindre ce régiment alors en garnison à Secunderabad. Cette circonstance me donna une première occasion d'apprécier les embarras du passage d'une rivière pour une armée anglo-indienne, à cause de la multiplicité des voitures et des bêtes de somme qui l'accompagnent. C'étaient les chameaux qui occasionnaient le plus de tracas : ces animaux ont une peur extraordinaire de l'eau ; il était impossible de les faire entrer de bonne vo-

Digitized by Google

lonté dans les bateaux ; il fallait généralement leur attacher les jambes sous le ventre, et, moyennant les bras vigoureux d'une douzaine de grenadiers, les rouler comme des pourceaux dans les paniers. Il n'en était pas de même des éléphants, qui n'ont besoin d'aucun moyen de transport ; mais, quoique ces derniers nagent parfaitement, il est rare qu'ils s'en donnent la peine. Ils descendent avec le plus grand sang-froid dans la rivière, et, traversant sans quitter le fond, tandis que le cornac nage au-dessus en les guidant par une corde attachée à la trompe, se contentent de jeter cette trompe à la surface et d'aspirer l'air par les deux petites narines qui se trouvent à son extrémité. Si toutefois la profondeur dépasse quinze à vingt pieds, et que l'eau commence à pénétrer par ces deux petites ouvertures, ils mettent bien vite leurs grosses jambes en mouvement pour nager, mais sans s'élever jusqu'à la surface, préférant rester entre deux eaux, et se contentant de brandir leur trompe au-dessus dans l'air atmosphérique.

Comme il n'y avait dans ce misérable hameau qu'une seule boutique de grains à quelques pas de ma tente, je m'amusai à examiner les achats de mes gens et à calculer la dépense de leur subsistance journalière. Leur déjeuner consiste généralement en une demi-livre ou une livre de riz, légèrement torréfié et écrasé, mêlé avec une espèce de pois passés au feu après avoir été humectés de façon à en faire crever la peau. Ils s'en vont croquant ce mélange bien sec tout le long de la route. Le tout ensemble coûte 4 centimes la demi-livre ; ils y ajoutent quelquefois du sucre qui coûte 2 anas le sère (ou le kil.), c'est-à-dire 0,16 centimes la livre.

Le dîner moyen coûte 16 centimes : il se compose

Digitized by Google

d'une livre et demie ou deux livres de riz cuit à l'eau, avec quelques herbes ou piments cueillis ou volés sur la route, un peu de sel et du beurre exécrable achetés au village. Ceux qui sont un peu plus à l'aise y ajoutent du safran et du tamarin préparés, et font un mélange qui serait excellent si ce n'était la proportion excessive de piments qui vous laissent la bouche et le gosier en feu pour le reste de la journée. La dépense peut alors se monter à 0,20 centimes.

Deux roupies et demie (6 fr. 25 c.) par mois sont donc le strict nécessaire de la subsistance animale d'un homme. La viande est une recherche qu'on ne se permet que dans les grandes occasions ou quand il plaît au maître de faire un cadeau. C'est celui qui leur est le plus agréable, tellement qu'après un service plus fatigant qu'à l'ordinaire, ou après un intervalle plus ou moins long depuis votre dernière largesse, vos gens se réuniront devant votre tente pour vous demander un bukra (chèvre ou mouton), employant ce mot comme synonyme de cadeau. Le prix est à peu près le même partout, une roupie[1] pour un mouton qu'ils tuent après l'accomplissement de certains rites, et qu'ils se partagent pour en cuire les fragments chacun à sa manière.

Si nous voulons compléter le calcul précédent de la subsistance du prolétaire, en y ajoutant le prix de son entretien durant l'année, nous trouverons que sa garde-robe se compose :

D'un turban, au prix moyen de. 2 r. 00 a., 5 f. 00 c.
Une veste de coton doublée et

[1] La roupie vaut 2 fr. 50 c. et se divise en seize anas.

Digitized by Google

Report. . .	2 r. 00 a.,	5 f. 00 c.
ouatée, de.	2 r. 00 a.,	5 f. 00 c.
Un paejama (pantalon turc), aussi de coton, mais d'une autre couleur que la veste, large d'en haut, étroit d'en bas, valant une roupie dix anas.	1 r. 10 a.,	4 f. 10 c.
Une pièce de mousseline grossière, roulée en ceinture autour du corps, et rejetée par-dessus l'épaule gauche, au prix de.	1 r. 12 a.,	4 f. 40 c.
Une paire de babouches. . . .	» r. 12 a.,	1 f. 90 c.
Enfin, un comli, espèce de manteau en laine grossière. . . .	1 r. 6 a.,	3 f. 44 c.
Ce qui nous donne, pour l'entretien de l'année, un total de. .	9 r. 8 a.,	23 fr. 84 c.

ou une moyenne de 2 fr. par mois. En l'ajoutant à la dépense de la nourriture, nous trouvons que, pour couvrir ses premiers besoins, pour le strict nécessaire, le journalier ou manœuvre devra gagner 8 fr. 25 c. par mois; et cependant le salaire par mois des gens de peine, employés par le gouvernement dans les salines et sur les chemins ou par les cultivateurs dans la campagne, excède rarement 7 fr. 50 c., tandis que le salaire des femmes n'est que de 3 fr. 75 c.

Quand on considère que le blé et le riz sont à meilleur marché aux États-Unis que dans l'Inde, et que cependant le journalier américain gagne 3 à 4 fr. par jour, on peut se faire une idée de l'existence comparative du malheu-

Digitized by Google

reux habitant de l'Inde. « Ici, quoique les saisons ne soient pas moins caractérisées qu'à une distance double de l'équateur, telle est la misère de l'immense majorité des hommes et la monotonie de leur chétive existence, qu'eux seuls ne changent pas quand tout change autour d'eux : la même nourriture, le même costume, devront toujours leur suffire; leurs huttes ne les défendent ni des excessives chaleurs du printemps, ni des pluies de l'été, ni des froids de l'hiver. D'un temps de l'année à l'autre, la question pour eux n'est pas de changer de plaisir, mais de souffrance [1]. »

On dira peut-être que le travailleur indien peut s'en prendre à lui-même pour une partie de ses maux. Il est vrai qu'il travaille peu, sans force et sans intelligence; il est insouciant de l'avenir et profitera rarement d'une veine de fortune pour économiser pour de mauvais jours; mais la racine du mal est ailleurs. Ce n'est pas même le gouvernement avec ses taxes qui réduit le peuple à cet excès de misère : le vice est dans le système d'administration qui ronge le pays comme un cancer. C'est ce système que nous avons déjà décrit sous le nom d'ijarah dans les États du Nizam, et dont nous aurons plus tard à examiner l'action dans ceux de la Compagnie, où il existe sous le nom de zemindari dans la plupart des localités et ruine les masses de la population pour enrichir un homme sur vingt mille. C'est ce système qui, en conservant et en multipliant à l'infini le nombre des indigents, rend le travail de l'homme la moins chère de toutes les denrées, puisque, devant une pareille concurrence et en présence de la faim immédiate, impatiente,

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

le travailleur n'osera jamais réclamer un gage en proportion de ses fatigues et de ses besoins

La classe la plus heureuse est encore celle des domestiques, soit au service des noirs, soit au service des Européens : chez ces derniers, ils sont mieux payés. Mon kansaman ou khetmatgar (valet) reçoit 8 roupies (20 fr.) par mois, sans vêtements ni nourriture; sur cette somme il trouvera moyen de soutenir une femme et des enfants, et même de les traîner à ma suite. Il en est de même de mon ghorewala (palefrenier) et de mon lascar, qui reçoivent chacun 7 roupies. Le maity et le ghanswala n'en ont que 5.

Les domestiques des natifs reçoivent des gages beaucoup moins élevés, mais il faut avouer que leur service est bien plus doux. Ils se bornent à être là près du maître pour répondre sahib (monsieur), quand il appelle koee hae (holà, quelqu'un!). Ils ne sont astreints qu'à faire acte de présence et à lui former cortége. Le même nombre de domestiques est autour d'eux en voyage, mais le soir point de voiture à décharger, point de tente à piquer, de lit à faire; rien que son tapis à étendre dans une cellule du caravansérail s'il pleut, ou sous un arbre s'il fait beau, et son kaleioun à allumer. Sur la route, chacun s'en va tranquillement avec son sabre ou ses pantoufles et son petit paquet à la main, tandis que nos gens doivent porter mille choses pour nous et ont sans cesse à satisfaire quelqu'un de nos besoins.

12 septembre, Rachore (quatre lieues). — Rachore est la capitale d'un petit Nawab musulman, vassal du Nizam, et dont le fief héréditaire s'étend sur cette bande de territoire qui est comprise entre le Crishnah et la Toombuddra. Le bazar est en dehors et détaché de la ville, qui

Digitized by Google

est fortifiée dans le genre moresque. Elle est entourée d'un fossé taillé dans le rocher; mais les remparts sont en mauvais état et dominés à demi portée de canon par une montagne très-accessible qui n'est point défendue. La garnison se compose de trois mille pathâns : on appelle ainsi la race née de pères arabes par des femmes indiennes, et dont la prétention est d'être encore considérée comme arabe. Ils ont les armes et toute la turbulence de leurs pères, mais leur sont inférieurs en bravoure. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi le gouvernement de la Compagnie a souffert si longtemps l'existence de ce nid de guêpes; il faudra quelque jour les écraser quand les circonstances seront peut-être plus difficiles, et il en coûtera alors un sang précieux. Presque tous les brigandages qui se commettent à plusieurs lieues à la ronde et tous les soulèvements dans le pays du Nizam peuvent toujours se suivre à la trace jusque dans cette caverne de voleurs. Leur insolence envers les voyageurs européens, à moins que ce ne soit un haut fonctionnaire ou un collecteur, est vraiment inoroyable sous un gouvernement généralement aussi vigoureux que celui des Anglais. A l'époque de cette première visite, je n'eus pas l'occasion d'en ressentir les effets, par la raison que j'étais encore abondamment pourvu de toutes les provisions dont on m'avait comblé la veille à Maktal; mais, à mon second retour, plusieurs années après, en congé de semestre, je faillis être assassiné dans ce même lieu. C'était le 24 janvier 1835; j'étais arrivé vers midi épuisé de fatigue et tout à fait dépourvu. Quand mon domestique se présenta dans le bazar, le cotwâl, espèce de maire, défendit au marchand de lui rien vendre; on nous refusa même de l'eau de puits.

Digitized by Google

Indigné de cette avanie, j'eus l'imprudence de vouloir m'en venger. Je commençai cependant par faire partir en avant tous mes gens et mon bagage; quand je les jugeai à une distance suffisante, je me dirigeai vers la demeure du cotwâl, où je trouvai ce personnage assis, entouré d'un groupe nombreux de ses coupe-jarrets. Possédant parfaitement le riche vocabulaire d'injures de la langue hindoustanie, je terminai une harangue peu flatteuse pour la vanité des citoyens de Rachore, en leur disant que, puisqu'ils ignoraient si complétement les lois de l'hospitalité, la grande vertu du désert, ils ne devaient plus prétendre au titre d'Arabes; qu'ils n'étaient que de misérables bandits, et que, du reste, il était bien connu qu'ils étaient des bâtards de père en fils depuis dix générations, avec d'autres compliments peu gracieux pour les dames de leurs familles. Je connaissais l'effet électrique d'une pareille injure : vingt poignards sortirent du fourreau, mais mon cheval galopait déjà, et le sifflement d'une balle ou deux ne fit que redoubler sa rapidité.

13 septembre, à Yeraghery (quatre lieues et demie). — Le pays est toujours plus dépeuplé. Une ou deux huttes dans l'espace que je viens de parcourir, et très-peu de culture; des collines de granit se succèdent irrégulièrement, formées d'immenses blocs entassés les uns sur les autres et couverts de broussailles, et plus souvent de mousse d'un ton roux uniforme. Je rencontrai sur la route une cavalcade assez pittoresque : c'était un musulman richement costumé, monté sur un cheval persan de l'espèce bahaderie qu'on nourrit de boulettes de viande épicée, et ressemblant autant que possible au bœuf gras. Le bahaderie est un animal extrêmement massif, à gros membres, à grande action et toujours *grimpant*, qui

Digitized by Google

épuise toute sa force en caracoles et gagne très-peu de terrain, bien qu'il semble jeter du feu par les naseaux. C'est sa graisse et son apparence de férocité qui sont sa principale recommandation aux yeux des indigènes. Après le musulman venaient deux femmes et un petit garçon, tous trois à califourchon sur un autre cheval que l'on conduisait par la bride, les femmes strictement voilées. Une douzaine de serviteurs les suivaient à pied; tous avaient sabres et boucliers, quelques-uns des hallebardes, d'autres des fusils à mèche. Deux coulis et une petite rosse tattoo[1] portaient tout le bagage de cette famille et de sa suite; car les natifs, même les plus riches, ne s'embarrassent jamais de mobilier en voyage : ils pourront emporter quelques pierreries, quelques cachemires, du linge pour changer en arrivant, et voilà tout.

14 septembre, à Madaveram (4 lieues). — A trois lieues et demie de Yeraghery, on rencontre le lit sablonneux du Toombuddra ou Toongabuddra, dont la largeur est d'environ 300 mètres, mais réduit maintenant à un filet d'eau vers le milieu, traversé de distance en distance par des digues naturelles de rochers. Je passai la rivière à cheval, sur une de ces crêtes, où je ne trouvai que deux ou trois pieds d'eau. Me voilà enfin sur le territoire de la Compagnie; on reconnaît à l'instant une administration mieux entendue : ce changement est plus frappant ici que partout ailleurs, car nous nous trouvons tout d'un coup dans une nouvelle acquisition, sous le régime d'un collecteur européen, au lieu d'un zemindar et par conséquent dans les conditions les plus avantageuses possibles.

[1] On appelle tattoo un petit cheval du pays valant 30 ou 40 francs, grand comme un âne, aussi sobre et plus docile.

Digitized by Google

La population est plus dense, les fermes plus rapprochées, la culture plus répandue, et enfin il y a une espèce de route, qui jusqu'alors n'était qu'un sentier.

15 septembre, à Hiratoumbalam (cinq lieues). — Me fiant au tracé de la route telle qu'elle est indiquée dans l'Almanach de Madras, je n'ai pas voulu prendre un guide qu'il aurait fallu enrôler de force, ce service n'étant jamais volontaire ; aussi me suis-je perdu dans la multiplicité des sentiers. Arrivé à la nuit tombante dans une plaine en apparence déserte, bornée de toutes parts à l'horizon par des monticules entièrement nus, et de l'aspect le plus uniforme, je ne savais plus quelle direction prendre et mes gens étaient aussi embarrassés que moi, quand les sons plaintifs et prolongés de la trompe d'un joghi, ressemblant, à cette distance, à ceux de la cornemuse de nos campagnes, arrivèrent jusqu'à nous en traversant l'espace. Les Hindous se servent, dans leurs processions et leurs cérémonies religieuses, de deux espèces de trompettes : l'une est courbée, l'autre droite et longue de deux mètres, généralement évasée en cor, et quelquefois renflée en boule à diverses parties du tuyau. Cet instrument est si lourd, que, pour le tenir au niveau de sa bouche, le virtuose doit être l'hercule de son village. Toute son ambition est de lui faire rendre un son, et, quand il y réussit, il le prolonge autant qu'il peut; mais, comme il souffle avec une force décroissante, le son se modifie, hausse ou baisse, s'éteint tout à coup pour renaître avec une aigreur perçante. Des tambours de cuivre et de bois, des cymbales et des tamtams accompagnent ces exécrables trompes, mais frappent du moins en mesure. Guidés par cet angelus brahminique, nous arrivâmes à un village assez médiocre, mais qui a

Digitized by Google

dû être plus considérable autrefois et où l'on remarque une jolie pagode mitrale des beaux temps de l'art ; tout l'extérieur est richement sculpté en cannelures encadrant des reliefs qui offrent dans quelques détails des images d'une grande obscénité. Je retrouve ici des champs de blé, de lin et de colza ; en tournant le dos au village, on pourrait se croire en Europe.

16 septembre, à Adony.— Hiratoumbalam est au pied d'une rangée de montagnes, à travers lesquelles il y a un défilé qui conduit à l'étape suivante, Adony, mais il est impraticable pour mes bœufs; j'envoie donc tout mon monde par la nouvelle route qui décrit un cercle autour de la chaîne, et, accompagné seulement de mon palefrenier, je m'aventure au milieu de ces précipices. Rien de plus âpre et de plus sauvage ; ce sont de vraies cascades de granit : je suis à la fin obligé de mettre pied à terre, n'osant plus me fier à mon cheval. En descendant le versant méridional, on a une succession de vues magnifiques, et en dernier lieu le panorama de la petite ville d'Adony qui se déploie à vos pieds et que l'on voit à son avantage de cette position élevée : les maisons des classes pauvres, presque toutes en pisé, sont serrées les unes contre les autres et l'on n'aperçoit que leurs toits de tuiles, tandis que les mosquées et les demeures des riches se détachent sur un espace ouvert et montrent des murailles de pierres. Les arbres, qui depuis longtemps manquaient au paysage, reparaissent superbes, et du milieu d'un épais feuillage s'élèvent des minarets à cimes dorées. C'est le moukrabbah ou mausolée de je ne sais quel Nuwab ; c'est un séjour si frais et si élégant, que je préférai y descendre plutôt qu'au bongalo de la Compagnie.

Digitized by Google

Plusieurs imans desservent la tombe d'Adony et se relèvent pour y prier. C'est toujours avec intérêt que je suis ce rit mahométan, si touchant, si noble, que, si je n'étais chrétien, je voudrais être un disciple du prophète. Durant le jour, ils se contentent de réciter à certains intervalles quelques versets du Koran ; mais c'est le soir, au coucher du soleil, que ce culte atteint une grandeur vraiment sublime. La ferveur qui les anime, leur contemplation prolongée, les jettent dans des attitudes si naturelles, si gracieuses, soit qu'ils prient debout, les bras croisés sur leurs larges poitrines, soit qu'ils s'agenouillent sur le gazon, la figure dans leurs mains, ou prosternés le front appuyé sur la terre. La foule, les bruits du monde, passent près d'eux sans les distraire ; ils semblent ravis bien loin de cet humble monde, et je crois que dans ces moments, comme pour le sage d'Horace, *si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ*, la voûte du ciel s'écroulerait sur eux sans ébranler leur âme. Voilà réunies toutes les conditions de la prière : la solitude, l'immobilité, le silence ! Chrétiens, qui prétendons à une religion plus pure et plus mystique, combien de moments de notre vie oserons-nous comparer à ces sublimes extases ?

La grande mosquée, située au milieu du bazar, est d'une construction fort ordinaire ; elle offre pourtant une curiosité : c'est une chaîne de granit d'un travail exquis, suspendue à la voûte, formant une guirlande de soixante pieds de long et dont la série d'anneaux, évidemment taillée d'un seul bloc, n'a pas une soudure. On ne trouve à Adony ni Européens ni cipayes (excepté le vieil invalide qui a soin du bongalo) ; quelques scribes et agents de police natifs, nommés par le collecteur du district,

Digitized by Google

suffisent à son gouvernement. Ce magistrat y fait cependant chaque année une tournée de quelques jours pour exercer la justice de paix et pour renouveler les affermages. La principale industrie de cette ville est de la tapisserie de Turquie de toutes les grandeurs et de tous les prix, dont il se fait un commerce considérable ; on sait y donner aux laines des couleurs admirables et qui ne passent jamais. La population peut s'élever à 6 ou 8,000 âmes.

17 septembre, à Ballour (cinq lieues). — Presque toutes les terres depuis Adony sont cultivées, les villages sont moins distants et assez populeux, avec des quinconces de manguiers à l'entour. Les huttes sont mieux bâties, et la plupart, étant une propriété de la Compagnie, sont entretenues et réparées. Chacune d'elles a une sorte de petite cour formée de palissades et de branchages. La chaîne des montagnes d'Adony disparaît au nord-ouest, et il ne reste plus que des mamelons isolés. Presque tous ont la forme d'un cône dont la partie supérieure est tronquée et aplatie.

18 septembre, à Bellary (six lieues). — En sortant de Ballour, on traverse un dernier jungle, rempli de cactus, puis il n'y a plus de déserts ; les terres s'améliorent à mesure qu'on avance ; la route, d'abord excessivement sablonneuse, et où mon cheval n'avançait qu'avec peine, se raffermit ; c'est maintenant une alluvion noirâtre que les Anglais appellent *cotton-black-soil*. Les mosquées, si communes du côté d'Adony, deviennent plus rares, et les ignobles chapelles des Hindous se montrent de nouveau de tous côtés. Un cône tronqué, couronné de fortifications, s'élève sur un horizon tout à fait plat, mais il faut beaucoup de temps pour y arriver. Il grandit toujours et

Digitized by Google

cependant la route semble s'allonger devant vous. On tombe enfin sur une voie macadamisée entre deux rangées de beaux arbres; on passe devant un cimetière européen, on longe le glacis extérieur d'une place forte, puis, laissant à gauche un vaste faubourg, on entre sous une voûte qui pénètre le rempart. Deux sentinelles, en habit écarlate, roides comme des piquets, les cheveux courts et blonds, et sans un poil sur la figure, me regardent passer en se moquant de mon costume de voyageur. C'étaient deux soldats de mon régiment, et j'étais à Bellary.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Entrée au régiment; composition d'un régiment anglais; égalité entre tous les officiers à titre de gentleman; institution de la masse (cercle) militaire; président de masse; président de table; démarcation infranchissable entre l'officier et le soldat.

Une lettre d'introduction, dont j'étais porteur pour un officier d'artillerie de la garnison, m'assurait un gîte jusqu'à ce que je pusse apprécier ma position et savoir comment on allait disposer de moi. Une recommandation de ce genre suffit presque toujours, dans cette terre classique de l'hospitalité, pour vous autoriser à vous installer chez une personne, jusqu'alors inconnue, comme si vous étiez chez vous : il va sans dire que vous prenez votre place à tous les repas, et toute la maison, bêtes et gens, est à votre service. Dans un pays où il n'y a pas d'auberges pour le voyageur, pas même un abri pour plus de deux familles à la fois, dans aucun centre de population, quelque grand qu'il soit, et où cependant l'existence est constamment nomade, on a senti la nécessité de consa-

Digitized by Google

crer un pareil usage et de le rendre en quelque sorte obligatoire. Ce qu'on donne aujourd'hui, on le reçoit demain, c'est un échange où tout le monde gagne. On conçoit cependant qu'un pareil système est possible seulement dans un pays où il n'y a qu'une seule société privilégiée, où tout le monde a sa place marquée, où chacun est reconnaissable à sa couleur, à son uniforme, à son langage, et dans laquelle aucun aventurier ne peut se glisser. Cette hospitalité ne peut germer que sous la tiède atmosphère des colonies, là où il y a peu de besoins, et où les premières nécessités de la vie sont à bon marché. Peut-être aucun corps de l'armée indienne ne la porte à un plus haut degré que celui de l'artillerie. Les officiers de cette arme ont aussi plus de sympathies pour ceux de l'armée royale commandant comme eux des Européens, et par conséquent moins tourmentés de cette jalousie de métier qui aigrit l'officier de cipayes, toujours disposé à relever le gant sur cet interminable sujet de querelles, l'appréciation du mérite militaire des indigènes.

Kirkpatrick Timmins et Lyon Barrow[1], tous deux lieutenants d'artillerie, étaient les plus joyeux convives et les plus agréables compagnons que l'on pût désirer dans un salon ou à une table d'hôte. Le premier vient de succomber à une mort prématurée, victime du climat ; l'autre palpite encore sous le ciel de l'Inde; puisse-t-il lui être plus léger qu'à son ami ! Ce fut près d'eux que je me recueillis quelques instants avant d'interroger ma destinée.

Mon cœur battait violemment comme je passais le

[1] Aujourd'hui chef d'escadron.

Digitized by Google

seuil du bongalo où je devais trouver mon commandant; le hasard me l'avait déjà fait rencontrer à Hyderabad où il était venu pour siéger dans un conseil de guerre, mais je l'avais alors peu étudié, ne prévoyant guère combien le sort nous rapprocherait. Au moment où je me présentai, il était assis à une table couverte de rapports militaires, entre deux officiers dont l'un portait le sabre à fourreau d'acier d'un adjudant. Le lieutenant-colonel Charles Mill pouvait avoir cinquante ans, et son teint avait cette pâleur bronzée qui indique un long service dans des climats malsains et sous les tropiques. C'était un vétéran de l'armée d'Espagne, dont toute la vie s'était passée dans les camps, et qui se trouvait mal à l'aise dans un salon. Ses yeux étaient pénétrants et remplis d'intelligence; mais une timidité assez gauche les lui faisait baisser souvent, et il hésitait en s'exprimant quoique dans un langage choisi et de la plus grande élégance. Écossais et patriote à l'excès comme toute sa race, il avait appris à respecter les Français sur vingt champs de bataille sans pouvoir parvenir à les aimer. Sa vie avait été trop ballottée d'un hémisphère à un autre pour qu'il trouvât le loisir de se marier, et il avait reporté toute la surabondance de ses affections sur un jeune homme de sa province, son parent éloigné, pour lequel il sollicitait depuis longtemps la sous-lieutenance qui venait de m'être accordée, et qui servait à ses frais comme volontaire depuis deux ans. Ce jeune homme, Alexandre Campbell, était le favori de tout le régiment; personne n'avait douté de sa nomination, et au désappointement général avait succédé une explosion d'indignation quand la renommée avait publié que son rival heureux était un étranger. C'était sous cette impression

Digitized by Google

doublement fâcheuse que je me présentais au corps et devant mon chef.

Ce fut pourtant avec la plus exquise politesse qu'il reçut la déclaration de mon grade et de mon nom. Dans sa manière de m'adresser la parole il n'y avait aucun air d'autorité, rien qui tranchât du commandant. Il me donna la bienvenue au régiment, espéra que mon voyage avait été agréable, laissa tomber quelques mots sur le cours d'instruction et les exercices militaires par lesquels il me faudrait passer, et finit par m'avertir en plaisantant de l'exactitude de la discipline dans le 55e, et de l'importance que je devais attacher à mériter les bonnes grâces de M. l'adjudant, qui devait diriger mes études et apprécier mes progrès. Il donna ensuite quelques ordres pour mon équipement, puis, se tournant vers l'autre officier : « Monsieur[1] Daubeny, lui dit-il, vous aurez la bonté de présenter M. de Warren à nos camarades (*brother officers*) ; il trouvera, j'en suis sûr, parmi eux, une société des plus agréables... Adieu, messieurs, j'aurai le plaisir de vous rencontrer à la table d'hôte. »

Je sortis avec mon introducteur : c'était un jeune homme d'une charmante figure, ronde, blanche et rose, pleine de franchise et de bonhomie, aimant passionnément le service en général, et d'une extrême coquetterie pour le régiment en particulier. Il voyait avec un excessif chagrin la coupe française de mon habit noir, et se désolait, sans pourtant me l'avouer, de me voir ainsi vêtu le jour d'un grand dîner de corps. Il proposa de m'accompagner chez le sergent maître tailleur, et de

[1] Charles Daubeny, aujourd'hui lieutenant-colonel du 55e de ligne, s'est distingué en Crimée, et *il est officier de la légion d'honneur*.

Digitized by Google

surveiller les détails de mon équipement qu'il voulait rendre aussi élégant que possible. Tout en le remerciant de sa complaisance que j'acceptai, je ne pouvais m'empêcher de sourire et de m'amuser de son air d'importance et de protection. Il s'acquitta d'ailleurs de ma présentation avec une grâce parfaite.

J'avais été heureux dans le choix de mon régiment, la grande majorité des officiers du 55e pouvaient prétendre au titre et à l'épithète de gentlemen. Tous appartenaient à l'aristocratie de naissance, d'éducation ou de fortune, et formaient par leur seule réunion une société infiniment supérieure à ce que l'on pourrait s'attendre à rencontrer dans les rapports accidentels de la vie militaire. Quelques-uns possèdent encore aujourd'hui mon estime et mon amitié ; d'autres ont emporté dans la tombe mes regrets amers, et c'est avec un plaisir mêlé de tristesse que je reviens aujourd'hui sur leurs noms et leurs caractères profondément gravés dans mon souvenir, et sur certains épisodes de ma vie intimement liée avec la leur[1].

Il y avait d'abord l'adjudant du régiment[2], pauvre

[1] Le 55e d'infanterie de Sa Majesté Britannique s'est distingué *à la bataille de l'Alma*, et a *péri presque tout entier à la bataille d'Inkermann*. C'était ce régiment qui occupait, sur le plateau, la position la plus avancée de l'armée anglaise (autour d'une petite batterie préparée pour deux canons, mais qui n'était point encore armée); et ce fut lui qui fut victime de la première surprise et qui reçut le premier effort des Russes. Aussi, à la fin de la journée, il ne restait plus que 87 hommes en état de porter leurs armes. Le colonel Warren, qui le commandait, et le lieutenant-colonel Daubeny furent tous deux grièvement blessés

[2] Il n'y a dans un régiment français aucun grade qui corresponde exactement à celui d'adjudant chez les Anglais, dont les fonctions sont analogues à celles du capitaine instructeur et du capitaine ad-

Digitized by Google

Hériot, le plus beau, le plus brave, le plus généreux des hommes. Jamais le brillant uniforme de l'Angleterre ne revêtit des membres plus gracieux, jamais des yeux plus doux, un front plus noble et plus calme, ne me rappelèrent si vivement ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Jamais un jeune cœur ne battit à son début dans la vie de plus de courage, d'ambition et d'honneur. Sur le point d'acquérir une compagnie, sa famille fut ruinée; il abandonna son patrimoine maternel à son vieux père et perdit tout espoir d'avancement, pour des années, dans une profession où l'on ne parvient qu'en achetant chaque grade successivement. A son premier combat il tomba foudroyé, criblé de balles, et n'eut pas le bonheur de mourir. Il n'a pas de croix à sa boutonnière[1]; une pension trop mesquine ne lui permet point de se retirer du service : faible, épuisé, il se traîne encore dans nos rangs, où il vient seulement d'obtenir, à l'ancienneté et par la mort d'un camarade tué en Chine, le grade de capitaine, qui sera son bâton de maréchal[2].

Et Henry Bayly..., mon compagnon, mon ami, mon frère porte-étendard ; combien de fois avons-nous fatigué

judant-major réunies. Seulement dans l'armée anglaise il n'a que le rang de lieutenant et c'est le plus souvent un soldat parvenu. Ce n'était pas cependant le cas pour celui dont il s'agit ici; il était d'une excellente famille et sorti, je crois, de l'École militaire.

[1] Dans l'armée anglaise il faut être officier supérieur pour recevoir une décoration, à moins que cette décoration ne soit générale pour tous ceux qui ont fait la même campagne.

[2] Depuis que nous avons écrit ces lignes, il est mort par suite de nouvelles blessures reçues en Crimée.

Digitized by Google

ensemble, à côté l'un de l'autre, pendant d'interminables manœuvres, portant les deux drapeaux du régiment, jusqu'à ce que nos bras tombassent endoloris sous leur poids glorieux. Mais il repose dans un obscur cimetière près de la petite ville de Gosport, sous le ciel humide de son pays, et... je ne veux point m'arrêter à son souvenir, car il m'est trop pénible.

Je trouvai dans ces deux hommes un type essentiellement anglais, et en même temps un degré de perfection auquel il n'est peut-être pas donné au Français d'atteindre. On a pu voir que je n'étais pas disposé à voir d'un œil trop indulgent les défauts de la société anglaise ; je ne la compare pas un instant à la nôtre pour les qualités attachantes, l'urbanité, la bienveillance, la simplicité, pour tous les agréments qui font le bonheur de la vie, tels que la grâce, la bonhomie, le charme des manières; mais, de même qu'on ne trouve point le diamant dans les mines d'or ou d'argent, mais parmi les couches de grès et le sable grossier, de même le type le plus parfait de l'homme se trouve enfoui parmi les rudes éléments de nos voisins : le parfait gentleman anglais est le phénix de l'espèce humaine. Il ne manque au Français, pour atteindre jusqu'à lui, qu'un sentiment plus élevé et plus intime de sa dignité personnelle, un respect plus religieux pour la part de divinité que le Tout-Puissant a accordée à l'homme. Il est peu d'entre nous, je pourrais dire il n'est pas un d'entre nous qui soit un héros pour son valet de chambre ou pour son intime ami. Quelque bien que soit le Français en société, devant des étrangers ou devant les dames, sa bonhomie même le fait déroger aussitôt, dès qu'il est seul avec l'ami de cœur, le camarade d'étude, le confident ou le messager

Digitized by Google

de ses premières folies. C'est, dira-t-on, l'excès de deux bonnes qualités, de notre absence d'affectation et de la gaieté caractéristique de notre tempérament ; mais nous avons généralement aussi les défauts de ces qualités, un penchant pour le laisser aller, le grivois, l'exagération ou l'arlequinade, qu'on est étonné de rencontrer à chaque instant chez les hommes les plus graves, les têtes les mieux organisées. Le parfait gentilhomme anglais ne se livre jamais, et jamais ne déroge : il porte, jusque dans les plus petits détails de la vie, la conscience et le souvenir de sa dignité. Son naturel ne saurait le trahir; car il est de la même trempe que son extérieur; sa maison pourrait être de verre, chacun de ses actes peut supporter la lumière et défier la critique.

Après cela, l'individu que nous venons de décrire n'est pas un produit purement indigène, il lui faut subir plusieurs transplantations, respirer l'air du continent et surtout celui de la France, pour arriver à sa parfaite maturité et pour se dépouiller de certaines qualités inhérentes au sol natal, la morgue, les préjugés, etc. Mais, quand l'éducation, les circonstances et les voyages ont favorisé ce développement, c'est de lui surtout que l'on peut dire qu'il est le roi de la création.

Il y avait aussi, au 55e, un autre type charmant dont Sterne nous a donné une idée : c'était un vieux capitaine écossais, nommé Norman Mac Lean, une adorable incarnation du délicieux caractère de *mon oncle Tobie*, dans Tristram Shandy. Il était connu dans le régiment sous le nom familier du bonhomme. Puissent Allah et son prophète le protéger et *son ombre toujours grandir*[1] !

[1] Le vœu des mahométans. — Il est mort aussi aujourd'hui. *Alas poor yorik!*

Digitized by Google

Et puis vient toute une foule, sur laquelle je ne m'arrêterai pas, qui arrive et passe comme des ombres. Ils peuplent mon souvenir et je les revois dans ma pensée; du port où je suis arrivé, je poursuis encore leur image, dans ce monde et dans l'autre, avec reconnaissance, avec affection. Mon premier début parmi eux ne fut cependant pas heureux : ce ne fut que deux années plus tard que je parvins à pénétrer lentement dans leur intimité, à conquérir leur amitié. Comme je l'ai déjà dit, je me présentais devant mes frères d'armes sous des auspices doublement fâcheux, comme étranger et comme enlevant la place d'un camarade chéri. Il n'est pas étonnant que ma réception, quoique d'une politesse parfaite, fût d'un froid mortel. Je sentis que pour longtemps j'avais peu de sympathie à espérer; qu'il me faudrait subir dans une solitude morale un long noviciat avant d'être reçu dans la communauté. Ce rôle était douloureux, mais il était la conséquence inévitable de ma position exceptionnelle : je l'acceptai en soupirant.

Un régiment d'infanterie royale anglaise dans l'Inde est composé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel-général : cet officier est choisi parmi les généraux, du grade de maréchal de camp et au-dessus. Ce choix est quelquefois la récompense de services militaires; plus souvent c'est la faveur qui l'obtient. Ce colonel est à peu près étranger au corps et ne lui porte qu'un très-mince intérêt. C'était, encore à cette époque, un bénéficiaire sans fonctions qui réalisait d'immenses profits sur les fournitures du régiment dont il avait l'entreprise et qu'il recédait généralement à quelque banquier ou industriel. Mais cet abus a été aboli depuis et remplacé par un traitement de quinze mille

Digitized by Google

francs dans la ligne, et de vingt-cinq mille dans la garde.

2° Deux lieutenants-colonels dont le plus ancien commande;

3° Deux majors ou chefs de bataillon;

4° Dix capitaines;

5° Vingt-trois lieutenants, dont un adjudant (instructeur);

6° Huit enseignes ou sous-lieutenants;

7° Un quartier-maître, qui a le grade d'enseigne.

8° Un payeur ou capitaine-trésorier.

Les deux plus anciens sous-lieutenants présents à la manœuvre sont chargés de porter les drapeaux, celui de la reine et celui du régiment. Si aucun enseigne n'est présent, cette charge revient aux lieutenants, ou à leur défaut aux capitaines. Mais, dans tous les cas possibles, c'est un dépôt sacré qui ne doit être confié qu'à un officier[1].

Le service de santé se compose d'un chirurgien-major et de deux aides-majors.

[1] Un bataillon en Europe compte un lieutenant-colonel et dix lieutenants de moins.

Digitized by Google

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE TOUTES LES PARTIES INTÉGRANTES D'UN RÉGIMENT DE LA REINE, EN LE SUPPOSANT D'UN BATAILLON A DIX COMPAGNIES.

OFFICIERS.	ÉTAT-MAJOR DES SOUS-OFFICIERS	SERG. ATTACHÉS AUX DRAPEAUX.	SERGENTS DE CHAMBRE	CAPORAUX.	SOLDATS.	ENFANTS DE TROUPE.
1 colonel. 2 lieut.-colon. 2 majors. 10 capitaines. 22 lieuten. 1 adjudant. 1 quart mait 1 payeur. 8 enseignes. 1 chirur-maj. 2 aides-major.	1 sergent-major. 1 Serg. quart.-maître. 1 sergent payeur. 1 sergent hospitalier. 1 sergent (chargé de la correspondance). 1 serg. maître d'école. 1 sergent armurier. 1 sergent chef d'orchestre. 1 sergent tambour-major.	1 par compagnie.	5 par compagnie.	8 par compagnie.	92 par compagnie.	2 par compagnie.
51	9	10	50	80	920	20
TOTAL GÉNÉRAL. 1120						

Pour un bataillon en Europe, les compagnies se réduisent à quatre sergents et soixante caporaux et soldats. De mon temps, la dixième compagnie restait en dépôt à Chatham, et servait à former les recrues qu'on envoyait aux compagnies de service à mesure que leurs cadres se vidaient, mais cet usage vient d'être aboli et tout est maintenant sous les drapeaux.

La discipline militaire chez les Anglais est en tout point

Digitized by Google

différente de la discipline française. Quant au corps d'officiers, au lieu d'être une monarchie absolue dont le colonel est le despote, c'est une république avec une hiérarchie et une charte constitutionnelle dont les lois sont écrites et immuables. Cette hiérarchie n'existe que sous les armes, devant l'ennemi, sur le champ de manœuvre ou au conseil de guerre; partout ailleurs il y a égalité parfaite entre tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel. Ils sont tous égaux à titre de gentlemen, car l'uniforme ennoblit, et le titre de gentilhomme est justement considéré comme le premier de tous. Un officier est amené devant le conseil de guerre pour avoir oublié sa qualité de gentilhomme, comme pour avoir manqué à ses devoirs militaires.

Pour créer et entretenir les sentiments d'égalité et de fraternité, il est ordonné par les règlements militaires que tous les officiers d'un même corps qui ne sont point mariés, ou dont les femmes n'habitent pas la garnison, depuis le lieutenant-colonel jusqu'au sous-lieutenant, auront un cercle et une seule table d'hôte en commun (*the mess*), que je traduirai dorénavant par la *masse*, sur le système d'un fonds perdu appartenant à la communauté.

Cette masse est un capital flottant, fondé depuis nombre d'années et alimenté de la manière suivante : Tout officier, en entrant au régiment avec le grade de sous-lieutenant doit commencer par verser dans la caisse commune une somme équivalente à son premier mois de solde. Il paye en outre sa pension de chaque mois à la table d'hôte : cette pension est la même pour tous les officiers quel que soit leur rang; elle est déterminée, pour ce qui a rapport à la nourriture, par la consommation générale divisée par le nombre des convives; et

Digitized by Google

quant aux vins et liqueurs, par la consommation individuelle, plus une taxe de douze pour cent au profit de la masse. Chaque fois qu'un officier est promu à un grade supérieur, il subit encore une fois une retenue semblable d'un mois de solde du nouveau grade, toujours pour enrichir cette masse. En cas de mort, c'est la communauté qui hérite; il en est de même si l'officier permute d'un corps à un autre : les sommes données ne sont jamais rendues, et il devra verser dans la caisse du nouveau corps un mois de solde du grade avec lequel il y entrera; enfin, tout officier présent au corps, en congé ou détaché, subit encore une retenue mensuelle d'un jour de solde.

Comme le gouvernement exige un certain luxe et une certaine hospitalité de chaque corps d'officiers (par exemple deux grands dîners par an aux généraux chargés des inspections semestrielles, dîners où toutes les autorités de la localité doivent être invitées), il souscrit aussi annuellement à la masse, soit en Angleterre, soit dans l'Inde, pour 25 livres sterling par compagnie, ou 250 livres par régiment. On conçoit que ce fonds social pourra s'accumuler rapidement, et c'est ce qui arrive le plus souvent, mais il peut se rencontrer aussi des causes de diminution, telles qu'une mauvaise administration des capitaux, ce qui est fort rare, des pertes de bagages en temps de guerre, les changements de garnison, le transport du matériel du cercle exclusivement à la charge de la masse. Enfin, sans compter le chapitre des accidents, il y a les dépenses ordinaires, telles que l'entretien d'une magnifique argenterie pour quatre-vingts ou cent couverts, du linge, de la faïence, de la porcelaine, des cristaux et de la coutellerie en proportion; le loyer d'un bâtiment assez vaste pour contenir d'abord la table

Digitized by Google

d'hôte, plus un salon de lecture et généralement une salle de billard.

La masse est non-seulement reconnue comme la bourse commune, la propriété inaliénable et incontestable du plus jeune officier comme de son commandant, mais l'administration de cette fortune est élective et doit se renouveler chaque année. Tout le corps d'officiers, réuni en conseil, choisit parmi ses membres un président de masse (qui ne devra jamais être le commandant) et deux secrétaires. Ce président est responsable sur sa fortune privée du placement des capitaux et de la gestion des propriétés mobilières et immobilières appartenant au cercle. Les secrétaires partagent cette responsabilité, mais seulement pour ce qui a rapport à la table d'hôte : l'un ayant le département des vins et liqueurs; l'autre de l'argenterie, bijouterie, lingerie, etc. Tous les six mois ce comité devra présenter ses comptes au corps d'officiers régulièrement assemblé, qui nommera un comité d'examen pour les vérifier. Toute dépense importante, tout projet d'acquisition ou de vente, au delà d'une somme fort minime, exige un nouveau conseil général, et chaque question est décidée à la majorité des votes, chaque officier n'ayant qu'une voix de même valeur. Celui des membres qui est nommé par ses camarades à la charge de président de masse n'est point libre de refuser cette responsabilité.

La table d'hôte est considérée comme une parade militaire dont aucun officier ne peut s'absenter, à moins qu'il ne certifie sur l'honneur qu'il s'est rendu à une invitation particulière pour dîner dehors, ou pour cause de maladie. Deux officiers par semaine sont chargés à tour de rôle des fonctions de président de table et de

Digitized by Google

vice-président; ils ne peuvent s'absenter sous aucun prétexte et siégent aux deux extrémités de la table. Le vice-président d'une semaine devient le président de la semaine suivante. Chaque officier à son tour doit subir les inconvénients de ce rôle, commençant par les deux extrémités de la hiérarchie, c'est-à-dire le plus jeune sous-lieutenant siégeant avec le plus ancien officier supérieur (après le commandant qui seul en est excepté).

Les fonctions de président de table sont très-délicates, d'une grande responsabilité, et propres à former rapidement le jugement et l'aplomb d'un jeune homme. C'est lui qui est chargé du bon ordre et de la discipline morale des convives; il a seul le droit avec le vice-président de donner des ordres aux nombreux domestiques; il est de son devoir d'interdire toute conversation qui pourrait interrompre la bonne harmonie; enfin il a le droit de mettre aux arrêts tout officier, quel que soit son grade, même supérieur au sien, qui introduirait le désordre, qui proposerait un duel, ou qui refuserait de se conformer à quelque règlement de la communauté. Je me rappelle avoir eu occasion, n'étant qu'un très-jeune lieutenant, d'envoyer chez eux, aux arrêts, un capitaine et un chef de bataillon qui s'étaient donné un démenti en ma présence pendant que j'étais président de table. Je fis ensuite mon rapport au lieutenant-colonel qui m'approuva et réussit à arranger l'affaire.

On conçoit que l'institution de cette table d'hôte devra avoir d'immenses résultats pour le bien-être physique et moral, les relations amicales, l'esprit de corps du régiment, pour y entretenir les sentiments les plus libéraux, les plus civilisés, et en même temps les plus chevaleresques. «On est solidaire de l'honneur des gens avec

Digitized by Google

lesquels on s'assied à table chaque jour; on n'y souffrirait pas un fripon : la moindre faute contre l'honneur, commise par un officier de l'armée royale, est punie le soir même à table par un outrage unanime de ses camarades et de ses chefs, le refus de boire avec lui[1]; » il est dès ce moment expulsé et n'a plus d'autre alternative que d'en appeler au jugement d'un conseil de guerre ou de se résigner à quitter le service.

Ce qui fait encore mieux ressortir les avantages de ce système, c'est la comparaison avec les établissements militaires où il n'existe pas; on a bien essayé d'introduire une organisation à peu près semblable dans l'armée de la Compagnie; mais un si grand nombre des officiers de cette armée est marié ou détaché dans les états-majors; les régiments sont d'ailleurs si souvent fractionnés, que l'institution de la masse, quand elle n'est pas annulée de fait, y est restée très-imparfaite. Il est très-rare que ces régiments puissent établir une table commune, le nombre des pensionnaires ne suffisant pas aux frais de l'établissement : dès lors rien n'oblige ceux qui ne désirent pas se voir à se rencontrer, si ce n'est sous les armes, aux heures de service. La vie de chacun n'est pas surveillée par l'honneur jaloux des autres. Mais qu'en résulte-t-il en dernier lieu? une succession de cours martiales que je vois sans cesse convoquées pour juger, non des soldats, mais des officiers prévenus d'escroquerie et quelquefois de crimes honteux dont l'isolement et l'oisiveté ont été les premières causes. Ce scandale est presque inconnu dans l'armée royale.

Une autre conséquence nécessaire du régime que nous

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

venons d'exposer, c'est qu'aucune hostilité entre deux officiers ne peut être de longue durée. Effectivement, il faut vider immédiatement la querelle ou l'oublier, car il est impossible de se trouver tous les jours dînant à la même table, mêlés dans la même conversation générale, obligés de se rencontrer à chaque moment de la journée, et de persister longtemps à se bouder : ce serait un supplice insupportable pour les deux parties.

Entre autres règles prescrites dans le code d'instructions pour le président de table, il faut en observer une assez remarquable : il doit interdire tout sujet de conversation ayant rapport à l'*école*, c'est-à-dire aux détails pratiques ou lieux communs du métier militaire. La conversation doit rester celle d'un salon, comme il convient à des gentilshommes réunis, c'est-à-dire mondaine ou littéraire, sur les arts ou l'histoire ; c'est tout au plus si l'on peut effleurer les grandes théories de la profession. Il s'ensuit que chaque officier étudie pour briller à la masse et prépare souvent son éloquence du jour. Il s'ensuit aussi que chacun y gagne sous le rapport du ton, de l'instruction et des manières. C'est une causerie du grand monde, pleine de gaieté franche, piquante, spirituelle, animée.

Je fus immédiatement frappé du contraste de ces relations presque françaises par leur aisance et leur bonhomie avec celles de la société mêlée que nous rencontrions dans le monde. Là je retrouvais tous les défauts du caractère national partout et toujours également détestable par sa vanité, sa roideur, son plat esclavage de la mode. Les qualités extérieures, les dehors physiques recevant et absorbant tous les hommages, tandis que l'esprit, le mérite, ne peuvent s'y faire jour.

Digitized by Google

Les jeunes gens traitent les vieillards sur le pied d une égalité parfaite que tout le monde approuve ; on justifie ainsi une présomption inouïe. Un polisson échappé du collége porte dans le monde l'assurance d'un homme s'il en a la taille. Ne lui demandez ni naturel ni modestie, il en serait honteux comme d'un aveu tacite d'infériorité. Il ricane avec l'âge mûr et la vieillesse, et s'indignerait de leur tutelle délicate et éclairée.

Tous ces vices du tempérament national et de la société anglaise disparaissent au creuset militaire. La camaraderie fait justice de la présomption, la vie intime bannit la morgue, l'esprit chevaleresque met un frein à l'insolence. Ainsi constitué, avec des lois si sages, chaque corps d'officiers forme une société d'élite, école de mœurs et de talents, serre chaude de vives et tendres amitiés capables de résister aux assauts et aux orages du monde. C'est un système simple dans son action, admirable dans ses résultats, auquel je ne trouve rien à comparer, Il n'en est plus de même quand nous venons à parler des rangs secondaires et des relations entre l'officier et le soldat. « C'est un phénomène étrange dans le monde moral qu'une armée anglaise : la majorité, courageuse, violente et dédaignée, se soumettant silencieusement à une faible minorité, qui semble prétendre à ne lui commander que par la force [1]. »

Entre l'officier et le soldat, il y a une démarcation terrible, un abîme infranchissable : l'officier est un gentleman, le soldat ne l'est pas; l'un tient à l'aristocratie, l'autre à la fange de la populace; l'un est le brahmane et

[1] Jacquemont

Digitized by Google

l'autre le paria. Pas un mot de consolation, d'encouragement, d'intérêt ne s'échange entre ces deux classes. Les officiers s'étudient à paraître n'avoir rien de commun avec les hommes auxquels ils commandent. Ils les éloignent par une affectation sans relâche de froideur cruelle, la plus insultante que je connaisse. Cette hauteur fait même partie de la discipline. J'ai vu un sous-lieutenant cassé par un conseil de guerre pour avoir invité et reçu deux sous-officiers à souper avec lui.

Un soldat ne doit jamais, sous aucun prétexte, adresser la parole à un officier ou s'entretenir avec lui que la main au shako, accomplissant le salut militaire, ou debout à la position du *soldat sans armes*. De son côté, l'officier, quelle que soit son origine, quand même il se serait élevé des rangs (ce qui est extrêmement rare, car il n'y a que deux postes que le sous-officier puisse atteindre : celui d'adjudant, c'est-à-dire lieutenant instructeur ou de quartier-maître): l'officier, dis-je, ne peut un seul instant se départir de sa roideur avec un inférieur, pas même avec son frère, dans le cas que nous venons de supposer. Il serait réprimandé, puni s'il lui serrait la main en public, s'il lui permettait le moindre témoignage de familiarité. Il s'ensuit que peu de sous-officiers désirent parvenir : ce titre de gentleman qui accompagne le grade d'officier leur est trop pesant; il leur faut renoncer à tous leurs anciens camarades, à leurs amitiés de caserne, et qu'obtiennent-ils en échange? une froide politesse de leurs associés aristocrates, qui froisse incessamment leur vanité et leur brise le cœur. S'approchent-ils d'un groupe animé où la conversation parait gaie et spirituelle, où l'on rit aux éclats, à l'instant le sourire abandonne les lèvres, la conversation tombe, on essaye

Digitized by Google

d'en recommencer une autre, plus à portée peut-être de leur instruction, mais elle est froide, languissante, et le groupe finit bientôt par se dissoudre. Il n'est point dans le monde de gens dans une position plus fausse, plus isolée, plus malheureuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Caractère et position du soldat dans l'armée royale anglaise[1], système de recrutement. — Le soldat anglais le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux discipliné dans le monde; système d'avancement parmi les officiers; solde des différents grades.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le soldat accepte sa position de paria sans un murmure et sans un regret. Non-seulement il ne s'en trouve pas humilié, mais il se battrait avec un camarade qui l'accuserait de raffinement ou de vouloir faire le gentleman. Le soldat anglais est une bête brute et s'en glorifie; c'est l'écume de la société, ce qui n'est pas étonnant, d'après la manière dont il est recruté. Il en sera de même dans tout pays qui maintiendra une armée permanente sans le régime de la conscription, et dont les lois n'appellent pas également

[1] On verra plus loin que le service dans l'Inde est fait par deux armées complétement distinctes, et soumises à des régimes tout à fait différents. L'une est l'armée royale anglaise; l'autre l'armée de la Compagnie.

Digitized by Google

tous les citoyens à la défense du territoire. Partout où le recrutement sera volontaire, le besoin de sujets obligera de recourir à un système d'embauchage qui remplira les cadres de tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus vil et de plus corrompu dans la population. Telle était la composition des armées de l'Europe du temps des compagnies franches, véritables brigands soldés qui ravageaient le pays quand on ne pouvait les employer au dehors. Ces excès ne se reproduisent pas de nos jours, en temps de paix, dans les armées anglaises, admirablement soldées, qui n'éprouvent jamais aucun besoin, et soumises à une discipline des plus sévères; mais suivez-les dans une retraite, voyez-les après un assaut entrer dans une ville en vainqueurs, et les exploits de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de Saint-Sébastien effaceront les brutalités et les orgies des bandes de Dugueslin et du Sanglier des Ardennes.

Un sergent suivi d'une couple de soldats, tout chamarrés de galons et de rubans, arrive dans un village, il s'enquiert des mauvais sujets, s'en fait désigner un, parvient à l'isoler et à l'entraîner au cabaret. On lui parle d'une vie aisée, paresseuse, bien nourrie, aux frais de l'État; on le flatte en cas de guerre d'une perspective de butin, de pillage, de filles violées; on l'enivre peu à peu, et, quand sa tête est échauffée, on lui propose de l'enrôler; c'est à peine s'il comprend ce qu'on lui fait faire, mais on lui offre un shilling qu'il accepte; c'est le gage, les arrhes de son enrôlement; le marché se trouve ainsi conclu devant témoins et devient irrévocable; ce guet-apens le condamne à servir *toute sa vie!* L'orgie terminée, on le transporte ivre-mort au corps de garde, d'où il ne sort plus que pour joindre le dépôt où l'attend la

Digitized by Google

férule du sergent-instructeur. Le village est débarrassé d'un mauvais sujet et le pays compte un défenseur de plus.

L'armée se trouve donc comme un port de sauvetage sur la route de Botany-Bay. D'enrôlements volontaires proprement dits, il n'y en a pas dix sur cent, et de ce nombre la moitié se compose des enfants de troupe; les neuf autres dixièmes sont amenés dans les rangs par la débauche, l'ivrognerie et la misère. Comment, avec de pareils éléments, est-on parvenu à former une machine si compacte, si réglée, si flexible, ce doit être un problème pour quiconque ne connaît pas le caractère anglais. Ce caractère explique tout : aucun être n'a plus l'instinct de son bien-être matériel que l'Anglais et de l'avantage de l'ordre pour en jouir. Le secret consiste ici en ce que le soldat est bien payé, bien nourri, bien vêtu, et que, s'il marche de travers, il a le droit d'être fouetté, déporté ou pendu. Il est rare qu'il soit chassé du service, et ce n'est jamais que pour le crime de vol avec récidive; mais, dans ce cas, sa paroisse n'est plus obligée de l'assister; il meurt de faim, se livre au brigandage et finit par se faire pendre. C'est le raisonnement, c'est un calcul, c'est son intérêt bien entendu, qui finissent par faire du soldat anglais l'instrument le mieux discipliné et le plus obéissant dans le monde. Sa longue éducation sous les drapeaux devra aussi lui implanter à la fin des idées d'ordre, de justice, de religion (car on le conduit régulièrement au prêche chaque dimanche); et si, dans sa vieillesse, il retourne dans son village avec sa pension d'invalide, ce sera avec des habitudes acquises d'une vie réglée et d'exactitude militaire. Mais ne lui parlez jamais d'honneur, ce n'est pas par un fil si délicat que vous le

Digitized by Google

conduirez, il éclatera d'un rire brutal, et vous demandera un verre d'eau-de-vie : c'est, dit-il, la seule récompense qu'il apprécie. Ne lui parlez pas même de gloire, il sait bien qu'elle ne descendra pas jusqu'à lui; elle est aristocrate dans l'armée anglaise et ne plane que sur les officiers supérieurs.

Si nous comparons maintenant le soldat d'infanterie anglaise sous les armes avec celui de tout autre pays, nous serons obligés de reconnaître son immense supériorité physique. C'est le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux exercé. Comparé au soldat français, sa taille moyenne est beaucoup supérieure, ses membres sont plus gros et plus forts, son poids est d'un tiers en sus, sa force est gigantesque et toujours en proportion de son poids.

Prenez au hasard, sur une ligne d'avant-postes, la première sentinelle française et la première sentinelle anglaise que vous rencontrerez : supposez l'une et l'autre sous les mêmes conditions d'instruction, dix contre un à parier que vous aurez les résultats suivants : le Français sera admirable de feu et de vivacité, sa physionomie petillera d'intelligence, vous admirerez sa taille souple et dégagée, son air éminemment martial, rehaussé peut-être encore par une barbe et une moustache épaisses. L'autre sera le plus bel animal dans la création, il ne lui manquera que le feu de Prométhée pour illuminer cette superbe figure, quelques cheveux de plus pour diminuer la fadeur de cette peau blanche qui semble cacher des humeurs froides; ses membres sont ceux d'un géant; s'il parvient à saisir son agile adversaire, il lui fera subir le sort d'Antée, il l'étouffera dans ses bras nerveux. Je préférerais le premier pour assaillir une bré-

Digitized by Google

che ou pour la guerre de montagnes, partout où il faudrait de l'élan; mais, dans une lutte en plaine, à la baïonnette, je préférerais, je crois, l'infanterie anglaise, surtout au commencement d'une campagne.

Cette infériorité tient à la misérable nourriture qu'on donne à nos soldats, également insuffisante en quantité et en qualité. Quelle force peuvent-ils tirer de cette soupe insipide et noyée, où viandes et légumes doivent être pêchés en plongeant, et rappellent tristement ce vers latin :

Rari nantes in gurgite vasto?

Le soldat anglais, au contraire, est nourri selon sa faim et en proportion de ses fatigues, de vivres sains, abondants et substantiels. Voici les règlements militaires à ce sujet, je me contenterai de les citer :

« Les soldats casernés ou en quartier dans la Grande-Bretagne recevront trois quarts de viande et une livre de pain par homme et par jour [1], dont le prix sera payé au moyen d'une retenue sur la solde journalière, qui n'excédera pas 6 pence ou 60 centimes, c'est-à-dire la moitié de la solde du plus simple soldat d'infanterie. Si le prix de ces deux denrées excédait cette somme, le surplus serait acquitté par l'État.

« Les troupes en marche en Angleterre, et logées dans

[1] C'est-à-dire, si l'on réduit ces quantités en mesures françaises, 340 grammes de viande et 453 grammes de pain. La ration française est 250 grammes de viande et 750 grammes de pain. La différence n'est donc pas grande en station; c'est sous le rapport des vivres de campagne qu'elle est considérable. Mais il faut dire qu'en station les Anglais ont, en outre, 10 centimes pour la bière, qui est un véritable supplément de nourriture.

Digitized by Google

les auberges, recevront chaque jour des aubergistes un repas chaud, qui consistera en une livre et un quart de viande pesée avant la cuisson, une livre de pain, une livre de pommes de terre ou l'équivalent en légumes, deux pintes de petite bière avec le sel, le poivre et le vinaigre nécessaires. Cette dépense sera acquittée aux aubergistes d'après certains tarifs, et les fonds seront remboursés aux régiments par l'État. »

Dans leurs campagnes en Europe, dans leurs marches et leurs campagnes dans l'Inde, la ration de pain et de viande est toujours la même. Ici le riz est substitué aux autres légumes, l'eau-de-vie ou l'arrak à la bière; mais dans aucun cas on n'économise aux dépens de la vie ou de la santé du soldat. « La nourriture est tout l'homme, » est un ancien adage dont le gouvernement anglais a eu la sagesse de profiter.

J'ai dit que le soldat anglais était le mieux soigné. Tous ceux qui se rappellent les campagnes d'Espagne du temps de l'Empire, ou qui voudront comparer aujourd'hui les guerres d'Alger et d'Affghanistan, n'auront qu'une voix pour confirmer ce que j'avance. Règle générale, on peut dire que le soldat anglais ne bivaque jamais; je n'ai bivaqué dans l'Inde que trois fois, en vedette ou après une déroute. Et, si l'on en excepte les premiers mois, il en a été de même dans la guerre de Crimée.

Une armée anglaise traîne toujours à sa suite un commissariat immense; quelque argent qu'il en puisse coûter au gouvernement, les troupes ne doivent souffrir aucune privation. On verra toujours à leur suite un énorme matériel de campement pour protéger le soldat contre les intempéries de l'air, et d'amples approvision-

Digitized by Google

nements si le pays n'offre pas les ressources suffisantes. Un général anglais, le duc de Wellington en est un exemple, s'inquiétera peu de la rapidité de ses mouvements, pourvu qu'il amène son corps d'armée frais, sain et repu en présence de l'ennemi. Ceci est de plus d'importance pour une armée anglaise que pour toute autre. Que le soldat ait bien déjeuné ou bien dîné avant le premier coup de canon, et on peut s'en fier à lui pour le reste, il s'acquittera de son rôle comme un ouvrier auquel on a tracé son ouvrage du jour, gaiement, consciencieusement, non, comme je l'ai dit, pour la gloire ou pour l'avancement, puisqu'il ne doit espérer ni l'une ni l'autre, mais pour ne pas manquer à sa qualité d'homme, son *manhood*, pour n'être pas méprisé de ses camarades. Il se battra sans réflexion, sans intelligence, mais avec l'obstination et le patriotisme caractéristiques de son pays[1].

Le chiffre de l'armée nationale est peu élevé, elle coûte trop cher à recruter et est trop bien payée pour être nombreuse. Les bataillons étant rares, il faut qu'ils soient au moins effectifs ; il faut donc les ménager pour qu'au jour du combat personne ne manque à l'appel. Il y a encore une autre raison, c'est qu'on n'improvise pas une armée anglaise. Il faut un an ou dix-huit mois pour convertir en soldat un rustre du Cumberland ou d'Invernesshire : on obtiendrait les mêmes résultats d'un paysan français en six semaines.

[1] Ce qui laisse le plus à désirer dans l'armée anglaise, ce sont les ambulances et le service médical. On les a vus à l'œuvre en Crimée, où leur infériorité sous tous les rapports a été déplorable. De mon temps, l'ignorance des chirurgiens militaires anglais était proverbiale.

Digitized by Google

J'ai dit que l'armée anglaise était la mieux disciplinée la mieux armée, la mieux exercée, et cela découle encore du même système et surtout de sa composition : l'enrôlement étant pour la vie, les deux tiers des cadres sont des vétérans. On veut une armée aussi disponible que possible; les entreprises les plus hardies sont quelquefois confiées aux plus faibles détachements ; il faut donc qu'elle soit toujours parfaite à tous égards et dans toutes ses parties, que l'on puisse dans tous les instants se fier à l'efficacité de son armement. On n'épargnera donc rien pour la perfection du matériel, pour assurer la précision et la justesse du tir. Un jour de chaque semaine est consacré à l'exercice de la cible, et le soldat brûle au moins trois cents cartouches à balle dans l'année. Le colonel Mill, qui avait fait les guerres d'Espagne, me disait souvent que, dans les feux de peloton et de bataillon qui s'échangeaient entre les troupes françaises et anglaises, le carnage était toujours quatre fois plus grand dans les rangs français, par la double raison que l'infanterie anglaise visait mieux et avait de meilleurs fusils.

Il ne nous reste plus que deux sujets à traiter avant d'en revenir au 55e, c'est le mode d'avancement parmi les officiers de l'armée royale et la solde des différents grades.

Dans l'armée royale on avance de deux manières : à l'ancienneté ou en achetant la démission d'un officier dans le grade immédiatement supérieur ; moyennant ce système, le gouvernement anglais affranchit ses finances d'une dépense énorme, celle des retraites qu'il faudrait payer, comme chez nous, à ses officiers après un certain temps de service. Un officier d'un grade quelconque désire-t-il se retirer? le gouvernement s'y prête de la meil-

Digitized by Google

leure grâce du monde, mais fera payer sa retraite à ceux qui en profiteront en succédant aux grades qui deviendront vacants. Il lui permettra de vendre sa place le mieux qu'il pourra en lui garantissant un minimum proportionné à ses appointements. Pour faciliter cette vente, il existe une espèce de convention tacite qu'elle aura lieu exclusivement dans le régiment, pourvu qu'il y ait un officier dans le grade immédiatement inférieur à celui qui va devenir vacant qui, pouvant offrir au moins le minimum, soit disposé à acheter et réunisse d'ailleurs les conditions et qualités exigées pour entreprendre les fonctions de celui qui se retire.

Supposons, par exemple, qu'un officier, parvenu au grade de capitaine, voyant sa santé s'affaiblir ou s'ennuyant de servir aux Indes, veuille accepter sa démission. Il commencera par faire son marché avec les lieutenants et sous-lieutenants de son régiment. Ce n'est pas qu'il puisse mettre précisément son grade à l'enchère et profiter de la concurrence pour en élever indéfiniment le prix; au contraire, le plus ancien lieutenant au corps, pouvant réaliser le minimum, est sûr de lui succéder. C'est avec lui, avant tout autre, qu'il doit régler sa capitulation; car, du moment qu'il remplit la condition unique de finance, aucun lieutenant *du même régiment* placé plus bas sur l'échelle d'ancienneté ne peut passer pardessus sa tête.

S'adressant donc au plus ancien lieutenant pourvu du minimum, il lui dira : La valeur de mon grade est fixée à 1,800 livres sterling, mais je ne demanderai ma démission que si vous m'en procurez, n'importe comment, 2,200; c'est-à-dire 400 livres sterling en sus de ce qui est accordé par les règlements. Si le lieutenant est riche,

Digitized by Google

peut-être souscrira-t-il aussitôt à la demande du vendeur; s'il ne l'est pas, il entrera en négociation avec l'enseigne qui devra succéder à sa lieutenance, en même temps qu'il passera lui-même au grade de capitaine, pour partager la différence. Ils ajouteront, je suppose, 200 livres chacun à leur minimum respectif; ainsi le lieutenant, qui, pour passer capitaine, ne devait payer que 1,100 livres, en payera 1,300; le contingent du sous-lieutenant pour passer lieutenant devait être de 250 livres, il en payera 450; enfin le gentleman qui entre au corps en achetant la sous-lieutenance et avec lequel on ne peut faire aucun marché, puisqu'il est au choix du ministère, payera ce grade 450 livres; ces sommes réunies feront les 2,200 livres demandées. Quant aux conditions nécessaires pour passer d'un grade à un grade supérieur, c'est une connaissance assez médiocre des manœuvres et un certain nombre d'années sous les drapeaux. Ainsi on exigera généralement quatre années de service pour accorder le grade de capitaine, mais toute règle admet des exceptions, surtout dans l'armée anglaise où la faveur lève tous les obstacles.

Quelles que soient les circonstances, même en temps de guerre, il est rare qu'un capitaine vende sa compagnie moins de 2,000 livres sterling, c'est-à-dire 50,000 francs; c'est, il est vrai, toute sa retraite, mais elle lui donne non-seulement une rente d'environ 2,500 francs pour le reste de ses jours, mais un capital qu'il peut laisser à ses enfants. On voit donc que tout le monde gagne à ce système, mais surtout le gouvernement, qui n'a pas à porter le chiffre des retraites au budget de ses dépenses et qui échange un vieux soldat pour un neuf sans avoir à compter avec le premier pour ses longs et pénibles services.

Digitized by Google

En second lieu, on avance à l'ancienneté par les décès de ses camarades dans les rangs supérieurs; mais, en présence du système que nous venons d'exposer, il est facile de comprendre que cet avancement devient tellement long à réaliser qu'il est presque illusoire; car, du moment qu'un officier se sentira gravement malade, il se dépêchera de vendre afin de laisser le prix de sa commission à sa famille. S'il meurt au service, la valeur de son grade et tout l'argent qu'il a dépensé pour y parvenir sont perdus pour ses héritiers; s'il laisse une veuve, elle n'aura qu'une pension viagère égale à la demi-solde de son grade, tandis que ses enfants recevront un secours annuel jusqu'à vingt et un ans pour les garçons, et jusqu'à l'époque de leur mariage pour les filles; mais le capital est perdu, c'est le service qui en hérite; malheur aux morts! voilà la devise de l'armée, et c'est aussi le côté désavantageux du système. La conséquence assez naturelle est qu'au premier symptôme d'une guerre un peu sérieuse beaucoup d'officiers mariés songent à leurs familles et abandonnent les drapeaux, ou, si la pauvreté les oblige à rester au service, ils ont moins d'élan, leur vie est un capital qui ne leur appartient plus, dont ils ne sont que les dépositaires et qu'ils n'ont pas le droit de risquer. Il y a nécessairement moins d'ardeur et de zèle à en espérer; s'il me fallait encore une fois généraliser, je concéderais à l'officier français la même supériorité que celle que j'accordais tout à l'heure au soldat d'infanterie anglaise. Pourtant il y a de brillantes exceptions : la riche nature anglaise et son patriotisme triomphent souvent des considérations de famille; mais, si la cause ne produit pas toujours l'effet, elle en contient toujours le germe.

Digitized by Google

Je dois encore faire remarquer que, si un officier meurt de maladie, le grade vacant est à la disposition du ministre qui est libre de le donner au plus ancien officier du rang immédiatement inférieur *dans le régiment*, ou au choix dans tout autre corps. Ceci ouvre la porte à une infinité d'injustices; il n'y a que la mort au champ d'honneur qui assure un héritage incontestable aux grades inférieurs dans le même corps : aussi voit-on quelquefois des lieutenants ayant autant d'années de grade que leurs capitaines en ont d'existence. Il faut avouer cependant que ce n'est pas toujours la faute du système et que souvent ils ne doivent s'en prendre qu'à eux de cette stagnation pour n'avoir pas su profiter des circonstances. Effectivement, sur trente ans de service, l'officier de fortune en passera ordinairement vingt-quatre aux colonies, où les appointements sont tellement beaux qu'avec un peu de prudence il devra économiser de quoi atteindre au moins le grade de capitaine.

Sans nous égarer dans des dissertations inutiles sur les avantages et les désavantages de ce système, passons à la dernière partie de l'organisation militaire, celle qui a rapport à la solde. Dans l'armée anglaise, cette solde est marquée par une échelle extrêmement mobile, qui varie suivant les colonies et qu'il serait trop long de suivre dans toutes ses variations. Nous nous contenterons seulement de placer en regard les deux tables extrêmes de son développement : celle de la solde indienne et celle de la solde européenne.

Digitized by Google

GRADATION DANS LE RÉGIMENT.		SOLDE EUROPÉENNE par mois.	SOLDE INDIENNE, comprenant le batta ou gratification coloniale pour toute garnison dans un rayon de 80 lieues d'une Présidence. par mois.	SOLDE INDIENNE, pour toute garnison éloignée de plus de 80 lieues d'une Présidence. par mois.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
Lieutenant-colonel, commandant. .		825 »	2,250 »	2,750 »
Lieutenant-colonel, en second. . .		638 »	2,000 »	2,505 »
Major.		580 »	1,527 »	1,900 »
Capitaine..		434 »	955 »	1,039 »
Lieutenant.		275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant ou enseigne. . . .		214 »	455 »	506 »
Adjudant..		350 »	750 »	830 »
Quartier-maître.		275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant, trésorier.		562 »	750 »	830 »
Chirurgien-major.		434 »	955 »	1,039 »
Chirurgien aide-major.		275 »	564 »	640 »
Sergent-major.. . . .	5 fr. 60 c. p. j.	108 »	250 »	275 »
Sergent quart.-mait.	3 00	90 »	200 »	220 »
Sergent porte-drap..	2 80	84 »	130 »	150 »
Sergent ordinaire. .	2 20	66 »	99 »	100 »
Tambour-major. . .	2 20	66 »	99 »	100 »
Caporal..	1 60	48 »	60 »	70 »
Soldat à 3 galons [1]..	1 50	45 »	57 »	67 »
Soldat à 2 galons. .	1 40	42 »	54 »	64 »
Soldat à 1 galon.. .	1 30	39 »	51 »	61 »
Soldat sans galons..	1 20	36 »	48 »	58 »
Trompette, fifre, tambour.	1 90	57 »	70 »	80 »
Enfant de troupe de 15 à 18 ans. . . .	1 10	33 »	45 »	50 »
Femme de soldat. .		33 »	8 40	10 40

[1] Les galons se donnent en raison des années de service et de la bonne conduite. Chaque faute fait perdre un galon pour trois mois.

Dans l'Inde les colonels, selon les armes et les positions diverses, reçoivent de 36 à 45,000 fr. ; les brigadiers 60,000 fr. ; les généraux de 90 à 100,000 fr. Le général en chef de l'armée de l'Inde reçoit, outre ses

Digitized by Google

240,000 fr. de traitement comme membre du conseil suprême, un traitement de 200,000 fr. comme commandant en chef. Ce n'est pas tout; en marche, pour le service, le commandant en chef a son camp entretenu par la Compagnie. Avant le commandement de sir C. Napier, ce camp se composait de quatre-vingt-dix éléphants, trois cents à quatre cents chameaux, à peu près autant de bœufs avec leurs conducteurs, trois cent trente-deux piqueurs de tentes, dont cinquante employés uniquement au transport des portes vitrées du pavillon. Le général Napier réduisit cet établissement à trente éléphants, trois cent trente-quatre chameaux et deux cent vingt-deux piqueurs de tentes, faisant ainsi une économie de 250 *livres sterling par mois* au profit de la Compagnie. Cette modération parut extraordinaire !

On voit donc que les appointements d'un lieutenant-colonel dans l'Inde varient de 24 à 40,000 fr. de rente, et ceux d'un sous-lieutenant de 5 à 7,000 fr. Mais rappelons-nous que dans l'Inde comme en Angleterre la dépense *obligée* du commandant est absolument la même que celle du sous-lieutenant; ils mangent à la même table d'hôte où ils n'invitent que le même nombre d'amis et payent absolument la même pension. Le loyer du colonel n'est pas plus coûteux et il n'a pas un cheval de plus, puisque chaque officier a le sien. Enfin ils ont précisément le même nombre de domestiques. En Angleterre, cela se réduit à un soldat chacun (le commandant peut en avoir deux) qui ne leur coûte rien ; dans l'Inde c'est une douzaine de natifs : moins serait au-dessous du confortable, plus serait un luxe inutile. Il s'ensuit donc que, si l'on prend le traitement du sous-lieutenant pour l'unité de dépense, toute la différence en plus devra être

Digitized by Google

économisée dans chaque grade, et, avec le moindre esprit de prévoyance, devra former un noyau de fortune qui s'accumulera rapidement.

En Angleterre, telle est la cherté de la tenue et le prix de la pension, que c'est à peine si le lieutenant peut vivre sur sa solde, et, s'il y réussit, ce n'est qu'à force de privations et en se condamnant à la vie la plus austère. Pour le sous-lieutenant c'est chose impossible ; il devra recevoir de sa famille un complément d'au moins 100 fr. par mois, indépendamment de tout son premier équipement et de son premier versement à la masse, qu'elle devra aussi lui avancer. Dans l'Inde, c'est tout différent : le traitement du sous-lieutenant lui suffit pour vivre avec aisance, avec luxe, avec une élégante hospitalité. S'il a de l'intelligence, il peut économiser 1,200 fr. dans l'année. Durant tout mon temps de service dans les deux grades subalternes, ma dépense obligée n'a presque jamais été inférieure à celle du lieutenant-colonel, et mes économies de chaque année atteignaient au moins le chiffre que je viens de nommer ; celles du commandant, de son propre aveu, se montaient à 25,000 fr. Ce n'est pas que je trouve que les traitements soient trop considérables, tant s'en faut ; chaque année passée dans l'Inde en enlève au moins deux de l'existence, tarit toutes les sources de la vie, flétrit et dessèche l'avenir. On ne saurait trop payer une vie sans cesse aventurée, dévastée par le choléra, la dyssenterie, les mille plaies du climat. L'homme passe ici comme l'herbe des champs ; il faut qu'il puisse rapidement recueillir son salaire ou bien il meurt avant d'être payé.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Armée de la Compagnie. — Système d'avancement. — Démarcation infranchissable entre l'Européen et l'indigène. — Solde, discipline et mœurs des cipayes.

L'armée de la Compagnie est organisée sur un système tout à fait différent de celui qui régit l'armée royale : l'avancement pour les officiers est réglé par l'ancienneté de service dans chaque régiment jusqu'au grade de major inclusivement, et pour les officiers supérieurs par ancienneté de grade dans tout le corps d'armée de la présidence. Aucun degré de mérite ou de talent reconnu, aucun exploit fameux, aucun trait de courage ne peut faire arriver un officier à la tête de sa profession avant ceux qui le précèdent par ordre de numéro. Ce système a l'avantage d'opposer une digue au favoritisme qui est un des fléaux de l'armée royale, et de faire du service une loterie dont les chances sont ouvertes à tout le monde, mais il a en même temps l'inconvénient de n'appeler le plus souvent à la tête des corps que ce que nous

Digitized by Google

appellerions des *ganaches*, des hommes également usés d'esprit et de corps par l'âge et le climat. Les officiers européens de chaque grade reçoivent absolument la même solde que ceux des bataillons de l'armée royale, mais ils ont sur les officiers royaux cet immense avantage que toutes les places d'état-major leur sont exclusivement réservées, et qu'ils peuvent seuls concourir avec le service civil de la Compagnie pour les emplois diplomatiques; or ces places et ces emplois sont toujours les postes les plus lucratifs dans l'Inde anglaise: il arrive souvent ainsi qu'ils peuvent réaliser en très-peu d'années de superbes fortunes, tandis que les officiers royaux ne peuvent faire des économies qu'à la longue et exclusivement sur les appointements de leur grade.

Chaque régiment d'infanterie anglo-indienne se compose d'un seul bataillon de neuf compagnies, organisé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel-général sur le même pied que dans l'armée royale, lequel, sans avoir à s'occuper le moins du monde du corps auquel il est nominalement attaché, perçoit un bénéfice considérable sur les fournitures.

2° Un lieutenant-colonel dont la position est extrêmement précaire, et dépend de la présence au corps ou de l'absence du major. Comme il n'y a que deux officiers supérieurs dans chaque bataillon de la Compagnie (le lieutenant-colonel et le major), et que ces officiers, par suite d'une longue résidence dans un climat malsain, sont le plus souvent maladifs et en congé de santé, bien des bataillons seraient commandés par des capitaines. Pour éviter cet inconvénient, il est convenu que toutes les fois qu'un major sera valide et présent avec son bataillon, on expédiera le lieutenant-colonel, qui devient

Digitized by Google

alors superflu, à un bataillon dépourvu d'officiers supérieurs. Cette existence nomade est fort peu enviable, et le service doit s'en ressentir, car il est naturel que le lieutenant-colonel prenne peu d'intérêt au bataillon à la tête duquel il ne se trouve que momentanément.

3° Le major : c'est en général la cheville ouvrière du corps, comme il en est nécessairement le plus ancien officier.

4° Sept capitaines pour les neuf compagnies : c'est une des mauvaises économies de cette administration ; et encore quelques-uns d'entre eux sont-ils la plupart du temps détachés aux états-majors ou en position d'être appelés à des fonctions civiles.

5° Il en est de même des dix lieutenants, dont plusieurs doivent commander des compagnies; et de même encore des sous-lieutenants au nombre de cinq. Enfin, parmi le petit nombre d'officiers de ces deux derniers grades, qui se trouvent présents sous les drapeaux, deux sont encore choisis pour cumuler avec leur emploi celui d'adjudant ou de quartier-maître. Ainsi, d'une manière ou d'une autre, un nombre considérable des officiers de la Compagnie se trouvent pourvus de deux emplois, et par conséquent de deux traitements fort lucratifs [1].

Outre ces officiers européens, il y a dix-huit officiers indigènes, dont neuf reçoivent le titre de soubadar, qui est censé correspondre au rang de capitaine, et neuf celui de djemmadar, équivalant à celui de lieutenant; mais les uns et les autres sont réellement subordonnés au dernier sous-lieutenant, et même au sergent-major euro-

[1] Le système semble toujours s'étudier à diminuer le nombre des employés pour augmenter leurs profits.

Digitized by Google

péen. Aucun grade, aucun titre ne saurait effacer cette terrible distinction de la peau. J'ai eu bien souvent l'occasion de me trouver accidentellement comme visiteur chez quelques jeunes officiers de la Compagnie, au moment même où le soubadar de jour venait militairement rendre compte de sa journée de service. Il ne manquait pas de laisser lui-même ses babouches à la porte et de les faire laisser à son escorte, s'avançait à la tête de ses quatre suivants, dont deux sous-officiers portant des hallebardes, et se donnait à lui-même en même temps qu'à eux le commandement de halte! Puis, faisant le salut militaire, demeurait sous les armes, roide comme un pieu, tout le temps que durait son petit rapport. Les jeunes gens ne se levaient pas pour lui, ne le faisaient point asseoir et se contentaient de répondre à son salut par le même léger mouvement de la main avec lequel ils auraient accueilli le salâm d'un domestique. Les choses ne se passaient point ainsi du temps de Clive et de Munroe : on inculquait alors aux jeunes subalternes européens une urbanité qui était de meilleure politique, mais la morgue anglaise a fini par prévaloir : aussi ne retrouve-t-on plus chez les cipayes de nos jours les admirables traits de dévouement qui ont signalé l'époque héroïque de l'enfance de la puissance anglaise dans l'Inde.

Toutefois l'armée indigène est fort bien payée : le cipaye reçoit en garnison l'habillement militaire et huit roupies (20 francs) par mois; en marche ou en campagne cette solde est encore augmentée; dans tous les cas possibles elle est non-seulement suffisante, mais encore le cipaye doit pouvor économiser pour ses vieux jours, et c'est ce qui arrive constamment. Tous ceux qui ont de l'ordre et une bonne conduite font passer annuellement

Digitized by Google

la moitié de leur paye à leur famille. Ils ont même pour la plupart la prudence de se mettre dans l'impossibilité de dépenser leur argent, en chargeant la comptabilité anglaise de prélever d'avance ces économies; de son côté, le gouvernement, pour encourager cet esprit d'ordre, entretient dans chaque district un capitaine-trésorier chargé de distribuer les dividendes aux familles.

Les heures de service une fois passées, c'est-à-dire dès sept heures du matin, l'étranger qui traverserait les lignes d'un cantonnement ne se douterait guère qu'il est dans un quartier militaire. Les cipayes quittent aussitôt leur uniforme, vont la poitrine et les pieds nus comme les gens du peuple, en paejamas [1], et la petite calotte indienne sur la tête : point d'armes entre les mains durant tout le jour; elles sont déposées après l'exercice dans de petits magasins où un lascar est chargé de leur entretien. Ce n'est pas que les officiers se défient de la loyauté de leurs soldats, on ne se défie que de leur sens commun, on les regarde comme des enfants; et, comme un fusil est une machine délicate et trop compliquée pour être mise entre leurs mains, on le leur ôte; il en est de même des munitions qui, dans un pays où le salpêtre est toujours liquescent, exigent beaucoup de soin; c'est encore le lascar qui en a exclusivement la garde. Après un exercice à feu, un certain nombre d'hommes par compagnie sont commandés pour nettoyer les armes sous la surveillance d'un officier européen, après quoi elles rentrent au magasin.

L'armée est un lieu de rendez-vous où toutes les classes de la société peuvent se rencontrer et se mêler sans

[1] Caleçon.

Digitized by Google

déroger : c'est le seul qui ait ce privilége. La profession des armes ennoblissant, le paria peut y figurer à côté du brahmane de la plus haute classe; aussi le service militaire est-il très-recherché : c'est une faveur que d'y être admis, une punition d'en être renvoyé. Musulmans et Hindous, mêlés ensemble, vivent pacifiquement; la différence de religions qui établit entre eux des barrières insurmontables ne les divise par aucun sentiment de haine; mais point de sociabilité : on ne les verra pas, comme les soldats européens, aller ensemble en quête du plaisir; point de fraternité d'armes même entre les cipayes de même caste; point de jeux parmi eux pendant le jour pour en abréger la longue durée. Chaque homme se tient chez soi, mange et fume solitaire; il ne sort guère que le matin et le soir pour aller faire ses dévotions et ses ablutions.

Les officiers des troupes indigènes se vantent que leur armée est la mieux disciplinée dans le monde. Cela tient à plusieurs causes : c'est d'abord qu'on exige beaucoup moins du cipaye que du soldat européen, qu'il a infiniment plus de liberté, et que, hors les moments de service, il rentre dans les habitudes du peuple. « Et puis il faut considérer que la plupart des infractions quotidiennes de la discipline dans une armée européenne sont la conséquence de l'ivrognerie et de la gaieté étourdie des jeunes soldats. Il n'y a d'ivrognerie dans l'Inde que parmi les gens au-dessus ou au-dessous des préjugés, les princes ou la classe la plus abjecte. L'armée indienne boit de l'eau, elle est grave comme le reste de la nation[1]. »

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

La table d'hôte; le *God save the King;* la place d'interprète. — Description de Bellary. — Le prisonnier d'État. — Les bazars; les trois temples.

Le jour de mon arrivée au régiment se trouvait être un mercredi : c'était le *public day*, c'est-à-dire le jour de la semaine spécialement consacré à l'hospitalité. Un nombre considérable d'étrangers, tant militaires que civils, figuraient comme nos hôtes à la masse, c'est-à-dire à la table du cercle. On y remarquait le collecteur et le juge de la province, plusieurs jeunes subordonnés de ces deux magistrats, le ministre protestant, enfin de nombreux officiers des différents corps de la garnison. La table était mise pour soixante couverts. Je fus un peu étourdi de me trouver en si nombreuse et si nouvelle compagnie; tous les yeux se portaient naturellement sur moi comme nouveau venu et comme étranger. J'entendais glisser dans la foule ce terrible mot de *foreigner*, *Frenchman*, qui semblait élargir le cercle autour de moi et m'entou-

Digitized by Google

rer d'une muraille de glace. Je dois cependant rendre cette justice aux officiers du 55e; cette froideur était plus remarquable chez leurs hôtes que parmi eux. Quelques-uns même se dévouèrent à encourir les *sneers* de la majorité (expression amère d'un rire assez commun chez les Anglais, rire de persiflage, de cruauté et de mépris), pour accueillir et encourager le pauvre exilé. Le plus jeune, le plus chevaleresque de tous est celui dont le souvenir se représente encore ici le premier : Henri Bayly, sous-lieutenant comme moi, fut le premier qui brava l'orage pour me tendre une main amie, pour s'asseoir, pour s'attacher à mes côtés, pour me soutenir durant cette journée si difficile. Parvenu enfin à surmonter ma timidité, je fus ébloui du spectacle que j'avais sous les yeux. C'était une pompe vraiment royale ; une vaisselle et une argenterie massives et ciselées du plus beau travail, que l'on changeait à chaque instant, des cristaux resplendissants, des candélabres et des lampes de la plus grande richesse, versaient ou reflétaient la lumière. Des urnes à l'antique en or, en vermeil, en argent massif ; des trophées de courses ; des vases dignes de Benvenuto Cellini, remplis de fleurs, ornés de devises, de modèles de chevaux ou de cimiers en relief, jalonnaient la table d'une extrémité à l'autre. A l'éclat des lumières, au nombre prodigieux des domestiques, à la richesse des uniformes, on aurait pu se croire à la table d'un ambassadeur ou d'un souverain. L'atmosphère et la conversation étaient celles d'un salon, salon anglais bien entendu, rien qui rappelât la tabagie ou le corps de garde ; les sujets traités étaient la politique du jour, la chasse, les chevaux, quelque peu de médisance. On me força aussi d'y prendre ma part et de donner quelques détails sur la sta-

Digitized by Google

tion d'Hyderabad, que je venais de quitter, et sur le gouvernement du Nizam, détails qu'on parut écouter avec plus d'attention que d'indulgence.

Après le pudding, on enleva la nappe d'étoffe damassée, et je vis se prolonger devant moi, entre deux longues lignes de convives, une table d'acajou massif de quarante pieds de longueur, polie comme un miroir, et qu'on eût crue d'un seul morceau. Sur cette brillante surface reparurent bientôt les fruits de la saison, les vases d'or, les cristaux, les vins de Madère, d'Espagne et de France. Il y eut un moment de silence et de recueillement général; toutes les conversations s'arrêtèrent soudainement pour attendre le signal d'usage du président. Quand tout fut symétriquement disposé selon les formes prescrites, celui-ci se leva, remplit son verre, et, s'adressant à l'assemblée, prononça d'une voix grave : *The King* (à la santé du roi)[1]. A cet appel, les bouteilles circulèrent rapidement de main en main, et, quand tous les verres étincelèrent d'ambre ou de rubis, toutes les voix, se joignant à celle du président, répétèrent simultanément : *The King*. Comme ce mot s'échappait de nos lèvres, et comme l'écho de la vaste salle prolongeait encore les sons, la musique du régiment, placée dans une salle voisine, entonna avec une explosion de symphonie militaire l'air national, *God save the King!* Il est impossible de rien concevoir de plus noble, de plus touchant, de plus solennel que ce mouvement enthousiaste et simultané, cette libation à la fois calme, religieuse et énergique de tous ces hommes partout ailleurs si froids, mais ici profondément émus en appelant les bénédictions du

[1] Le souverain était alors Guillaume IV.

Digitized by Google

ciel sur celui qui représente à leurs yeux la liberté, l'ordre, le gouvernement; la patrie. C'est par son patriotisme que la race anglaise est la première du monde, qu'elle mérite notre admiration et nos hommages, qu'elle devient grande comme son ambition et son génie

Le lendemain, je commençai mes premiers exercices militaires sous la conduite du sergent instructeur. Dans mon enfance, j'avais appris d'un vétéran d'Austerlitz le maniement du fusil, selon la méthode française. La méthode anglaise est tout à fait différente : elle est plus longue à acquérir, mais elle donne un meilleur port au conscrit, le rend plus adroit, plus vigoureux, et elle est beaucoup plus rapide. L'infanterie anglaise tirera cinq coups contre nous quatre, et un tiers au moins des balles atteindra la cible à 150 mètres de distance. Elle n'aborde une infanterie ennemie qu'en ligne et sur deux hommes de profondeur; elle perd par conséquent beaucoup moins de monde. Elle ne se sert de la formation en colonnes serrées que pour se mouvoir plus rapidement d'un point à un autre, ou en présence d'un corps de cavalerie; somme toute, l'instruction de l'infanterie anglaise est parfaite, comme son armement et sa discipline.

En arrivant au corps, j'appris que la place d'interprète hindou pour le régiment, la seule place d'état-major offerte à la concurrence, aux officiers de l'armée royale, était vacante. Depuis trois ans que le régiment était dans l'Inde, aucun de nos officiers n'avait encore pu atteindre une connaissance suffisante de la langue hindoustanie, pour satisfaire à l'examen demandé. Dans un corps de cinquante officiers, pas un n'avait encore eu assez de curiosité ou d'énergie pour s'affranchir du ciceronage de son domestique, sans lequel il n'eût pu faire un seul pas

Digitized by Google

hors de la caserne ou du champ de manœuvre. C'est une chose incroyable que la difficulté, pour l'organisation britannique, de conquérir un idiome étranger, et, en même temps, l'insolente ineptie avec laquelle les mêmes individus raillent la moindre faute d'expression ou d'accent chez l'étranger qui parle leur langue. Ce n'est pas seulement chez l'officier de l'armée royale qu'il est étonnant de trouver cette incapacité ou cette insouciance pour une langue qu'il doit entendre peut-être vingt ans de sa vie, mais, ce qui est plus extraordinaire, c'est de la rencontrer plus grande encore, s'il est possible, chez l'officier de la Compagnie, qui doit passer sa vie entière dans le pays. Je pourrais citer, par exemple, les régiments indigènes qui formaient à cette époque la garnison de Bellary. Il y avait, sur la totalité de ces trois corps, quatre officiers qui pouvaient s'exprimer convenablement, et deux seulement qui eussent subi l'examen.

Et pourtant ils n'ont pas d'excuse : la société leur offre peu de distraction, peu de jeunes gens ont l'occasion d'une visite à faire, et, dans une multitude de stations intérieures, ils sont absolument réduits à eux-mêmes: Leur vie se consume dans une assommante monotonie, qui les pousse, comme nous l'avons vu, pour dernier passe-temps à la sensualité et au grog. D'un autre côté, il n'y a pas de service au monde qui doive exciter parmi ces officiers autant de zèle, puisque l'ancienneté seule avance au grade ; mais ce n'est jamais le grade, c'est l'emploi, résultat de la capacité, qui est extrêmement payé. Les places les plus honorables et les plus lucratives sont celles de résidents politiques près les cours voisines ou alliées de la Compagnie. On les voit constamment conférées à des officiers du rang de

Digitized by Google

capitaine et même de lieutenant, faute de trouver dans les rangs supérieurs les conditions d'aptitude nécessaires. La première de ces conditions est évidemment la connaissance du persan et de l'hindoustani; et c'est une chose vraiment étrange que le petit nombre d'Anglais qui la possèdent.

Les causes de cet engourdissement sont faciles à trouver : c'est premièrement l'absence de toute concurrence, pour les places d'état-major ou toute autre carrière lucrative, avec les officiers de l'armée royale, qui en sont exclus de fondation, et ensuite la multiplicité de ces emplois par rapport au petit nombre d'officiers de la Compagnie; cette multiplicité est telle, qu'il faut être dépourvu de toute espèce de protection, ou totalement incapable pour ne pas trouver quelque charge ou quelque sinécure où ensevelir sa médiocrité. Chez l'officier de l'armée royale, au contraire, les capacités sont en pure perte : elles ne font que rendre sa vie malheureuse, son activité enchaînée le dévore, le maigre emploi d'interprète du régiment est la dernière limite que son ambition puisse atteindre. La raison de cette indigne jalousie est, s'il faut entendre les employés de la Compagnie, que, les commandants en chef des armées de l'Inde étant toujours des officiers de l'armée royale, ils seraient naturellement disposés à favoriser celle-ci, et que, si les carrières lucratives lui étaient ouvertes, elles les accaparerait complétement.

Quoi qu'il en soit, on a déjà vu que j'avais acquis chez mon beau-frère les premiers rudiments de la langue. Me trouvant froidement accueilli par mes camarades, prévoyant que je ne parviendrais à me caser dans cette société glaciale que lentement et péniblement, je résolus

Digitized by Google

de combattre la tristesse de l'isolement par l'étude, et j'y parvins. Treize mois s'écoulèrent rapidement dans un travail sans relâche. En attendant l'amitié de mes frères d'armes, je voulais conquérir leur estime. Un examen brillant fut le fruit de mes efforts ; je fus nommé définitivement interprète. Les appointements de cet emploi ajoutant près de 3,000 fr. à mon revenu, je pus afficher un certain luxe absolument nécessaire pour obtenir le respect d'une société qui pèse le mérite et la bourse dans le même côté de la balance. Ma position s'améliora de jour en jour ; mais durant ce long intervalle d'autres circonstances avaient aussi puissamment contribué à la changer ; de graves événements avaient pesé sur le régiment et me forceront à revenir en arrière.

The ceded Districts (les provinces cédées) sont un trop beau fleuron dans la couronne de la Compagnie anglaise, et j'y ai fait un trop long séjour pour ne pas leur consacrer quelques lignes dans ces mémoires : leur richesse, leur fertilité, leur importance politique, les placent en première ligne parmi les possessions de Madras, et pourtant c'est à peine si leur nom et leurs limites géographiques sont connus non-seulement de mes lecteurs, mais même en Angleterre. Le territoire compris sous cette dénomination est borné au nord par la Toombuddra ou Toongabuddra ; à l'ouest par la Werda qui le sépare du district de Belgaum, appartenant à la province de Bombay ; au sud par le Maïssore ; à l'est par la chaîne orientale des Ghattes qui le sépare des collectorats de Guntour, Ongole et Nellora. Il comprend ce qu'on appellerait en France les départements de Bellary, Adony, Cuddapah et Hund-y-Anantapour. Il a pour chef-lieu Bellary, et pour villes principales Cuddapah et Adony. Ré-

Digitized by Google

cemment on y a ajouté le petit royaume et la forteresse de Keurnoul, dont le Nuwab a été détrôné en 1839. Ce district est peut-être le mieux administré sous le régime de la Compagnie des Indes, et c'est aussi le plus fertile et le plus productif dans le Dekhan. Il se compose principalement de terres noires et friables, très-solubles à la pluie, demandant un premier travail de défrichement assez considérable pour les débarrasser d'une racine extrêmement tenace, le cotonnier sauvage, qui les envahit, mais récompensant ensuite ce travail par des moissons abondantes, et ne demandant jamais ni engrais ni jachères. Les blés, le coton, le tabac, le salpêtre, sont les principaux produits du sol ; ceux de l'industrie sont des tapis, des camlies (étoffe de laine et de poil de chèvre dont les natifs font leurs manteaux), de l'arrak, du jagherri (espèce de cassonade tirée du palmier), du sucre candi, du fer. Tout le monde travaille : les droits fixés et perçus immédiatement par le collecteur européen sont modérés : il s'ensuit que le rayot entrevoit un avenir et laisse quelque patrimoine à ses enfants ; le bien-être s'accroît dans les villages, la population augmente, et les jungles qui menaçaient de tout envahir reculent devant la charrue.

Bellary, le chef-lieu de cette belle province, est une triple forteresse dont les trois enceintes superposées entourent et couronnent un rocher conique qui s'élève subitement au milieu d'une vaste plaine, premier mamelon d'une crête qui va rejoindre par Ghouty et Cuddapah la grande chaîne des Ghattes orientaux. Le fort inférieur est une enceinte bastionnée avec fossés et glacis, décrivant un demi-cercle assez étroit au pied de la pente accessible de la montagne ; l'autre versant est en précipice,

Digitized by Google

et défendu latéralement par une épaisse muraille qui remonte ses anfractuosités jusqu'au fort supérieur, à trois cents pieds au-dessus de la plaine. Des degrés taillés dans le roc en rampes alternativement saillantes et rentrantes, mais commandés dans tout leur développement par de nombreuses embrasures, conduisent à ce plateau dont les remparts, élevés sur une fondation de roches primitives, sont dressés sur le bord même de l'escarpement et si bien raccordés, qu'on ne saurait dire où commence l'œuvre de l'homme A l'extrémité nord-ouest de cette seconde forteresse s'élève encore une nouvelle masse de granit d'un seul bloc chauve et luisant sans aucune trace de terre ou de végétation : c'est ici qu'on a taillé une citadelle qu'une poignée d'hommes pourrait défendre contre des légions, mais qu'il serait facile de réduire par la soif, car elle n'est abreuvée que par quelques citernes et quelques ravins creusés dans la lave de manière à conserver les eaux de pluie. Nonobstant son apparence formidable, un blocus de quelques semaines amènerait donc nécessairement sa capitulation. Le fort inférieur est le seul qui ne soit point sujet à cet inconvénient : il renferme des puits nombreux et intarissables, mais sa construction est défectueuse et ne pourrait opposer qu'une faible résistance.

L'espace contenu entre la base de la montagne et les fortifications n'est point suffisant pour abriter la garnison ; les Européens seuls peuvent y trouver place. Deux mauvaises casernes reçoivent environ quatre cents hommes chacune, et sont réservées pour le régiment de l'armée royale ; un troisième bâtiment est attribué à la compagnie d'artillerie européenne de cent cinquante hommes ; l'arsenal, les magasins, la poudrière et le

Digitized by Google

messhouse (le cercle), ces deux derniers, l'un à côté de l'autre, envahissent le reste de l'enceinte. Quelques mauvaises masures, perchées parmi les rochers qui, à différentes époques, ont roulé du flanc de la montagne, servent de demeure aux deux tiers des officiers royaux ; le reste, ainsi que toutes les troupes indigènes, les hôpitaux et l'état-major, sont cantonnés dans la plaine environnante, entremêlés avec la population noire ; enfin les autorités civiles et militaires occupent à de grandes distances de la place de charmantes villas éparpillées dans la campagne avec une irrégularité et une insouciance que n'admettent guère nos idées de la discipline et de la vigilance d'une place forte. Si un mouvement insurrectionnel venait à éclater subitement, la garnison perdrait d'un seul coup tous ses chefs.

La ville noire se réduit aux bazars qui sont larges, animés et plantés de beaux arbres ; il s'y fait un commerce très-actif ; leur fraîcheur, leur vie et leur gaieté, contrastent avec la blancheur sépulcrale, la morne tristesse et l'atmosphère embrasée du fort. On ne peut se faire une idée de la chaleur attirée et reflétée par l'énorme pile de granit unie et luisante à laquelle il est adossé. Toute une nuit de rosée ne suffit pas pour la refroidir; le sommeil n'a plus de bienfait sous une telle influence ; ce vaste rideau intercepte la brise ; l'air raréfié se décompose, les émanations des broussailles et des ruines engendrent la malaria ; ce fluide subtil rampe le long des murs, déborde et pénètre partout. C'est là le foyer et le berceau du choléra qui reviendra chaque année se nourrir et se perpétuer de victime en victime. C'est l'arbre de la fable qui répand une ombre empoisonnée : la vie humaine se flétrit et s'étiole sous son rayonnement fatal'

Digitized by Google

Ce qui a fait élire cette funeste localité pour le quartier général d'un corps d'armée assez important, c'est sa situation centrale au milieu du plateau supérieur qui s'étend entre les deux chaînes des Ghattes; cette situation en fait une position militaire admirable pour tomber à volonté à la moindre alarme, soit sur les Mahrattes du côté de Sattarah, les Poligars dans le Canara, ou les musulmans du Maïssore, soit sur les sujets turbulents du Nizam. C'est aussi qu'elle se trouve placée au centre d'un pays riche en fourrages et en céréales, où l'entretien de la troupe est moins onéreux, et où la population, se trouvant heureuse et comparativement riche sous une administration paternelle et éclairée, improvisera à l'instant tous les moyens de transport et fournira les légions de *camp followers* (serviteurs d'armées), indispensables à toute expédition anglaise.

Le corps d'armée dont nous parlons est composé et distribué ainsi qu'il suit :

A BELLARY

UN ÉTAT-MAJOR DIVISIONNAIRE COMPOSÉ DE :	UN ÉTAT-MAJOR DE PLACE COMPOSÉ DE :	TROUPES.	
1 général de divis.	1 colonel comman.	1 rég. d'inf. royale. .	1.100
1 aide de camp.. .	1 adj. de place.	1 compag. d'artillerie européenne.. . . .	150
1 adjudant-génér..	1 intendant milit. .	1/2 comp. du train. .	50
1 quart.-mait. gén.	1 aumônier.. . . .	1 régim. de cavalerie régulière indigène..	650
1 chirurg. en chef.		2 régim. d'infanterie indigènes.. . . .	2,300
1 ingén. en chef. .	A Cuddapah. . . .	1 rég. d'infant. ind. .	1,150
1 payeur.	A Ghouty.	2 comp. détachées du batail. de Cuddapah.	
		TOTAL..	5,400

Digitized by Google

Si l'on excepte le bataillon indigène à Cuddapah avec see deux compagnies à Ghouty, qui est absolument nécessaire pour contenir les pathâns de ces localités, et deux compagnies à Bellary pour protéger les cantonnements, il reste encore une colonne mobile d'environ quatre mille hommes, dont douze cents Européens prêts à se porter en avant partout où besoin sera. C'est cette petite colonne qui a décidé toutes les querelles sur le territoire de Madras depuis 1825 ; c'est elle qui a dissous toutes les conspirations, réprimé tous les soulèvements dans un rayon considérable sur les territoires de Canara et du Maïssore et jusque dans celui de Bombay, et tenu en échec les Mahrattes et le Nizam. Enfin c'est encore elle aujourd'hui qui se porte en avant dans la présidence de Bombay, pour remplacer les troupes employées contre le Bengale révolté. Le service civil se compose : 1° D'un collecteur aux appointements de 65,000 francs, chargé de la haute administration, des affaires politiques, des travaux publics, des finances, de la répartition des impôts et de la perception des revenus. Il passe sa vie sous la tente, changeant constamment de localité et visitant successivement toutes les parties de son département, jugeant, redressant, imposant, en un mot régnant dans toute son étendue.

2° De quatre adjoints au premier, aux appointements de 25 à 30,000 francs, chargés spécialement de la justice de paix dans les campagnes et de l'enquête en première instance de toutes les affaires et discussions qui concernent le revenu.

3° D'un juge aux appointements de 40,000 francs, qui préside un tribunal de première instance civile et criminelle dont les membres sont indigènes.

Digitized by Google

4° D'un greffier au traitement de 25,000 francs.

Enfin la justice de paix dans l'intérieur des cantonnements entre le militaire et les *camp followers* est attribuée, au-dessous de certaines sommes et de certaines pénalités, à l'officier chargé de l'intendance militaire.

Ma position d'interprète m'ayant souvent mis en contact avec les juges de ces différents ressorts, j'ai pu vérifier par moi-même la justice des nombreuses accusations d'indolence et de négligence dans leurs fonctions, portées contre ces messieurs. J'ai vu quelquefois jusqu'à six mille causes en arrière, et aucun des juges, à moins d'y avoir un intérêt personnel, n'aurait fait une course d'une demi-heure en palanquin pour s'assurer d'un fait discuté devant son tribunal, bien qu'il se fût passé à sa portée et quelle qu'en pût être l'importance pour les plaideurs. Cette nonchalance est d'autant plus condamnable, qu'il n'y a peut-être pas de pays au monde où la justice soit plus difficile à rendre, tout dépourvu qu'il est d'avocats pour embrouiller les causes. Il est impossible de croire à aucun témoignage, et le plaideur qui a le bon droit de son côté enrôlera presque autant de faux témoins que son adversaire. On serait tenté de condamner les deux parties aux dépens et de les punir l'une et l'autre. L'Indien semble prendre plaisir à défigurer la vérité la plus indifférente : l'exposer tout simplement lui paraîtrait un défaut d'imagination, une espèce d'incapacité ; mais il ne ment ainsi que pour pouvoir se dédire si la première déposition est mal accueillie. La vérité est une dernière ressource qu'il se ménage et dont il use le moins qu'il peut ; il la réserve pour les cas extrêmes.

Trois mois après mon arrivée, dès que je fus jugé capable de prendre mon tour de garde, je fus détaché pour

Digitized by Google

commander le poste de la citadelle confié alternativement aux officiers de S. M. Britannique et à ceux de la Compagnie. Comme la montée est extrêmement fatigante, ce poste n'est relevé que tous les deux jours ; mais c'est un service très-recherché à cause de la pureté et de la fraîcheur de l'air dont on jouit à cette élévation. En recevant les ordres écrits des mains de mon prédécesseur et prenant possession des localités, je fus extrêmement surpris d'y trouver un prisonnier d'État, dont il était assez singulier que mes camarades ne m'eussent jamais entretenu : c'était le Nuwab, souverain légitime de Keurnoul (petite principauté située au nord-est des Provinces cédées, et qui à cette époque jouissait encore d'une espèce d'indépendance). Ce malheureux était victime d'une de ces grandes iniquités qui signalent à chaque pas la politique anglaise. A la mort de son père, l'ami et le protégé des Anglais, il avait revendiqué ses droits à la principauté comme fils aîné et seul fils légitime. Ces droits avaient d'abord été reconnus ; il avait même reçu l'investiture des mains du collecteur M. A. D. Campbell, dans la société duquel il regagnait ses États et avait déjà atteint la rive droite de l'Hundry, petite rivière qui séparait son royaume du territoire de la Compagnie. Sur l'autre rive, il voyait déjà s'élever sa capitale, le palais de son père ; mais une sourde intrigue travaillait contre lui dans l'ombre : de fortes sommes étaient offertes à l'avidité des employés du gouvernement, par son rival, son frère naturel par une concubine ; il avait aussi, malheureusement pour lui, révélé une intelligence et des talents qui le faisaient craindre ; enfin, l'on cherchait un prétexte pour revenir sur l'engagement contracté. Le hasard voulut que cette nuit même le Nuwab

Digitized by Google

surprit l'infidélité d'une de ses femmes; il était musulman, son sabre lui fit justice des coupables : ce fut un crime tout trouvé; ce n'est pas qu'on lui disputât le droit de tuer sa femme chez lui, le lendemain, de l'autre côté de la rivière; mais, sur la rive droite, il était encore l'hôte des Anglais et avait enfreint leurs lois. Le collecteur et le gouvernement se récrièrent sur l'atrocité de son crime; on le ramena prisonnier à la citadelle de Bellary, tandis que son frère montait sur le trône[1].

Lorsque je devins son geôlier, il y avait déjà six ans que ce malheureux dévorait là sa vie, *in carcere duro;* en vain il en avait appelé à la Cour des directeurs, à la Chambre des communes : ses pétitions, d'abord rejetées, ne furent plus transmises. Il demandait une cour martiale, un tribunal d'honneur : le supplice s'il était coupable, la liberté s'il était innocent. On n'avait garde d'accéder à sa prière. Par un raffinement de cruauté inutile, tout rapport direct lui fut interdit avec sa mère et ses femmes : c'était en vain qu'elles se présentaient, l'inflexible consigne les repoussait toujours. Privé de toutes ces jouissances si appréciées par un Asiatique, on lui laissait cependant quelque argent (500 fr. par mois qu'il recevait de sa mère) et une couple de serviteurs. Doué d'une singulière intelligence, d'une instruction extraordinaire chez un natif, il éprouvait un besoin de

[1] Le gouvernement de la Compagnie fut cruellement puni de sa mauvaise foi en cette circonstance; ce même prince bâtard, que par un déni de justice on avait placé sur le trône, s'occupa immédiatement à organiser contre ses protecteurs une conspiration gigantesque que le seul hasard fit découvrir quelques mois avant l'explosion, en septembre 1839, et qu'il fallut étouffer dans des flots de sang.

Digitized by Google

société qui lui faisait rechercher même celle des officiers qui se relevaient pour le garder, malgré le froissement continuel de sa dignité, la dureté et souvent l'insolence qu'il rencontrait. Il ne pouvait se passer de communiquer, d'échanger ses idées : c'était une envie, une démangeaison de malade, et, les soldats lui étant trop inférieurs en raffinement et en manières pour ne pas exciter son profond dégoût, on peut dire qu'il mendiait le contact, la conversation de ceux chez qui il devait espérer plus d'éducation. Mais il mendiait en prince : tout le petit revenu que le gouvernement permettait à sa famille de lui allouer, était dépensé en cadeaux délicats pour les officiers qui se succédaient à la porte de sa prison ; il couvrait leur table de mets succulents, des meilleurs fruits de la saison, des sorbets les plus délicieux, tels qu'on n'en prépare que dans les palais de l'Orient, et le seul retour qu'il espérât en échange, sans toujours l'obtenir, c'était un accueil gracieux, peut-être le titre de huzret (majesté) ou de khodawend (monseigneur), toujours si cher, même quand ce n'est plus qu'un mot vide de sens. Jouer sa partie d'échecs, c'était le rendre parfaitement heureux, lui faire un instant oublier la triste réalité de sa vie. Combien peu, surtout parmi les officiers de la Compagnie, lui octroyaient ces minces satisfactions tout en acceptant ses présents ! Pour moi, je sais qu'il me navrait l'âme ; son existence, enchaînée sur ce roc désert, me rappelait une autre, une plus grande infortune qui avait succombé sur l'odieux cratère de Sainte-Hélène, et qui, comme lui, n'avait trouvé que d'impitoyables geôliers, là où elle avait été chercher l'hospitalité. C'est sans doute à la cour machiavélique de la Compagnie des Indes, que l'Angleterre a emprunté la cruelle

Digitized by Google

idée de condamner le Thémistocle français au sort de Prométhée : ce qu'il y a de certain, c'est que ces rois marchands disposent ainsi de presque tous leurs prisonniers d'État. Partout où le drapeau anglais flotte dans l'Inde sur le sombre sommet d'un pic couronné de fortifications, le voyageur peut préjuger sans crainte que quelque grandeur déchue gémit sous son ombre fatale et mesure de l'œil ces plaines tant aimées où il envie le sort du plus pauvre rayot, où l'antilope bondit en liberté.

Le pauvre prisonnier de Bellary s'attacha à moi avec l'instinct du malheur, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse : c'était un délire de joie quand mon tour de garde revenait. Non-seulement il passait avec moi les journées entières en longues et touchantes conversations, arpentant ma chambre et gesticulant avec véhémence, mais il ne me quittait pas un instant durant les quarante-huit heures de mon service. Quand, après une soirée consacrée à son jeu favori, je me jetais enfin sur mon lit de camp pour prendre le repos nécessaire, il s'asseyait à mes pieds pour me regarder dormir et protéger mon sommeil contre les insectes. En étudiant le plan de la ville, il était parvenu à reconnaître l'emplacement de mon habitation, dans laquelle il plongeait du haut de son rocher, et, à l'aide d'une lunette d'approche, épiait tous mes mouvements. Il savait quand je montais à cheval, et me suivait encore dans mes courses du soir.

Ce fut durant le cours de cette amitié que je pus apprécier la misère et la servitude de l'état militaire. Une circonstance surtout me fit l'impression la plus pénible: jamais il n'avait un instant pensé à éprouver ma fidélité à mon drapeau; mais, espérant un jour avoir détourné mon attention, il avait fait dire à une de ses femmes, la

Digitized by Google

plus dévouée, la plus chérie, dont il était séparé depuis sept ans, de se présenter à la porte de la citadelle sous le déguisement d'un marchand de fruits auquel la consigne permettait d'entrer. J'avais remarqué depuis le matin, dans mon hôte et mon prisonnier, une excitation fébrile extraordinaire; il ne tenait pas un instant en place, me répondait d'un air distrait et regardait à chaque instant par ma fenêtre ouverte jusqu'à l'arrivée du faux marchand. Dès qu'il l'aperçut, il me quitta sous quelque prétexte pour me cacher son émotion et attendre le résultat dans l'espèce de tanière où il était logé. J'avoue que j'avais deviné son secret, et, tout en veillant à ce qu'il ne m'échappât pas, je faisais des vœux sincères pour le succès de son stratagème, me proposant de congédier la pauvre femme après quelques heures d'une réunion que je considérais comme autant de gagné sur son malheur. Mais le même trouble qui avait trahi son mari la fit découvrir : interrogée par le sergent de garde, elle balbutia; sa grâce involontaire, sa timidité et la délicatesse de ses traits, firent deviner son sexe; je fus bientôt appelé pour vérifier son laisser passer, et obligé de la repousser moi-même du seuil où elle était arrivée. Je ne revis plus ce jour-là mon pauvre Nuwab, il resta absorbé dans sa douleur. Le lendemain il reparut triste, mais calme, trop délicat pour se plaindre, et aussi aimant que jamais. Nos rapports continuèrent ainsi pendant cinq ans, jusqu'au départ du régiment pour Hyderabad, en 1836. On m'a dit que souvent, depuis cette époque, il avait demandé de mes nouvelles à nos successeurs, les questionnant pour apprendre s'il ne me reverrait jamais plus! A cette heure où j'écris tranquille et libre au coin de mon foyer, près d'une femme que j'aime,

Digitized by Google

il traîne encore sa triste vie, seul sur son rocher!

Mes conversations avec ce prince, presque toujours en hindoustani, quoiqu'il parlât fort bien l'anglais, m'avaient fait faire de grands progrès dans la langue; je continuais aussi à étudier sous la tutelle de deux mounschies (professeurs hindous). Entre les heures consacrées à ce travail, dès que le soleil couchant me permettait de humer l'air, mon plus grand plaisir était de faire seller mon cheval et galoper au loin, pour chercher quelques couches d'un air plus pur que celui que nous respirions entre la montagne et les remparts. Je revenais invariablement par les bazars me mêler à ce peuple si enfant, si doux, si insouciant. A mesure que j'acquérais la pratique de sa langue, j'aimais ses mœurs; je trouvais un singulier charme à ses conversations, à ses histoires si vivement racontées, à sa crédulité, à son imagination romanesque et brillante. Je finissais presque par lui envier son genre de vie si rapproché de la nature, et à aimer jusqu'à sa musique aux sons aigus, mélancoliques ou bruyants. Ce qu'on appelle ici bazars sont des rues moins étroites et moins tortueuses que les autres, habitées spécialement par les diverses professions, dont les produits sont exposés sous la vérangue ouverte de leurs demeures. C'est au milieu de son petit étalage que chacun travaille, accroupi comme un singe, mais comme un singe aussi non moins adroit de ses pieds que de ses mains. Ce que j'admirais le plus, c'étaient les bijoutiers tourneurs en cuivre et en argent : les chefs-d'œuvre qui sortent de leurs mains, chaînes de petites roses d'or, boucles d'oreilles, croix et boîtes en filigrane, défieraient tout l'art de nos orfèvres ; et pourtant leurs outils sont détestables, et tels que le plus habile ouvrier d'Europe,

Digitized by Google

s'il était réduit à s'en servir, n'en pourrait rien obtenir C'est au coin de son hangar, en plein air, sur un mauvais réchaud, sans association d'industrie, que chacun fait sa manipulation, et pourtant telle est leur patience, la légèreté et la finesse de leur travail, qu'on en est émerveillé. Cette patience est peu récompensée, car le travail ajoute très-peu au prix du métal, 18 pour 100 tout au plus, et, à ce prix, ne vendent-ils encore ces beaux ouvrages qu'aux Européens. Pour les natifs, ils font surtout des bracelets tout simples, destinés aux femmes et aux enfants. Les boutiques les plus brillantes sont celles des marchands de vases de cuivre étamés pour boire. Ces vases, tout ronds et tout unis, sont le meuble favori, la première acquisition de chaque ménage indien : ils servent à tous les usages, pour la cuisine et les ablutions. A côté de ces piles étincelantes, l'on voit des forgerons faisant des ouvrages grossiers, des clous, des cuillers, et avec un métal à peine aciéré des fers de lance et des lames de sabre. Un mauvais sabre neuf avec sa massive poignée en fer et son étui de bois, recouvert en peau, coûte une roupie (2 fr. 50 c.). Cette arme est dans toutes les mains, pour ne jamais servir. Quand deux Indiens se querellent, ils s'envoient force injures, mais en viennent rarement aux coups et ne dégainent jamais.

Toutes les autres boutiques, c'est-à-dire neuf sur dix, sont occupées par des marchands de grains. Chez un peuple où la misère est si grande, la nourriture est la principale dépense, et les subsistances le principal commerce; très-peu de légumes, quelques patates douces, beaucoup d'épices, des ornements de verre, d'argent et de soie pour les femmes, voilà ce qui constitue le marché.

Digitized by Google

Au milieu et aux extrémités de cette longue rue de chaumières s'élèvent trois édifices d'architecture diverse, temples de trois religions différentes. La pagode est près du champ de Mars, à l'extrémité la plus rapprochée du fort; au milieu du bazar est la chapelle des missionnaires protestants, et enfin, à l'écart, au delà de la dernière habitation, se trouve la mosquée. La position de chacun de ces temples est en harmonie avec son culte. Celui des musulmans est solitaire et silencieux. Dans leurs accès de dévotion, ils cherchent quelque but éloigné de pèlerinage, la tombe d'un derviche ou d'un iman. Autour des temples hindous, au contraire, la foule se presse tout le jour, et au bruit de cette cohue vient s'ajouter l'infernal tintamarre de quelques diables toujours cachés dans quelques niches, qui accompagnent la prière des fidèles des sons discordants de leurs sifflets et de leurs cornemuses et du tapage épouvantable de leurs tamtams. Enfin, la société des missionnaires, au moins aussi politique et industrielle qu'évangélique, s'établit au centre de l'activité et du commerce; mais son culte froid et dépouillé de cérémonies parle peu à l'imagination de l'Hindou : le temple est désert, pas une voix ne répond à celle de l'officiant, et la croix d'or est impuissante aux mêmes lieux où la croix de bois avait fait des miracles; car Bellary a aussi sa congrégation catholique, pauvre, ignorante, mais pleine de ferveur, groupée autour d'un prêtre portugais aussi pauvre et aussi ignorant qu'elle; vous la retrouverez dans la petite chapelle perchée sur un roc au milieu du fort.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

Le choléra. — Conspiration de Bangalore en 1833. — Missionnaires protestants. — Les soldats et les cipayes.

Par une belle et molle soirée de février 1833, à l'époque de l'année où le soleil reprend toute sa puissance, mais où la naissance et le déclin du jour ont encore une fraîcheur et un parfum de volupté, je venais d'exécuter mon galop quotidien autour des remparts vers les premières pentes des *Copper mountains* (montagnes de cuivre), et je rentrais comme à l'ordinaire par la chaussée ombragée d'arbres de la ville noire. La lune, dans son plein, versait ces flots de lumière qu'elle ne prodigue qu'aux tropiques; pas un souffle d'air n'agitait les plus petites branches des arbres dont les silhouettes se dessinaient en lignes noires et immobiles sur le ruban d'or de la chaussée. Pénétré du calme et de la beauté de ce moment, j'allais au pas dans une rêverie profonde, prêtant l'oreille à la marche cadencée de mon cheval et au bourdonnement des insectes, quand tout à coup mon at-

Digitized by Google

tention fut éveillée par des cris perçants qui partaient de la vérangue ouverte d'une boutique. Je connaissais le propriétaire : c'était un riche sonar (bijoutier), qui avait souvent travaillé pour moi. Un intérêt instinctif me fit approcher et forcer le cercle épais qui s'était formé autour de la maison. A la lueur des torches, j'aperçus un tcharpaë, espèce de lit de sangle, sur lequel un jeune homme de dix-sept ans, fils unique du bijoutier, se tordait, comme un serpent coupé, dans des crampes épouvantables. Les yeux étaient déjà fixes, ternes et vitreux; quelquefois une convulsion galvanique soulevait le moribond; il faisait des efforts pour vomir, puis retombait épuisé sur ses coussins. J'avais eu occasion de voir ce jeune homme la veille; hier encore il avait un embonpoint remarquable, sa couleur était d'un noir d'ébène lustré et poli; vingt-quatre heures n'étaient point écoulées, et cet embonpoint avait fait place à la plus affreuse maigreur; ses joues étaient creuses, sa peau avait singulièrement blanchi et perdu tout son lustre, je pouvais à peine le reconnaître; sa mère, qu'à son air de décrépitude on eût prise pour une très-vieille femme, quoiqu'elle eût à peine trente-cinq ans, poussait des cris déchirants au pied du lit, s'arrachait les cheveux, se déchirait les seins et cherchait à se briser la tête contre la muraille. Le père était plus calme : il ne laissait échapper aucun cri, mais l'expression de sa figure était effrayante. Il avait arraché son turban, sa tête était rasée, à l'exception de la petite touffe qui couronnait le sommet du crâne; son corps était nu, et de la tête aux pieds tout couvert de cendres. Il était assis les jambes croisées murmurant un récitatif de versets du Koran interrompus par des gémissements et regardant la foule d'un air hagard, tandis que

Digitized by Google

la partie supérieure de son corps se balançait en avant et en arrière avec l'oscillation du balancier d'une pendule. J'essayai de lui adresser la parole : « Mahomet Shah, Mahomet Shah, lui répétai-je plusieurs fois, ne puis-je rien faire pour votre fils; lui enverrai-je des médecines? » Il fut longtemps sans m'entendre. Me reconnaissant à la fin, il répondit d'une voix creuse : *Meur jata saheb; kae jullab*, puis, avec un effort : *Allah kerim!* (Il se meurt, monsieur, c'est le choléra... Dieu est grand!)

Je rentrai chez moi le cœur attristé et avec un pressentiment de malheur. L'étude pour ce soir-là eût été impossible; j'y renonçai, et rejoignis un rassemblement de mes camarades qui s'étaient réunis pour passer le temps dans une maison déjà occupée par trois de nos lieutenants. Un de ces commensaux était précisément ce jeune Campbell dont j'avais enlevé la place et qui continuait à faire les fonctions de sous-lieutenant à ses frais, dans le faible espoir d'être placé plus tard. Nous étions quinze ou vingt officiers tant mariés que célibataires, mais tous jeunes, pleins d'espoir, d'avenir et de gaieté. Rangés autour d'une longue table, en plein air, éclairés par la lune et savourant la brise du soir, nous faisions de profondes libations. Tandis que les serviteurs de nos hôtes nous versaient avec la profusion indienne le thé, le café, la bière, le punch et le grog, une épaisse fumée s'élevait de nos cigares et des cris joyeux succédaient sur toutes les lèvres aux chansons tour à tour bachiques et anacréontiques. Les toasts (cet usage essentiellement anglais) se suivaient à chaque instant, et excitaient tour à tour le rire ou l'approbation des convives. Un de ces légers propos me fit en ce moment une singulière impression : un jeune étourdi, se versant une rasade, nous

Digitized by Google

fit remplir nos verres pour sanctionner cet étrange vœu d'une ambition téméraire : *A bloody war and a sickly season!* (Une guerre sanglante et une saison malsaine!) Ce vœu, ou plutôt ce blasphème, allait être bientôt puni.

Dans toute cette assemblée il n'y avait que deux figures soucieuses, la mienne et celle du jeune Campbell. Ce dernier avait passé toute sa journée à la chasse; il était d'un tempérament robuste et n'avait jamais connu un instant de maladie : je remarquai cependant qu'il se levait souvent de table et que chaque fois qu'il venait s'y replacer le nuage s'épaississait sur son front; je crus même reconnaître quelques légères convulsions analogues à celles que j'avais remarquées chez le jeune bijoutier. Le chirurgien-major du régiment, docteur Rutledge, se trouvait assis à côté de moi : ne pouvant plus vaincre mon inquiétude, je lui dis à l'oreille : « Le choléra est au camp et ce jeune homme ne me paraît pas bien. » Le cigare tomba de ses lèvres sur lesquelles le sourire disparut. Ne voulant pourtant pas glacer la réunion, il se leva d'un air indifférent et prit notre jeune camarade à l'écart. Tous deux s'éloignèrent; le docteur revint seul. Le mot qu'il prononça à son retour fut comme un tocsin d'alarme qui retentit dans tous les cœurs et dispersa l'assemblée. Le lendemain nous rendions à la terre la dépouille déjà fétide du jeune et brillant Écossais. Par une singulière coïncidence, la nouvelle officielle de sa nomination au régiment arriva juste à temps pour être proclamée sur sa tombe par la triple salve de mousqueterie.

Rien n'est grand, rien n'est touchant comme le service funèbre dans l'armée anglaise. Outre le détache-

Digitized by Google

ment commandé pour exécuter les dernières salves et proportionné au rang du défunt, le régiment tout entier, sans armes, et tous les officiers de la garnison, le sabre nu et renversé sous le bras gauche, suivent sa dépouille depuis la maison mortuaire jusqu'au champ du repos. La musique militaire entonne l'hymne du « Marinier sicilien, » suivi du sublime cantique de Saül. Ces deux airs se succèdent sans cesse, tandis que la mesure est marquée par les notes tonnantes de la grosse caisse qui fait vibrer l'air comme un canon. Arrivé au cimetière, on forme le bataillon carré autour de la tombe; le ministre protestant, ses aides et le groupe d'officiers occupent le centre. Le pasteur lit cette admirable prière du rituel anglican « *In the midst of life we are in death* » (Sur le sentier de la vie nous rencontrons la mort); puis viennent ces tristes paroles : « Rendons la terre à la terre, la poussière à la poussière. » On jette quelques pelletées sur la bière, puis... tonnez, mousquets.

Sur l'aile de la foudre l'âme est partie!

Un flageolet aigu donne le signal du départ; la troupe se forme en colonne, puis s'ébranle au son d'une valse vive et légère, exécutée par la musique du régiment. Quel bizarre contraste! C'est, dit-on, pour ranimer le courage; mais ces airs joyeux me semblaient narguer la mort et redoublaient ma tristesse.

Ce fut là la première victime ; mais le terrible fléau avait arboré son drapeau sanglant sur nos remparts. Pendant trois longs mois nous vîmes jour par jour tomber nos compagnons de la veille, officiers et soldats, la

Digitized by Google

vieillesse et la vigoureuse adolescence, les femmes et les enfants. Chaque jour nous nous joignions au funèbre cortége; chaque jour nous répétions ces deux hymnes de la mort, jusque-là qu'elles devinrent le refrain distrait de nos moments de rêverie. Chaque jour les gracieuses valses prenaient une cadence plus moqueuse, bien que les chœurs allassent s'affaiblissant, car les musiciens eux-mêmes payaient au fléau leur tribut quotidien. La vie ainsi tourmentée perdait tous ses charmes. Du moment qu'on était frappé, on reprenait tout son calme et l'on mourait avec indifférence. Si la terreur existait toujours, c'était chez les forts qui la noyaient dans les orgies, au milieu des chants féroces et mystiques. On peut en juger par les vers suivants, sublimes de génie, de tristesse et de sauvagerie, composés par une des dernières victimes. J'essayerai d'en donner une idée par une traduction en prose, dont les deux premières strophes sont rimées suivant la cadence anglaise :

I

We meet 'neath the sounding rafter
  And the walls around are bare;
As they shout back our peals of laughter
  It seems as the dead were there.
Then, stand to your glasses — steady!
  We drink in our comrades eyes
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

II

Not here are the goblets glowing;
  Not here is the vintage sweet.
'Tis cold as our hearts are growing,
  And dark as the doom we meet

Digitized by Google

But stand to your glasses — steady!
  And soon shall our pulses rise.
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

III

There's many a hand that's shaking
  And many a cheek that's sunk;
But soon tho' our hearts are breaking,
  They 'll burn with the wine we 've drunk.
Then, stand to your glasses — steady!
  'Tis here the revival lies.
Quaff a cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

IV

Time was when we laughed at others,
  We thought we were wiser then.
Ha! ha! let them think of their mothers
  Who hope to see them again.
No, stand to your glasses steady!
  The thoughtless is here the wise!
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

V

Not a sigh for the lot that darkles,
  Not a tear for the friends that sink!
We 'll fall midst the wine cup's sparkles
  As mute as the wine we drink.
Come, stand to your glasses, — steady!
  'Tis this that the respite buys.
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

VI

Who dreads to the dust returning!
  Who shrinks from the sable shore?

Digitized by Google

Where the high and haughty yearning
  Of the soul can sting no more.
No. Stand to your glasses — steady!
  The world is a world of lies.
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

VII

Cut off from the land that bore us,
  Betrayed by the land we find!
When the brightest are gone before us
  And the dullest are most behind.
Stand, stand to your glasses — steady!
  'Tis all we have left to prise.
One cup to the dead already,
  Hurrah for the next that dies!

TRADUCTION.

I

Assemblons-nous, amis, sous la voûte sonore,
  Autour de nous nul lambris ne colore,
    La blanche et livide muraille.
Ecoutez rebondir nos rires, nos éclats...
    On dirait que les morts sont là,
    De retour de leurs funérailles.
    Qu'importe! remplissons nos verres,
    Buvons sous les yeux de nos frères
    Une coupe en leur honneur.
  Buvons à ceux que recouvre la tombe,
    Buvons au premier qui succombe,
    Hourrah pour le premier qui meurt!

II

Ah! ce n'est point ici que le cristal scintille
  Et que le jus que la grappe distille

Digitized by Google

Brille d'ambre ou de rubis.
Le vin ne répand point une douce chaleur[1] :
Il est glacé comme le cœur,
Noir comme l'éternelle nuit!
Mais, ferme! remplissons nos verres :
Nos cœurs battront mieux tout à l'heure :
Buvons à la mort de nos frères,
Hourrah pour le premier qui meurt!

III

Je vois plus d'une main qui tremble, plus d'une joue déjà creusée. Mais, bientôt quoique nos cœurs se brisent, ils brûleront de ce vin généreux. Eh bien donc, ferme ! soyons fidèles à nos verres ; c'est ici que nous retrouverons notre ardeur :

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

IV

Il fut un temps où nous dédaignions l'orgie; nous nous vantions d'être plus sages alors! Ah! ah! que ceux-là pensent à leurs mères, qui ont l'espoir de les revoir jamais ! Mais nous, amis, vidons nos verres, la folie est ici la sagesse.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

V

Ne jetons pas un soupir à la destinée qui s'avance,

[1] Le vin n'est agréable à boire dans l'Inde que froid à la glace. Pour obtenir cette température on le plonge dans du salpêtre.

Digitized by Google

pas une larme à l'ami qui s'en va ! Nous nous envolerons avec les bulles d'air qui couronnent le champagne, nous tomberons muets et froids comme le vin que nous sablons. Allons, ferme ! remplissons nos verres ; c'est le répit pour les maux de l'âme.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt !

VI

Qui craint de rentrer dans la poussière ? Qui voudrait fuir le noir rivage où les brûlantes aspirations du génie et du cœur ne pourront plus nous torturer ? Non, non. soyons fidèles à nos verres. Le monde n'est qu'un grand mensonge !

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt !

VII

Retranchés du sol qui nous a enfantés, trahis par la terre d'exil, quand les plus brillants et les plus aimés sont tombés devant nous, quand ce sont les plus tristes qui restent, qui voudrait survivre ? En avant nos verres !

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt !

Vers le commencement de mai, le fléau parut se lasser, ses coups étaient moins certains ; le choléra avait dégénéré en cholérine et beaucoup de malades lui échappaient.

Digitized by Google

L'administration avait fini aussi par se décider à retirer le régiment de ce malheureux fort et à nous camper dans une plaine où l'atmosphère était plus salubre. A partir de ce changement, le mal diminua d'intensité ; je fus du nombre des derniers atteints, et, après avoir passé par tous les paroxysmes de la maladie, je me réveillai de mon délire dans une superbe villa occupée par le docteur Mac Leod, chirurgien en chef de la province. Cet excellent homme était marié à une Française de Pondichéry, mademoiselle Hall, qui avait été l'amie de ma mère. Dès qu'elle avait appris mon danger, son cœur de créole s'était vivement ému, et elle avait supplié son mari de me faire transporter dans son propre palanquin, de la tente où je gisais au milieu d'un camp infecté, dans sa propre habitation où tous deux me prodiguèrent les soins les plus tendres. Je passai tout un mois dans leur belle demeure, et là prit naissance une amitié qui dura jusqu'à la mort de cette excellente femme, que ma prière cherche encore au ciel parmi les saintes où elle a dû trouver place. Quant au digne Écossais, il poursuit encore dans l'Inde une carrière de bienfaits. Si jamais il parcourt ces lignes, puisse-t-il y trouver l'hommage d'un cœur reconnaissant !

Ce fut le 1er juin que je rejoignis les drapeaux, le régiment était rentré dans ses casernes depuis quelques jours. En voyant défiler nos compagnies pour la parade du soir, je fus douloureusement affecté de la diminution des cadres : un quart des officiers présents au commencement de février, cent trente sous-officiers ou soldats, sur un faible bataillon de sept cents hommes, vingt femmes et une cinquantaine d'enfants avaient péri. Mais telle est l'élasticité de l'esprit humain, surtout dans le militaire,

Digitized by Google

que l'impression morale fut bientôt effacée : le régiment reprit son allure ordinaire, comme une belle frégate, après un combat ou une tempête, répare ses agrès, nettoie ses ponts, consigne ses morts à l'oubli des flots et poursuit sa route, belle, joyeuse et parée, sur les cimes agitées de l'Océan.

Cependant la mort du jeune Campbell, les émotions que nous avions tous partagées, notre petit nombre sous les drapeaux, car nous étions réduits par le choléra, les congés et le départ des invalides, à une vingtaine d'officiers, et aussi la communauté fondamentale et obligée de notre existence, avaient amené un changement notable dans ma position. Au bout de dix-huit mois je pouvais compter, parmi mes camarades, quelques amis sincères et pas un ennemi. Il ne me manquait plus que le baptême du feu pour effacer la tache originelle de l'étranger; je ne devais pas tarder à l'obtenir, ainsi que le lecteur le verra à la suite de mon voyage à Pondichéry ; nous eûmes même à cette époque une première alerte qui fit palpiter tous nos cœurs de joie et d'impatience. L'affaire n'eut cependant aucune suite, l'éclair passa sans amener l'orage; mais, comme c'est une de ces crises périodiques qui se renouvellent à des intervalles plus ou moins longs, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, dans le vaste empire de la Compagnie anglaise, et qui révèle le travail intérieur caché sous la surface, j'en dirai quelques mots en passant.

Au sud des Provinces cédées, s'étend le royaume actuel du Maïssore, réduit à de bien plus étroites limites qu'au temps de Hyder-Aly et de Tippoo, et replié en quelque sorte autour du siége de leur ancienne puissance. Mais le souvenir de la grandeur et de la gloire des

Digitized by Google

deux héros est encore vivace dans ces contrées; il y règne toujours une fermentation sourde, un levain de haine toujours prêt à éclater contre les tyrans, ou, si l'on aime mieux, contre les protecteurs de l'esclave méprisé qui végète aujourd'hui sur le trône des sultans. Pour opposer une digue à cette désaffection normale et maintenir ce peuple turbulent, la Compagnie a choisi la seconde ville du royaume, Bangalore, admirablement assise, dans un excellent climat, sur le plateau qui domine et prend à revers tous les défilés du pays, pour y concentrer ses moyens d'action. C'est l'aire d'où elle plane sur les fertiles plaines, les nombreux villages et les villes populeuses de cet empire; aussi est-ce le quartier général d'une de ses plus effectives divisions militaires, corps d'armée complet dans toutes ses parties, avec un noyau de plus de deux mille Européens, dont une troupe d'artillerie à cheval, un régiment de dragons royaux (le seul dans la présidence de Madras), une compagnie d'artillerie à pied et un régiment d'infanterie européenne. Autour de ce noyau se rangent une compagnie d'artillerie à cheval native, un régiment de cavalerie régulière noire, et quatre régiments de cipayes.

Partout où il y a fermentation continue, la moindre cause détermine une éruption. En 1833, le mécontentement normal de la population rencontra des semences de désaffection dans les régiments de cipayes, que le hasard avait réunis dans le corps d'armée de Bangalore. Ces deux principes hostiles s'attirèrent réciproquement par leur affinité, et, de leur contact, naquit un complot qui, dans tout pays homogène, aurait certainement été fatal à la petite poignée de conquérants disséminés dans ce vaste empire. Mais, ce qui fut possible à Caboul en

Digitized by Google

1841 ne l'a jamais été et ne le sera jamais dans l'Inde, où la population est une immense mosaïque. A Caboul, tous les habitants du sol, le cultivateur comme le citadin, l'homme de guerre comme le prêtre, le prince comme le mendiant, appartenaient à une seule race, bien que divisée en clans et fractionnée sous différents chefs, mais avec une origine, des idées, une religion et une impulsion communes. Tous obéissaient à un sentiment unique : la haine de l'envahisseur étranger et de l'infidèle. Il n'en sera jamais de même dans l'Inde, où Musulmans et Hindous, Sounnies et Schiahs, Sickhs et Rohellas, et toutes les variétés infinies de castes, échangent certainement entre elles une haine tout aussi invétérée que celle qu'elles portent individuellement aux Européens. C'est cette absence d'homogénéité qui fait la sécurité de l'empire anglo-hindou; ce fut elle qui fit avorter, en 1833, presque au moment de l'exécution, la tentative de Bangalore; c'est elle qui fera encore avorter, après des succès temporaires, l'insurrection de 1857.

Deux soubadars (officiers de cipayes du rang de capitaines) des 9e et 27e régiments, qui, par une singulière coïncidence, portaient, si ma mémoire est exacte, les noms de Hyder-Aly et de Scheik Tippoo, s'étaient mis à la tête du mouvement et avaient conçu le plan d'une insurrection qui devait commencer par une attaque de nuit sur les lignes de la cavalerie européenne. Il est nécessaire d'expliquer que les chevaux de la troupe, dans l'armée indienne, n'entrent jamais dans une écurie : ils passent l'année entière en plein air, plus ou moins chaudement vêtus, suivant la saison, qui n'est jamais assez rigoureuse pour causer parmi eux une grande mortalité, mais invariablement attachés par le cou, soit à un arbre,

Digitized by Google

soit à un poteau, et les deux pieds de derrière retenus par des cordes attachées à des piquets fichés en terre suivant une ligne droite. C'est cette dernière circonstance qui a fait appeler ces campements lignes de la cavalerie. Quelques palefreniers indigènes, du régiment de dragons royaux, devaient guider une bande de conjurés qui, au milieu de la nuit, auraient coupé simultanément toutes les cordes qui retenaient les chevaux et les auraient lancés dans toutes les directions, en les faisant partir à grands coups de lanières. Ceux-ci, qui sont invariablement des *entiers*, se seraient précipités dans la campagne avec toute la fougue de l'état sauvage. A mesure que les cavaliers européens seraient accourus de leurs casernes pour s'enquérir de leurs chevaux, ils auraient été successivement massacrés. Le même sort attendait la portion européenne de l'artillerie à cheval. Ceux-ci détruits, les conjurés s'attendaient à avoir bon marché du régiment d'infanterie royale, contre laquelle ils eussent réuni les quatre régiments de cipayes, la cavalerie et l'artillerie noires; mais le côté faible de ce complot, c'est qu'il s'en fallait de beaucoup que les corps indigènes, où se retrouvaient toutes les subdivisions de castes de la population, fussent ou pussent être unanimes dans ce mouvement ; il avait fallu en faire un secret aux quatre cinquièmes, dont la moitié, à tout événement, serait restée fidèle aux Anglais, et, nonobstant ces précautions, ceux mêmes qui l'avaient ourdie ne purent se garder la foi jurée. Les haines qui les séparaient se réveillèrent avant d'avoir laissé poindre le jour de la liberté, dont le faible cri fut étouffé au milieu de ces passions antinationales : ce fut à qui trahirait le premier ses complices. Le gouvernement, averti, mit aussitôt la main sur les prin-

Digitized by Google

cipaux chefs; on les fit attacher chacun à la bouche d'un canon; leurs membres disparurent dans un tourbillon de fumée, et les nuages qui s'amoncelaient sur l'horizon politique se dissipèrent au bruit de l'explosion[1].

Le tableau que j'ai essayé de donner de Bellary, comme un chef-lieu politique important, civil et militaire de la présidence de Madras, ne serait pas complet si j'oubliais de parler de le société des *Missionnaires protestants pour la propagation de la foi*, qui a ici un établissement et une chapelle. Ce corps ne relève point de l'église anglicane, et professe des nuances d'opinions religieuses tout à fait distinctes. C'est un saint-simonisme religieux mitigé, une communauté prédicante et commerçante, gouvernée par certains chefs élus dans la société mère, qui siége à Londres. Chaque individu qui y est admis renonce, en prenant les ordres, à sa liberté et à toute propriété individuelle; sa personne comme sa fortune appartiennent à la communauté: c'est la société qui lui donne une compagne choisie dans la famille d'un de ses membres, qui le remarie s'il devient veuf, qui trouve des maris pour ses filles quand il est père, ou pour sa veuve s'il vient à mourir. Il ne peut rien posséder en propre, et il doit compte à la sociéte de tout ce qu'il gagne comme prêtre, comme banquier, comme industriel; mais en retour elle assure son existence; on ne lui laissera jamais manquer du nécessaire, rarement même d'un élégant confortable. Enfin, pour exciter et

[1] On voit par ce fait que depuis 1833, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans, l'idée et le désir de l'insurrection fermentaient parmi les populations de l'Inde et notamment parmi les cipayes au service de la Compagnie.

Digitized by Google

développer ses moyens, on lui fait une existence proportionnée à son utilité. Mais que suit-il de tout cela? Ce n'est plus un prêtre. Son amour conjugal et paternel le porte naturellement à désirer d'améliorer la position matérielle qu'il doit partager avec sa famille, et, pour y parvenir, à s'efforcer avant tout de bien mériter de la société et de ses chefs en avançant leurs intérêts. Il est peut-être venu dans l'Inde avec l'honnête intention de prêcher l'Évangile ; mais, séduit par ses affections, occupé d'études spéciales que ses chefs lui ont imposées, absorbé par ses transactions de banque ou ses spéculations commerciales, il tient des registres, dirige une correspondance, professe la chimie, fait du papier, imprime, relie, bâtit des maisons et oublie son métier de missionnaire. C'est une fourmi ouvrière, patiente et laborieuse qui augmentera le capital, étendra l'influence et les relations commerciales de la république industrielle à laquelle elle appartient, mais qui, s'il en faut juger par le passé, ajoutera peu au domaine du christianisme sur les bord du Crishnah et du Gange.

On a la bonhomie de croire chez nous, et on s'imagine faire acte d'impartialité, en répétant que la religion protestante est plus tolérante que la nôtre. Il n'en est rien : je n'ai rencontré chez les protestants anglais que la plus excessive intolérance pour toute forme de religion étrangère à la leur, surtout pour les autres sectes chrétiennes ; intolérance qui de nos jours ne va pas jusqu'à la persécution, parce que la politique et les intérêts matériels font contre-poids à la maveillance religieuse, mais qui va au moins jusqu'au mépris dans ce monde, et à la condamnation éternelle dans l'autre. C'est un fanatisme sec, sans enthousiasme et sans tendresse d'âme dans la

Digitized by Google

manifestation de sa dévotion ; une stricte observance des convenances, voilà tout ce que j'y ai trouvé.

Avant de terminer ce chapitre, il me reste encore à noter une autre remarque que j'eus l'occasion de faire, tant à Bellary que durant toute la période de mon service dans l'Inde : c'est le peu de fusion que le service militaire, sous un même gouvernement et sous des officiers homogènes, a amené entre les soldats européens et les cipayes. Ils vivent, s'exercent, se promènent ou s'amusent aussi séparés, aussi distincts, en échangeant aussi peu de sympathie qu'aux premiers jours de la conquête. Ce n'est point faute d'entendre le même langage ; car le soldat en quête du plaisir, acquiert bien vite une langue que dédaigne son officier qui se contente d'acheter les voluptés que dérobe son subalterne. Un grand nombre de nos sous-officiers et de nos soldats se faisaient très-bien comprendre en hindou, télougou, canari, quel que fût le dialecte de la province où nous étions cantonnés. Et cependant, de même que les eaux du Rhône traversent le lac de Genève sans se confondre, le régiment européen poursuit aussi une existence isolée dans tout un corps d'armée de cipayes ; les autorités ne cherchent même pas à produire cette fusion par le rapprochement, car le contact développerait et multiplierait les antipathies. Au contraire, dans toutes les stations militaires, les soldats natifs et européens ne peuvent sortir des limites de leurs lignes respectives sans une permission spéciale. Cette restriction est commandée par l'humeur bruyante et trop joyeuse des soldats anglais, quand ils ont bu pour une paice (4 centimes) d'arack. Cette joie, parfaitement caractérisée par l'expression anglaise « *Animal spirits* » si nous la traduisons par la gaieté d'un animal, dégénère

Digitized by Google

malheureusement toujours en grossièreté et en brutalité. Le plaisir de la basse classe en Europe, mais principalement en Angleterre, est par-dessus tout le sentiment et l'exercice de la force physique; il s'ensuit que les épanchements de la cordialité soldatesque des Européens ne sont pas moins redoutés des Indiens que leur humeur querelleuse, parce que cette familiarité est toujours brutale. Un soldat rencontrera près d'un puits un cipaye tirant de l'eau, « il lui donnera, comme à un camarade, une bonne claque sur l'épaule le plus amicalement du monde, par forme de salut et de plaisanterie. Cela désespère un pauvre diable d'Hindou, parce que, traduite en hindoustani, cette plaisanterie est un affront et une souillure. Il grogne un peu, mais ne se fâche pas sérieusement, parce qu'il connaît l'intention cordiale de la chose[1], » peut-être et plus souvent aussi parce qu'il sait que le gigantesque Européen le briserait comme un verre.

Si quelquefois de jeunes cipayes sans expérience et tout fraîchement recrutés de la campagne se laissent entraîner par des Européens en goguette à se joindre à quelque partie de plaisir, leur histoire est invariablement celle du pot de terre et du pot de fer. Ils sont sûrs de s'en revenir froissés, meurtris, humiliés et emportant au fond du cœur les premiers germes de cette haine que la force inspire toujours à la faiblesse. Il est d'autres causes morales d'éloignement entre les deux races, plus graves et plus profondes; ce sont l'ivrognerie, les passions terribles et la bestiale incontinence du soldat anglais. Ses excès en ce dernier genre se sont si souvent

[1] Jacquemont.

Digitized by Google

renouvelés, qu'aujourd'hui une pauvre femme vieille et laide, qui ne songe pas à se couvrir quand des natifs passent devant elle, s'arrête et tourne le dos du plus loin qu'elle aperçoit un Européen. Un jeune conscrit que les veillées du corps de garde n'ont pas encore corrompu, s'il traverse, en école buissonnière, le cantonnement des cypayes, rencontrera une jeune femme : il lui sourira, ou lui dira bonjour galamment, comme il le ferait pour une jeune fille de sa classe en Angleterre, et passera outre sans plus y songer. Mais il a froissé les sentiments les plus irritables, la corde la plus sensible du peuple auquel il s'est mêlé. Soit au moral, soit au physique, le contact, la caresse même de l'Européen laisse toujours à l'indigène une flétrissure. Le cipaye admet pourtant une immense distinction entre le soldat et les officiers. Il méprise le premier comme de basse classe et d'une caste impure ; il distingue les autres par le nom collectif de sahiblog, la caste des gentilshommes.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Le nouvel an. — Maîtres et serviteurs. — La passion du mariage chez les indigènes. — Voyage de Bellary à Pondichéry.

Nous sommes arrivés au 1er janvier 1834. Bien que ce ne soit pas le premier jour de l'année pour les natifs, soit musulmans, soit Hindous, ils se trouvent trop heureux de saisir l'occasion d'un jour de fête. En me réveillant le matin, je trouve deux énormes bananiers plantés sur le seuil de mon domicile; des guirlandes de fleurs sont suspendues en festons à toutes les portes et fenêtres, autour des cadres sur la muraille, à la poignée de mon sabre, au plumet de mon shako, partout où il y a une frise ou un clou pour servir de point d'appui. Le plancher de toutes les chambres est semé de pétales de fleurs roses et blanches comme nos rues autrefois en un jour de procession; des bouquets de jasmin et de mougry, disposés sur tous les meubles, embaument et empoisonnent l'atmosphère. Dès que je mets le nez à la porte de ma chambre à coucher, tous les domestiques,

Digitized by Google

rangés en ligne et guettant ce moment, me jettent chacun au cou un collier de fleurs blanches, que je suis condamné à porter jusqu'à l'heure du déjeuner pour ne pas blesser ces pauvres gens. Sur ma table je trouve une espèce de gâteau appelé baba, cadeau de mon maître d'hôtel, qui me l'offre en portant jusqu'à son front un pan de ma robe de chambre; des mithaies (sucreries de différentes espèces) sont présentées par les autres serviteurs. Il n'y a pas jusqu'à mon petit groom, âgé de douze ans, qui ne m'offre un citron de la valeur de quatre centimes, en priant le ciel que mon ombre lui soit toujours favorable et que je lui tienne lieu de père et de mère.

Me voilà donc assis, paré comme le bœuf gras, assez embarrassé de ma tournure et humant patiemment ma tasse de thé, quand tout d'un coup la vérangue ouverte où je déjeune est envahie par une foule de gens, marchands et industriels de toutes les professions du bazar, venant offrir à monseigneur l'interprète les cadeaux et les souhaits du nouvel an. Chacun est accompagné d'un valet portant sur sa tête un petit plateau couvert de cornets en natte ou en feuilles de bananier, contenant des raisins de caisse, des amandes ou des bonbons. Un gros épicier me présente une corbeille massive en sucre candi que l'on prendrait pour du cristal; chacun donne en proportion de sa fortune ou des services qu'il peut attendre de moi. La majorité se contente d'offrir un citron ou limon qu'il accompagne de ses profonds salâms. Cet usage n'est plus qu'un reflet, une parodie innocente et quelquefois burlesque de la corruption qui régnait sous les gouvernements indigènes et dans les premiers temps du régime de la Compagnie. Il est aujourd'hui défendu

Digitized by Google

à tout employé civil ou militaire du gouvernement britannique de recevoir aucun cadeau en numéraire ou en marchandises ; mais il n'y a pas bien longtemps encore, pas plus loin qu'en 1820, qu'un natif ne recevait ou ne rendait jamais la visite d'un Européen sans reconnaître cet honneur par des présents ruineux. Les officiers qui escortaient un résident chez un prince, chez le Nizam d'Hyderabad, par exemple, recevaient chacun pour 4 ou 5,000 francs de châles de Cachemire. Cet heureux temps n'est plus : aujourd'hui, si un natif vous fait une visite de cérémonie, il se contente de vous offrir, en s'inclinant profondément, un des petits citrons du pays, comme une espèce de carte de visite ; et, si vous êtes chez lui, un domestique vous remettra au moment du départ deux petits flacons d'essence de rose ou d'huile de sandal. Mais les salâms, les hommages et les compliments les plus hyperboliques sont toujours de mode. Si un boulanger, par exemple, voulait obtenir une recommandation pour la pratique du régiment, il adressait ainsi sa pétition : « Au dispensateur des faveurs, au juste par excellence, au protecteur du pauvre, au clairvoyant, au sage, au généreux lieutenant de Warren. Puisse son ombre ne jamais diminuer, et l'arbre de sa fortune toujours grandir. » Ou c'était quelque autre préambule du même genre.

J'avais congédié toute cette cohue, quand un bruit de tam-tams et de guitares se fit entendre dans l'avenue de mon jardin, mêlé à des voix de femmes, et immédiatement des bayadères commencèrent à exécuter leurs danses sur ma pelouse. C'étaient des demoiselles qui désiraient obtenir ma protection pour exercer leur industrie dans le cantonnement européen. Nouveau Joseph, je

Digitized by Google

m'enfuis dans les appartements intérieurs, en ordonnant à mes gens de renvoyer au plus tôt ces sirènes.

« Les Européens, dans les villes de l'Inde, dit Jacquemont, n'aperçoivent presque rien de la vie des natifs qui les servent. Il n'y a peut-être pas un employé civil ou militaire qui sache où demeurent ses domestiques, s'ils sont mariés, s'ils ont des enfants, ce qu'ils font de leurs épargnes. » Cela tient un peu aux habitudes singulières des natifs, mais plus encore au défaut de bonhomie et de sympathie chez les Anglais. C'est certainement une chose étrange et particulière à la nation anglaise, que cette distance à laquelle elle est si jalouse de tenir les étrangers avec lesquels elle est mêlée ! Le service domestique dans l'Inde est comme ailleurs le service militaire ; il dure pour chaque homme quelques heures du jour ; hors de là il se trouve libre, et vous ne savez absolument rien de la forme d'existence de l'individu qui vous sert depuis des années, qui assiste à vos repas et à votre toilette, qui circule comme le chat de la maison dans tous vos appartements, et qui, comme cet animal, après avoir rempli durant le jour une fonction spéciale quelconque, disparaît la nuit. De toute votre suite nombreuse, il n'y a que le petit groom, enfant de douze à treize ans, qui dort dans la vérangue ouverte pour répondre à votre appel durant les heures de repos ; mais bien heureux s'il vous entend, car sa paupière est oppressée sous les doubles pavots de son âge et de son climat. Vous pouvez cependant obtenir de quelqu'un de vos gens, de votre maître d'hôtel, par exemple, de s'établir, non sous votre toit, mais dans votre enclos ; c'est à une condition : il faut que vous lui laissiez toute liberté d'élever sa hutte avec sa double enceinte de nattes et d'argile dans la partie la

Digitized by Google

plus reculée et la plus ombragée du jardin. Quand la ruche sera prête, par une nuit obscure, il y amènera, dans une voiture fermée, tout son essaim, ses femmes et ses enfants ; mais alors il faut scrupuleusement éviter toute occasion d'éveiller sa jalousie toujours inquiète. Le maître qui essayerait de soulever le perdah, le rideau du gynécée, se verrait justement puni par un coup de poignard ou une dose de poison. La plupart des domestiques d'un régiment, quand ils se résignent à suivre la carrière nomade de leurs maîtres et n'ont pas le moyen de transporter leurs femmes avec les précautions et la vigilance nécessaires pour les dérober à tous les yeux, les laissent dans leur province, sous la sauvegarde de leur famille. Chacun fait alors à la sienne une pension mensuelle réglée sur la quotité de ses gages : la moindre est d'une roupie (2 fr. 50 cent.) ; c'est ce que donne le plus pauvre, celui qui n'a que quatre roupies (10 francs) par mois pour se nourrir et se vêtir. Mais, quelle que soit sa pauvreté, chacun veut se marier, avoir une femme à lui, qui soit sa chose, sa propriété. Il n'a pas de vêtements pour couvrir sa peau nue durant l'hiver, il n'est pas sûr du pain du lendemain ; pour soutenir cette pauvre créature qu'il associe à sa misère, il devra souvent se refuser à lui-même les premiers aliments... mais il serrera son cummerbund (sa ceinture) sur ses flancs amaigris et se rappellera en souriant qu'il a sa petite femme dans son village, près de laquelle l'attendent des jours meilleurs, sa janie, son nourmâhl, sa vie, la lumière de son foyer.

Et ce n'est pourtant pas par amour qu'il l'a épousée, puisqu'elle a peut-être huit ans ; car c'est à cet âge, chez les Hindous, que les parents concluent entre eux, dans

Digitized by Google

chaque caste, les mariages de leurs enfants. D'ailleurs, il ne l'avait jamais vue avant les fiançailles; elle a été choisie par la famille. Chez les musulmans, les arrangements sont encore à peu près les mêmes, seulement ils ne se marient qu'à l'âge de consommer le mariage; mais le jeune époux ne connaît l'épousée qu'en enlevant son voile le soir du jour des noces. Une dernière observation et qui est vraie pour les natifs de tout âge, de toute croyance et de toute condition, c'est qu'ils parlent avec la même indifférence, presque avec dégoût, de femmes qui ont à peine cessé d'être enfants. La nature, dans ces climats, est aussi plus précoce et plus destructive : la femme sera mère à douze ans et décrépite à trente.

Le nombre de mois était enfin révolu qui m'autorisait à prendre un trimestre de congé. Il me tardait de revoir Pondichéry, sa plage dorée, sa mer harmonieuse, et la sœur tant aimée qui m'attendait sur ses bords. J'étais las aussi de cette insipide garnison, de ce triste rocher qui avait déjà accumulé sur ma tête tant de souvenirs de deuil. Et, il faut enfin l'avouer, je sentais comme un malaise, l'appétit de cette vie nomade dont les charmes nous recherchent toujours une fois qu'on les a goûtés. Quel est donc l'attrait de cette existence vagabonde? N'est-ce pas qu'elle est semée d'une foule de petits incidents imprévus, offrant à la volonté une multitude d'objets qui sollicitent son exercice. Il faut à chaque instant délibérer, vouloir et agir, sur une échelle minime à la vérité, mais enfin on a voulu et agi. « On a goûté par là un plaisir naturel, d'autant plus vif, qu'il est plus rare dans le système habituel de notre existence. » Quoi qu'il en soit, je me rappellerai toujours le frémissement de plaisir avec lequel je sautai en selle, le 12 janvier 1834,

Digitized by Google

vers six heures du soir, immédiatement après un joyeux dîner avec mes camarades à la table d'hôte; j'échangeai encore de nombreuses poignées de main, puis, cédant à la fougue de mon bel arabe, je lui donnai carrière.

Mes gens m'avaient devancé de deux petites marches; je les rejoignis à Cuddigol, le second village à sept lieues sud-est de Bellary. Pour voyager plus lestement, je ne me suis embarrassé ni de tentes ni de voitures à bœufs; ma suite se compose seulement de mon valet de chambre, qui fait aussi les fonctions de cuisinier; il est monté sur un tattoo; viennent ensuite deux palefreniers et deux herbaires pour mes deux chevaux; enfin deux cowrycoulys, portant quatre paniers en rotins contenant toute ma garde-robe, mes provisions et mes ustensiles de voyage. Ma petite caravane, ainsi réduite à la plus simple expression, se compose encore de huit personnes et trois bêtes (j'entends par ce mot les quadrupèdes).

La route jusqu'à Ghouty n'offre d'autre particularité que quelques filets de sable mouvant assez dangereux, qui traversent les terres noires en se dirigeant vers la mer.

15 janvier. — Ghouty, surnommé le Gibraltar du Carnatique, se compose comme Bellary de deux forts et d'une citadelle superposés l'un à l'autre sur le penchant et au sommet d'une montagne conique. C'était autrefois le quartier général du corps d'armée cantonné dans les Provinces cédées : comme forteresse elle est infiniment supérieure à celle de Bellary, et comme position militaire elle est au moins aussi bonne; mais la malaria s'y est attachée avec une telle intensité, qu'il a fallu l'abandonner. C'est une chose remarquable que les variations auxquelles sont sujettes diverses localités de l'Inde. Des

Digitized by Google

lieux célèbres autrefois pour la pureté de l'air et la salubrité du climat exhalent aujourd'hui des miasmes pestilentiels et sont littéralement inhabitables; on dirait que, comme au temps de Sodome et de Gomorrhe, la terre s'ouvre pour laisser échapper des gaz qui dévorent la population. Tel a été le sort de Ghouty, tel sera celui de Bellary. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que ce changement a eu lieu généralement en raison inverse des causes qui auraient dû purifier ces localités : il a suivi la substitution de la propreté et de la ventilation d'un cantonnement européen à l'entassement et à la saleté de la population native. Ainsi, tant que les forts de Ghouty, Nundidroug, Gingi, Seringapatam, présentaient chacun une fourmilière humaine entassée dans des huttes fétides, le choléra et les fièvres typhoïdes étaient des maladies inconnues. On ne trouve aujourd'hui dans ces mêmes lieux que des casernes abandonnées et des ruines; tout y est d'une propreté exquise, et cependant une seule nuit passée dans une de ces casernes est généralement suffisante pour développer le germe d'une maladie, sinon mortelle, au moins destructive du tempérament. Observons encore que trois d'entre elles sont sur des montagnes à une grande élévation au-dessus des plaines environnantes, éloignées de tout marécage et presque absolument privées d'eau.

Le fort supérieur de la place de Ghouty, comme la citadelle de Bellary, est une geôle pour les prisonniers d'État. A l'époque de ma visite, ces malheureux étaient au nombre de quatre : le plus remarquable était un ancien ministre d'un rajah de Vizianagor, qui avait perdu une jambe en combattant pour son maître. Le prince et le serviteur étaient enfermés depuis nombre d'an-

Digitized by Google

nées, mais le rajah venait de mourir. Deux autres étaient des polygars ou chefs militaires de certains fiefs dans le Kimedy (circars du Nord), et le quatrième était le rajah de Tinevilly, tout récemment arrivé.

17 janvier. — Parti deux heures avant le jour, je me trouve au lever du soleil dans un pays qui a complétement changé de face. La route n'est pas faite, mais elle est au moins tracée par une avenue de beaux arbres sur un sable fin et délié, dans lequel bêtes et gens enfoncent à chaque pas. Si ce n'étaient quelques formes de la végétation, de distance en distance un arbre des tropiques, on pourrait se croire en Europe : vus d'un peu loin, les fermes et les villages, qui ont ici un certain air de propreté et de régularité, ne détruiraient pas l'illusion; mais cette illusion cesse du moment qu'on y entre, et l'on se demande si ces habitations doivent servir à une race lilliputienne. Dans la plupart de ces huttes le toit est si bas, que les habitants ne sauraient se tenir debout. Ce qui serait pour nous un supplice n'est pas même une privation pour eux, par l'habitude qu'ils ont de s'accroupir sur leurs talons dès qu'ils le peuvent : c'est leur manière de s'asseoir, c'est ainsi qu'ils se reposent le mieux; et les natifs n'entrent chez eux que pour se reposer ou s'asseoir; tous leurs exercices et les travaux de leur industrie se font au dehors.

18 janvier. — Je me suis amusé depuis quelques jours à étudier les différents groupes sur le chemin, et je reste convaincu que le christianisme est le seul code de législation morale favorable aux femmes. Nulle part leur condition ne m'a paru si misérable que dans les basses classes chez les Hindous, qui semblent reproduire leur espèce à peu près comme les animaux, sans une

Digitized by Google

idée même confuse d'amour. Les hommes semblent les considérer comme des créatures tellement impures, qu'on est étonné que le dégoût ne réprime pas le penchant naturel. Je rencontre grand nombre de pauvres familles en voyage. Si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénûment, le mari marche invariablement silencieux devant, la femme le suit à quelques pas en arrière, portant un enfant en bas âge à cheval sur la hanche du côté gauche. S'ils possèdent quelques meubles, c'est encore elle qui en est chargée. Je l'ai vue quelquefois pliant sous un poids énorme, sans que son époux, qui ne porte que son bâton de voyage, songe à la soulager même de son enfant. La femme est ici une vraie bête de somme qui suit son maître sans murmurer, sans chercher à attirer son attention. Quelquefois il y a deux femmes pour partager la servitude et les dédains d'un même homme : elles marchent l'une derrière l'autre, la favorite la première, chacune portant ses propres enfants et partageant entre elles le bagage. J'ai suivi quelquefois de ces tristes caravanes l'espace de plusieurs lieues, sans les voir se joindre ou se dire un mot. Quand plusieurs familles voyagent en commun, tous les hommes marchent ensemble, les femmes réunies viennent après eux à une distance respectueuse. Si une cavalcade étrangère, surtout si un Européen vient à croiser ce dernier groupe, la plupart des femmes s'arrêtent et tournent le dos, ou bien se couvrent le visage pour passer. Elles s'éloignent mornes et muettes, comme si elles suivaient un enterrement. Il est impossible de croire à quelque sentiment de bonheur dans leur existence.

Au village, elles ne vont nulle part qu'au marché et à

Digitized by Google

la rivière, pour faire leurs emplettes ou leurs ablutions; mais pour leurs plaisirs, pour leurs amusements, jamais elles ne sortent. Elles ne participent à aucune récréation des hommes, et leur commerce avec leurs époux n'admet aucune familiarité; même à la maison, ceux-ci causent rarement et ne mangent jamais avec elles; elles prennent leur nourriture quand le maître a fini.

19 janvier. — Voyant une charrue arrêtée près du chemin, je m'en approchai pour l'examiner : c'est tout simplement un bâton crochu qui ne fait que gratter la terre. Deux bœufs sont attelés à ce misérable instrument de labour, et des femmes, qui suivent le laboureur, brisent à la main les mottes qu'il soulève sans les diviser. Ces bœufs sont assez petits, généralement d'un brun noir; ils ont tous une loupe de graisse sous le garrot. On n'emploie point leur fumier pour engraisser les terres; le champ le plus voisin reçoit la litière, tandis que la fiente elle-même remplace le combustible, qui est très-rare dans cette partie de l'Inde. Quelques familles se chargent de la manufacturer : on la pétrit avec de la paille hachée, puis on la divise en larges gâteaux qu'on fait sécher au soleil; il n'y a que les femmes qui se livrent à ce dégoûtant travail. Ces malheureuses se tiennent le matin auprès des bœufs, et j'en ai vu se quereller et se battre pour enlever leur fiente. Dans tous les villages que je traverse sur cette route, les murs de chaque maison sont couverts de ces gâteaux : c'est la provision de combustible de chaque famille; on n'y attache aucune idée de malpropreté, tout au contraire.

La fin de janvier n'est pas en général l'époque de la culture ni encore celle des récoltes : la terre, dans ce

Digitized by Google

climat favorisé, en rapporte deux chaque année, une de riz, qui occupe le sol depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre ; l'autre de blé, de plantes légumineuses ou oléifères, qui ne demandent pas à être inondées et mûrissent leurs graines pendant les chaleurs. Dans ce moment, les terrains cultivés autour de moi présentent surtout du blé, du colza, du lin, et plus souvent encore le cotonnier à demi sauvage, à laine courte et grossière.

Le 21, à Cuddapah. — La route, toujours plus sablonneuse, s'avance vers une rangée de montagnes qui la coupent à angles droits. Ces montagnes paraissent d'abord toutes bleues, puis prennent une couleur cuivrée aux premiers rayons du soleil : c'est la chaîne orientale des Ghattes, qui court du nord au midi, parallèlement à la côte. La partie que l'on aperçoit d'ici est chauve et désolée. Presque à ses pieds, mais encore dans la plaine, se trouve la petite ville de Cuddapah, station civile et militaire, à laquelle sa position, au débouché de plusieurs défilés des montagnes, donne une certaine importance politique. Une lettre d'introduction, dont j'étais porteur pour un officier de la garnison, m'y assurait la plus gracieuse hospitalité.

La ville de Cuddapah, autant que j'en pus juger par sa surface et son mouvement, me parut contenir de huit à dix mille âmes ; ce sont principalement des Pathâns ou descendants d'Arabes par des femmes indiennes : ils ont tout le fanatisme et toute la turbulence de leurs pères. Quelques mois avant mon passage, cette ville avait été le théâtre d'un mouvement insurrectionnel contre le gouvernement de la Compagnie, mouvement qui était une ramification de la conspiration de Bangalore et devait

Digitized by Google

avoir lieu simultanément ; mais les chefs, craignant d'être trahis, avaient précipité l'explosion, en faisant jeter, la nuit, un cochon mort dans la grande mosquée, persuadant en même temps au peuple que cette profanation était l'ouvrage des Européens. Ce fut en vain que le collecteur, M. Macdonald, jeune homme du plus grand mérite, essaya de désabuser la multitude irritée; il fut impitoyablement massacré avec son escorte. Mais ce moment d'effervescence n'enfanta aucune organisation révolutionnaire : un instant d'énergie mal dirigée fut immédiatement suivi d'une prostration complète. Les troupes envoyées pour étouffer l'insurrection ne rencontrèrent aucune résistance ; on leur livra même les coupables, et la mort du collecteur fut suivie d'une punition exemplaire qui servit encore à consolider l'influence britannique.

L'établissement civil, dans cette localité, se compose d'un collecteur, un sous-collecteur et un premier assistant, chargés, comme nous l'avons déjà dit, de la haute administration des impôts et de la justice de paix; d'un juge ou président d'un tribunal civil et criminel de première instance, assisté d'un greffier. Dans le cantonnement militaire, je ne trouvai que l'état-major et cinq compagnies d'un bataillon d'infanterie indigène ; deux autres compagnies étaient détachées à Ghouty, dont elles formaient toute la garnison, et où je les avais aperçues montant la garde auprès des prisonniers d'État ; enfin les deux dernières étaient en marche pour escorter un convoi du trésor que l'on envoyait de la présidence à Bellary. Ces détails peuvent donner une idée de la manière dont les régiments indigènes de la Compagnie sont dispersés dans l'Inde, et suffit pour démontrer qu'il n'y a

Digitized by Google

pas de luxe dans le chiffre de l'armée active, puisque ici, dans une province notoirement mal disposée et tout récemment en insurrection, le gouvernement local ne laisse habituellement qu'une garnison de sept cents hommes et quelquefois moins. Effectivement, à l'exception de quelques positions centrales, à de grandes distances les unes des autres, où l'on peut trouver un noyau de corps d'armée placé en observation, les régiments sont éparpillés par compagnies, on pourrait dire en éclaireurs, et la force militaire est rarement suffisante sur aucun point pour faire respecter l'autorité dans les premiers moments d'une insurrection. Cette autorité ne peut alors que rester sur la défensive jusqu'à ce que ses dépêches, concernant le mouvement, parviennent au plus prochain quartier général, qui lui expédie des renforts. C'est sur les troupes natives que tombent toutes les corvées, les ennuis et les fatigues routinières du service ; ce sont les manœuvres de l'armée, tandis que les troupes européennes sont réservées exclusivement pour la guerre. Selon l'expression de Jacquemont, ces derniers sont comme des coqs de combat que l'on nourrit oisifs toute une année pour un jour de bataille. En marche, on est obligé d'adjoindre un détachement de troupes indigènes aux régiments européens pour les garder, pour avoir soin d'eux, c'est à la lettre; cantonnés, c'est la même chose. Comme il est admis que le froid de l'hiver, la chaleur du printemps et les pluies de l'automne sont également funestes aux Européens, les soldats anglais ne montent guère de garde qu'au dedans de leurs casernes : ce sont les cipayes qui veillent autour d'eux.

23 janvier. — Parti de Cuddapah à cinq heures du matin, j'allai déjeuner à Bonkrapett, couvent hindou si-

Digitized by Google

tué à trois lieues, sur les premières pentes des Ghattes, et précisément à l'entrée du formidable défilé qui les traverse. La route ombragée d'arbres que j'avais suivie depuis Ghouty se termine soudainement à Cuddapah, et, à une lieue au delà de cette ville, ce n'est plus qu'un détestable sentier qui serpente péniblement entre un chaos de rochers. La seule construction remarquable du village est la pagode, qui, quoique assez pauvre d'architecture, possède un assez nombreux troupeau de bayadères. Je suppose que c'est le voisinage de Cuddapah, dont la population pathâne et musulmane est éminemment corrompue, qui soutient cet établissement. Elles fournissent, dit-on, un revenu considérable aux Brahmanes qui les exploitent, les élevant dès leur enfance à la prostitution, et en recueillant eux-mêmes presque tous les profits.

Ce que je n'ai pu encore comprendre, c'est qu'avec les idées d'impureté que leurs dogmes attachent à tout ce qui n'est pas Brahmane, au point que le simple contact d'un Européen, d'un musulman ou d'un Hindou de caste inférieure est une souillure, les chefs de ces établissements ne se font pas le moindre scrupule et s'empressent même d'offrir au voyageur, quel qu'il soit, pour de l'argent, le choix du troupeau, leur maîtresse de la veille, peut-être celle du lendemain. Ces pauvres créatures n'ont pas la moindre idée de commettre un péché dans l'exercice de leur profession : elles croient accomplir un rit ou un sacrifice agréable à l'idole dont elles desservent l'autel et devant lequel elles viennent danser tour à tour ; aussi ne se trouvent elles point malheureuses et ne sont-elles point méprisées. Les Hindous, même des meilleures castes, voueront quelquefois, dans des

Digitized by Google

moments d'épreuve, une fille à l'idole et livreront la petite oblate aux Brahmanes, à l'âge de trois ou quatre ans; plus généralement elles sont choisies dans une certaine caste spécialement vouée à Kali, la Vénus indienne.

24 janvier, à Royachetty, village d'une centaine de huttes.

Même paysage que la veille. Il y a ici un bongalo de la Compagnie, mais tellement délabré et menacé d'une ruine si prochaine, que je préfère chercher un abri dans le caravansérail. On appelle ainsi un petit quartier fermé au milieu d'une ville ouverte ou un enclos près d'un village, où s'arrêtent tous les voyageurs natifs. Chacun paye pour son abri et la sûreté de son bétail ou de son bidet, 4 centimes par personne et par bête. On demande 4 anas à ceux qui voyagent avec deux ou trois domestiques. Un gardien y veille au bon ordre et plusieurs domestiques à la propreté.

C'est un tableau d'une tristesse accablante que l'aspect de la population qui fréquente ces caravansérails : elle se compose surtout de pèlerins, de petits marchands porte-balles, dont une petite rosse affamée porte toute la fortune, ou de plus misérables encore, des oumeidwars (hommes d'espérance), pauvres diables qui voyagent en quête de quelques moyens d'existence. Beaucoup de femmes, d'enfants en bas âge, de vieillards décrépits qui n'ont pas la force de poursuivre leur route, s'arrêtent là pour se reposer quelques jours et sécher les plaies de leurs pieds écorchés. Les ruines de ce village semblent arrangées de manière à présenter une scène de désolation en harmonie dans toutes ses parties, bien que la destruction soit inégale : les maisons sont à moitié désertes; livrées aux influences destructives des saisons,

Digitized by Google

elles tombent successivement, mais plus lentement qu'on ne le croirait en considérant les matériaux. Le toit s'affaisse d'abord, les murs restent debout; ce sont les plantes parasites qui les achèvent en y enfonçant leurs racines. Ce qui reste de population enfouit le peu de provisions qu'elle peut avoir et sur lesquelles elle doit subsister jusqu'à la récolte. L'argent même n'en peut rien obtenir, de sorte que mes gens sont affamés. Perdant enfin patience, je me remets en route vers quatre heures de l'après-midi, avec l'intention de gagner Mahal, où j'espère renouveler mes provisions de voyage. Les paysans que je questionne sur la distance à parcourir m'assurent qu'il n'y a que cinq coss. Malheureusement cette mesure est très-capricieuse, suivant les localités : dans le territoire de la Compagnie, elle vaut généralement deux milles anglais, trois quarts de lieue : c'est le reschmicoss. Mais il y a le sultanicoss, qui vaut une lieue et demie et quelquefois deux lieues. Et puis chacun ici mesure le coss à l'efficacité de ses jambes : si vous demandez à un vieillard la distance d'un point à un autre, il vous dira qu'il y a tant de coss; interrogez son fils, il n'en voudra reconnaître que la moitié. Prévoyant donc une course d'à peu près quatre lieues, qui était plus que suffisante avec celle du matin, je me mis obstinément en route, quoique déjà passablement fatigué. Je remarquerai en passant qu'il n'y a rien qui tue comme cette allure longtemps prolongée du cheval qui marche au pas : on gagne si peu de terrain, un objet aperçu de loin semble s'avancer si lentement ! Et puis le pays est si monotone, si vide d'intérêt ; on s'endormirait sur sa selle si l'on n'était moulu. Il est aisé de voir que nous sommes sortis d'un collectorat (province administrée par un collec-

Digitized by Google

teur européen) pour entrer dans un jagheer, fief d'un zemindar ou fermier héréditaire de la Compagnie. Nous sommes dans le district de Nuwab de Mahal; au lieu des champs alignés, des nombreux quinconces d'arbres fruitiers, des milliers de rigoles, des riches cultures, des riants villages et de la population presque civilisée que vous rencontriez entre Adony et Cuddapah, vous ne trouvez plus que des marais ou des landes ; de vastes espaces couverts de joncs, ou des terres sèches, altérées, pierreuses qui supportent quelques bruyères affamées; de loin en loin, des ruches de terre sèche où des êtres malingres et presque nus disputent leur existence à la vermine; des natifs presque sauvages qui s'enfuient à votre vue, trop stupides ou trop maussades pour répondre à vos questions et vous indiquer la route : c'est le comble de la misère. En voyant le désert autour de soi, on se demande comment se nourrissent ces pauvres gens, à moins que ce ne soit du lait des bestiaux, puisqu'ils n'en mangent point la chair. Quant au bétail, qui ne se compose sur toute cette route que de bœufs et de buffles, il est pourtant assez nombreux et son existence est un nouveau problème. Il passe le jour dans des terres en friche où pas une herbe ne verdit, et s'y tient patiemment ruminant, je ne devine pas quoi, résigné comme ses gardiens.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Zemindari de Mahal. — Franc-maçonnerie des Thugs.

25 janvier. — A Mahal. Comme je faisais mon entrée dans ce petit chef-lieu, je rencontrai une nombreuse cavalcade précédée du naobut : on appelle ainsi une espèce de tamtam qu'un cymbalier bat en mesure devant le suwarri (ou cortége) d'une altesse Bahader. Il faut être de sang royal, prince, ministre, ou grand dignitaire pour jouir de ce privilége. C'était le Nawab en personne qui s'avançait escorté de quelques cavaliers richement vêtus et passablement montés, et précédé de ses gardes du corps qui couraient en avant, pieds nus, jambes nues, mais armés jusqu'aux dents d'une variété infinie de pièces : c'étaient des hallebardes, des fusils à mèche, des piques, des lances, des pistolets, des fusils de chasse anglais à deux coups; tous avaient, en outre, sabre, bouclier et poignard; chaque homme était un arsenal ambulant; ses bras, ses mains, sa ceinture, étaient tellement encombrés, qu'il eût été à la merci d'un adversaire

Digitized by Google

un peu agile, muni d'un bâton pour toute arme offensive. S'ils se chargent ainsi d'armes qu'ils ne sauraient manier à la fois, c'est pour se donner à eux-mêmes du courage et pour écarter une opposition qu'ils seraient incapables d'aborder franchement. Ce sont de vrais comparses de théâtre, de misérables créatures également faibles de corps et d'âme.

Le Nawab était cependant une belle figure dans le groupe qui s'approchait ; il gouvernait avec aisance un superbe cheval arabe. Il était vêtu d'une très-longue redingote d'étoffe d'or et de soie serrée sur la poitrine par de riches brandebourgs, portait un turban rose clair et une ceinture verte ; au bas de sa selle, de couleur éclatante, pendaient les larges étriers turcs en argent massif. Deux palefreniers, dont l'un tenait la queue du cheval et l'autre marchait à côté, chassaient les mouches sous le ventre de l'animal avec de longs époussetoirs de crin. Le cheval blanc, presque fleur de pêcher, couleur favorite chez les Indiens, avait l'extrémité de sa longue queue peinte en rouge clair et une annelure plus claire encore un peu au-dessus. Une chaîne d'argent lui servait de martingale et semblait seule le contenir. Le tout ensemble produisait un effet très-noble à côté duquel mon maigre costume européen, mon chapeau de paille, ma veste blanche et mon pantalon jadis blanc devaient singulièrement disparaître.

En passant devant le cortége, je m'inclinai et fis au Nawab, avec la main, le salâm asiatique qu'il me rendit fort gracieusement, et aussitôt après m'envoya un de ses cavaliers pour me prier de descendre dans son palais. Je m'y refusai autant que possible, craignant d'être retenu plus longtemps que je ne voudrais et parce qu'il me ré-

Digitized by Google

pugnait de recevoir des politesses que je n'avais aucun moyen de rendre. Mais un message suivit un autre, et les instances devinrent si pressantes, que je dus céder, et, rebroussant chemin, j'accompagnai le Nawab jusque chez lui. La demeure du chef offrait le type ordinaire d'une maison indienne : des passages étroits et tortueux conduisant à une espèce de cloître autour d'une petite cour carrée remplie de fleurs, sur laquelle s'ouvrent les appartements de quatre corps de logis opposés ; au dedans, comme toujours, luxe et misère. Cependant mon hôte voulut absolument régaler toute ma suite, bêtes et gens. Mes chevaux furent bourrés d'orge, et mes domestiques de riz et de beurre fondu (ghee). Quant à moi, le Nawab me fit servir un immense pillaô, c'est-à-dire une poule bouillie et ensevelie dans une pyramide de riz cuit à l'eau, assaisonnée de toutes espèces d'ingrédients et d'épices. A côté de ce plat de Gargantua figuraient des careys et des kobabs plus brûlants et plus pimentés les uns que les autres. Il me fit même l'honneur de manger dans mon assiette, où nos doigts, qui nous servaient de cuillers et de fourchettes, se rencontraient dans la sauce. Après une longue variété de plats de la même famille, qui semblaient faits pour l'estomac d'une salamandre, la table fut couverte des plus beaux fruits : oranges, pamplemousses, ananas, bananes et même des pommes grosses comme des noix et de peu de saveur, mais appréciées pour leur rareté. Le repas fini et les ablutions terminées (cérémonie indispensable après la manière primitive dont nous venions de manger et qui est pourtant encore en usage ordinaire même chez les plus grands seigneurs), on nous apporta les houkahs, et la plus grande partie de la journée se passa

Digitized by Google

en causeries et à fumer. Le Nawab se livrait à ce dernier plaisir en épicurien, c'est-à-dire qu'on changeait à chaque instant le chillum ou la charge du houkah. Il en aspirait cinq ou six bouffées tout au plus, tant que la fumée conservait son arome frais et sans mélange d'huile ou d'amertume. Au moindre changement dans le bouquet, il remettait aussitôt le tube au domestique qui se tenait derrière lui un éventail à la main. Je m'aperçus bientôt qu'il entrait de l'opium dans le godauk, c'est-à-dire le tabac qu'on nous avait préparé. Je demandai au Nawab s'il faisait venir ce narcotique de Malwa ou de Bénarès. Il me répondit, en me montrant les parterres de son jardin tout rempli de pavots de diverses couleurs, qu'il le faisait lui-même et m'expliqua la manière ordinaire de le récolter[1].

En causant avec le Nawab, nous nous adressions la parole l'un à l'autre par la même formule de civilité générale, à la troisième personne; j'y substituais de temps en temps son titre, Nawab alijah (illustre), politesse qu'il reconnaissait toujours en me donnnant en échange le titre de majesté. J'appris de lui qu'il était premier cousin de Tippoo, le dernier sultan de Maïssore, et par conséquent de sang royal; que, son père s'étant rallié aux Anglais à la chute du trône de Seringapatam, on lui avait conservé son jagheer, et il se loua beaucoup de la bonne foi du gouvernement à son égard.

[1] On fait à chaque tête de pavot suffisamment mûr une incision d'où il s'échappe quelques gouttelettes qui se figent dans le cours de vingt-quatre heures en une espèce de gelée que l'on recueille le matin avec un couteau. Cette gelée est de l'opium, mais elle n'en a encore ni la consistance ni la couleur. Il lui faut le temps et l'évaporation pour se perfectionner.

Digitized by Google

Effectivement toutes ces petites principautés indépendantes quant à l'administration civile, ces jagheers et ces zemindaris qui existent encore au milieu des États de la Compagnie, sont une preuve de la stricte équité qui présidait jusqu'en ces derniers temps à la politique de son gouvernement. Cette loyauté avait eu sa récompense : elle avait été le principe de la grandeur anglaise. Les peuples de ces contrées admiraient une fidélité aux engagements dont leurs princes musulmans et hindous ne leur avaient donné aucun exemple. La confiance qu'elle leur inspirait leur faisait accepter sans arrière-pensée des traités peu avantageux, mais sur lesquels ils savaient pouvoir compter. En serait-il de même aujourd'hui? Depuis l'époque dont je parle, sous les derniers administrateurs, le gouvernement anglo-indien s'est écarté de ces voies honorables : qu'il y prenne garde, cette politique lui a déjà mal réussi en Affghanistan ; elle pourrait tourner plus mal encore [1].

26 janvier. — Je me sépare de mon hôte comblé de ses bontés, et, traversant ses domaines dans la moitié de leur largeur, j'arrive à Colloor (neuf lieues), hameau d'une douzaine de feux, le premier sur le territoire de la Compagnie, dans le collectorat de Chittoor.

27 janvier. — Pour arriver à Damulchenor, la station suivante (quatre lieues), il faut pénétrer dans une gorge des plus formidables. J'étais arrivé à moitié chemin, quand des oiseaux de proie qui planaient au-dessus de

[1] Nous écrivions ces lignes en 1844, et l'on sait aujourd'hui que la principale cause de l'insurrection de 1857 a été la confiscation du royaume d'Oude, en violation flagrante des traités et de tous les principes d'équité et de reconnaissance.

Digitized by Google

ma tête en poussant des cris aigus, tournoyant, puis s'abattant avec rapidité sur quelque chose de noir à côté de la route, me firent découvrir un cadavre. Il était tout couvert de sang et la tête presque séparée du corps. Les chairs étaient à peine refroidies, et l'assassinat avait dû précéder mon arrivée de quelques heures seulement ; les meurtriers étaient sans doute encore dans le voisinage. Mon palefrenier, qui me suivait en conduisant mon cheval par la bride, tomba sur ses genoux en sanglotant de frayeur. Il reconnut dans la victime un cipaye que j'avais questionné sur la route quelques jours auparavant, La même catastrophe se reproduit chaque année pour un grand nombre de soldats indigènes se rendant chez eux en congé. On sait qu'ils ne s'éloignent jamais de leurs corps pour aller dans leurs familles sans emporter quelque argent, leurs économies ou au moins leurs frais de route : et, s'ils ne sont pas surchargés de monnaie, il y a toujours le *lota*, vase à boire en cuivre, meuble indispensable de tout natif en voyage, valant à peu près trois francs, qui vaut la peine d'être volé. Les voleurs se donnent près d'eux sur la route pour d'anciens cipayes : une amitié s'établit ; on marche en commun, et, quand le lieu, l'heure et toutes les circonstances lui sont favorables, le compagnon saisit le vêtement du soldat dans un coin duquel est noué le pécule, son vase à boire, et s'enfuit le sabre à la main. Si le cipaye essaye de ressaisir son bien, c'est un homme mort, car les voleurs sont d'une adresse extrême.

Les moyens de répression sont tout à fait insuffisants. Le gouvernement anglais semble peu s'en inquiéter tant que ces maraudeurs ont la prudence de ne point dévaliser ses sujets européens : dans ce cas seulement l'en-

Digitized by Google

quête est vigoureuse, et une punition certaine atteint les coupables : aussi les Européens sont-ils fort rarement attaqués.

Outre les voleurs qui tuent pour le butin qu'ils espèrent réaliser sur les voyageurs, il y a une classe d'assassins organisés en société, avec des chefs, une science, une franc-maçonnerie et même une religion qui a son fanatisme et son dévouement, ses agents, ses émissaires, ses collaborateurs, ses troupes militantes et ses affiliés passifs, qui contribuent de leurs deniers *à la bonne œuvre*. C'est la communauté des Thugs ou Phansigars (trompeurs ou étrangleurs, de *thugna*, tromper, et *phansna*, étrangler), communauté religieuse et industrielle qui exploite la race humaine en l'exterminant, et dont l'origine se perd dans la nuit des âges. Jusqu'en 1810, leur existence était inconnue non-seulement des conquérants européens, mais même des gouvernements indigènes. Entre les années 1816 et 1830, plusieurs de leurs bandes avaient été prises sur le fait et punies; mais, jusqu'à cette dernière époque, toutes les révélations faites à leur sujet par des officiers d'une haute expérience avaient semblé trop monstrueuses pour obtenir la croyance du public ; on les avait rejetées et dédaignées comme les rêves d'une imagination en délire. Et pourtant, depuis de nombreuses années, au moins depuis un demi-siècle, cette plaie sociale avait pris un développement effrayant.

Ce fut en l'année 1830 que les révélations d'un chef célèbre, appelé Feringhea, auquel on accorda la vie sous la condition de dénoncer ses complices, dévoilèrent le système tout entier : la base de la société Thugie est une croyance religieuse, le culte de Bowanie, sombre divi-

Digitized by Google

nité qui ne se plaît que dans le carnage, et déteste surtout la race humaine; ses plus agréables sacrifices sont des victimes humaines; et plus on en aura immolé dans ce monde, plus elle vous récompensera dans l'autre par toutes les joies de l'âme et des sens, par des femmes toujours belles et par des jouissances toujours nouvelles. Si l'assassin rencontre l'échafaud dans sa carrière, il meurt avec l'enthousiasme d'un martyr, parce qu'il en attend la palme. Pour obéir à sa divine maîtresse, il égorge sans colère et sans remords le vieillard, la femme et l'enfant; il sera envers ses coreligionnaires charitable, humain, généreux, dévoué, mettra tout en commun parce qu'ils sont comme lui ministres et enfants adoptifs de Bowanie. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent pas à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit; ce n'est pas un moyen de fortune: le butin n'est que l'accessoire, un corollaire fort agréable sans doute, mais secondaire dans son estimation. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation; c'est aussi une passion délicieuse à assouvir, c'est selon lui la plus enivrante de toutes les chasses, la chasse à l'homme! « Vous trouvez un grand plaisir, ai-je entendu dire à un de ces condamnés, à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler quand la lutte est avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut détruire: que de ressorts à faire mouvoir, que de moyens à développer! Jouer avec toutes les passions, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est enivrant,

Digitized by Google

c'est un délire ! » Comme nous l'avons dit, ce culte a ses apôtres, ses prédicateurs, ses martyrs. On dirait que l'enfer a voulu jouer une sombre parodie de l'établissement du christianisme, en suivant pour étendre son culte une marche parallèle. Le Christ choisit quelques pauvres pêcheurs pour prêcher la fraternité, la charité, la communauté entre ses fidèles, et porter la paix et l'amour au genre humain. Bowanie envoie ses fakirs et ses professeurs mendiants pour établir une communauté semblable, liée par la même charité, la même fraternité réciproque, mais pour servir de bourreaux au reste du monde. C'est le même prosélytisme ardent : « Allez et sauvez, » dit le Dieu ; « Allez et détruisez, » dit l'esprit infernal. On retrouve dans les martyrs de l'une et l'autre foi presque les mêmes expressions : « Vous avez beau nous détruire, disent les Thugs. nous nous multiplions autour de vous, nous remplissons vos campagnes, vos bourgades, vos villes, vos armées, vos mosquées et vos pagodes, même vos cours de justice ; nous ne vous laissons que vos églises chrétiennes. » N'est-ce pas à peu près la réponse des héros chrétiens aux tyrans de Rome : « Nous renaissons de nos cendres, nous remplissons aujourd'hui vos campagnes, vos villes, vos armées, vous nous retrouvez au forum, au Capitole ; nous ne vous laissons que vos temples. »

Quiconque s'est trouvé dans l'Inde, dans les années 1831 et 1832, se rappellera la stupeur et l'effroi que la découverte de cette vaste machine infernale répandit dans toute la société. Un grand nombre de magistrats, d'administrateurs de provinces, se refusèrent à y croire, et ne pouvaient comprendre qu'un système aussi vaste eût si longtemps dévoré le corps social sous leurs yeux,

Digitized by Google

silencieusement et sans se trahir. Le colonel Sleeman lui-même, qui publia cette découverte après l'avoir poursuivie avec un zèle et un talent infatigables, hésita longtemps avant d'admettre la vérité. Voici l'aveu remarquable qui sert d'introduction à son ouvrage.

« Durant les années 1822, 1823, 1824, quand j'étais chargé de la magistrature et de l'administration civile du district de Nersing pour, dans la vallée du Nerbudda, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol *par un bandit ordinaire*, dont je n'eusse immédiatement connaissance ; il n'existait pas d'*outlaw* si redoutable ou de si mince filou dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins de profession héréditaire demeurait dans le village de Kundelie, à quatre cents mètres tout au plus de ma cour de justice ; que les admirables bosquets du village de Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence sur la route entre Saugor et Bhopal, étaient un des plus effroyables bhils ou entrepôts d'assassinat dans toute l'Inde ; que des bandes nombreuses venant de l'Hindoustan et du Dekhan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, s'y réunissaient des semaines entières de chaque saison, pour exercer leur effroyable vocation sur toutes les lignes de routes qui viennent se croiser dans cette localité, à la connaissance et avec le concours des deux fermiers généraux héréditaires dont les ancêtres avaient planté ces massifs, j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécile qui s'était laissé effrayer par des contes à dormir debout... ; et cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs par centaines étaient enterrés chaque

Digitized by Google

année parmi les bosquets de Mundesoor ! Toute une tribu d'assassins vivaient à ma porte, au village de Kundelie, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Poonah et d'Hyderabad [1]. »

Le jour où Feringhea, devenu dénonciateur public, fit ses premières révélations au colonel Sleeman, cet habile officier refusait encore d'y ajouter foi, quand le chef des assassins fit exhumer de l'emplacement même que couvrait la tente du magistrat anglais treize cadavres à divers degrés de décomposition et s'offrit d'en faire sortir du sol tout autour de lui un nombre illimité. La conviction frappa comme un coup de foudre le magistrat consterné ; il crut alors à cet effroyable drame, et, suivant le fil donné par le dénonciateur, il enveloppa des légions nombreuses de Thugs, qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année.

J'ai eu l'occasion de rencontrer moi-même sur le territoire d'Hyderabad un autre chef de cette secte, devenu aussi dénonciateur public pour échapper à l'échafaud. Sa confession a été publiée dans toute la colonie et se trouve dans les annales officielles : il avait assassiné ou étranglé dans sa vie le nombre presque incroyable de sept cent dix-neuf personnes, et disait quelquefois avec un soupir de regret : « Ah ! si je n'avais pas été retenu dix ans en prison, j'aurais bien complété le mille ! »

Comment un pareil système, une pareille franc-maçonnerie a-t-elle pu prendre un développement si considérable sans que son existence ait été devinée ou même soupçonnée des populations parmi lesquelles professeurs

[1] Traduit de l'ouvrage du colonel Sleeman.

Digitized by Google

et affiliés passaient leur vie entière dans les rapports les plus intimes, voilà ce qu'il serait difficile de faire comprendre en Europe à quiconque n'a pas étudié la singulière constitution de la société en Orient.

L'Asie, fractionnée dès les premiers âges en un grand nombre de territoires soumis à des gouvernements despotiques, indolents et corrompus, ennemis ou jaloux les uns des autres, n'a jamais vu ces fractions se liguer en un pacte commun pour assurer la sécurité des voies publiques; et la police d'une administration, quelque vigoureuse qu'elle fût, ne pouvait jamais s'étendre au delà de ses frontières. Quand on considère qu'il n'a jamais existé dans l'Inde de moyens de transports réguliers à l'usage du public, les mœurs et les coutumes des habitants s'y opposant également; que les plus longs voyages doivent être faits à pied ou à cheval avec les ressources particulières de chacun; que les voyageurs isolés, étrangers les uns aux autres, doivent chercher à se former en petites caravanes pour se protéger mutuellement; qu'il est notoire que, pour éviter les frais d'échange et de banque, des valeurs considérables traversent constamment le pays en lingots et en bijoux dans les bagages des voyageurs; qu'il n'y a d'autres routes que des sentiers imparfaitement tracés par les pas de l'homme à travers des forêts, des jungles et des déserts; que les villages sont rares, la population clair-semée, et que dans les longs espaces qui séparent ces villages on ne rencontre jamais une habitation où l'on pourrait craindre des témoins ou des vengeurs, on conviendra que toutes les tentations et toutes les conditions possibles se réunissent pour former des assassins et assurer leur impunité : aussi leurs bandes ont-elles infesté l'Asie de tout temps, sous mille dénomi-

Digitized by Google

nations diverses; mais aucune d'elles n'a été si nombreuse, si unie, si discrète, et partant si dangereuse et si destructive que celle des Thugs.

Il faut savoir aussi que les voyageurs, en Orient, ne communiquent que très-rarement avec les villes ou les villages qu'ils rencontrent sur leur chemin; ils y achètent leurs provisions, et voilà tout. S'ils les traversent, ils ne s'y arrêtent pas, mais vont dresser leurs tentes ou coucher à la belle étoile sous les arbres du voisinage : il est donc à peu près impossible de tracer la route d'un voyageur de village en village, excepté quand la maladie ou le mauvais temps l'aura contraint de chercher accidentellement un refuge dans les caravansérails; mais alors, s'il vient à disparaître, où devra-t-on le chercher et à qui s'en prendre?

Il a été démontré, par les recherches qui ont suivi les révélations de 1830, que dans toute l'Inde la majeure partie des zemindars ou fermiers généraux, des jagheerdars ou propriétaires fermiers et même des patèls ou autorités municipales des villages, étaient en rapports directs et de père en fils, depuis plusieurs générations, avec la société des Thugs, leur fournissant tous les renseignements, toutes les facilités et, en cas de besoin, toutes les protections possibles, recélant les objets volés et partageant le butin; et puis chaque bourgade, chaque ville, nourrit toujours, en proportion de ses habitants, un certain nombre de fakirs, d'ermites, de religieux mendiants qui lui sont spécialement attachés par la société Thugie, à laquelle ils servent d'espions et d'éclaireurs. Leurs habitations, généralement en dehors des murailles, sont toujours entourées d'une épaisse plantation d'arbres et enfouies sous des berceaux de verdure. Le voyageur déçu

Digitized by Google

par l'apparente austérité du saint homme, qui lui offre un abri confortable et pittoresque et lui promet une eau sans souillure ou puisée à quelque fleuve sacré (la première des considérations pour un Hindou de bonne caste), accepte son hospitalité, s'endort et ne reparaît plus.

L'attention du gouvernement anglais une fois brusquement éveillée, ses efforts furent proportionnés à l'étendue du mal. Le gouverneur général, lord William Bentinck, commença une croisade qui fut continuée avec enthousiasme par toute la magistrature de la colonie. Il choisit, parmi les premières intelligences de l'armée, dix-huit officiers versés dans les langues et les habitudes du pays, pour former un bureau spécial d'inquisition, chargé de traquer cette secte infernale de province en province. Leur succès a été signalé par de nombreuses découvertes; mais il est encore loin d'être complet, le mal est à peine stationnaire, et le moindre relâchement de la part du gouvernement le verrait déborder avec une nouvelle fureur. S'il faut en croire les assertions des condamnés, confirmées d'ailleurs par les aveux des officiers qui composent le tribunal, cette secte fait encore aujourd'hui même, au pied des échafauds, de nouveaux prosélytes.

Voici le tableau des annales de la justice criminelle, pour cette classe de malfaiteurs, dans la période comprise entre 1831 et 1837, extrait des dépêches du capitaine Reynolds, président du comité d'enquête :

Transportés à Penang.	1,059
Pendus.	412
Travaux forcés à vie.	87
A REPORTER.	1,558

Digitized by Google

Report.	1,558
Travaux forcés à temps.	90
Morts en prison.	36
Échappés de prison.	43
Admis comme dénonciateurs publics.	483
Jugés, mais attendant leur sentence.	120
Attendant l'instruction de leur affaire.	936
Total.	3,266

Le capitaine Reynolds certifiait, à la suite de ce document, que le bureau d'inquisition possédait, au moment même où il écrivait, la liste d'au moins dix-huit cents professeurs et apôtres du Thugisme, circulant en liberté dans la colonie, dont les noms étaient connus, mais qu'on n'avait pu encore saisir, sans compter un nombre d'affiliés inconnus, qu'il était impossible d'évaluer. Qu'on songe maintenant à l'effroyable consommation de vie humaine qui devait se faire dans l'Inde, avant la découverte de ce prodigieux mécanisme! Combien de milliers de familles ont dû périr annuellement sous les coups de plus de cinquante mille assassins régulièrement organisés, procédant avec ensemble et méthode, et dans des régions où l'amour des pèlerinages, la superstition et les mœurs rendent l'homme essentiellement nomade!

Ce qui a fait donner aux Thugs le nom de Phansigars ou étrangleurs est une méthode d'exécution qui leur est particulière et qu'ils adoptent généralement pour éviter toute trace de sang. Cette méthode consiste, quand ils se trouvent seuls avec le voyageur dont ils ont gagné l'amitié, à le laisser avancer de deux ou trois pas et de lui jeter alors autour du cou un mouchoir arrangé comme le laço de l'Amérique du Sud. La pierre qui vole à l'autre

Digitized by Google

extrémité revient dans la main du Thug, qui donne un léger tour de poignet, et cela suffit pour briser la nuque de la victime, dont la mort est instantanée.

De même que les francs-maçons, les Thugs se reconnaissent en tous lieux par certains signes imperceptibles pour les non initiés, et dont ils ont fait une science. Il est inutile de chercher à les convertir, le goût du sang a passé dans leur nature, et, s'ils élèvent une famille, c'est dans les mêmes habitudes. Il n'y a qu'une chose à faire avec eux, c'est de les tuer comme des reptiles venimeux. La destruction de son semblable paraît offrir à l'homme de si grands charmes, la passion qu'elle inspire est tellement puissante, qu'elle ne s'arrête que devant un échafaud toujours dressé ou une opinion publique qui la couvre d'infamie. Malheureusement, dans l'Inde, ce dernier rempart n'existe pas, puisque l'assassinat n'est point considéré comme infâme et que le supplice est synonyme du martyre : il ne reste donc que la sauvegarde du glaive.

28 janvier. — J'avais encore sept lieues à faire pour arriver à Chittoor, ville principale du collectorat supérieur d'Arcot, où je devais retrouver une société européenne dont je commençais à sentir vivement le besoin. A l'aide d'un cheval envoyé à ma rencontre, je parcourus cet espace au galop, mais cet aperçu fugitif est amplement suffisant pour apprécier le terrain. La contrée, quoique admirablement cultivée, est monotone : profitant des nombreux cours d'eau et de la nature favorable du sol, on l'a distribué presque exclusivement en rizières, de sorte que le pays est riche, mais très-malsain ; l'air est humide et chargé de miasmes.

L'arrondissement d'Arcot (divisé en Arcot supérieur et

Digitized by Google

Arcot inférieur) couvre une étendue considérable et peut être considéré comme le grenier de Madras et de tout le Carnatique; du succès de ses rizières dépend le bien-être d'une nombreuse population. Ce bien-être est par conséquent soumis à l'éventualité des moussons qui dispensent chaque année l'abondance ou toutes les horreurs de la famine, car il n'en est pas du riz comme des autres cultures, nulle n'est si exigeante sur les conditions de sa réussite.

Quand le cours de la saison est absolument contraire, la récolte est non mauvaise, mais nulle; les malheureux habitants vivent alors exclusivement des graines grossières que l'on donne ordinairement aux chevaux et aux bœufs. Cette ressource est bientôt épuisée, et alors la population des campagnes se précipite sur celle des villes, espérant en obtenir quelque secours et lui apportant en échange une mortalité épouvantable. L'Europe ne compte pas une fois dans un siècle une misère comparable à une famine indienne, telle qu'elle se reproduit ici au moins tous les dix ans; celle de 1833, par exemple, à Madras, et de 1838 au Bengale.

A Chittoor, la station européenne se compose en tout de trois employés : deux magistrats, le président et le greffier d'un tribunal de première instance, et un docteur attaché à ces messieurs. Condamnés à cette vie solitaire, ils s'entourent au moins de tout le confortable possible. Rien ne saurait être plus somptueux et plus pittoresque que leurs élégantes habitations; on se croirait dans des parcs d'Angleterre. Chittoor peut contenir cinq mille âmes, la population hindoue y prédomine, tandis que celle du chef-lieu, Arcot, est principalement musulmane; on n'y trouve aucune construction remarquable.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Vellore; souvenirs historiques. — Conspiration parmi les cipayes.

Le 30 janvier, je repartis pour la ville de Vellore, distante de sept lieues et demie. C'est un poste militaire important et du petit nombre de ceux que la politique de la Compagnie entretient en état de défense. C'est la clef des principaux défilés qui traversent la chaîne des Ghattes orientaux, et ce fut ici qu'on renferma d'abord la famille captive de Tippoo immédiatement après la conquête; mais on trouva bientôt que la présence des jeunes princes, si près du domaine de leurs ancêtres, réveillait trop de souvenirs et entretenait une fermentation dangereuse.

La position de Vellore, dans une vallée sauvage sur la rivière de Palarra, la construction mauresque et la forme inusitée de ses remparts en font une ville éminemment pittoresque. Ses murailles noires et crénelées, bien qu'elles soient protégées par des glacis et des contres-

Digitized by Google

carpes satisfaisant aux conditions de l'art moderne, rappellent plutôt les temps héroïques du moyen âge, les guerres de Grenade ou de Palestine, que la science mathématique d'aujourd'hui. Ce qui ajoute encore à l'effet oriental, c'est le large fossé ou plutôt le bras de rivière dont elle est entourée, et où l'on entretient d'énormes caïmans alligators. Comme il est défendu de leur faire la guerre, ces monstres se sont multipliés à l'infini. On les voit quelquefois dormir par centaines, sur les petites îles au pied des remparts. Les hauteurs voisines qui commandent la ville sont couronnées par des forts détachés. On trouve sur ces montagnes des pagodes dont les souterrains contiennent des inscriptions tamuliennes fort intéressantes.

Vellore a été le théâtre d'une terrible insurrection, où s'étaient déjà produits presque tous les incidents qui ont marqué récemment celle de 1857. Le 31 janvier 1807, les deux régiments indigènes qui composaient, avec un régiment de l'armée royale, la garnison de cette forteresse, se rassemblèrent au milieu de la nuit dans le plus profond silence, se saisirent de tous les postes, massacrèrent leurs officiers et tournèrent l'artillerie de la place contre la caserne, où les malheureux soldats européens étaient enfermés sans cartouches. Le carnage fut complet, à l'exception d'une patrouille de vingt-cinq hommes commandée par un sergent, à laquelle se réunirent plus tard deux chirurgiens aides-majors échappés au milieu de la confusion. Ceux-ci se retranchèrent sur la plate-forme voûtée d'une des portes de la ville, et l'on vit vingt-sept Européens maintenir une position (adossée, il est vrai, au fossé et défendue de front par un mince parapet, mais ouverte des deux côtés sur le terre-plein

Digitized by Google

des remparts) pendant près de trente heures, contre une masse d'au moins dix-huits cents cipayes, parfaitement armés, instruits, disciplinés et pourvus d'artillerie, tandis que les Européens n'avaient eux-mêmes aucunés provisions, ni d'autres munitions de guerre que celles qu'ils trouvaient dans les gibernes de leurs ennemis, et obligés, pour les obtenir, de faire à chaque instant des sorties et de dépouiller des cadavres.

Le motif apparent de l'insurrection était un nouveau code militaire émané du général Cradock, exigeant que les cipayes parussent à la parade le menton rasé et la moustache de la lèvre supérieure coupée selon une certaine ordonnance; qu'ils ne portassent pas leurs boucles d'oreilles ni les marques distinctives de leur caste tandis qu'ils étaient sous l'uniforme; et enfin (ce qui constituait la plus grande offense), prescrivant un turban d'un nouveau modèle qui répugnait à leurs préjugés. Mais une cause au moins aussi réelle avait été la beauté de quelques dames anglaises mariées aux officiers de la garnison et qui avait éveillé les désirs de certains officiers indigènes. Les scènes qui suivirent leur victoire d'un jour furent effroyables, et, sur une moindre échelle, semblables à celles qui se sont produites de nos jours à Delhi : quatorze officiers européens furent trouvés consumés dans une salle de bain où on les avait traînés tout sanglants, quelques-uns vivant encore, et à laquelle on avait mis le feu; leurs malheureuses femmes, à l'exception d'une seule, périrent en assouvissant les passions brutales de cette infâme multitude, en présence des cadavres de leurs maris et de leurs enfants.

Mais je n'ai point le loisir de m'étendre sur ces horreurs, et je me contenterai d'en rappeler la conclusion.

Digitized by Google

A une journée de marche de Vellore se trouve la ville d'Arcot, cantonnement habituel d'une brigade de cavalerie. A l'époque de la crise dont nous parlons, cette brigade était commandée par le fameux Gillespie, l'héroïque commandant du terrible 22e dragons. Il était précisément occupé, ce jour-là, à passer son régiment en revue quand la nouvelle de l'insurrection de Vellore lui parvint sur le champ de manœuvre. Ne prenant que le temps de distribuer des cartouches à ses cavaliers et de faire atteler une seule pièce d'artillerie à cheval, il part au trot pour Vellore. Bientôt, ne pouvant plus contenir son impatience, il prend le galop, et, laissant son régiment le suivre d'un pas plus modéré, il franchit le reste de la distance comme un éclair. Arrivé seul devant la place, des coups de fusil lui indiquent la porte où quelques soldats se défendent encore. Il se jette à la nage au milieu des crocodiles, se fait hisser par une bandoulière auprès de cette poignée d'hommes dont il relève le courage; il prend le commandement, saisit un mousquet et fait le coup de fusil à côté d'eux. Enfin, un cri de joie se fait entendre, on aperçoit les dragons : la pièce d'artillerie arrive au galop; dans un instant, sa bouche est appliquée contre la porte massive, sous la voûte même occupée par la petite hande héroïque. La première explosion la fait voler en éclats, les cavaliers se précipitent dans la place le sabre à la main, chargent le long des rues et sur les remparts en criant : « Tue, tue! » Dès ce moment, les braves cipayes ne trouvèrent plus le courage de tirer un seul coup de fusil; une place de guerre fut emportée d'assaut par six cents hommes à cheval, qui, sans éprouver eux-mêmes aucune perte, massacrèrent sur la place d'armes la moitié de la garnison. C'est en vain que les

Digitized by Google

cipayes demandent quartier, on extermine tout ce que l'on trouve, près de six cents d'entre eux se réfugient comme un troupeau de moutons dans la cour du jeu de paume où on les mitraille jusqu'au dernier sans qu'ils fassent un seul effort pour en sortir ou se défendre.

J'employai toute une journée bien intéressante à explorer le théâtre de ces événements dont la trace est partout marquée aussi vive que s'ils dataient d'hier. Je visitai surtout le fameux jeu de paume et la délicieuse pagode tout à côté, avec leurs murs tout criblés de balles et de mitraille. Cette pagode sert aujourd'hui d'arsenal, ses sculptures sont d'un travail si exquis qu'on eut l'idée de les envoyer au roi d'Angleterre; mais les dépenses qu'aurait occasionnées le transport firent renoncer à l'exécution de ce projet.

Le 1er février, une longue course de sept lieues m'amène à Arnee, station militaire d'un régiment européen, de la présence duquel dépend toute son existence. Il y a dans la grande cour de la caserne un bel obélisque élevé à la mémoire du colonel Harvey Ashton, tué en duel par le major de son régiment. On rapporte que c'était un duelliste enragé et qu'il avait prédit sa mort, parce que, disait-il, c'était la première fois qu'il avait eu raison dans une querelle. D'ailleurs, il paraissait aimé de ses camarades, qui lui ont élevé ce monument.

Le 2 et le 3 février, je continuai ma route par Chittapet, Tallar et Teindevanum, trois étapes de cinq lieues chacune. Le pays est enfin boisé et cesse par conséquent d'être monotone. La nature même la plus âpre et la plus sauvage est sans dignité et sans charme à mes yeux quand elle est chauve. Les bois sont la chevelure de la terre et en même temps sa plus belle parure. Il n'est

Digitized by Google

certes pas de pays où leur ombrage soit plus agréable qu'en Asie, et cependant ils ne font partie d'aucun système de culture. Ni le gouvernement ni les particuliers n'en plantent et tout le monde les détruit. Chaque famille et chaque voyageur cuisant son dîner à part, il en résulte une plus grande consommation de combustible; aucune provision régulière ne satisfait à ce besoin : il s'ensuit qu'il y a souvent disette, surtout le long de la route que je viens de parcourir. Les seuls arbres que l'on rencontre sont des arbres fruitiers : aussi est-on réduit, dans la plupart des localités, à employer pour combustible la fiente des bœufs pétrie en une espèc de mottes qui, séchées au soleil, brûlent bien et donnent une chaleur très-vive.

Le 4, à Valdaour, sept lieues. — Tout autour de ce village on retrouve des traces d'une action volcanique aujourd'hui dormante et dont la date doit être très-reculée. Cette action s'étend sur tout le midi de la péninsule et présente à quelques milles d'ici, près du hameau de Trevilkarey, un phénomène minéralogique fort remarquable. C'est au fond d'un bassin circulaire, gisant à quelques pieds de profondeur, souvent à fleur de sol, toute une forêt d'arbres énormes, principalement tamarins, banians, palmiers et dattiers complétement pétrifiés et conservant sous cette nouvelle forme l'ordre, la symétrie et jusqu'à la couleur de toutes leurs fibres. Quelques-uns de ces troncs d'arbre ont jusqu'à six et huit pieds de circonférence. On peut reconnaître que quelques parties ont été soumises à l'action du feu, surtout près des racines dont une portion est généralement carbonisée ; on enlève journellement des fragments de ces pétrifications qui reçoivent un très-beau poli et de-

Digitized by Google

viennent un objet de commerce. On en fait surtout de la bijouterie, des colliers et des bracelets de toute beauté.

Le 5, aux premières lueurs du jour, je courais encore une fois sous les beaux ombrages, je traversais la triple zone de figuiers, de mimoses et de palmiers qui forment la riante ceinture de Pondichéry. A ces nobles voûtes de verdure, à ces majestueuses avenues on se croirait aux approches d'une capitale. Ne dirait-on pas Versailles transporté sur les bords du Coromandel? Mais non, ces fugitives nuées de corneilles, de perroquets et de maïnas qui font entendre leurs cris rauques ou aigus dans la feuillée; ces formes fragiles des cocotiers qui se penchent pour vous présenter leurs fruits; ce murmure lointain des vagues, cette brise de mer qui vous fait frissonner de plaisir, l'éclat de toutes ces couleurs au ciel, dans l'eau et sur la terre, et cette joie qui inonde mon âme, tout me dit que c'est Pondichéry, Pondichéry la belle, la gracieuse, la verte émeraude enchâssée dans un double azur, l'azur du ciel, l'azur de l'eau.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

Premiers bruits de guerre. — Voyage pour rejoindre le régiment — Arrivée au camp.

C'était le 13 mars 1834. Il y avait brillante compagnie dans les salons de l'ordonnateur; toute ma famille s'y trouvait réunie, car on s'était donné rendez-vous de Bellary et d'Hyderabad. Notre bon et aimable gouverneur, le spirituel contre-amiral de Melay, ajoutait encore aux charmes de cette réunion toutes les grâces d'une conversation éminemment voltairienne. Jamais je ne m'étais senti si heureux, si content du présent, si insouciant de l'avenir. Toutefois, en contemplant avec quelque fatuité, dans une glace, mon brillant uniforme et jouant avec la poignée de mon sabre, je ne pouvais m'empêcher de soupirer légèrement en pensant que ce glaive si bien doré était encore vierge. Ma prière, bonne ou mauvaise, fut à l'instant exaucée. Un domestique traversa la salle pour me remettre une dépêche : elle était de l'adjudant de mon régiment de la part du colonel. On m'apprenait que la guerre était soudainement déclarée contre le rajah de

Digitized by Google

Coorg, que mon régiment devait faire partie du corps d'armée expéditionnaire, et enfin qu'il était déjà en marche rapide pour la frontière occidentale du Maïssore. L'adjudant finissait, avec beaucoup de compliments, par me communiquer l'ordre de rejoindre mes drapeaux au plus vite, en m'indiquant la direction qu'on se proposait de suivre.

Je ne me rends pas bien compte aujourd'hui pourquoi cette nouvelle me fit éprouver une joie si folle ; car c'est sans espoir de récompense que capitaines, lieutenants ou sous-lieutenants vont dans l'armée anglaise risquer leur vie à ce terrible jeu qu'on appelle la guerre. Quelque bravoure qu'ils déploient sur le champ de bataille, la brillante vision d'une croix ne s'arrête point à leur boutonnière. Dans ce service aristocratique, la gloire plane toujours sur les chapeaux brodés et ne descend jamais jusqu'aux rangs subalternes. Mais, quoi qu'il en soit, mes préparatifs furent bientôt terminés ; dès le lendemain j'étais en selle, cédant avec amour à l'ardeur de mon bel arabe, et décidé à crever bêtes et gens plutôt que de manquer ce premier coup de fusil si impatiemment attendu.

Le 18 mars, je me retrouvais en route pour Bangalore où je devais trouver de nouveaux renseignements sur la marche des colonnes expéditionnaires.

Le 19, j'arrivai au village de Pallicondah, qui n'a rien d'intéressant. Tout en cheminant, je fus pourtant frappé de la quantité des plantes à huile dans la culture. Après le riz c'est la principale récolte, et, dans l'existence du peuple, c'est l'article de première nécessité : c'est aussi un objet d'exportation pour la métropole, surtout l'huile de coco et de ricin.

Digitized by Google

Le 20, à Lallpett, charmant petit bourg situé au pied du romantique défilé de Nackenairy, célèbre dans toute l'Inde pour ses oranges qui sont fort bonnes et s'exportent à de grandes distances. Les Anglais ont cherché à y naturaliser celle de Cintra, mais elle ne vaut jamais l'orange du Portugal. Ce petit bourg a aussi son souvenir historique : c'est ici que dans le cours d'une expédition Hyder-Aly vint mourir presque les armes à la main, d'une espèce de lèpre envenimée par les inquiétudes et les chagrins.

Le même soir, je franchis le col de Nackenairy par la grande route militaire et commerciale qui relie le plateau du Maïssore avec le littoral. Il n'y a pas lieu d'en faire compliment à messieurs les ingénieurs de la Compagnie, soit pour le tracé, soit pour l'exécution : ces messieurs étudient les localités en palanquin, examinent de loin avec un télescope, et s'en tiennent la plupart du temps au sentier déjà préféré par leurs bohis (porteurs) ou par les habitants de la campagne. Ici c'est un casse-cou perpétuel, et je voyais les voitures à bœufs du pays, quelque petites et quelque peu chargées qu'elles fussent, rouler constamment à chaque descente, entraînant leurs attelages et leurs conducteurs dont les efforts réunis à l'arrière ne pouvaient en régler la vélocité. On est étonné que tout cela ne soit pas brisé et écrasé ; du reste ce chemin est fort pittoresque et praticable pour un cavalier seul : on pourrait se croire dans une gorge de la Suisse. Une épaisse et sombre forêt couvre toutes les pentes et ajoute à la majesté du tableau. Arrivé au sommet du défilé, au point où il débouche sur le plateau du Maïssore, on découvre à gauche un charmant amphithéâtre de montagnes boisées, au pied desquelles le ha-

Digitized by Google

meau de Nackenairy se mire dans le cristal bleu d'un petit lac artificiel.

La solitude de cette petite vallée se trouvait momentanément envahie; de longues rangées de tentes s'étendaient en lignes blanches et parallèles sur les bords du lac, à quelque distance du hameau. Une vingtaine d'éléphants, trois ou quatre cents chameaux, dormaient ou ruminaient au clair de la lune; des bœufs, des chevaux, des bêtes de somme innombrables, hennissaient, beuglaient, agitaient leurs sonnettes; des milliers de feux étincelaient de tous côtés; on voyait passer devant la flamme ou accroupies dans la fumée des figures noires et presque nues: des voix joyeuses et bruyantes s'échappaient de ces derniers groupes : c'était un régiment européen et son bazar; l'ordre et la régularité d'une caserne à côté d'un camp de Bohémiens. C'était le 57e régiment de l'armée royale, commandé par le colonel Allan, se rendant à Bangalore pour former la réserve de l'armée expéditionnaire. Au pied du défilé, j'avais déjà passé devant les tentes du 27e régiment d'infanterie indigène, qui avait la même destination.

A souper, ce même soir, avec les officiers du 57e, j'appris des nouvelles qui me décidèrent à doubler encore la rapidité de ma marche. L'approche de la moisson rendait urgent de terminer au plus vite les hostilités, de manière qu'on attendait les premiers coups de fusil pour le commencement d'avril. Nous étions au 21 mars, et j'avais encore cent lieues à faire : c'étaient dix lieues par jour à franc étrier et avec les deux mêmes chevaux; mais j'avais bon courage, tous ces jeunes gens m'enviaient le bonheur de faire partie de l'expédition.

En sortant de la tente du colonel Allan pour regagner

Digitized by Google

le bongalo exclusivement réservé aux voyageurs, il me fallut repasser par le quartier du troupeau. Il y avait à peine vingt-quatre heures que le camp était établi, et déjà des miasmes pestilentiels s'exhalaient du parc des bêtes de somme. C'est l'inconvénient du chameau : cet animal semble affligé depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort d'une espèce de dyssenterie continuelle qu'on appelle le suint, qui souille tous les lieux où il s'arrête et suffirait avec quelques jours de pluie pour amener la peste dans un campement. On sait comment la structure de l'estomac du chameau, divisé en loges, lui permet d'y conserver de l'eau dans sa plus grande limpidité. Ce qu'on sait moins généralement, c'est que l'excroissance qu'il porte sur l'échine et qu'on est tenté d'abord de ne prendre que pour une difformité monstrueuse est un phénomène dont la nature l'a doué par une sage prévoyance et qui le distingue de tous les êtres de la classe des ruminants. Quand le chameau se trouve privé de nourriture, la graisse de sa bosse lui fournit par absorption une substance nutritive qui peut le soutenir pendant plusieurs jours sans nuire aucunement à sa force ni à son embonpoint. La bosse seule se fond graduellement, mais elle se reproduit dès que l'animal reprend de la nourriture. Une autre particularité du chameau, c'est que, quand il glisse dans un terrain humide, sa chute est mortelle, car il s'écartelle en tombant, et la dislocation de ses membres est telle, qu'il est impossible de le relever. On le tue alors pour avoir son cuir et même sa chair dont certaines tribus arabes sont très-friandes.

Malgré une certaine analogie avec le mouton, cet animal n'en a pas la douceur. Le chameau est extrêmement

Digitized by Google

vindicatif; mais une singularité de sa vengeance, c'est qu'il semble la proportionner à l'offense qu'il a reçue et qu'il l'oublie dès qu'elle lui paraît suffisamment expiée. Ainsi j'ai vu un chameau maltraité par son sarwan (conducteur) courir après lui pour le mordre et celui-ci lui jeter son manteau ou sa tunique que l'animal déchirait à belles dents et foulait aux pieds en exécutant une danse des plus ridicules. L'accès de rage une fois épuisé, c'était fini, il reprenait son rôle ordinaire d'obéissance passive et résignée.

21 mars. — Après trois heures de repos, je secouai le sommeil et me remis en route au coucher de la lune. Bientôt elle disparut derrière les montagnes, mais sa vive lumière fut aussitôt remplacée par la douce clarté des étoiles qui versaient des flots d'or sur ma tête; elles suffisent toujours dans ce pays pour guider le voyageur, et, grâce à elles, j'arrivai sans accident au village de Betmungalum, après une course de dix lieues à travers la forêt.

A partir de Nackenairy les bois perdent soudainement toute leur dignité et dégénèrent en misérables broussailles qui n'offrent plus aucun abri contre la bourrasque qui se déchaîne incessamment sur ces vastes plaines. Du moment qu'on débouche sur le plateau ouvert du Maïssore, élevé de quinze cents pieds au-dessus du littoral, on est accueilli par un vent froid et violent d'autant plus douloureux, qu'il contraste soudainement avec la température que l'on vient de quitter. La veille encore on était épuisé par l'action dévorante d'un climat de feu, et voici qu'on arrive sans aucune transition, de la côte du Coromandel où les rayons solaires réfléchis par de longues plages sablonneuses concentrent une chaleur

Digitized by Google

étouffante qui monte au visage et produit des congestions cérébrales souvent mortelles, dans un climat presque européen. La conséquence ordinaire de ce brusque changement atmosphérique est une violente attaque de dyssenterie, à moins de grandes précautions hygiéniques résultat de l'expérience et d'ailleurs fort difficiles à pratiquer.

Mes gens ne me joignirent que très-tard dans la journée et me signifièrent l'impossibilité de pousser plus loin le même jour. Il fallut donc me résigner à coucher à Betmungalum. Le cotwal ou lieutenant de police du village m'apprit que les environs étaient infestés de voleurs et parvint à me persuader d'accepter pour la nuit les services de deux Tchokidars ou Berkandaz. Ces drôles me tinrent éveillé toute la nuit par leurs cris et par des coups de fusil qu'ils tiraient à chaque instant pour éloigner, disaient-ils, les voleurs en prouvant qu'ils faisaient bonne garde, ce qui n'empêcha pas que deux de mes gens fussent dépouillés, l'un de son turban, et l'autre de sa ceinture, et que mon propre fusil de chasse disparût également. Dans le fait, nous avions enfermé les loups dans la bergerie, ces Tchokidars sont eux-mêmes les voleurs dont on vous effraye et partagent le butin avec le cotwal.

Le 22, à Colar (sept lieues).—Toute cette partie du plateau du Maïssore, balayée par tous les vents, est triste comme le désert. Sous le terrible soleil qui vous foudroie, un frisson glacial vous poursuit sans cesse, c'est la fièvre qui court sur la brise. Le voyageur cherche en vain un abri momentané parmi ces plaines immenses sans végétation, au milieu de ces jungles où sa seule distraction est d'apercevoir parfois une troupe d'antilopes

Digitized by Google

fuyant à son approche. Un arbre se présente enfin à moitié de la distance, et je me promets d'attendre sous son ombre mes gens, dont la lenteur me désole. Son aspect est extraordinaire : c'est le tchattah ou arbre parasol ; ce nom lui vient de la forme qu'il prend le plus souvent dans sa croissance, et qui représente tout à fait un parasol fixé à l'extrémité d'un tronc droit presque nu. Dans quelques sujets cette forme affecte des proportions si parfaites, qu'il semble que la nature se soit plu à circonscrire la végétation de l'arbre dans les limites d'un dessein régulier. La tête de cet arbre est composée de branches garnies d'épines si touffues et si serrées, qu'elles forment une sorte de toiture impénétrable aux rayons du soleil. Tout l'espace qu'elle couvre est toujours jonché d'une telle quantité de piquants, qu'avant de s'y asseoir on est obligé de balayer la place, et encore à la moindre agitation du feuillage on est exposé à une pluie d'épines.

Cependant à de grandes distances, au milieu de cette désolation, on trouve de beaux étangs, la culture et la population se sont réfugiées sur leurs rives. Les villes, d'un aspect tout particulier, ceintes de fortifications de terre sèche qui révèlent l'esprit inquiet des générations écoulées, sont toujours bâties sur le bord de ces réservoirs qui remplacent ici les rivières. Il en est ainsi de Colar, grande ville fort peuplée, et entrepôt d'un commerce considérable. Elle a aussi son fort de terre sèche assez bien conservé et pouvant contenir une garnison de deux ou trois mille hommes. En dehors de la ville, j'allai visiter les tombes de la famille de Hyder-Aly. Une mosquée assez petite, très-simple, entourée de fleurs et d'arbustes, distingue le caveau royal. Les pierres sépulcrales

Digitized by Google

sont au nombre de quinze sans inscriptions ni ornements, mais de peu d'intérêt, appartenant à des enfants morts en bas âge, à des parents obscurs et à plusieurs femmes de Hyder. Lui-même y fut quelque temps déposé après avoir été apporté de Lallpett. Plus tard il fut de nouveau transporté à Seringapatam, dans le superbe mausolée que son fils lui avait préparé, et où ils reposent aujourd'hui l'un à côté de l'autre

Après avoir parcouru cinq lieues, on arrive au bourg d'Ooscottah, où la Compagnie entretient un haras considérable pour la remonte de sa cavalerie. On y croise la race arabe avec des juments d'Angleterre et du Cap, ce qui donne une excellente espèce de chevaux. Une nouvelle course de cinq lieues m'amène à Bangalore.

Cette ville est le plus considérable des cantonnements permanents des Anglais dans la présidence de Madras. Des casernes réellement magnifiques sont disposées sur une seule ligne devant un superbe terrain de manœuvre dont elles forment un des côtés; la façade correspondante est occupée par un temple anglican, par de jolies habitations réservées aux principales autorités et aux officiers européens, et par une salle de concert, où l'on entend de la musique à l'heure des promenades. Vers l'une des extrémités de ce Champ de Mars, qui a une lieue de longueur, on trouve encore, comme dans tous les établissements anglais, un bel emplacement pour les courses de chevaux, qui sont assez fréquentes. L'autre extrémité mène à la ville noire, c'est-à-dire tout indienne (la Pettah, en langue du pays). Sa population nombreuse, ses bazars, sont tout un monde à part et sans aucun rapport avec la colonie européenne. L'habitude constante des Anglais est de se répandre dans la campagne et de

Digitized by Google

donner aux alentours d'une cité indigène l'apparence d'un vaste campement. Au delà de la Pettah, et à quelques milles du cantonnement, est situé le fort, dont les remparts en pierre sont d'une médiocre défense. Il serait facile au contraire de profiter, en guise de fortification, des larges fossés dont la ville noire est entourée, et sur lesquels sont jetées quelques chaussées étroites, nécessaires pour conduire par des détours aux différentes portes. Des bambous, des cactus et une multitude de ronces impénétrables remplissent ces fossés et s'élèvent à une hauteur qui masque la Pettah.

Entre autres beaux édifices, Bangalore renferme un palais bâti par Tippoo. On y trouve des jardins qu'il s'était plu à dessiner lui-même, et qui révèlent un goût assez éclairé pour un natif. Ils sont vastes, divisés en carrés, séparés par des allées et embellis par de beaux cyprès. Le climat de Bangalore est favorable à l'horticulture, aussi s'en occupe-t-on beaucoup : il y a chaque année une exposition, et les fruits qu'on y envoie sont fort remarquables. Les raisins, les pommes, les pêches et le café y sont cultivés avec succès. Ce dernier surtout donne de belles récoltes, que l'on compare pour la saveur à la fève de Moka. La population, en 1834, était évaluée à 44,000 habitants.

En 1799, lorsque les alliés (c'est-à-dire le Nizam d'Hyderabad et les Mahrattes) eurent fait avec la Compagnie le partage convenu d'avance de toutes les dépendances et conquêtes du Maïssore, le soin de veiller au maintien de la paix dans l'ancien royaume, réduit à ses limites primitives, échut aux Anglais. Résolus d'écarter à tout jamais du trône la race usurpatrice qui avait succombé en déployant contre eux tant de bravoure et tant de

Digitized by Google

haine, ils parvinrent à découvrir un jeune rejeton de trois ans de l'ancienne dynastie hindoue, auquel ils prétendirent restituer le sceptre de ses pères. Mais on ne lui laissa ni armée, ni ministre, et il est lui-même sans fonctions dans l'État. Le gouvernement réel est tout entier entre les mains d'un conseil d'administration composé d'officiers anglais et présidé par un simple colonel sous le nom de commissaires spéciaux pour les affaires du Maïssore, qui décident de tout sans consulter le souverain, avec l'approbation du gouverneur général. Il y a aussi dans la ville même de Maïssore un autre colonel ayant le titre de résident politique, et chargé spécialement de surveiller à toute heure la personne et l'entourage du rajah, de sorte que le prince, sous cette double tutelle, se trouve comme entouré d'un conseil de famille qui gère toutes ses affaires, soit publiques, soit privées. Il a cependant encore un simulacre de trône couvert de papier doré, dans un palais, qu'on prendrait pour une décoration d'opéra. Il a un escadron de mauvaise cavalerie et quelques centaines de gardes armés de lances et de fusils à mèche; un harem dont il sort rarement et où sa vie s'épuise en débauches; enfin une capitale, espèce d'impasse qui ne se trouve sur aucune route, rarement visitée par le voyageur et oubliée du reste du monde.

Mes gens ne me rejoignent à Bangalore que le 24, mais tellement épuisés de fatigue et les pieds tellement meurtris, qu'il me faut licencier tout mon monde : c'est avec une peine extrême que je parviens à réorganiser mon petit équipage de route et à le mettre en mouvement de Bangalore pour la frontière, après avoir été rançonné à diverses reprises. Je vois naître de nouveaux obstacles après chaque concession, et cependant la seule politique

Digitized by Google

possible est de donner gain de cause à leur indiscipline, même à leur déloyauté, et d'en passer par tout ce qu'ils voudront. J'ai pourtant le rare bonheur de trouver en ce plus grand besoin un domestique chef ou khansaman, nommé Abdelkader, musulman de bonne caste, d'une fidélité à toute épreuve et d'une rare intelligence. Grâce à son influence personnelle, je me trouve encore une fois en route, le 26 au matin, et j'arrive le même soir à la petite ville de Soulourpet, à environ douze lieues.

Je me croyais au bout de mes ennuis, ils ne faisaient que commencer : deux de mes cowry-couly (porteurs de paniers) profitent de la nuit suivante pour déserter avec les arrhes qu'ils ont déjà touchées. Il faut les remplacer le 27 par deux begaries, pauvres diables enrôlés de force sur la place publique par le cotwal qui s'approprie l'argent que j'avance pour leur service. A trois quarts de lieue sur la route, ils déposent soudainement leurs fardeaux et cherchent à se dérober à la servitude par la fuite. J'en poursuis un à travers champs, au galop de mon cheval, et, désespérant de l'arrêter, je tire mon sabre et menace de l'en percer. A cette démonstration, il tombe à genoux et demande la vie. Mon domestique, de son côté, parvient à arrêter l'autre. Ce fut alors que nous apprîmes que ces pauvres gens n'avaient rien à espérer pour leur corvée, dont le cotwal s'appropriait tout le profit. J'offris de leur payer une seconde fois et en mains propres la somme originairement convenue, et ils reprirent gaiement leurs charges. Toutefois le même impôt va se renouveler à chaque étape et il faudra constamment payer deux fois l'autorité municipale et le manœuvre. Ce premier incident a d'ailleurs pour moi des suites bien autrement fâcheuses : en sautant un fossé à

Digitized by Google

la poursuite du begarie, mon meilleur cheval s'est foulé le pied. Arrivé à vingt lieues de Bangalore, il faut le renvoyer dans cette ville aux soins d'un ami. Les obstacles semblent ainsi se multiplier, et la rapidité de ma marche est de plus en plus entravée.

Le 28, je pousse jusqu'à Ballour, bourgade d'environ deux cents chaumières entourées de belles plantations. Je trouve déjà ici les cocotiers de la côte, et en gerbes isolées les magnifiques bambous des Ghattes occidentaux. Les villages, dans cette partie du Maïssore, véritables oasis, sont très-populeux, mais fort éloignés les uns des autres. On y arrive presque toujours par des chemins tortueux, bordés de cactus, dont les deux murailles de verdure ont sept à huit pieds d'élévation; c'est un défilé assez formidable. Les habitants, généralement musulmans, chérissent le souvenir de leurs anciens maîtres et détestent la race anglaise : aussi un Européen n'en obtient de secours qu'à force d'argent, par l'influence personnelle de ses gens ou la crainte de son escorte.

Je remarque que chaque famille cultive ici quelques pieds de tabac, dont le consommateur mêle la feuille à celle du chanvre, qui croît presque partout. Un peu d'opium ajouté à ce mélange, qui prend alors le nom de bang, fait un des plus détestables composés qu'on puisse fumer, produisant chez le fumeur une ivresse furieuse plus nuisible encore que celle de l'opium. Ainsi préparé, un seul chillum suffit à plusieurs personnes, qui se passent le houkah à la ronde. C'est un spectacle assez burlesque que de les voir ainsi occupés. Chacun aspire une large bouffée de la fumée la plus âcre et la plus épaisse du monde, fait une grimace épouvantable, tousse, éter-

Digitized by Google

nue, crache, suffoque presque, et attend que son tour revienne.

Le 29, à Chinroypatam, ville autrefois importante, aujourd'hui réduite à cinq cents maisons, où l'on élève une quantité considérable de vers à soie des deux espèces : l'espèce italienne et une autre dont le papillon, couleur feuille-morte, est énorme. La soie est aussi plus forte, mais plus grossière, et se débite principalement dans le pays ; on en fait des mouchoirs du Bengale et surtout des moustiquaires et toute espèce de filets.

Le 30 au soir, à Hassan. — Le cotwal de Chinroypatam s'étant refusé à me fournir des porteurs pour mon bagage, il m'a fallu continuer ma route avec les mêmes begaries qui m'ont accompagné depuis Ballour. Les pauvres gens étaient exténués et demandaient grâce. Depuis un mois ils n'ont pas cessé de faire le métier de bêtes de somme, à raison du passage des différents détachements qui se rendent à l'armée. Leurs pieds sont cruellement lacérés, et chaque pas devrait, il me semble, leur arracher un gémissement; et cependant ils ne murmurent que rarement; je parviens encore à les faire sourire en leur promettant un bukra, c'est-à-dire un mouton pour leur souper en arrivant. Si je m'arrête durant le jour, ils s'étendent à côté de leurs fardeaux et s'endorment à l'instant. Cervantes fait dire au bonhomme Sancho : Béni soit celui qui inventa le sommeil; la Providence, dans sa miséricorde, a accordé à l'Indien la faculté de se livrer à cette jouissance aussi souvent et presque aussi longtemps qu'il le veut. Je crois qu'il pourrait dormir dix-huit heures sur vingt-quatre. Si la vie n'est qu'une série de sensations, elle est bien torpide chez ces pauvres gens, et je ne m'étonne plus s'ils meu-

Digitized by Google

rent mieux que nous, paisiblement et sans terreur. C'est qu'il y a bien près de la vie chétive et monotone d'un pauvre Indien au sommeil du mort dans la tombe : il n'y a que le travail en plus. Ses jouissances sont toutes physiques, et la misère en réduit tellement le nombre, que l'oubli et le repos sont pour lui les biens suprêmes. Il espère trouver l'un et l'autre dans l'anéantissement de la mort.

Mon dernier cheval arrive à Hassan tellement épuisé et malade, que je suis obligé de le laisser ici avec ma suite et mes bagages. J'ai encore huit lieues devant moi pour atteindre le corps d'armée dont je dois faire partie; mais pas un cheval, pas un mulet, pas même un tattoo du pays à acheter ou à louer, les troupes ont tout enlevé sur leur passage. A défaut d'autre moyen de transport et trop abîmé de fatigue pour faire la route à pied, j'imagine de me faire construire une litière avec des bambous. Le forgeron du village y travaille toute la nuit; guidé par mes instructions, il construit une espèce de cage à poulet, dans laquelle, par la promesse d'une récompense considérable, j'engage une vingtaine de paysans à me porter jusqu'au quartier général. Effectivement, le 31, à deux heures de l'après-midi, je m'embarque dans cette machine incommode, où je dois m'asseoir les jambes croisées comme un tailleur, n'emportant que mes armes, mon manteau et les vêtements que j'ai sur le corps. Je prends congé de ma suite, je jette un dernier regard à mon pauvre cheval et un dernier soupir à mes malles, qui contiennent toute ma petite fortune, ne conservant que très-peu d'espoir de revoir les uns et les autres ; car c'est à peine si j'ai eu le temps de connaître les noms de mes gens, encore moins d'étudier leur caractère ou d'ap-

Digitized by Google

précier leur fidélité. Toute cette soirée et toute la nuit se passent en route par des chemins effroyables; plusieurs fois nous nous égarons. Secoué, ballotté, brisé, pliant sous la fatigue, j'allais perdre courage, quand soudain je vois briller une ligne de feux sur un mamelon au pied duquel coulent les eaux sacrées du Cavery. Mes porteurs s'écrient au même moment : *Lashker! lashker* (l'armée! l'armée!), c'était effectivement le but de tant d'efforts. Encore un instant, et je parcourais toute une cité de tentes, et au sommet de l'avenue principale, devant la tente du colonel, je reconnaissais, à la sentinelle européenne qui veillait à côté, les drapeaux du 55e. Je cherchai la ligne transversale des lieutenants : des voix amies répondirent bientôt à la mienne, toute une troupe de cœurs joyeux s'élancèrent à demi nus de leurs lits de camp pour me faire accueil. C'était une vraie fête de famille, et tout le monde me faisait compliment sur l'opportunité de mon arrivée; car il était déjà deux heures du matin; une heure plus tard on allait entendre la diane; et à quatre heures notre corps d'armée devait traverser le Cavery pour envahir le territoire ennemi, abandonnant toute communication avec la ligne qu'on venait de suivre. « Trois heures plus tard, me disaient-ils, et nous nous serions battus sans vous, vous perdiez toute la campagne! » On ne pouvait assez me feliciter de mon bonheur.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

Guerre de Coorg. — Description des Ghattes. — Premiers combats. — Confortable du service militaire dans l'Inde. — La masse au camp.

Avant d'entrer dans les détails de cette courte campagne, dont les résultats furent si avantageux pour la Compagnie anglaise, et où, en dépit de toutes les fautes qu'il était possible de commettre, un bonheur si obstiné s'attacha à ses armes, il serait bon d'apprécier exactement la situation des choses dans la présidence de Madras, les causes apparentes de la guerre et les forces mises en mouvement pour en assurer le succès.

Nous avons déjà dit qu'un levain toujours actif de haine contre les dominateurs étrangers et des souvenirs d'attachement patriotique pour la race déchue n'avaient jamais cessé d'exister dans le Maïssore et ses dépendances. Ces sentiments prédominaient surtout dans cette partie du royaume qui longe la chaîne des Ghattes occidentaux. Cette désaffection avait, comme nous l'avons vu, gagné une portion des troupes indigènes en garnison à

Digitized by Google

Bangalore ; une vaste conspiration avait été préparée, mûrie, découverte et arrêtée au moment de l'exécution. Il avait été facile de faire un exemple des chefs de ce mouvement, qui se trouvaient dans les rangs de l'armée et n'avaient aucun refuge ailleurs. Mais grand nombre de conspirateurs isolés, travaillant dans l'ombre sous mille déguisements divers, ayant leurs terriers dans le pays et une connaissance parfaite des localités, trouvaient toujours, en cas de poursuites trop vives, une retraite assurée dans les gorges impénétrables et les vastes forêts vierges de cette longue chaîne de montagnes qui longe la côte malabare depuis le cap Comorin jusqu'au Nerbuddah. Quelques portions de cette série appartenaient bien à la Compagnie, du moins nominalement; mais l'action de la police, toujours difficile à exercer, vu la nature sauvage du pays et les préjugés des habitants, devenait nulle et impossible tant qu'un seul anneau lui échappait. Il devenait donc de première nécessité, pour la tranquillité du gouvernement, d'amener la chaîne tout entière sous son autorité directe, afin qu'aucun obstacle ne limitât sa surveillance. Or la Compagnie se trouvait empêchée dans ce développement très-désirable, par l'existence d'un petit État indépendant, envers lequel on se trouvait lié par le souvenir d'anciens services et qui, situé entre les latitudes parallèles de Mangalore et de Cannanore, occupait précisément toutes les plus hautes crêtes de la chaîne. C'était le petit royaume de Coorg[1], qui avait joué un rôle très-important dans la catastrophe finale du Maïssore. Le rajah de ce pays, tri-

[1] Ce pays a soixante milles de long sur soixante de large, et une surface de deux mille cent soixante-cinq milles carrés.

Digitized by Google

butaire de Tippoo, avait trahi son maître en son plus grand besoin et embrassé l'alliance anglaise, espérant établir son indépendance sur le désastre du sultan; il avait ouvert ses défilés à l'armée de Bombay sous les ordres du général Stuart, qui était venu s'y embusquer pour couper toute retraite à Tippoo sur ses provinces maritimes. Cette trahison fut fatale au malheureux prince, qui, repoussé de ce côté et rejeté sur le plateau ouvert du Maïssore, ne vit plus d'autre parti à prendre que de s'enterrer sous les ruines de Seringapatam.

Le rajah fut récompensé, comme il l'avait espéré, par l'érection de son fief en principauté indépendante; mais la punition, comme toujours, devait atteindre sa race. Il avait laissé en mourant un fils et une fille : le fils, selon l'ordre naturel et la coutume du pays, devait hériter du trône. Il y monta effectivement sans aucun obstacle; mais la fille, mariée à un homme de quelque importance dans le pays, s'enfuit bientôt après sur le territoire de la Compagnie, et commença une série d'intrigues auprès du gouvernement de Madras pour détourner la succession en sa faveur. Entre autres accusations qu'elle avançait contre son frère, elle prétendit qu'il la poursuivait d'un amour incestueux. La moralité de la Compagnie s'en émut; elle fit des remontrances auxquelles le rajah répondit avec mépris. A ce grief s'en ajouta bientôt un autre : une discussion s'éleva entre le ministre du rajah et le chargé d'affaires anglais au Maïssore, au sujet de quelques réfugiés politiques, entre autres le fameux Coungol-Naig, polygar de Terrykerry, qui avaient trouvé un asile dans les États de Coorg. Le résident anglais voulait exiger qu'on livrât les coupables à la vindicte anglaise; mais les lois de l'honneur sont très-sévères à cet

Digitized by Google

égard chez les Indiens : tout prince qui violerait à ce point les droits de l'hospitalité perdrait moralement sa caste aux yeux de ses sujets. Le rajah et son ministre répondirent naturellement par un refus. Ce refus fut considéré comme une rébellion contre la suzeraineté de l'Angleterre, et la guerre fut aussitôt déclarée.

Cependant le moment était mal choisi : on était déjà à la fin de février, et la mousson, c'est-à-dire la saison pluvieuse, envahit toute la côte malabare dès la première quinzaine de mai. Or ce n'est pas une de ces pluies bénignes que dispense notre ciel gris, « à petit bruit tombant des cieux; » c'est une cataracte du nouveau monde, introduite par les plus effroyables éclats de tonnerre, descendant d'aplomb avec une force irrésistible pendant des heures, des journées entières. Les ravins, seules routes pratiquées par les convulsions de la nature ou creusées par la chute des eaux dans l'épaisseur des forêts primitives, deviennent des torrents furieux qui entraînent tout sur leur passage. La force, le courage, l'intelligence disciplinée de l'homme, deviennent la risée des éléments : ce n'est plus qu'un insecte qui se débat quelques instants, sans résultat, sans espérance, que le flot enlève et dépose à côté de la feuille des bois. Même dans la meilleure saison, c'est une entreprise difficile et qui n'est point sans dangers de traverser cette âpre chaîne de montagnes, s'élevant subitement de deux à sept mille pieds au-dessus du plateau qui lui sert de base, sur une largeur de quinze à vingt lieues et une longueur de deux cent cinquante. Ce n'est qu'en remontant le lit des torrents qu'on parvient à se faire jour dans ces régions sombres et couvertes, où de rares vallons de fort peu d'étendue ne permettent qu'à de longs inter-

Digitized by Google

valles de retrouver le soleil voilé par l'épais feuillage. La brise ne peut circuler dans ces sentiers étroits, où un seul homme doit marcher de front, l'air s'y corrompt sans se renouveler jamais. La végétation, surabondante, reste étouffée dans des fourrés impénétrables, tandis que des eaux croupissantes, encombrées de branches mortes et des feuilles tombées qu'y entraîne chaque année la violence des orages, exhalent partout une odeur infecte, des miasmes méphitiques. C'est le foyer, le laboratoire de toutes les fièvres qui déciment le genre humain. Et, pour envahir un pays si redoutable, pour y arriver, pour le conquérir, pour l'évacuer, on n'avait en tout que deux mois; je dis pour l'évacuer aussitôt, car si on avait eu la folie d'y rester, la pluie seule, sans la présence d'aucun ennemi, aurait suffi pour anéantir l'armée.

On a donné pour raison de la précipitation avec laquelle lord William Bentinck donna l'ordre d'entrer en campagne, que le délai de six mois, nécessaire pour épuiser la violence de la mousson, aurait considérablement augmenté le nombre de nos ennemis : effectivement, dès la première nouvelle d'une rupture, tous les mécontents à cent lieues à la ronde s'ébranlèrent pour venir se ranger sous l'étendard du rajah. Mais, quand on considère que le territoire à envahir n'avait que vingt-cinq lieues de long sur seize de large, et n'offrait que juste assez de ressources pour une population très-clairsemée, il est évident que le nombre probable des ennemis ajoutait fort peu de chose aux difficultés de la conquête, qui consistaient réellement dans la nature inabordable du pays. Au contraire, la victoire était certaine du moment que nous avions le soleil pour nous; et, en précipitant les hostilités, on risquoit la destruction totale

Digitized by Google

de plusieurs corps d'armée, désastre dont les résultats en ce moment eussent été incalculables. Quoi qu'il en soit, la fortune se chargea de justifier le gouvernement, qui déploya, il est vrai, une activité surprenante. Quatre corps d'armée s'ébranlèrent à la fois pour envahir la région montagneuse par les quatre points cardinaux.

La colonne principale, dite de l'Est, avait pour point de départ Bangalore. Elle était commandée par le colonel Lindsay du 39e régiment de Sa Majesté Britannique.

La seconde colonne, dite du Nord, avait pour point de départ Bellary; elle était commandée par le colonel Waugh, officier de la Compagnie, sans aucune expérience militaire, dont toute la vie avait été passée dans les bureaux de l'intendance. Elle se composait d'un demi-bataillon (trois cent cinquante combattants) du 55e régiment de l'armée royale, de deux bataillons (le 9e et le 31e) d'infanterie indigène, une compagnie de carabiniers d'élite, un faible détachement d'artillerie avec deux pièces de six et un obusier de montagne, et une section encore plus faible de pionniers du génie. Ces deux dernières armes ne comptaient qu'un officier chacune.

La troisième colonne, dite du Sud, avait pour point de départ Cannanore, et pour chef le colonel Stewart Mackensie.

Enfin la quatrième, dite de l'Ouest, sous les ordres du colonel George Jackson, partait de Mangalore.

On conçoit que mon intention, dans un ouvrage de ce genre, n'est nullement d'écrire l'histoire d'une guerre assez insignifiante en elle-même; ce que je me suis proposé, c'est d'y continuer l'étude de mœurs que j'ai suivie jusqu'à présent, de développer et d'appuyer par des faits dont j'ai été le témoin occulaire des observations déjà

Digitized by Google

indiquées, et enfin de faire apprécier à leur juste valeur les qualités militaires respectives des Européens et des indigènes.

Cette étude ne sera pas inutile pour ceux qui désirent préjuger les résultats de la lutte aujourd'hui engagée dans le Bengale. Il sera facile d'en conclure que, quels que soient les succès momentanés des cipayes insurgés, la solution ne saurait être ni douteuse ni longtemps retardée.

Je me contenterai de suivre dans le développement de cette petite guerre les mouvements de la colonne sous les ordres du brigadier Waugh, dont mon régiment faisait partie, celle dont le rôle fut le plus brillant et la tâche la plus difficile, car elle devait aborder les plus âpres défilés et les plus redoutables lignes de défense dans le pays.

A quatre heures du matin, le 1er avril 1834, trois légers coups de tambour retentirent au quartier général, et furent successivement répétés tout le long de la ligne.

J'etais déjà tout habillé, et, bouclant le ceinturon qui attachait mon sabre, je sortis de la tente en quête de ma compagnie. Le crépuscule ne paraissait pas encore, et, les vapeurs des montagnes dérobant les étoiles, l'obscurité était complète. L'air était d'un froid piquant et chargé de rosée, et je me dirigeais sans trop de réflexion vers un feu que je voyais flamboyer à quelque distance, lorsque, dans l'obscurité, je heurtai quelqu'un que je reconnus à sa voix pour mon colonel Charles Mill. Je lui annonçai aussitôt mon arrivée, et je n'oublierai jamais l'accueil amical et paternel avec lequel le vieux soldat me donna la bienvenue. On voyait qu'il était ému, touché de l'empressement avec lequel j'avais

Digitized by Google

répondu à son appel et des efforts que j'avais dû faire pour rejoindre mon drapeau. *My dear boy* (mon cher enfant), me dit-il en me serrant les deux mains, j'avais désespéré que vous pussiez nous atteindre, nous avions pourtant bien besoin de notre interprète avec tous ces noirauds (en parlant des troupes indigènes qui faisaient partie de la colonne)! C'est bien, c'est très-bien, nous vous donnerons des occasions de vous distinguer, et je réponds de vous. Il me conduisit ensuite à la place d'armes convenue la veille et où le régiment commençait déjà à se rassembler. Quand je rejoignis ma compagnie, il faisait encore obscur, et je ne fus pas d'abord reconnu. Les sous-officiers inspectaient les armes et distribuaient les cartouches. Ces préparatifs terminés, j'élevai soudainement la voix pour donner le mot de commandement et faire ouvrir les rangs. Le murmure le plus flatteur fut l'expression de leur surprise, et ce fut la première fois que je rendis justice entière à la bienveillance et au dévouement du soldat anglais pour ses chefs. Je ne me croyais certainement aucun titre particulier à leur attachement; j'avais été en toute circonstance aussi sévère que juste, mais je ne les avais jamais punis sous l'impulsion de la colère; j'avais aussi pour système qu'un péché puni était un péché oublié. Peut-être devais-je ma popularité à l'absence de toute hauteur, sans cependant aucune familiarité dans mes rapports avec eux. Quoi qu'il en soit, cet attachement du soldat britannique, originairement un vaurien accompli, brutal et grossier dans ses rapports journaliers avec ses camarades, mais dévoué à son officier, qui lui montre généralement si peu de sympathie, est quelque chose d'inexplicable : c'est l'affection du chien pour son maî-

Digitized by Google

tre, le maître qui le bat quelquefois. Il est d'autant plus beau, qu'il est sans espoir de retour. Il le regarde comme un gentleman, un être d'une nature différente, plus noble, plus raffinée que la sienne, auquel il faut obéir, qu'il faut aimer et défendre. Durant toute la campagne, leurs attentions pour moi furent celles d'une bande de géants auxquels on aurait confié une créature fragile et délicate, un dépôt précieux qu'il fallait entourer de tous les soins possibles. C'était un respect mêlé de protection. Ces soldats, soumis à une discipline si sévère, que l'on fouette quelquefois comme des enfants ou des esclaves, sont les plus braves, et pour leurs officiers, les plus doux et les plus dociles dans le monde. Le caractère que je viens de décrire est surtout celui du soldat irlandais, qui remplit dans les troupes royales dans l'Inde la moitié des cadres. C'est le bélier du troupeau, c'est lui qui imprime son cachet aux masses, qui leur communique sa manière de sentir, plus tranchée, plus vivement exprimée, son esprit de soumission, sa bonhomie insouciante. Il trouve un écho facile à éveiller dans l'esprit de clan de l'honnête Écossais. Le plus égoïste, le moins aimable, le moins chevaleresque est l'Anglais pur sang, qui n'entre heureusement que pour une fraction assez minime dans la composition de l'armée indienne. En Angleterre, au contraire, et dans les colonies où le service est moins pénible et moins désastreux pour la santé, l'élément anglais prédomine. Dans la totalité de l'armée anglaise, on évalue ainsi les chiffres fournis respectivement par les trois royaumes : Anglais, cinquante-cinq mille; Irlandais, quarante mille ; Écossais, trente mille; total, cent vingt-cinq mille hommes.

Le jour commençait à poindre comme la brigade se

Digitized by Google

formait en colonne de marche. Elle devait s'avancer dans l'ordre suivant : une avant-garde du génie, soixante hommes de chaque bataillon d'infanterie et une pièce de six, en tout deux cent vingt combattants, dont quatre-vingts Européens. Venait ensuite, à trois cents pas en arrière, le corps d'armée de deux mille hommes protégeant les bagages, l'ambulance et le bazar. Enfin, trois cents pas plus loin, une arrière-garde de deux cent cinquante hommes, où figuraient des détachements de tous les corps. On voit ainsi que la colonne tout entière ne fournissait que deux mille quatre cent soixante-dix combattants.

Pour diminuer le nombre des serviteurs du camp, le général avait exigé qu'on laissât au dépôt les deux tiers du bagage ; trois officiers devant s'accommoder d'une seule tente de sous-lieutenant, et les soldats de quatre tentes par compagnie. Malgré cette précaution, le chiffre des non-combattants s'élevait encore à deux mille cinq cents hommes, et le matériel de transport à mille trente-huit bêtes de somme[1], sans compter le troupeau pour la consommation. Dans le premier de ces chiffres, je comprends quarante doulies, c'est-à-dire palanquins pour l'ambulance, requérant deux cent quarante porteurs. Jamais corps d'armée dans l'Inde n'a marché plus lestement équipé. Cela peut donner une idée du confortable d'une armée anglaise et des soins que l'on prodigue aux soldats.

[1]

Éléphants	8
Chameaux	200
Chevaux d'officiers	130
Bœufs, ânes et mulets	700
TOTAL	1038

Digitized by Google

Ce n'est pas uniquement une considération de sympathie qui entoure l'armée dans l'Inde de tout ce bien-être ; c'en est une aussi d'économie bien entendue. L'objet le plus coûteux dans le matériel de guerre est le soldat européen. Pour son recrutement, toujours volontaire, pour son instruction qui demande au moins une année, pour son voyage d'Europe en Asie, on calcule sur une dépense de 100 liv. sterling (2,500 fr.) Chaque fois donc que la maladie, une exposition trop continue aux intempéries de l'air ou le défaut de soins en enlève un au service, c'est une perte de 2,500 fr. pour le budget de l'Inde. Il est inutile de chercher plus loin la raison de l'intendance et des équipages quelque peu à la Xerxès, de l'administration militaire de la Compagnie.

Au jour, nous arrivions sur le Cavery que nous devions traverser cinq fois dans un espace de trois lieues. Ce fleuve, extrêmement sinueux à son origine, se décharge par plusieurs embouchures dans la mer du Bengale. C'est la plus sacrée de toutes les rivières du Dekhan; les adorateurs de Vischnou l'honorent à l'égal du Gange et célèbrent tous les ans le mariage d'un de leurs dieux avec la déesse qui habite ses eaux. Nos troupes, indigènes la saluèrent avec de grands cris. Du moment qu'on a franchi cette rivière, on se sent au milieu d'une nature plus grande, dans une région plus noble que le plateau monotone que l'on vient de quitter. Toute la végétation présente un caractère de vigueur extraordinaire. C'est une terre vierge conservant encore la robe éclatante que le Créateur lui a donnée. Sur le flanc, sur la crête de ces montagnes, une verdure éternelle, un port sublime, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus, distinguent les grands arbres de ces climats, auprès desquels

Digitized by Google

les rois de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles vassaux. L'arbre de teck, qui surpasse le chêne par ses qualités impérissables comme par sa beauté, et qui le remplace aujourd'hui pour les constructions navales, remplit de vastes forêts primitives. A ses côtés s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d'aigle et celui de santal blanc qui parfume tous les palais de l'Orient, le sycomore, le figuier d'Inde, le bois de fer. Les bambous, réunis en gerbes colossales, s'élancent à une hauteur démesurée. Au pied de ces géants du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herbacées présentent dans leurs fleurs et dans leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises. Le gingembre, le cardamome, le poivre long, le bétel, grimpent, s'enroulent le long des jeunes plantes, ou s'épanouissent à l'ombre des rameaux séculaires. C'est ici que les lianes triomphent dans toute leur gloire : nulle part on ne les trouve si aventureuses, si hardies, si gigantesques. C'est surtout dans les forêts de la côte malabare que l'on trouve en abondance l'arbrisseau sarmenteux que décrit Jacquemont et qu'il appelle *Bauhinia racemosa :* « Ses tiges, semblables à des câbles flexibles, s'élancent sur les arbres, se projettent de l'un à l'autre, s'enlacent autour de leurs rameaux, et donnent souvent à une souche pourrie l'apparence de la vie et de la fraîcheur. Sur la lisière des bois, on la voit pendre partout en festons admirables. » A chaque instant il faut s'écrier avec le musulman : « *Allah akbar! Allah akbar!* Dieu est grand! Dieu est grand! »

La rivière, à cette époque de l'année, était peu profonde; cependant il avait fallu plusieurs fois faire dé-

Digitized by Google

chausser nos hommes pour la traverser à gué. Cette opération se fit sans confusion et sans opposition de la part de l'ennemi. Reformés sur l'autre rive, nous plongeâmes à la fois sous les voûtes de la forêt éternelle. Jamais je n'oublierai mes sensations de ce moment où cette carrière tant désirée d'aventures militaires s'ouvrait enfin devant moi, présentant à mes yeux, dans un rapide tableau, la gloire, la fortune, l'avancement. Je sentais une joie si folle, si délirante, qu'il fallait tous les efforts de ma raison pour la contenir, et je me rappelle encore la fervente prière que j'adressais au ciel pour que l'ennemi acceptât le combat et tournât ses principales forces contre nous. L'enthousiasme me rendait si léger, que je ne marchais plus; j'effleurais la terre, je dansais, je riais, j'aurais jeté des cris de bonheur, si je n'avais craint le ridicule. Tout ancien militaire pourra sourire de cette extravagance de jeune homme, mais il la comprendra. Il est vrai que j'étais admirablement placé pour jouir des beautés sauvages autour de moi : je ne faisais point partie de l'avant-garde; mais, comme on y avait détaché nos voltigeurs, la 7e compagnie du 55e régiment, que je commandais, formait la tête de la colonne de marche. L'étroit sentier nous obligeait presque toujours d'avancer à la file : je me trouvais alors le premier combattant du corps d'armée, l'œil et l'oreille également attentifs, palpitant de curiosité et d'intérêt. Outre les embûches de l'homme, nous avions à craindre tous les hôtes de la forêt, et en première ligne le tigre et l'éléphant qui s'en disputent la souveraineté. A chaque pas le bruit de notre approche faisait lever devant nous des daims, des paons, des coqs de bruyère ; un sanglier énorme traversait le sentier et plongeait avec fracas dans

Digitized by Google

les broussailles. Des bandes nombreuses de singes nous accompagnaient et nous devançaient, sautant de branche en branche avec une agilité comparable à celle des oiseaux, grimaçant et babillant. Plus d'un fusil, retenu par la discipline, s'abaissa involontairement pour nous venger de leurs outrages ; plusieurs fois aussi leur nombre, le bruit et l'agitation de leurs ébats nous firent croire à la présence de l'ennemi. Parfois de vieux tecks complétement blanchis par l'âge, déracinés et arrêtés à moitié dans leur chute par d'autres arbres, témoignaient que la hache n'avait jamais pénétré dans ces lieux sauvages. Ailleurs, c'était à peine si nous pouvions avancer entre les gerbes serrées des bambous et les broussailles qui accrochaient et déchiraient nos uniformes.

Quand à de longs intervalles se présentait une clairière ou le bassin défriché d'un torrent, nous traversions généralement un misérable village entouré d'une palissade, ou plus souvent encore une collection de huttes établies sur les arbres mêmes, parmi le feuillage, d'où les habitants veillaient à la sûreté de leurs champs et défendaient plus facilement leurs moissons contre les ravages des bêtes féroces. Tout cela était en ce moment abandonné, et nous commencions à douter que le pays contînt des habitants, quand soudainement quelques coups de feu clairs et secs se firent entendre à l'avant-garde, suivis immédiatement par la voix sonore du canon. Nous débouchions au même instant sur une clairière à l'extrémité de laquelle on apercevait un village. L'adjudant de service, le lieutenant Heriot, du 55e, arriva au même instant au galop pour me communiquer, de la part du général, l'ordre de me porter en avant avec ma compagnie au pas de course, et de tourner le village par notre gau-

Digitized by Google

che. Nous nous élançâmes comme une meute et arrivâmes juste à temps pour tirer quelques coups de fusil inutiles à l'ennemi qui s'enfuyait.

Nous avions été rejoints dans la matinée par le contingent de cavalerie du rajah de Maïssore, qui devait faire la campagne avec nous : c'était le seul corps de cette arme avec la colonne. Ils reçurent l'ordre de charger dans le moment le plus favorable, et le capitaine intendant militaire Le Hardy se mit à leur tête pour les entraîner. On le suivit quelques pas, mais en caracolant, sans gagner de terrain, de sorte qu'il se trouva bientôt seul au milieu de l'ennemi, et fut obligé de s'en revenir auprès de ces braves indigènes, qu'il accabla d'injures. Un d'eux cependant eut son cheval grièvement blessé : c'était sa propre lance dont il lui avait traversé la tête dans sa détresse. Le brigadier général, indigné, renvoya toute cette canaille garder les bagages, mesure dont la politique était encore fort douteuse en raison de leur probité. Le résultat de cette première escarmouche, qui ne coûta qu'un seul homme au 55e, fut quelques soldats et quelques chevaux légèrement blessés. L'ennemi n'apparut plus de la journée, et, après nous nous être avancés d'environ quatre lieues, nous nous établîmes pour la nuit dans un espace ouvert près du hameau d'Ellumgôd.

2 avril. — Je me trouvais le jour suivant de service à l'avant-garde avec la 2e compagnie du 55e. Pour éviter les surprises, les deux flancs étaient protégés par la compagnie de carabiniers d'élite du 24e indigènes. Ces derniers étaient des soldats éprouvés, dont une longue habitude de la guerre de montagne avait trempé le courage, et tout à fait consommés dans leur métier. Ils avançaient comme des serpents, souvent sur leurs genoux ou à plat

Digitized by Google

ventre, en rampant à travers les tiges. Quoique incapables, comme tous les Indiens, d'un conflit personnel ou corps à corps, ils avaient du sang-froid et supportaient parfaitement le feu. Leur conduite en ce jour et dans toutes les occasions fut admirable. Je ne puis pas en dire autant du reste de notre petite troupe. Vers sept heures du matin, un premier coup de fusil tiré sur la tête de la colonne produisit une telle confusion dans la partie indigène de l'avant-garde, qu'ils se mirent à exécuter sans aucun ordre un feu roulant à droite et à gauche sur nos propres éclaireurs. Ce fut avec une peine extrême que nous parvînmes à faire cesser cette fusillade, véritable disgrâce pour les cipayes, qui, dans leur terreur, tiraient sur le fourré devant eux, sans apercevoir aucun objet.

Ce petit incident et la certitude d'une rencontre avec l'ennemi firent changer tous nos arrangements. La compagnie des carabiniers, qui avait cependant montré du calme, fut renvoyée pour protéger le convoi, qui commençait à être vivement attaqué. Je fus détaché sur le flanc gauche avec quinze sous-officiers et soldats du 55e, et l'on m'adjoignit le capitaine Longworth avec une demi-compagnie du 9e natifs. Une disposition symétrique se faisait à l'autre flanc, et l'on renforça l'avant-garde d'une compagnie du 55e détachée de la colonne. On remarquera toujours que, dès qu'il s'agit véritablement de combattre, on diminue le nombre des indigènes pour doubler celui des Européens, même quand ces derniers ne composent, comme ici, qu'un faible noyau de trois cent quatre-vingts hommes. On observera encore qu'une certaine proportion d'Européens est indispensable avec chaque tête de colonne pour entraîner les natifs.

Quand tout le corps d'armée fut rassemblé et l'ordre

Digitized by Google

rétabli, nous nous remîmes en route vers midi, en gardant les mêmes dispositions que le matin. Un espion venait d'informer le général que nous n'étions plus qu'à une petite distance d'une barrière élevée par l'ennemi pour intercepter le passage du défilé de Kassan-Aly. Les ordres que je reçus en conséquence de l'adjudant général Derville furent de m'avancer diagonalement vers la gauche, en gagnant les hauteurs, de manière à me replier sur le défilé en arrière de la redoute. Le détachement de droite devait faire, de son côté, un mouvement analogue, tandis que le reste de l'avant-garde et le corps d'armée attaqueraient de front par la route. Mais il est bon d'observer que l'état-major n'avait aucune carte un peu détaillée de cette partie du pays, qu'on ne connaissait nullement la direction et le tracé de la route, et que le général n'avait pas même jugé à propos de faire une reconnaissance des localités avant de nous communiquer son plan d'action. Il avait lu quelque part qu'il fallait à la guerre tourner les obstacles; mais il supposait qu'il était toujours temps de le faire, en présence même de la difficulté, sous l'inspiration du moment et sans aucune étude préalable. Toutes les pertes de ce jour et du lendemain furent la conséquence de cette présomptueuse imprévoyance.

Suivis de nos petites bandes réunies, qui pouvaient se monter ensemble à une soixantaine d'hommes, nous plongeâmes, le capitaine Longworth et moi, tête baissée dans toutes les difficultés du terrain, en stricte conformité des ordres que nous avions reçus. Ce fut une longue lutte avec la nature; pendant deux heures nous avançâmes péniblement, un à un, taillant notre route à coups de sabre et à coups de hache, recevant à chaque instant

Digitized by Google

des coups de fusils de huttes placées dans les arbres à quarante pieds au-dessus du sol, n'ayant point le loisir d'y répondre, et tellement exposés, que des tirailleurs un peu adroits auraient dû nous exterminer. Heureusement nous avions affaire à un ennemi peu intelligent. Épuisés, hors d'haleine, nous commencions à ne pouvoir plus nous orienter dans cet interminable dédale de tecks et de bambous, et nous nous serions infailliblement perdus, si le bruit du canon et d'une vive fusillade ne fût venu soudainement nous guider. Ranimés par ce son électrique, nous nous dirigeâmes vers les combattants, en conservant, à ce qu'il nous semblait, la gauche de notre ligne de marche. Mais, débouchant tout d'un coup de l'épais fourré, nous nous trouvâmes sur la même route que nous avions cru laisser à droite, sur les talons de l'avant-garde, au pied même du défilé et en face de l'obstacle. Le détachement sur l'autre flanc n'avait pas été plus heureux que nous et n'était pas encore arrivé. Il ne restait donc plus d'autre alternative que de reculer momentanément si l'on voulait tourner la difficulté, ou de l'aborder franchement et sans hésitation, pour l'enlever par un coup de main.

La position de l'ennemi était un retranchement assez simple, consistant en un glacis avec parapet et chemin couvert, jetés d'une crête à l'autre perpendiculairement au défilé. Le parapet, très-élevé dans la partie accessible de la route, était de plus défendu par deux pièces d'artillerie; mais il diminuait d'escarpement en remontant les deux flancs des montagnes. Le glacis, dans presque toute sa largeur, était miné; de distance en distance on y avait creusé des fosses profondes, recouvertes de branchages et de gazon, de manière à tromper parfaitement la vue.

Digitized by Google

Je voudrais expliquer aussi simplement que possible l'état des choses au moment de mon arrivée. Notre brigadier, le colonel Waugh, très-confiant dans les savantes manœuvres dont il nous avait donné la recette, était bien loin avec le convoi, ne s'inquiétant de rien. L'officier supérieur de service à l'avant-garde, parvenu à ce grade par la simple ancienneté, sans aucun mérite et parfaitement incapable, laissait nos gens sous le feu et s'y exposait lui-même, sans donner aucun ordre et sans pouvoir prendre une résolution. En jetant les yeux autour de moi, je vis le capitaine Warren, du 55e, avec la 5e compagnie du régiment, déployée en tirailleurs, dans le taillis à droite de la route. Nos grenadiers, à genoux en face de la redoute, engageaient une fusillade tout à fait inutile et perdaient beaucoup de monde; enfin, dans les broussailles, sur la gauche, le capitaine Mac Léan, du 55e, avec une trentaine d'Européens, prolongeaient la ligne de feu. Je cherchai des cipayes, je n'en vis nulle part, tandis que notre poignée d'Européens était partout. Où étaient-ils donc? Pas bien loin sans doute, car ils reparaîtront après l'affaire. J'oubliais cependant : oui, il y en avait deux derrière nous qui ne nous avaient pas quittés depuis le matin; comme deux chiens fidèles, ils s'attachaient aux pas de leur brave officier, le capitaine Longworth ; mais il était aisé de voir que ce n'était pas par bravoure ; c'était dévouement, attachement personnel, et rien de plus.

En ce moment, le capitaine Warren, convaincu de l'incapacité complète de l'officier supérieur, se saisit du commandement. Voyant la faiblesse du détachement de gauche, il m'ordonna de le renforcer et s'y porta lui-même pour reconnaître. Comme je m'élançais en avant

Digitized by Google

des miens, je mis le pied sur le faux gazon qui cachait une des fosses du glacis et qui s'abîma sous moi. Le fond était tout hérissé de fers de lances et de chevaux de frise, qui devaient m'enclouer les pieds ou au moins me blesser grièvement. Je fus heureusement retenu par le capitaine Warren, qui me saisit par le bras et avec l'aide des deux cipayes parvint à me retirer. Au même instant un de ces derniers fut mortellement blessé d'un ginjal (boulet de trois) qui lui déchira le bas-ventre. Cette mort valut un long panégyrique au 9e d'indigènes, qui durent être bien étonnés en apprenant le lendemain leurs exploits. De la clairière, sur la gauche, la position se dessinait parfaitement, et le mouvement à faire pour l'enlever était clairement indiqué. Effectivement, le capitaine Warren donna l'ordre d'attaquer les deux crêtes simultanément, là où le parapet était moins élevé et où le glacis n'existait plus. Nous accueillîmes cet ordre avec le hourrah britannique, et, nous élançant au pas de course, sautâmes sur le parapet le sabre à la main et la baïonnette au bout du fusil. Les grenadiers anglais, ne voulant pas être en arrière, se précipitèrent aux embrasures et y pénétrèrent en grimpant à la bouche du canon. Le mouvement décisif qui termina cette affaire ne nous coûta pas un homme. L'ennemi, qui avait fait bonne contenance sous le feu de nos canons, disparut devant notre choc. C'est une chose inconcevable que l'effet magique d'une ligne d'Européens qui s'avancent, leurs yeux étincelants, leur pas mesuré, faisant vibrer le sol; les plus braves Asiatiques n'ont jamais pu, depuis les temps d'Alexandre jusqu'à nos jours, et il est écrit qu'ils ne pourront jamais le supporter. C'est la fascination que le serpent exerce sur l'oiseau : leurs cœurs se

Digitized by Google

glacent, leurs genoux fléchissent, ils fuiraient même dans les bras de la mort. Un seul canonnier se fit tuer auprès de sa pièce. Le 55e perdit, à l'attaque de la barrière, un lieutenant et dix-huit hommes, presque tous grièvement blessés; la seule perte, parmi les indigènes, fut le cipaye dont nous avons déjà parlé.

Après avoir détruit les deux pièces d'artillerie de l'ennemi et rasé la barrière, nous avançâmes encore une lieue pour camper dans une rizière, aux environs du hameau de Kassan-Aly.

Vers la fin de la journée, une section de nos éclaireurs avait ramené une couple de prisonniers qu'on avait surpris rôdant dans les broussailles. Ils portaient le costume caractéristique des habitants de la montagne. Cet habillement consiste en une sorte de robe de chambre qui descend à peine au-dessous du genou, à longues manches, serrée autour des reins le plus souvent par une ceinture de mousseline blanche. Cette robe ou plutôt cette tunique est faite d'étoffe du pays, généralement bleue ou brune; elle est doublée d'une autre étoffe de couleur claire unie et chaudement ouatée. Ils portent dessous des pantalons larges d'en haut, serrés d'en bas, Les turbans sont de toutes couleurs. Les hommes, dans ce pays, portent presque tous au bras, sur la peau, une amulette : c'est un chiffon de papier ou une feuille de palmier éventail sur lequel les prêtres ont écrit quelques mots en sanscrit, et qui est soigneusement enfermé dans une petite boîte de bois ou de corne. La même coutume règne dans la plaine, où les brahmanes, comme de raison, ont le monopole de ces talismans. Quant à leurs armes, l'un portait un fusil à mèche de près de six pieds de longueur ; le canon de cette arme est assez petit, mais d'un

Digitized by Google

poids énorme, il est attaché à la monture par des liens grossiers de rotins. Une telle arme est peu portative; mais, appuyée, elle est très-juste. Au lieu de notre système d'un chien avec ressort et pierre à fusil, il n'y a qu'un simple bassinet pour recevoir quelques grains de poudre grossière au moment même d'ajuster, et sur ce bassinet l'on ramène l'extrémité enflammée d'une mèche composée de toutes sortes d'éléments combustibles, mais arrangés de manière à brûler longtemps et lentement. Cette mèche est roulée comme une corde autour des reins du fantassin. Il s'ensuit infailliblement que, s'il est blessé de manière à ne pouvoir se débarrasser de la mèche, il est brûlé vif. C'est ce qui arriva dans cette guerre à un nombre considérable d'ennemis; l'autre individu avait un arc, un carquois et des flèches; tous deux avaient pour sabre une énorme serpette appelée koukrie, à manche de bois très-court et à lame épaisse, de quatre pouces de largeur vers le milieu. Je ne connais pas d'instrument plus redoutable; il est presque impossible d'en parer le coup, et ce coup suffit pour abattre une tête. Dans les étroits sentiers de la forêt, où il faut lutter avec une végétation vivace qui se renouvelle sans cesse, c'est une hache des plus commodes, servant à tous les usages, aux besoins domestiques, à l'attaque et à la défense.

Ayant été chargé de conduire ces prisonniers au général, je fus témoin d'une scène peu honorable pour la civilisation européenne : on leur proposa de servir de guides à l'armée, et, comme ils devaient connaître les barrières et les redoutes qu'on avait élevées sur notre chemin, de nous aider à les tourner et à les prendre à revers. On leur offrait une somme considérable pour cette trahison. Ils en rejetèrent la proposition avec un air d'indignation

Digitized by Google

qui ne manquait pas de noblesse, assurant qu'ils aimeraient mieux mourir. Le général leur présenta alors l'alternative de les faire pendre à l'instant : effectivement on choisit un arbre à quelque distance; sur la plus forte branche on jeta une corde munie d'un nœud coulant qu'on passa au cou du plus intelligent de ces malheureux. Comme le nœud commençait à serrer, le coorgah parut changer d'avis ; il fit signe qu'il acceptait la première alternative qu'on lui avait proposée et dit quelques mots, dans un patois inintelligible pour nous, à son camarade, qui se rangea apparemment de son opinion. Nous apprîmes alors que nous n'étions plus qu'à deux lieues de la célèbre position de Bakh, où une division de l'armée de Tippoo avait été détruite en cherchant à pénétrer dans le pays, qu'une succession de barrières formidables interceptait une gorge dont les difficultés naturelles étaient déjà presque insurmontables, et qu'enfin cette fameuse redoute était défendue par une troupe d'élite sous les ordres du fameux chef polygar Coungol-Naig, dont le père et les deux frères avaient péri, l'un sur l'échafaud, les autres sur le champ de bataille en luttant contre les Anglais. Ils ajoutaient que ce chef avait juré que nous n'avancerions qu'en foulant son cadavre, et qu'il espérait venger ici sur nous toutes les injures de sa famille. Ces détails, qui se rapportaient parfaitement avec ce que le général avait appris par ses espions, le convainquirent de la véracité des prisonniers, et il jugea qu'il pourrait les employer comme guides avec toute confiance. En examinant leur physionomie sombre, décidée et sévère jusqu'à la férocité, j'en jugeai tout autrement. Le front était trop élevé et trop vaste, les mouvements de l'œil trop rapides et trop perçants, la démarche trop fière

Digitized by Google

pour aller à des traîtres. Ils avaient promis de nous conduire à la barrière, j'avais le pressentiment qu'ils nous y conduiraient en effet, mais à la boucherie, droit dans le piége. Je suis aujourd'hui convaincu qu'ils s'étaient fait prendre exprès pour amener ce résultat.

Quoi qu'il en soit, je remis mes prisonniers aux soins de la grand'garde, et m'en retournai vers les lignes du 55e. Tous mes camarades étaient déjà réunis dans la superbe tente qui nous servait de salon et de salle à manger. On ne se serait guère douté, par les apprêts qui s'y faisaient, que nous étions en campagne, au centre d'un pays ennemi, le soir d'un combat et la veille d'une bataille. Une demi-douzaine de serviteurs dressaient autour du mât qui supportait l'énorme pavillon étendu sur nos têtes des tables d'acajou pour quatorze couverts : c'était le nombre des officiers du 55e présents avec le demi-bataillon. Ce nombre aurait dû être le double, mais on n'avait pu encore remplacer les vides produits par le choléra et autres accidents qui avaient pesé sur le régiment. Une nappe damassée allait voiler la surface polie de ces beaux meubles et se couvrir à son tour d'une admirable argenterie, de la coutellerie de Londres, de la porcelaine de Birmingham, de cristaux précieux, de tous les vins de l'Europe, enfin de candélabres d'argent massif pour éclairer le festin : on eût dit un petit souper de joyeux Sybarites, tant tout était coquet et élégant. Sur une autre table, dans la partie de la tente qui servait de salon, des journaux de Londres, des revues, une carte de l'Inde, une carte du Maïssore : c'était tout le confortable d'un cercle ou d'un cabinet de lecture. A une distance peut-être un peu trop rapprochée à cause du fumet qui s'en exhalait, on observait deux autres tentes noires et illuminées

Digitized by Google

comme l'atelier de Vulcain : c'étaient celles du maître d'hôtel et du cuisinier. Une douzaine de feux petillaient à la fois, tandis que les marmitons surveillaient leurs batteries ou faisaient leurs manipulations, allant, venant, s'agitant et ruisselant de la tête aux pieds, de chaleur et d'exercice. Il fallait un éléphant pour porter la tente commune (*the mess tent*), quatre chameaux pour la cuisine, le mobilier et les vins. A sept heures du soir, cette tente était magnifiquement éclairée, et nous nous assîmes à un dîner de trois services, n'offrant, il est vrai, qu'un petit nombre de plats, mais dignes de Lucullus.

Pour la première fois cependant la conversation était languissante ou plutôt intermittente et saccadée. Après le potage (ou le molligatowny), espèce de bouillon épicé fait avec les mêmes ingrédients que le carrey, on avait discuté les renseignements fournis par les prisonniers et les probabilités d'un combat sanglant pour le lendemain; on avait passé en revue les combats du jour, l'ineptie de de tous les arrangements, l'incapacité présomptueuse du général. On en augurait malheur pour le lendemain. Le colonel seul, plus réservé, n'exprimait aucun blâme et nous avait plusieurs fois imposé silence en gourmandant la sévérité de nos critiques, bien qu'il fût évident qu'il partageait notre opinion. Involontairement, cependant, le même sujet revenait toujours et nous valait de nouvelles réprimandes, suivies chaque fois d'une pause d'impatience et de préoccup tion, quand vers la fin du repas un caporal de service entra apportant le livre d'ordres : c'était le détail des arrangements pour le lendemain et le rôle des officiers qui devaient servir à l'avant-garde. Pour la première fois cette lecture produisit une émotion qui n'était pas toute joyeuse ; c'é-

Digitized by Google

tait, comme toujours, un zèle ardent, des vœux sincères pour être du petit nombre des élus pour le poste d'honneur; mais ce sentiment faisait place bientôt à une sympathie fraternelle et touchante pour ceux que les rôles de l'adjudant général avaient spécialement désignés. Des poignées de mains furent échangées à travers la table avec des vœux mutuels, et cette expression si aimable en anglais, devenue, je ne sais pourquoi, triviale et ridicule en français : *God bless you!* que Dieu vous bénisse et vous protége ! Et puis chacun se rapprochait de son frère d'armes favori, de son camarade intime, et les conversations devenaient particulières et à voix basse. On parlait de testaments préparés longtemps d'avance, d'adieux que l'on voulait envoyer *to the far distant home*, au foyer paternel, à la patrie lointaine. Une mélancolie douce, mais enthousiaste, profonde et pleine de rêves, planait sur toute cette assemblée. Vers neuf heures, on but un dernier toast à l'honneur du drapeau et au succès du lendemain, et puis, après une courte allocution du colonel, nous félicitant de l'occasion de nous distinguer qui s'offrait pour le lendemain, chacun se retira.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Assaut de Bakh. — Appréciation des cipayes et des Européens. — Retour en arrière sur l'insurrection de l'armée de la Compagnie en 1809. — Réflexions.

Le 3 avril, à cinq heures du matin, la brigade s'avançait par une route qui semblait bien battue; cependant, au bout d'une demi-lieue, on se trouva soudainement dans le lit encaissé d'un torrent, à sec pour le moment, mais qui dans la saison des pluies devait s'élancer avec une grande violence et en formant de nombreuses cascades. Pas un sentier, pas une autre issue que le fond de ce ravin, qu'il nous fallait suivre et remonter. Deux heures d'un pénible travail de la part des pionniers et d'efforts extraordinaires de toute l'avant-garde ne nous firent gagner que fort peu de terrain; il fallait rendre la voie praticable pour les bêtes de somme.

Nous pûmes apprécier en cette occasion l'intelligence des éléphants et leur utilité dans la guerre de montagnes. Parvenus au point où le lit du torrent se précipitait en

Digitized by Google

cascades, il s'agissait de faire remonter aux canons la pente presque verticale d'une roche granitique dont les eaux avaient usé et poli la surface. Les bœufs qui traînaient les pièces, après un ou deux efforts, renoncèrent à cette entreprise et se couchèrent, comme ils font toujours dans les cas désespérés. On se décida alors à envoyer chercher quelques éléphants du convoi. Les deux plus obéissants furent débarrassés de leurs fardeaux, et amenés par leurs mahaouts auprès des canons. On leur indiqua de la voix, de l'exemple et du geste ce que l'on attendait de leur courage, et la confiance qu'on avait en eux ne fut point trompée. Effectivement, un de ces colosses, se plaçant derrière une pièce de six, y appliqua l'extrémité de sa trompe, et, la poussant devant lui tandis que les canonniers se contentaient de la guider, lui fit remonter toute la chute des rochers. Un peu plus loin, la pièce ayant roulé dans un ravin, et s'étant renversée, les deux éléphants l'enlevèrent avec leurs trompes, une de ci, une de là, la retirèrent et la replacèrent sur son affût.

Vers neuf heures, abandonnant le lit du torrent, nous nous retrouvions sur un nouveau sentier, qui, après nous avoir fait franchir une première crête, descendait dans une vallée profonde, où de nombreux champs de riz indiquaient la proximité de l'homme. Selon les guides, et leur rapport était confirmé par les espions, la redoute devait se trouver cachée quelque part dans la sublime chevelure de la crête opposée, dont nous étions séparés par des pentes rapides sur l'un et l'autre versant. Le rideau devant nous, hérissé d'une gigantesque forêt vierge, semblait plus sombre et plus impénétrable que tout ce que nous avions encore traversé. La nature, dans cette contrée, se montre dans des proportions colossales; la

Digitized by Google

grandeur imposante des arbres, la majesté de leur port, dépassent les bornes de l'imagination. Pour ne citer qu'une seule espèce, les tecks, sans paraître dominer leurs rivaux, varient de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, ce qui fait trois fois la taille du chêne de nos pays. Il devint bientôt évident que c'était la scie et la hache à la main qu'il faudrait tailler notre route pour arriver à l'ennemi; l'étroit sentier était partout encombré et étouffé par les corps prosternés des rois de la forêt, qu'il avait abattus et jetés en travers, pour ralentir notre marche et rendre une retraite impossible. Le général avait donc encore une fois une occasion admirable d'une halte forcée d'au moins deux heures pour étudier une position formidable qu'il savait être à une demi-lieue. Mais, en dépit d'une discussion des plus vives et des railleries amères du colonel Mill, qui offrait de se porter lui-même en avant pour reconnaître, il persista jusqu'au bout dans son fatal système d'avancer les yeux fermés. Notre vieux commandant, impatienté, se jeta sur le gazon, où il s'endormit profondément, tandis que les officiers profitaient du délai ainsi accordé pour déjeuner. Les tristes idées de la veille avaient entièrement disparu; jamais notre gaieté n'avait été plus franche, plus bruyante, que durant ce petit repas de chasseurs au pied d'un arbre. Comment effectivement penser à la mort quand le soleil est si beau, l'ombre si délicieuse, que le sang circule si rapidement dans les veines !

A onze heures et demie, l'avant-garde put se remettre en route. L'officier supérieur qui la commandait avait pour instructions, dès qu'il serait à portée de l'obstacle, de fractionner sa troupe en deux détachements, qui se porteraient à droite et à gauche, sur les flancs ou sur les

Digitized by Google

derrières de la redoute. Il devait en même temps en donner avis au corps d'armée qui s'avancerait avec l'artillerie pour attaquer de front. Quant au moment décisif pour cette manœuvre, il devait s'en rapporter à ses guides, dont la vie répondait de leur fidélité. Ce qu'on aurait pu facilement prévoir arriva. A un mille de la barrière, d'après le rapport des prisonniers, l'avant-garde se partagea effectivement en deux détachements de force égale qui suivirent les deux guides dans le labyrinthe de la forêt dans des directions en apparence opposées, mais qui, après de nombreux détours, les ramenèrent presque simultanément dans une espèce d'impasse découverte et à pente rapide, encombrée de fragments de rochers, conduisant à l'entrée la mieux fortifiée de la redoute, flanquée et enfilée à droite et à gauche par des ouvrages en saillie. Au moment même où les deux détachements se retrouvaient ainsi en présence, les guides plongèrent soudainement dans les broussailles et disparurent, tandis qu'une effroyable décharge de mousqueterie et de mitraille jeta la confusion dans nos rangs.

Ce premier coup nous fut doublement fatal, car, sans compter quelques braves soldats, il coûta la vie à l'officier européen qui commandait les soixante cipayes du 9e indigènes, et nous fit, par conséquent, perdre les services de cette compagnie, qui se serait peut-être bien battue sous ses yeux, mais qui, du moment de sa mort, ne reparut plus.

Les officiers commandant les deux sections de l'avant-garde se hâtèrent d'entraîner leurs hommes dans la forêt, à droite et à gauche, cherchant en quelque sorte à tâtons l'extrémité de l'obstacle, et espérant toujours en trouver la fin. Mais, arrêtés de toutes parts par l'épais-

Digitized by Google

seur du fourré, il fallut bientôt revenir sur ses pas et se contenter d'engager un feu de tirailleurs avec la face principale de la redoute, tandis qu'on était soi-même pris en flanc par une face latérale invisible. Voyant que la manœuvre indiquée était impraticable par le sommet de la montagne, l'officier commandant l'avant-garde envoya demander au général la permission de battre en retraite et de chercher à tourner la montagne par sa base. Le brigadier répondit par une fanfaronnade, que rien ne devait être impossible quand on avait l'honneur de commander des troupes anglaises, et lui expédia pour renfort la compagnie de voltigeurs du 55e et les huit cents hommes du 9e indigènes qui restaient encore avec la colonne. Quant à l'artillerie, il n'y avait pas à songer à l'avancer d'un seul pas sous le feu de l'ennemi dans l'état actuel de la route, de sorte que le général la conserva près de lui et s'amusa à l'employer à tirer à mitraille sur des ennemis isolés embusqués parmi les arbres.

Pour bien faire comprendre les difficultés de l'assaut, je dirai d'abord quelques mots de la redoute. C'était une chaîne de fortifications construites dans le plus épais de la forêt et admirablement masquées dans toute leur étendue, s'élevant depuis la base jusqu'à la crête de la montagne de Bakh, parallèlement à la route qui conduisait au sommet, et là, la coupant à angle droit, de manière à la couvrir d'un feu croisé et d'enfilade dans toutes ses parties. Pour mieux nous attirer jusqu'au fond du piége, l'ennemi avait réservé le feu qu'il aurait pu ouvrir depuis longtemps à portée de pistolet sur le flanc de l'avant-garde jusqu'à ce qu'elle eût atteint la barrière supérieure. Cette barrière se composait d'une palissade dont presque tous les pieux avaient leurs racines dans le sol. C'étaient

Digitized by Google

généralement les arbres mêmes de la forêt qu'on avait simplement dépouillés de leurs branches supérieures et enlacés avec des lianes et des écorces flexibles, de manière à faire un treillage que le canon même n'aurait pu entamer. Ce treillage était transparent pour les défenseurs et parfaitement obscur pour les assaillants; la route elle-même, qu'on avait dépouillée de toutes les broussailles à portée de la barrière, en s'élevant vers la palissade, lui formait un glacis naturel derrière lequel venaient une tranchée servant de chemin couvert, une escarpe en pierres, enfin deux maisons crénelées qui dominaient tout le reste.

A quelques pas de la colonne, le renfort du 9e indigènes et des voltigeurs du 55e fut rejoint par quatre officiers européens du 31e natifs; je rapporte ce fait, parce qu'il aura des résultats importants. MM. Brett, Briggs, Gordon et Martin s'étaient dérobés du corps d'armée sans la permission du général, poussés par une bravoure chevaleresque et un esprit de corps des plus admirables, pour rejoindre le détachement de soixante cipayes de leur régiment qui faisait partie de l'avant-garde. Appréciant parfaitement la nature des indigènes, ils savaient qu'on ne peut compter sur leur bravoure qu'immédiatement sous l'œil de l'officier qui les connaît individuellement. Déterminés à sauver, avant tout, l'honneur de leur service et de leur corps, ils se proposaient d'entraîner eux-mêmes leurs cipayes par leur présence et par leur exemple. Nous verrons plus tard qu'ils réussirent. Il n'en sera pas de même du 9e régiment de la même armée. Le plus ancien et le plus brave officier au corps, le capitaine Longworth, se trouvait malheureusement de service à l'arrière-garde; les autres étaient ou de jeunes

Digitized by Google

enseignes nouvellement débarqués dans le pays et ne sachant pas la langue, ou des officiers dont toute la vie s'était écoulée dans les états-majors, rendus momentanément à leur bataillon et ne connaissant pas un soldat par son nom. La conséquence était immanquable et ne se fit pas attendre. Dès les premiers coups de fusil qui accueillirent le renfort au pied même de la montagne, les cipayes commencèrent à tomber par douzaines; chaque balle qui sifflait innocemment au-dessus de leurs têtes abattait des sections entières. En vain leurs officiers s'agitaient avec désespoir, en vain les braves lieutenants du 31e leur adressaient les appels et les remontrances les plus énergiques; tout fut inutile, et il fallut les abandonner à leur lâcheté. Les voltigeurs européens leur passaient sur le corps avec un hourrah de mépris, les saluant quelquefois d'un coup de pied en passant, et, l'arme au bras, continuaient à gravir la montagne. Au moment même où ils rejoignaient l'avant-garde en face de la barrière, les fanfares du général, à une demi-lieue de distance, sonnaient l'ordre de cesser le feu et de charger. On conçoit l'indignation excitée par un pareil commandement, quand on se trouvait séparé de l'ennemi par un obstacle matériel infranchissable.

Cependant, pour obéir autant que possible avec cette discipline aveugle qui est le triomphe de l'armée anglaise et lui assure peut-être le premier rang parmi les armées du monde, les deux compagnies du 55e, précédées par les pionniers et soutenus par soixante cipayes du 31e, s'élancent aux palissades dans le faible espoir de faire une trouée. Quelques pieux sont coupés à coups de hache, le treillage commence à céder, l'intrépide Heriot du 55e, l'héroïque Brett et quelques autres, saisissant de leurs

Digitized by Google

mains les tiges déjà coupées par le bas, font des efforts surnaturels pour arracher ce fatal réseau ; mais, en ce moment, l'ennemi redouble son feu : huit ou dix pionniers, une trentaine de soldats et de cipayes sont foudroyés en quelques instants ; Heriot tombe frappé de deux balles au genou ; un lieutenant du 31e est tué, et les plus braves reculent sous cette grêle de balles. On ne songe plus qu'à enlever les blessés ; mais cette opération double le chiffre des pertes. Officiers et soldats, tous veulent se surpasser dans cette œuvre de dévouement.

Le détachement du 31e, noblement conduit, accomplit noblement sa tâche. Sur soixante cipayes, dix trouvèrent la mort au champ d'honneur, une trentaine étaient blessés ; mais ils avaient avec eux six officiers d'un mérite extraordinaire, dont un fut tué et deux grièvement blessés. On voit à quelles conditions on parvient à les mener au feu.

Un autre détachement d'indigènes, les pionniers, laissèrent six cadavres sur vingt combattants ; mais c'est une arme à part et une race d'hommes tout à fait différente du mélange qui constitue l'armée ; choisis dans la caste des pariahs et généralement parmi les domestiques des soldats européens, plus généralement encore parmi les enfants nés du commerce de ces mêmes soldats avec les femmes du pays, élevés dans les casernes, revevant la même nourriture substantielle, habitués aux mêmes exercices gymnastiques, imbus des mêmes idées d'honneur militaire et possédant une force physique à peu près égale, ils marchent en première ligne après les Européens et leur cèdent à peine en courage. Mais on conçoit qu'un choix de cette nature est extrêmement limité, à peine suffisant pour remplir les cadres du génie.

Digitized by Google

Le premier assaut ayant échoué devant la nature indestructible de l'obstacle, le major Bird, qui commandait l'avant-garde, envoya de nouveau plusieurs officiers blessés pour exposer les pertes qu'il avait déjà essuyées et renouveler la demande de se retirer. Dans le cas où cette mesure ne serait pas approuvée, il suppliait qu'on lui expédiât au moins des échelles, des pionniers et des renforts pour tenter une escalade. Ces différents messagers, à leur retour vers la colonne, avaient à passer en quelque sorte sous les verges, c'est-à-dire à subir, tout le long de la descente, un feu croisé qui enfilait toute la route, l'inondant d'une pluie de mitraille, mais démasquant en même temps toute la position de l'ennemi. Ce ne fut donc point la connaissance des localités qui manqua au général, bien qu'il n'eût pas la curiosité d'y aller voir; mais la vanité d'un petit esprit était compromise : il n'en voulut point profiter, et demeura inébranlable dans son premier système. Apprenant en même temps, par le colonel Perry, du 9e indigènes, qu'il était impossible de faire avancer ce régiment, qui s'était couché comme des bêtes de somme à l'entrée du défilé, et que le commandant qualifiait lui-même ouvertement de lâches et de misérables, il se décida à n'employer cette fois que des Européens. Il commanda donc un nouveau détachement de cent hommes du 55e, sous les ordres du capitaine Warren[1], pour escorter les échelles et renforcer l'avant-garde. Ces cent hommes étaient tout ce qui restait du ba-

[1] Ce capitaine Warren, aujourd'hui major général, s'est distingué dans la guerre de Crimée, où il commandait le 55e. Il a été blessé à l'Alma, et plus grièvement blessé à la bataille d'Inkermann. Il est officier de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

taillon, déduction faite des malades et des blessés de la veille[1]. C'était donc véritablement tout risquer sur une seule chance; et, bien qu'il n'eût pas expressément ordonné au colonel Mill de se porter de sa personne à l'assaut, il ne pouvait supposer de bonne foi que le vétéran serait resté avec les invalides au quartier général quand toute sa troupe était sous le feu. Ceci répond à une accusation peu loyale que le général essaya de jeter plus tard sur la mémoire de ce brave officier; il ne craignit pas de dire qu'il avait compromis le succès de l'expédition en entraînant sans son ordre tous les Européens au combat. Le fait est que le colonel Mill, voyant ses deux dernières compagnies, tout son monde à lui, s'ébranler vers la montagne, les suivit à pied, lentement, machinalement, les bras croisés derrière le dos, à la vue et à la parfaite connaissance du général comme de toute l'armée. Dès les premiers coups de fusil cependant, il doubla le pas et fut bientôt à leur tête.

Je revenais en ce moment, avec une poignée de cipayes du 31e, d'escarmoucher dans les broussailles, dont j'avais délogé quelques tirailleurs ennemis qui harcelaient la colonne. Voyant tout ce qui restait du 55e, gravissant déjà la côte, je sautai sur un cheval et rejoignis le régiment au galop; puis, descendant de ma monture, je me mis à gravir avec les autres. Dès ce moment nous commençâmes à perdre du monde; l'ennemi restait invisible, et pourtant son feu devenait à chaque instant plus vif; à chaque instant il fallait resserrer les rangs en passant sur un camarade.

[1] On se rappellera qu'il n'y avait avec la colonne qu'un demi-bataillon du 55e, comptant trois cent cinquante combattants.

Digitized by Google

Arrivé enfin au pied du glacis, devant la principale redoute, je vis à ma gauche un espace dépouillé d'arbres conduisant, par une chaussée glissante et semée de grosses pierres, aux palissades qui en défendaient l'entrée. C'était l'impasse où s'était livré le premier assaut. Voyant le colonel Mill, accompagné d'une seule ordonnance, grimpant péniblement de rochers en rochers et s'avançant avec quelque apparence d'hésitation, j'allais m'engager sur la chaussée pour lui amener ma subdivision de renfort, quand il me cria l'ordre de mettre mes gens à couvert pendant qu'il étudiait la position. Tout en me conformant à cette injonction pour ce qui regardait les soldats, je ne me crus point obligé d'y obéir moi-même, et, suivant à peu près la même ligne, et adoptant les mêmes précautions que je lui avais vu prendre, je me trouvai bientôt assis à quelques pas de la poterne, à côté du colonel, derrière un bloc de granit qui nous couvrait du feu de la barrière, et au pied d'un gros arbre très-remarquable qui nous protégeait de celui de la face latérale. A notre droite, les capitaines du 55e dirigeaient leurs hommes dans les broussailles, de manière à les rapprocher autant que possible des palissades sans trop les exposer, et engageaient un feu roulant avec l'ennemi. A notre gauche, à dix pas de la barrière, présentant à l'ennemi sa stature colossale et ses larges épaules tout à fait à découvert, on remarquait le major Bird du 31e, qui, indigné de voir ses amis constamment méprisés par l'incapacité qui nous commandait, poussait des cris de rage et cherchait à se faire tuer. Depuis une heure qu'il était là à défier la mort sous une pluie de mitraille, elle avait refusé cette victime volontaire, et il n'était pas encore touché. En ce moment, les pionniers pa-

Digitized by Google

rurent au pied de la chaussée : ils apportaient une seule échelle (la colonne n'en possédait que deux, lourdes et mal construites, fabriquées la veille des bambous de la forêt); l'autre avait dû être abandonnée dans la montagne. Cependant cette vue rend au major un éclair d'espérance : il appelle les pionniers, les encourage, agite son sabre et semble par sa position exposée leur montrer que le danger a cessé. Le jeune Bayly, du 55e, qui était à ses côtés, se précipite pour les entraîner : il saisit l'échelle et veut avancer; mais le spectacle qui se présente devant ces hommes démoraliserait le natif le plus aguerri : tous les pionniers qui les ont précédés sont morts ou blessés, ont succombé inutilement; ils hésitent, ils semblent paralysés, ils reculent, encore un moment, et Bayly reste seul.

Au premier mouvement que j'avais vu faire à mon frère d'armes, je m'étais levé pour le suivre et lui prêter mon assistance; mais le colonel m'avait retenu : « C'est inutile, mon enfant, m'avait-il dit, il n'y a rien à faire ici, vous péririez tous deux sans résultat; quand même cette échelle arriverait jusqu'aux palissades, elle ne suffirait pas, et nous ne serions plus en nombre pour en profiter. Toutefois, quelques instants après, lui montrant dans les brousailles plusieurs soldats de ma compagnie dont j'avais pu apprécier le courage et dont je connaissais le dévouement à ma personne, je le suppliai encore une fois de me laisser tenter un dernier effort et les appeler autour de moi, lui répétant ma conviction, que, si un seul Européen parvenait à surmonter l'obstacle, toute résistance cesserait et la place serait à nous. Après quelques moments de réflexion et d'une lutte pénible avec l'émotion qu'il éprouvait, le colonel me débarrassa du

Digitized by Google

pistolet que je tenais à la main et qui aurait pu gêner mes mouvements, et me dit : « C'est après tout notre seule chance de succès; il faut l'essayer : allez donc, mon enfant, et que Dieu vous protége. » En trois bonds j'étais au pied de la chaussée, et, relevant l'échelle maintenant tout à fait abandonnée, je m'écriai d'une voix puissante : « En avant, n° 7 ! en avant, mes braves, suivez votre officier ! » Les sergents Varny et Crawford et une quinzaine de soldats se lèvent subitement comme s'ils sortaient de terre : en un instant ils sont autour de moi, chacun saisit un échelon, et avec le hourrah britannique, nous nous élançons au pas de course. Mais la pente est rapide, d'énormes pierres se dérobent sous nos pas et ralentissent nos progrès, le feu de l'ennemi redouble, chaque seconde nous enlève un brave; l'échelle s'arrête un instant; il fallait reprendre haleine : le major Bird vient la saisir, mais il est abattu par une balle qui lui rase le front. Nous poussons un hourrah plus faible, mais nous avançons encore. Parvenu à la crête du glacis, je me retourne pour dresser l'échelle; je n'avais plus qu'un assistant, le sergent Crawford, tout le reste était foudroyé. Nos efforts réunis la relèvent, elle va s'abattre sur la palissade, tous les yeux sont sur nous pleins d'espoir et d'intérêt. En ce moment un coup de canon part de la face latérale : je ne l'entendis pas; je ne sais ce qui arriva, mais j'étais étendu au pied de la barrière, une sensation cuisante me brûlait l'épaule, l'échelle m'écrasait le genou, et un cadavre défiguré gisait sur moi; le malheureux Crawford était coupé en deux, l'échelle était brisée, et la bourre enflammée d'un canon avait mis le feu à mes vêtements.

Par les plus pénibles efforts, je venais de me dégager,

Digitized by Google

et j'étais encore assis quand j'entendis des voix amies, à quelque distance derrière moi, me crier : « A terre, à terre ! ne relevez pas la tête ou vous êtes mort. Traînez-vous jusqu'à nous et vous aurez une dernière chance de salut. » C'était le jeune Daubeny du 55e, et le brave des braves, le lieutenant Brett, du 31e natifs, qui m'avaient précédé à la barrière par un autre chemin, espérant profiter de l'échelle pour monter à l'assaut. Témoins de la catastrophe qui nous avait enlevé cette ressource, ils s'étaient couchés sur la crête du glacis, le dos aux palissades, et, cachés parmi les morts et les mourants, protégés aussi par la fusillade que nos troupes continuaient derrière les broussailles, ils étaient momentanément à l'abri. Suivant littéralement leurs instructions, je me traînai en rampant jusqu'auprès d'eux. Dès que je pus rassembler mes idées, je trouvai que nous étions cinq personnes (trois officiers et deux soldats) à partager ce singulier asile aux pieds mêmes de l'ennemi, dont nous n'étions séparés que par l'épaisseur de la palissade et dont nous entendions distinctement les voix. Ce fut dans cette position que nous attendîmes nous-mêmes notre sort, avec une anxiété qu'il est facile de concevoir.

Cependant le malheureux assaut que je venais de tenter avait presque doublé le chiffre de nos pertes. La mort de tant de braves et surtout celle de Crawford, donnée comme en spectacle devant toutes les troupes, avait déjà produit un découragement général, quand une dernière catastrophe vint encore le compléter. Le colonel, qui avait suivi tous mes mouvements avec l'intérêt le plus tendre, et qui, au moment où l'échelle parut se dresser, s'apprêtait à entraîner tous les siens sur mes pas, voyant que tout espoir était perdu de ce côté, venait

Digitized by Google

d'ordonner la retraite, lorsqu'une balle envoyée par un ennemi invisible, lui traversa les deux poumons. Cet ennemi était un montagnard qui, depuis le commencement de l'action, se tenait caché dans le feuillage parmi les branches de l'arbre au pied duquel nous avions été si longtemps assis. Jusqu'alors il était resté spectateur immobile du carnage, n'osant pas profiter de sa position; mais, croyant avoir trouvé un moment favorable où la fusillade plus animée couvrirait le bruit de son fusil à mèche, il ajusta enfin le malheureux colonel, qui tomba en arrière mortellement blessé et expira en quelques minutes. La mort de la victime fut immédiatement suivie de celle du meurtrier, et la retraite commença aussitôt. On chercha cependant à enlever le corps du colonel, mais, dès qu'un groupe se formait, il devenait le point de mire des feux croisés de l'ennemi, et, deux soldats ayant été mortellement blessés tandis qu'on le portait à quelque distance, on se décida à l'abandonner, préférant avec raison concentrer tous les efforts et tous les soins sur les vivants, c'est-à-dire sur les blessés. Même cette tâche demeura incomplète, et une douzaine de ces derniers, tant Européens qu'indigènes, durent être laissés à la merci de l'ennemi.

Cependant les cinq individus compromis à la barrière demeuraient dans une ignorance complète du mouvement qui s'effectuait. De temps en temps, durant les deux mortelles heures de notre agonie, quelqu'un de nous élevait la voix pour demander à nos amis, au pied du glacis, ce que nous devions faire; si un nouvel assaut se préparait, si nous devions attendre la seconde échelle, ou enfin prendre conseil du désespoir et faire un effort pour échapper.. Nos voix se perdaient sans doute dans

Digitized by Google

le roulement de la fusillade, mais nous espérions au moins que les sons du clairon ou du tambour précéderaient une retraite et que nous serions ainsi avertis à temps. Le malheur voulut que le seul musicien et le seul tambour détachés à l'avant-garde fussent tous deux parmi les morts et que par conséquent la retraite s'effectuât sans aucun avertissement. Il pouvait y avoir une demi-heure que nous étions ainsi abandonnés sur la montagne, quand nous crûmes remarquer que la fusillade se dirigeait sur nous. Une balle qui semblait à mon intention m'avait presque assourdi en me rasant l'oreille; et effectivement, le moment d'après, quelques coups de hache et de koukrie ébranlèrent la cloison derrière nous. Un Coorgah franchit en même temps la barrière, d'autres s'apprêtaient à le suivre, il n'y avait plus un moment à perdre. Nous nous relevâmes tous ensemble, franchîmes le glacis, puis, arrivés dans les broussailles, nous nous dîmes adieu d'un regard, et chacun disparut, prenant au hasard une direction différente, pour diviser l'attention de l'ennemi.

La crainte de m'égarer me fit suivre d'abord la direction par laquelle nous étions venus. Le premier objet qui arrêta mes regards fut le corps du colonel étendu sur le dos en travers du sentier. Il était dépouillé de son uniforme ; une boîte avec des instruments de chirurgie était à côté de lui, évidemment abandonnée par le docteur du régiment. La figure, au lieu d'être bouleversée, comme il arrive généralement après un coup de feu qui a décidé la mort, était parfaitement calme ; les sourcils légèrement froncés comme dans le sommeil sous l'impression d'un rêve ; la mort avait dû être parfaitement douce et sans agonie. Les larmes aux yeux, j'oubliais le danger de ma

Digitized by Google

position et regardais encore celui dont les dernières paroles pour moi avaient été toutes d'affection, quand trois coups de fusil presque à bout portant me tirèrent de ma rêverie. Le sabre à la main je me fis jour à travers un premier cercle d'ennemis, puis je descendis la montagne, sautant, roulant, tombant à chaque pas. Presque à l'entrée du défilé j'aperçus tout un groupe qui me barrait le passage. Vouloir le forcer une seconde fois, seul contre vingt, c'était folie ; me rendre prisonnier, c'était livrer mon corps à la torture et ma tête au koukrie, la terrible serpette des Coorgahs. Heureusement j'étais presque au bas de la descente, le ravin avait quinze pieds tout au plus, je me décidai à sauter. Par bonheur la terre était molle, je tombai sur les mains et sur la tête, et me trouvai dans un champ de riz. Je recommençai ma retraite sous une grêle de balles et atteignis bientôt un village abandonné. Comme je passais les dernières huttes, un pli du terrain me laissa apercevoir notre arrière-garde à un quart de lieue. Une demi-heure plus tard je la rejoignais.

C'étaient les débris de l'avant-garde du matin, c'est-à-dire une douzaine d'Européens valides, autant de blessés qui ne pouvaient marcher qu'en s'appuyant sur leurs camarades, et une vingtaine de cipayes de tous les corps. Le général, qui avait montré du courage dans la retraite, et deux jeunes sous-lieutenants du 9e, étaient avec eux. Dès que le brigadier m'aperçut, il s'empressa de me remettre le commandement et s'éloigna au galop vers le corps d'armée pour m'envoyer du renfort. Un quart d'heure se passa à repousser les attaques de l'ennemi de plus en plus vives à mesure que nous nous éloignions du champ de bataille. Tout à coup son ardeur se ralentit, et

Digitized by Google

une troupe régulière parut à notre droite : c'était un détachement du 31e natifs, commandé par le lieutenant Briggs. Cet officier faisait faire des prodiges aux cipayes. Sous son égide je n'eus plus à m'occuper que de mes blessés. Un peu plus loin nous fûmes encore renforcés par une compagnie du 55e, qui nous attendait sur un mamelon. Une fois hors du défilé, la retraite se fit avec un ordre admirable, pas un canon, pas une bête de somme, ne furent perdus.

Le combat avait duré quatre heures et demie; nos pertes étaient sérieuses, et les chiffres suivants n'ont pas besoin de commentaires. Le demi-bataillon du 55e n'avait envoyé au feu que deux cent soixante combattants. De ce nombre un officier et trente hommes étaient morts ou avaient été massacrés après la retraite; quatre officiers et cent cinquante hommes étaient blessés. Total, cent quarante tués et blessés sur deux cent soixante.

Les pionniers avaient perdu huit morts et cinq blessés sur trente combattants; mais ce nombre avait succombé dans le premier assaut.

Le 31e régiment d'indigènes avait engagé trois cents combattants; il comptait treize morts, dont un officier européen, deux officiers et trente-sept cipayes blessés. Mais observons que non-seulement il ne reparaît plus dans le second assaut, mais que ses propres officiers, jugeant eux-mêmes qu'une pareille lutte est trop sérieuse pour des cipayes, les laissent à couvert dans les broussailles et se joignent personnellement en volontaires aux soldats du 55e. C'est ainsi que l'on a vu Brett, sans un seul cipaye à ses côtés, attendant l'échelle au pied de la palissade pour y monter avec les Européens. Mais le chiffre le plus curieux est celui de l'illustre 9e natifs :

Digitized by Google

combattants, neuf cents ; tués, *un officier européen*, pas *un cipaye ;* blessés, *personne !*

A neuf heures du soir, nous arrivions au camp, dont le général avait choisi l'emplacement près d'un filet d'eau, dans une clairière entourée de toutes parts d'une épaisse forêt. Il n'était plus question du luxe de la veille; deux ou trois tentes pour l'état-major, quelques rares pavillons de commandants et les tentes de l'ambulance pour chaque régiment étaient seuls debout. Tout le reste jonchait la terre à côté des bêtes de somme, qu'on songeait à peine à décharger. La confusion était extrême, tellement que, pour éviter l'embarras de choisir de nouvelles gardes, les derniers arrivants reçurent aussitôt l'ordre de bivaquer sur la ligne extérieure des sentinelles pour protéger le carré du camp. Cependant le détachement que nous ramenions faisait partie de l'avant ou de l'arrière-garde depuis cinq heures du matin, s'était battu tout le jour et était épuisé de fatigue. C'étaient encore eux, c'est-à-dire la poignée d'Européens que l'on chargeait de veiller à la sûreté des indigènes durant cette terrible nuit. Et ce conseil était sage, car la panique s'était communiquée aux cipayes de tous les corps. Ceux qu'il avait été indispensable d'employer pour compléter le carré étaient dans un tel état nerveux, que, prenant à chaque instant le bruissement des feuilles pour l'approche d'un ennemi, ils tiraient des coups de fusil au hasard et donnaient à chaque instant l'alarme. Il était même dangereux pour les patrouilles de les approcher, car les balles précédaient généralement les *Qui vive !* Si nous avions eu affaire à un ennemi entreprenant, une attaque un peu hardie au milieu de l'obscurité sur les sentinelles cipayes eût été suffisante pour désorganiser

Digitized by Google

notre petit corps d'armée. La contagion avait gagné même les meilleurs régiments, qui se seraient dispersés en jetant leurs armes. On aurait eu ensuite bon marché des deux cents Européens encore en état de combattre, qui, fourvoyés dans un pareil pays et embarrassés de leurs camarades blessés, n'auraient pu faire aucune défense, et dont pas un n'aurait probablement survécu pour porter la nouvelle du désastre.

Il me reste un dernier trait à rapporter, caractéristique, du soldat irlandais, et je le fais avec autant de vanité que de plaisir, car il m'est personnel. Le capitaine Le Hardy, de l'intendance militaire, faisant les fonctions d'aide de camp, venait de me communiquer l'ordre de choisir vingt-cinq Européens valides du détachement que nous ramenions, et d'établir mon bivac sur un petit tertre qui s'élevait entre le camp et les bois voisins. Après nous avoir installés dans la position, il nous distribua quelques biscuits et une ration d'eau-de-vie par homme, et nous laissa à nos propres ressources jusqu'au lendemain. Jetés ainsi en enfants perdus sur la lisière du camp que nous avions mission de protéger, nous ne pouvions songer à allumer aucun feu, qui aurait fait connaître notre position à l'ennemi, et cependant le froid était excessif; nos membres s'engourdissaient sous un phénomène qui se reproduit chaque nuit dans ces hautes régions, et qu'il faut attribuer sans doute à l'attraction exercée dans l'atmosphère par leur végétation colossale : c'est une épaisse rosée blanche comme du givre, mais plus compacte, plus humide, qui sature tous les objets en quelques minutes, qui pénètre jusqu'à la moelle des os et détermine les plus douloureuses maladies. Dépourvu de tout abri et devant être prêt à lutter avec

Digitized by Google

l'ennemi d'une seconde à l'autre, je m'arrangeai ainsi : après avoir distribué mes sentinelles de façon à éviter toute surprise, je m'assis sur le gazon et ordonnai à tout mon monde de s'étendre autour de moi, chacun sur son mousquet et serré contre son voisin, en se couvrant avec les manteaux de manière qu'il y eût deux couvertures pour chaque homme. Cet ordre fut exécuté jusqu'à un certain point; mais je vis plusieurs soldats se dépouiller, malgré ma défense. Quand je voulus insister et me fâcher, on jeta les manteaux sur moi, et ma résistance devint inutile; j'eus beau tempêter, menacer de punir, il me fallut subir leur dévouement; j'étais presque étouffé sous les couvertures : un superbe Irlandais s'établit en travers pour que sa poitrine me servît d'oreiller; tout le reste se serra autour de moi et à mes pieds. Le cœur ému de tant de fidélité, je passai les longues heures de cette nuit si riche en souvenirs à réfléchir sur les événements d'une journée qui ressemblait à quelques pages du roman que j'avais rêvé, mais triste comme la vie réelle. Je prêtais aussi l'oreille aux *qui-vive* des sentinelles ou aux sons rassurants et sonores du *All's well* (tout va bien) qui retentissaient de quart d'heure en quart d'heure. Une ou deux fois l'approche d'un maraudeur ou d'une patrouille nous fit sauter sur nos pieds comme un seul homme. Mon sabre était attaché à mon poignet, et chacun avait saisi son mousquet par un mouvement instinctif; enfin, vers le matin, je succombai à tant de fatigues et m'endormis. Le soleil était levé depuis longtemps et commençait à nous brûler, quand je fus réveillé par l'arrivée de la nouvelle garde qui venait nous relever. Tout mon monde était debout depuis longtemps, mais sans se livrer à la turbulence habituelle d'un corps

Digitized by Google

de garde, et le brave Irlandais qui me servait d'oreiller n'avait osé bouger, de peur d'interrompre mon sommeil. Pauvres gens! que de bonhomie, de patience et d'attachement dans ces natures ignorantes et à moitié sauvages!

Je n'ai appuyé sur tous ces faits, où j'ai été entraîné à parler de moi plus que je n'aurais voulu, que pour prouver, d'une part, mon entière impartialité, pour rendre la justice qui leur est due aux grandes qualités, à l'intrépidité, au dévouement, à l'inébranlable fermeté des troupes nationales de la Grande-Bretagne, et pour en déduire, d'autre part, une réponse à cette question : Quelle est la valeur réelle des troupes indigènes dans l'armée anglo-indienne? Cette réponse, la voici : Dans les circonstances actuelles, ces troupes remplissent parfaitement leur but, qui est d'imposer par leur nombre et par leur tenue aux peuplades de l'Inde dont elles sont sorties, également timides, plus ignorantes et moins bien armées, privées d'ailleurs des avantages de la discipline et de chefs intelligents. — Dans les petites guerres de courses et d'escarmouches, celles qui se représentent le plus souvent, contre les fugitifs guérillas des montagnes ou les bandes de Thugs et de Pindaris qui infestent les plaines, ces troupes suffisent comme simple police. Elles ont aussi cette utilité, qu'en temps de paix elles épargnent aux troupes européennes toutes les fatigues, tout le frottement du service; ce sont les manœuvres, les ilotes, les bêtes de somme de la véritable armée. Elles permettent de réserver pour les jours de bataille les soldats de la métropole, les seuls sur lesquels on puisse compter; elles fournissent toutes les corvées et tiennent garnison dans les parties malsaines du territoire; elles

Digitized by Google

transportent le matériel, le trésor, les ambulances : ce sont les jambes de l'armée, tandis que les Européens sont les bras, la tête et le cœur. Un pareil résultat est déjà quelque chose. Mais ne leur en demandez pas davantage : en face des plus mauvaises troupes européennes, les cipayes ne tiendraient pas un instant ; ils supporteraient une fusillade, un siége, un bombardement ; mais la baïonnette, jamais. On a vu tout récemment, dans l'insurrection de 1857, le général Havelock, avec une troupe de treize cents hommes, réduite successivement, par le feu et les maladies, jusqu'à neuf cents combattants, gagner neuf batailles contre des corps d'armée de cipayes qui comptaient douze et quinze mille hommes !

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

Fin de la guerre de Coorg. — Le rajah se confie à la générosité anglaise et se rend à discrétion. — Arrivée à Mercara; description de cette ville; portrait du rajah.

Le jour même où nous étions si cruellement battus au défilé de Bakh, la colonne de l'Ouest, sous les ordres du colonel Jackson, éprouvait une défaite semblable, mais plus humiliante encore, car tous ses bagages, ses malades et ses blessés tombaient au pouvoir de l'ennemi. Le demi-bataillon du 48e de l'armée royale avait dû y supporter tout l'effort de l'ennemi, et avait été décimé comme le nôtre. Les cipayes s'étaient montrés également faibles dans l'attaque, également pusillanimes et démoralisés après la défaite. Tout semblait donc présager l'échec le plus désastreux pour les armes de la Compagnie : les deux corps d'armée du Nord et de l'Ouest étaient littéralement hors de combat; les montagnards qui avaient détruit ces deux colonnes n'avaient plus qu'à se porter sur les lignes d'opération des deux autres; il suffisait au rajah de se retirer devant elles dans une des directions qui lui restaient ouvertes, et de continuer les hostilités,

Digitized by Google

tout en battant en retraite pendant seulement trois semaines; c'en était fait alors de toute l'armée d'invasion : la mousson seule nous aurait détruits, et nos ossements blanchiraient aujourd'hui les ravins et les vallées de Coorg. Mais le bonheur qui a toujours présidé aux destinées du gouvernement anglais ne l'abandonna pas dans ce moment de crise. La nouvelle de ces deux victoires, au lieu d'augmenter la confiance et le courage du rajah, comme on aurait dû s'y attendre, le frappa d'épouvante. Une panique, un abattement inexplicable, s'emparèrent de lui. Il apprit en même temps qu'un de ses chefs s'était laissé corrompre par l'argent du chargé d'affaires de la Compagnie et avait livré le passage d'un défilé assez important à la colonne du brigadier Lindsay. Ce malheur était bien facile à réparer, puisque le succès qu'il avait obtenu sur deux points mettait de nouvelles troupes à sa disposition. Mais, cédant à son mauvais génie ou à sa lâcheté, il se hâta d'expédier des messagers au quartier général pour offrir de se soumettre aux conditions qu'on voudrait bien lui faire, pourvu qu'on lui laissât la vie et la couronne.

En attendant une réponse, et pour mieux apaiser le ressentiment des Anglais, il enjoignit à ses sujets de cesser toute opposition et de nous ouvrir les passages; il va sans dire qu'on en profita sans rien promettre. Ainsi, quatre jours après notre désastre, nous occupions sans tirer un coup de fusil cette même position de Bakh contre laquelle nous nous étions brisés, et d'où Coungol-Naig, frémissant de rage, avait été contraint de se retirer par l'ordre de son protecteur, qu'il avait si habilement et si courageusement servi.

En nous engageant pour la seconde fois dans ce ter-

Digitized by Google

rible défilé, les impressions les plus tristes venaient nous assaillir : c'était comme le souvenir des fourches caudines. N'étant plus inquiétés par le feu de l'ennemi, nous pouvions étudier toute la position, et ce fut seulement alors que l'on découvrit qu'il existait au pied de la montagne un sentier qui tournait toutes ces redoutes, et par lequel nous eussions pu les enlever sans combat. Cette découverte ajoutait encore à nos regrets, à notre amertume contre le chef qui avait si mal dirigé nos généreux efforts. L'air était chargé de miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des cadavres gisant encore sur le sol où ils étaient tombés. Mais, hélas! nous ne pouvions plus reconnaître les victimes : la main d'un ennemi barbare avait passé sur ces ruines; toutes les têtes avaient disparu, et la circoncision avait été imposée à ces corps dépouillés, devenus le jouet de sa gaieté féroce. A chaque pas nous faisions fuir des nuées de vautours auxquels nous venions disputer les restes de leur festin. Presque au sommet de la montagne, à quelques pas du sentier, sous un dais de bambous, nous reconnûmes une forme athlétique : il n'y avait pas moyen de méconnaître les larges épaules, la poitrine couverte de cicatrices et la fatale blessure de notre brave colonel. Mais où étaient ces traits que nous avions tant aimés? ce front noble, ce sourire si spirituel qui illuminait quelquefois comme un rayon de lumière cette physionomie calme et mélancolique? Cette tête vénérable avait sans doute été envoyée à la capitale par Coungol-Naig comme un trophée de sa victoire. Nous creusâmes, au pied d'un teck séculaire, une fosse où nous déposâmes le vieux guerrier couvert du manteau d'un soldat. Il n'y a pas même une pierre pour marquer la place; mais il devait trouver une tombe dans chacun de nos

Digitized by Google

cœurs, une tombe que les années n'ont pas détruite. Les soldats l'appelaient leur père, et les larmes sillonnaient tous ces rudes visages quand le tambour ordonna le départ.

Profitant de la torpeur de l'ennemi, et traversant à marches forcées les obstacles presque insurmontables que l'art et la nature avaient accumulés sur notre route, mais que personne ne défendait plus, nous atteignions, le 10 avril, la capitale de ce petit royaume, Mercara, où notre jonction s'effectuait avec les deux autres corps d'armée du Sud et de l'Est. La seule colonne qui manquait au rendez-vous était celle de l'Ouest, mais elle était hors de combat et avait dû rentrer dans ses cantonnements. Il était aussi un personnage que nous nous attendions à trouver dans la capitale, et dont l'absence nous causa un moment d'inquiétude : c'était le rajah lui-même. Il avait encore une fois changé d'avis et s'était enfui à notre approche. Notre position pouvait en ce moment devenir plus critique que jamais, car plus nous nous trouvions avancés dans le pays, plus une retraite sous la furie de la mousson devenait impraticable. Heureusement pour nous, le rajah en revint encore à sa première idée de s'abandonner à la générosité anglaise, et se présenta le même soir, à minuit, aux avant-postes du camp pour se constituer prisonnier.

Mercara est une ville ouverte d'à peu près dix mille âmes, dont le principal attrait est la position éminemment pittoresque, se développant en amphithéâtre sur la pente d'une montagne admirablement boisée. Elle se composait, à l'époque de la conquête, d'un pettah ou massif d'habitations indiennes du second ordre, bâti en demi-cercle avec assez de régularité, commandé et en quelque

Digitized by Google

sorte coiffé d'un château moyen âge à quatre faces rectangulaires, avec fossés et embrasures, mais sans glacis. Ce château présentait par conséquent à découvert un simple mur de revêtement capable de résister à l'arme blanche et sans doute très-suffisant pour arrêter les flots de l'émeute populaire, mais qui n'aurait pu tenir un quart d'heure contre nos canons.

Sur la lisière de la forêt, à environ une demi-lieue de la ville, on apercevait un grand bâtiment de construction européenne, ancienne résidence d'été du père du rajah actuel, convertie par son successeur en une salle d'exposition pour ses trophées de chasse. Un immense salon était exclusivement meublé de têtes d'éléphants qu'il était censé avoir tués lui-même. Ces crânes monstrueux, admirablement dépouillés et parfaitement blancs, étaient rangés sur plusieurs lignes avec les défenses en regard : chacun était percé d'une balle presque au même endroit, vers le milieu du front, et l'affectation de cette symétrie excitait un sourire par la gasconnade dont elle était l'expression. Il fallait en conclure que le rajah les attaquait toujours de front et ne manquait jamais son coup, qui atteignait toujours la seule partie de la tête où ce coup pouvait être mortel. Une autre construction, non encore terminée, s'élevait plus près de la ville : c'était le nouveau palais que le rajah faisait bâtir par un architecte européen. Un assez beau jardin à l'orientale était déjà tracé tout autour avec un nombre considérable de jets d'eau et de cyprès. Enfin, sur le mamelon opposé au vieux palais, nous découvrîmes plus tard une arène circulaire creusée dans la montagne pour les combats d'animaux, et rappelant assez exactement les constructions romaines du même genre.

Digitized by Google

En traversant la ville pour la première fois, je trouvai les rues presque désertes; les trois quarts de la population avaient fui devant l'invasion étrangère, en abandonnant la plus grande partie de leur mobilier, les uns par attachement pour le prince, le plus grand nombre par la crainte des excès de la soldatesque. Je remarque presque à chaque maison le cadenas sur la porte, ou, ce qui dépose à la fois de la pauvreté et de la probité des habitants, un simple scellé d'argile avec une empreinte encore fraîche. Cette confiance dans la loyauté du peuple se trouve justifiée par l'événement : aucun de ces scellés n'est brisé, bien que je puisse apercevoir, circulant furtivement dans les carrefours ou accroupis sous les vérangues abandonnées, de pauvres diables évidemment au dernier degré de misère et de souffrance. La tunique romaine ou chemise à manches courtes, d'étoffe de laine grossière de couleur blanche ou brune, qui constitue le vêtement national, est réduite à un tel état de haillons, que sa forme primitive est tout à fait méconnaissable : c'est un lambeau déchiqueté sur le dos, attaché par une corde à quelques loques qui pendent sur la poitrine ou sur le ventre. Un langouti de toile est la seule partie de leur habillement non trouée, encore laisse-t-elle beaucoup à désirer à la pudeur. Je me demandais, en contemplant ce tableau, si, parmi nos populations plus civilisées et plus heureuses, dans une ville abandonnée et en présence du renversement de tous les pouvoirs, nous oserions compter sur le même respect pour la propriété. Je crains que la comparaison, au point de vue moral, ne soit toute en faveur du pauvre Indien. Et ce n'est pas seulement sous le rapport du respect pour le bien d'autrui qu'il faudra reconnaître sa vertu supérieure. Voyez ces deux ou trois femmes qui

Digitized by Google

se sont aventurées à rester dans leurs foyers pour soigner des parents infirmes ou de faibles enfants. Elles ont passé la quarantaine et sont d'âge à être arrière-grand'mères dans ce pays; elles ont cru pouvoir demeurer impunément à l'abri de la vieillesse; mais leur décrépitude même ne les sauvera point des galanteries du soldat britannique, et, dans l'intervalle de huit jours, nous aurons le même nombre de cours martiales pour viols commis sur ces malheureuses.

Doit-on s'étonner, après de pareils faits, si le christianisme anglais fait peu de prosélytes parmi les infidèles?

Toutefois le despotisme païen a aussi son mauvais côté : par exemple, sur le très-petit nombre d'hommes que je rencontre dans les rues, je suis étonné d'en remarquer à chaque instant auxquels il manque le nez, une oreille, quelquefois l'un et l'autre, quelquefois les deux oreilles. J'appris plus tard que c'était le mode de supplice préféré par le rajah et qu'il appliquait à sa fantaisie aux plus minces délits. J'avais remarqué quelques faits du même genre, quoiqu'ils s'y présentassent plus rarement, dans les États du Nizam; mais je ne m'attendais point que ce roitelet pût avoir les mêmes prétentions de cruauté que notre ami le soubadar de Dekhan ou son ministre. Ces petits souverains, qu'on laisse indépendants par respect pour les traités, usent généralement fort mal de leur pouvoir. Il n'est pas rare que de pauvres gens, mutilés par ordre d'un gouvernement indigène, viennent se plaindre au résident de la cruauté de ses ministres; mais celui-ci ne peut qu'exprimer son indignation; il n'a aucun moyen d'y mettre un terme pour l'avenir; son interposition n'est même pas toujours utile au plaignant. Quelquefois, pour empêcher les plaintes de se renouveler, on

Digitized by Google

emploie des supplices plus cruels encore, par exemple, celui des oubliettes : c'est-à-dire qu'on fera murer un individu dans une cellule étroite, où on le laissera mourir de faim. Cette dernière méthode est fort en usage à Hyderabad.

Si je trouvai les habitants peu nombreux, ils étaient du moins momentanément remplacés par des légions de singes perchés sur tous les toits, à toutes les hauteurs, qui me regardaient tranquillement passer ou sautaient de muraille en muraille avec une agilité surprenante. En temps ordinaire, et pour un voyageur isolé, il serait excessivement dangereux d'en tuer un, beaucoup plus que de tuer un homme. Cet animal est sacré pour deux raisons : d'abord le singe est une des incarnations de Vischnou, et puis, dans la guerre de Ceylan contre l'Inde, les singes se mirent du côté des Indiens.

A mon arrivée au château, je trouvai le 39e régiment de l'armée royale anglaise installé dans la caserne destinée aux gardes du prince, et le brigadier Lindsay, commandant de l'armée expéditionnaire, établi dans le principal salon du palais, déjeunant avec le rajah et le plénipotentiaire. L'appartement, une grande salle carrée, était meublé à l'européenne, avec des sofas et des fauteuils en bois doré ; des glaces dans tous les panneaux et des pendules françaises sur toutes les consoles entre des fenêtres à l'italienne ; deux tableaux, l'un un grand portrait à l'huile du marquis Wellesley, l'autre une mauvaise gravure coloriée de Napoléon, étaient à moitié recouverts par des draperies ; enfin plusieurs couples de chiens anglais, de l'espèce d'épagneuls qu'on appelle *king's charles breed*, se promenaient en liberté dans l'appartement et paraissaient en grande faveur auprès du prince. Quant à

Digitized by Google

celui-ci, le Maha Rajah Vira-jundra-Woudiaur[1], que ses sujets n'invoquaient que sous le titre de Maha Samy (grand Dieu, représentant de la Divinité), c'était un petit jeune homme d'environ ving-huit ans, court et trapu, de fort mauvaise mine; une figure et une barbe de juif, un nez de perroquet, des yeux d'oiseau de proie, produisaient dès le premier abord l'impression la plus désagréable. N'ayant jamais subi le moindre frein ni senti le besoin de la dissimulation, toutes ses émotions, toutes ses pensées, se peignaient sur sa mobile physionomie : on y lisait la haine luttant avec la crainte.

Les Coorgahs sont une subdivision de la grande tribu des Nairs, caste guerrière d'origine Chatriah qui occupe toute la rangée du Concan. Descendus originairement de la chaîne de l'Hymalaya, les Nairs se sont principalement répandus le long de la côte malabare, dans le Canara, le Wynaad, et en suivant les montagnes jusqu'au cap Comorin. Nous eûmes occasion de rencontrer plusieurs familles de cette caste durant notre séjour à Mercara. Leurs usages, qui diffèrent en ce point seulement de ceux des Coorgahs, admettent la *polyandrie*, dont on exagère sans doute l'extension. Elle ne peut pas plus être le régime de la société que la polygamie. Sa forme la plus fréquente est l'union d'une femme avec plusieurs frères. C'est ainsi que Jacquemont l'a rencontrée dans le Bissahir, le Canawer et autres districts de l'Hymalaya, sur la frontière du Thibet. Chez les Nairs du Malabar, c'est un droit consacré : la femme, en épousant un frère, les épouse tous, elle a droit à tous.

[1] Il habite aujourd'hui l'Angleterre; et, sa fille, devenue protestante, a eu pour marraine la reine Victoria.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

Les États de Coorg sont ajoutés au domaine de la Compagnie. — Le 55e régiment est chargé d'escorter le rajah prisonnier jusqu'à Bangalore. — Départ pour cette ville. — Itinéraire. — Seringapatam; la brèche; la mosquée; la poterne; les tombeaux et le mausolée d'Hyder-Aly et de Tippoo.

La réponse du gouverneur général au sujet du rajah ne se fit pas attendre. On lui laissa la vie et une fortune assez considérable, un million environ de revenu, sous la condition de demeurer le reste de ses jours à Benarès, sous la surveillance d'un employé du gouvernement, qui serait responsable de sa personne et administrerait ses finances. Le gouvernement ne s'engageait à aucune nouvelle dépense pour cette pension : c'était tout simplement la rente d'une somme que le rajah avait lui-même placée longtemps avant la guerre dans les fonds de la Compagnie, et qu'il fut même un instant question de confisquer au profit de l'État ou de partager à l'armée comme butin. Cependant la crainte d'ébranler la confiance des autres princes indigènes qui avaient des fonds semblable-

Digitized by Google

ment placés fit renoncer à ce projet peu scrupuleux. On se contenta donc de saisir au profit de l'armée tous les trésors que l'on trouva enfouis dans le palais, et qui produisirent encore une somme assez considérable, puisque je reçus deux ans après, pour ma part de prises, un dividende de 6,000 francs en proportion de mon grade, les capitaines recevant 10,000, et le général Lindsay 140,000. Dans ces partages, la part du simple soldat est considérée comme l'unité; le caporal reçoit deux parts, le sergent quatre, le sergent-major huit, le sous-lieutenant seize, et ainsi de suite en remontant l'échelle des grades; mais la progression pour les officiers supérieurs n'est plus aussi régulière.

Quant au territoire, il fut réuni sans plus de formalités à celui de la Compagnie; mais, comme on avait pu apprécier la bravoure et le savoir-faire de ces montagnards dans la guerre de guérillas, la politique conseillait de se les attacher. On y parvint en faisant spécialement en leur faveur une réduction considérable des impôts, et en les taxant seulement à la moitié de ce qu'ils payaient à leur souverain légitime, ou de ce que leurs voisins payaient à la Compagnie. De cette manière, ce petit peuple de bûcherons et de chasseurs, à mœurs fortement trempées, endurci à la fatigue et dont l'énergie aurait pu devenir dangereuse, trouva son intérêt matériel à passer sous la domination anglaise : cette considération étant toujours décisive avec les races mercenaires de l'Inde, non-seulement on n'avait plus à craindre aucune insurrection en faveur de l'ancien état de choses, mais on était sûr que, si le prince reparaissait, ses propres sujets prendraient les armes contre lui. On s'assurait aussi, par cette disposition, d'un point d'appui et d'une base d'opérations au

Digitized by Google

centre de la région montagneuse toujours mal soumise aux Anglais, et à laquelle on n'avait pas accordé les mêmes avantages. C'était le système de Machiavel : *Divide et impera*.

Les résultats de cette politique habile dépassèrent toutes les espérances ; et d'abord on put retirer immédiatement, sans inconvénient, toutes les troupes du pays, à l'exception d'une demi-compagnie d'artillerie et d'un bataillon d'infanterie native pour servir de gendarmerie plutôt que de garnison.

Ces arrangements terminés, la première chose à faire était d'expédier le plus vite possible l'ancien possesseur de ces domaines en lieu de sûreté, en attendant qu'on pût l'acheminer vers Benarès ; la seconde était de soustraire au plus tôt l'armée expéditionnaire à la mousson, qui s'annonçait déjà par de fréquents orages. On s'occupa donc d'abord de la composition de l'escorte, et il fut décidé que l'armée s'ébranlerait vers ses cantonnements du moment que le prince aurait passé la frontière.

Il avait été généralement reconnu que le 55e régiment de l'armée royale avait le plus souffert et joué le rôle le plus brillant dans la courte campagne que nous venons d'esquisser. Cette considération lui valut l'honneur d'être choisi entre tous les autres pour escorter le rajah comme prisonnier d'état depuis Mercara jusqu'à Bangalore, d'où il devait être transféré plus tard à Madras et en dernier lieu au Bengale. En outre du 55e, qui était spécialement responsable de la personne du prince, la division d'escorte se composait de deux régiments d'infanterie native. Le 24 avril était le jour fixé pour le départ. La personne du rajah devait nous être remise à une heure après midi, et la colonne devait s'ébranler à l'instant même. Par une

Digitized by Google

exagération de discipline ordinaire en pareil cas, trois quarts d'heure avant le moment indiqué nous étions déjà rangés en bataille et en costume de route devant la porte du château; mais une heure, deux heures, trois heures, se passèrent sous un soleil foudroyant, sans qu'aucun mouvement dans la cour du palais annonçât l'arrivée du prisonnier. Les soldats commençaient à murmurer, et les officiers eux-mêmes pouvaient à peine contenir leur impatience : on ne savait plus à quoi attribuer un retard qui pouvait devenir fatal à l'escorte, car à chaque instant quelque individu tombait dans les rangs, frappé d'apoplexie ou atteint d'un coup de soleil. On sut enfin qu'une scène des plus déchirantes se passait dans l'intérieur de cette demeure royale : le malheureux prince ne s'était rendu et n'avait ordonné à ses troupes victorieuses de nous livrer les passages qui conduisaient à sa capitale que dans l'espérance, on ajoutait même sous la promesse formelle, que ses erreurs seraient pardonnées et qu'on ne le dépouillerait pas entièrement de ses États. Il s'attendait bien qu'on ne lui laisserait qu'un vain simulacre de royauté, comme on l'avait fait pour tant d'autres; mais au moins il respirerait encore l'air du pays natal, il vivrait entouré de son harem, il mourrait où ses ancêtres avaient vécu : sans cette condition, il aurait résisté jusqu'à la fin, et c'en était fait de nous. Toutefois, sur quelque autorité qu'il eût basé son espérance, elle l'avait déçu : le gouverneur général, lord William Bentinck avait prononcé sa déchéance. La nouvelle ne lui en avait été communiquée que le jour même qui devait l'arracher à ses foyers; alors sa douleur, sa rage, ses regrets d'avoir cru à la générosité anglaise ne connurent plus de bornes : il se roulait dans des convulsions horri

Digitized by Google

bles, s'arrachant les cheveux, se tordant les mains, déchirant ses vêtements. Pendant longtemps il ne put se décider à mettre le pied dans le magnifique palanquin doré, dernier signe de sa puissance, qui devait le transporter à sa prison lointaine. Ses femmes, au nombre de vingt-cinq, jetaient des cris déchirants et achevaient de bouleverser son âme en embrassant ses genoux, en lui prodiguant leurs caresses et en jurant de partager sa captivité.

Cependant les troupes et le plénipotentiaire s'impatientaient ; on menaçait d'employer la force. Le malheureux rajah retrouva au dernier moment le sentiment de sa dignité : il ne devait point s'exposer au contact brutal de la soldatesque, et, prenant enfin sa résolution, il se jeta dans son palanquin, où il s'enferma quelque temps, pendant qu'on préparait le départ de ses femmes, auxquelles on avait permis de le suivre. Leurs litières, au nombre de vingt-cinq, furent ajoutées à l'ambulance et formèrent partie de l'arrière-garde, dont on donna le commandement à un gros officier, que le rajah avait spécialement désigné, le prenant pour un eunuque à cause de sa corpulence.

Tous ces préliminaires terminés, le palanquin aux dorures royales parut enfin sur le seuil du palais, puis s'avança au centre du 55e, qui se forma en carré pour le recevoir, et le convoi s'ébranla. En ce moment le rajah ouvrit la portière : le major Warren, par un mouvement spontané, ordonna de lui présenter les armes ; il salua en retour, mais son visage était baigné de larmes et il détourna les yeux pour les porter sur son palais, sur la campagne, sur ces forêts natales qu'il ne devait plus revoir. La route nous conduisit d'abord devant la résidence d'été de son

Digitized by Google

père : ici se groupait un petit faubourg détaché de la capitale. Tous les habitants étaient sur leurs portes : à la vue du prince, ils se prosternèrent avec respect, le front dans la poussière, en criant : Samy ! Samy ! Dieu ! Dieu ! c'était le dernier hommage rendu à sa divinité, et le pauvre mortel auquel on adressait ce titre pour la dernière fois sanglotait comme une femme en s'éloignant de son Élysée.

Après avoir marché deux lieues dans une épaisse forêt, par un étroit sentier où la garde du prisonnier devenait extrêmement périlleuse, et où, avec la moindre énergie, il lui eût été facile de ressaisir sa liberté, nous aperçûmes quelques tentes dans une clairière parmi les grands arbres : c'était notre camp, qu'on avait disposé d'avance. Un espace assez vaste était enclos pour le rajah et son harem; on y introduisit le palanquin et les litières avec un certain nombre de serviteurs, puis un cordon de sentinelles fut placé tout autour, avec ordre de ne rien laisser sortir jusqu'au jour. A neuf heures du soir, le rajah vint s'asseoir au clair de lune à la porte de son pavillon. Il y reçut la visite de l'état-major. Pendant leur conférence, la musique militaire des différents corps joua plusieurs airs, qui semblèrent lui procurer quelque distraction. Vers dix heures, une panique se répandit qu'un corps de Coorgahs venait nous attaquer pour délivrer leur maître. Le prince rentra aussitôt dans l'enceinte, et la moitié de l'escorte se mit sous les armes. Un bruit assez singulier se faisait entendre, comme celui d'une fusillade à quelque distance. On s'assura bientôt que le feu avait pris par accident à une partie de la forêt peu éloignée du camp, et les explosions qu'on entendait étaient celles des bambous à mesure qu'ils étaient at-

Digitized by Google

teints par la flamme et que l'air qu'ils contenaient intérieurement se dilatait par la chaleur. Entourés de bois comme nous l'étions, ce nouvel ennemi pouvait devenir plus dangereux que celui que nous avions d'abord appréhendé, mais notre inquiétude cessa bientôt : le vent s'éleva dans une direction qui éloignait l'incendie, et avec le vent survint une forte pluie, qui dura jusqu'au jour.

25 avril. — Le matin, le temps est plus calme; mais des brumes épaisses, qui, par intervalles, se résolvent en une pluie fine, donnent à tout le camp une physionomie des plus tristes. En route, vers huit heures du matin, c'est à peine si nous pouvons avancer. L'eau qui a imprégné nos tentes en a doublé le poids; la terre est détrempée jusqu'à un demi-pied de profondeur; deux pieds d'eau se sont amassés en maintes places, et les animaux ne s'y aventurent qu'avec répugnance. Les bœufs, quand on a la patience d'attendre, sont d'admirables animaux; ils finissent toujours par arriver. Il n'en est pas de même de nos chameaux, qui font une triste figure dans cette boue; ils glissent à chaque instant, s'écartèlent et tombent pour ne plus se relever. Dans une marche de quatre lieues, nous sommes obligés d'abandonner sur la route une portion considérable de nos provisions et de nos bagages pour des accidents de ce genre qu'il est impossible de réparer. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Jumboor, petit hameau toujours dans la forêt. Le pavillon du rajah est beaucoup plus modeste que la veille; l'enclos est réduit de moitié. Au reste, le nombre des serviteurs, et même celui de ses femmes, a diminué en proportion. De ses vingt-cinq épouses, il n'en reste plus que dix; les autres ont repris la route de leurs vil-

Digitized by Google

lages et rejoint leurs familles : telle est l'espèce de fidélité qui suit le plus souvent le malheur.

26 avril. — Nouvelle pluie, nouvelles tribulations. L'eau nous assiége au dehors, la terre semble vomir des millions de reptiles, les scorpions et les millepattes s'introduisent partout; la puanteur, la vermine, et des inquiétudes continuelles, nous poursuivent jusque sous la tente. Nous campons quatre lieues plus loin, à Ramsamy-Conoway, gros village sur les bords du Cavery. Sur la place publique, en face de la pagode, il y a un morceau de sculpture assez remarquable : c'est un bœuf de grandeur naturelle, couché sur une plate-forme de granit, et garanti des injures de l'air par un petit clocheton élevé sur des piliers. Le cou de l'animal était chargé de guirlandes de fleurs, et le peuple se prosternait devant la plate-forme au bruit des tam-tams et des cornemuses.

Le 27, nous traversions le Cavery. Dès ce moment, nous étions sur le territoire de Maïssore, et nous disions adieu à la région de forêts et de montagnes. Quatre lieues plus loin, près du village de Balkpoor, nous trouvions campé un escadron du 8e régiment de cavalerie indigène et une compagnie d'artillerie à cheval qu'on avait expédiés à notre rencontre de Bangalore. Les officiers qui accompagnaient ce détachement nous apprirent que la rumeur des désastres arrivés simultanément aux deux colonnes du Nord et de l'Ouest avait produit l'impression la plus fâcheuse dans tout le pays que nous allions traverser; que le drapeau noir avait été aussitôt arboré dans plusieurs villages aux environs de Seringapatam, et qu'on avait eu, pour un moment, des inquiétudes sérieuses d'un soulèvement en masse, quand la

Digitized by Google

nouvelle inattendue de la soumission du rajah était venue décourager les meneurs. Tout allait sans doute rentrer dans l'ordre, mais on n'en avait pas moins jugé prudent de renforcer notre escorte. Du reste, la direction de notre route n'était point changée, et l'on pensait, avec raison, que la vue d'un souverain prisonnier, traîné comme en triomphe devant la brèche où avait péri Tippoo, serait le moyen le plus efficace d'étouffer la fermentation et de calmer les esprits.

Le 28 et le 29, la colonne suspendit sa marche pour réorganiser le convoi et laisser quelque repos aux malades. La dyssenterie sévissait dans le camp; nous avions perdu presque tous nos chameaux : tels sont les effets ordinaires de la mousson. La destruction de nos bêtes de somme nous aurait laissés tout à fait sans vivres, si un heureux hasard n'eût jeté précisément en ce moment une émigration de Brinjaries sur notre route. Les Brinjaries ou Lambadies sont les bohémiens de l'Inde; c'est la souche première d'où sont sorties toutes les tribus errantes du même nom qui parcourent l'Europe. Leur premier point de départ n'est pas bien connu : une ressemblance physique assez marquée indiquerait une communauté d'origine avec les Mahrattes; mais, par la religion, les coutumes, les mœurs et la langue, ils diffèrent de toutes les castes de cette confédération. M. de Rienzi fait remonter leur origine à l'invasion de l'Inde par le fameux Timour, que nous appelons Tamerlan, en 1398. Selon lui, cette caste s'est formée à cette époque des hordes de pariahs de toutes les nuances qui accompagnaient les armées mogoles, comme espions et comme fournisseurs, et qu'une longue association d'industrie a fini par agglomérer en un peuple. On les retrouve aujourd'hui en

Digitized by Google

campements innombrables, errant çà et là dans toute l'immensité de la péninsule hindoustanique, où ils font exclusivement le commerce des grains. En temps de guerre, ils se livrent au pillage, apportent des provisions dans les armées et les inondent d'espions et de danseuses. En temps de paix, ils fabriquent des toiles grossières et font le commerce de riz, de beurre, de sel, d'arrak, d'opium, de pan. Du reste, ils font tous les métiers, et leurs femmes disent la bonne aventure. Celles-ci sont jolies et bien faites, comme la plupart des femmes hindoues. Leur costume est bariolé de diverses couleurs, et fort joli quand il est neuf; mais elles ne le changent jamais, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux sur leur corps; elles semblent se plaire dans la saleté. Dans l'embarras où nous étions, la rencontre de cette horde nous fut d'une immense utilité. En deux jours, les Brinjaries approvisionnèrent complétement notre commissariat et remplacèrent les bêtes de somme que nous avions perdues. Les Brinjaries sont unis entre eux et vivent en famille; il n'est pas rare de voir le père et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la sœur, vivre ensemble et se confondre à la manière des animaux. Ils sont méfiants, menteurs, joueurs, ivrognes et entièrement illettrés; ils méprisent la religion et n'ont guère d'autre croyance que la peur des mauvais génies et de la fatalité.

Presque tous les montagnards Coorgahs qui ont suivi le rajah jusqu'alors l'abandonnent ici au seuil de ses États. De trois cents, le nombre est réduit à seize. Il faut même lui procurer des boyhis de la Compagnie, pour remplacer ses porteurs, qui ont également disparu. Quant à ses femmes, il n'en reste plus que trois, dont la plus ancienne et la dernière. Ces trois femmes lui reste-

Digitized by Google

ront fidèles jusqu'au bout; elles l'accompagneront à Benarès et partageront sa captivité.

A partir de Balkpoor, toute la splendeur royale disparaît; le vaste pavillon, avec ses murs de clôture doublés d'étoffes cramoisie, est supprimé. Une tente de capitaine est assignée au rajah, et l'on dresse à côté, pour ses trois femmes, une autre tente de la même grandeur, réunie à la première par un simple rideau pour les protéger contre la curiosité de l'escorte. La musique militaire cesse de jouer pour charmer les ennuis du prince; chaque jour alourdit sa chaîne : ce n'est plus qu'un prisonnier de guerre que l'on garde strictement et sans cérémonie. Chaque jour, une nouvelle compagnie du 55e et un nouvel officier du même corps sont préposés à sa garde et logés dans une tente qui touche à la sienne. La consigne de l'officier est de visiter le prince plusieurs fois pendant les heures de la nuit, comme pendant celles du jour, pour s'assurer de sa présence, dont il est personnellement responsable, malgré les représentations du prisonnier, qui se plaint amèrement de l'intimité de ce contact. Le caractère du peuple anglais est tout positif; chez lui, le respect ne survit ni au pouvoir ni à la fortune. Il ne sait avoir que de la familiarité pour le malheur, familiarité qui devient quelquefois aussi insupportable que les outrages.

Le 30 avril nous amène à Kittoor, grosse bourgade de cinq à six cents feux. Vue d'un peu loin, elle présente une assez belle apparence dans un pays délicieusement boisé et accidenté. De près, c'est toujours la même misère, la même saleté, la même vermine. Les places publiques sont envahies par des caravanes de pauvres voyageurs, de marchands et de pèlerins, qui y laissent

Digitized by Google

successivement les traces inévitables de leur passage. Ils cherchent, en se réunissant, à échapper aux voleurs de nuit. Je remarque que les vieux quartiers abandonnés et tombant aujourd'hui en ruine étaient entièrement composés de bonnes maisons de briques : l'on n'en bâtit plus de pareilles. Les nouvelles constructions qui s'élèvent à côté, et dont les matériaux éphémères retourneront en moins de trois ans à leur poussière originelle, prouvent combien le confortable a diminué depuis quelques années. Il semblerait que même, au temps des désordres des Pindaris et des guerres continuelles, le pays était moins pauvre qu il ne l'est à présent. On dirait qu'il a existé jadis une classe moyenne disparue tout à coup et tout récemment; mais alors qu'est-elle devenue et comment s'est-elle éteinte? Je commence à m'adresser sérieusement cette question : L'Inde serait-elle plus malheureuse sous le gouvernement de la civilisation anglaise que sous le despotisme musulman ou au milieu des convulsions de l'anarchie? Y a-t-il un malheur plus grand que le joug de l'étranger? N'est-ce pas le véritable vampire politique ?

Le 1er mai, à Yertora. — Le malheureux rajah, de plus en plus froissé dans son amour-propre, dans sa dignité, dans la pudeur de son harem, qu'il voit constamment exposé aux regards des officiers de l'escorte, anéanti dans ses affections et ses espérances, tombe sérieusement malade. Il faut se décider à lui donner quelques jours de repos, et une halte est commandée pour le lendemain.

Ce jour, le 2 mai, se trouvait être précisément celui de mon tour de garde; je l'avais vu approcher avec regret, car le métier de geôlier m'inspirait une profonde

Digitized by Google

répugnance. En recevant le rajah des mains de mon prédécesseur, je lui fis le profond salâm asiatique, en lui adressant le titre de Maha-raj et celui de Huzret, qui équivaut à celui de majesté dans nos pays. Le pauvre diable, surpris et touché d'une politesse à laquelle il n'était plus accoutumé, chercha à me retenir, et je finis par m'y prêter malgré moi, car mon origine française me faisait craindre de me compromettre aux yeux de mes chefs, en permettant les épanchements du prisonnier. On observera que j'étais le seul officier du 55e qui pût s'exprimer dans la langue du pays ; c'était donc la première fois depuis quelques jours que le rajah trouvait quelqu'un qui pût le comprendre, et par conséquent qu'il pouvait jouir de quelque conversation. Il en profita pour décharger son cœur du fardeau qui l'oppressait et pour se livrer à cette jouissance des malheureux, le droit de se plaindre. Insensiblement je me laissai entraîner par l'intérêt que m'inspirait sa conversation, et je finis par lui demander comment il avait pu être assez malavisé pour se rendre, quand il avait déjà remporté deux victoires, quand avec l'assistance de la mousson une simple résistance d'inertie, qu'il lui était aisé de prolonger quinze jours ou trois semaines sans tirer un coup de fusil, en se cachant dans ses impénétrables forêts, nous aurait infailliblement détruits. J'étais comme le spectateur d'une partie d'échecs qui reprocherait à l'un des joueurs le mouvement décisif et maladroit qui lui a fait perdre sa partie. Il me répondit avec assez de naïveté, en regrettant amèrement sa faute et en la rejetant sur sa destinée. Il n'avait pas ignoré, disait-il, qu'il ne tenait qu'à lui de nous détruire tous jusqu'au dernier; et c'était dommage qu'il ne l'eût pas fait, puisqu'il aurait

Digitized by Google

toujours pu obtenir plus tard des conditions aussi avantageuses que celles qu'on lui avait faites. Mais il avait pensé que les ressources de la Compagnie étaient inépuisables; qu'en temps plus favorable on enverrait contre lui de nouvelles armées et qu'il lui faudrait succomber à la longue. D'un autre côté, on lui avait fait espérer que, par une soumission immédiate, il conserverait au moins ses États sous la tutelle anglaise. Il ajoutait que, s'il avait pu prévoir la perfidie dont on usait à son égard, il aurait résisté jusqu'à la mort, préférant une tombe dans ses montagnes à la captivité qui l'attendait à Benarès. Chaque fois que cette idée se représentait à son esprit, c'était une explosion de regrets, d'imprécations et de larmes qui faisait peine à entendre. Ce fut un vrai soulagement pour moi quand mon tour de garde fut passé.

Le 4 mai, vers dix heures du matin, nous vîmes pointer à l'horizon les deux gracieux minarets qui s'élèvent au-dessus de Seringapatam. Par une singulière coïncidence qui devait ajouter à la vivacité de nos impressions, ce jour était précisément l'anniversaire de la chute de cet empire, si brillant et si éphémère. Il y avait juste trente-cinq ans qu'une dynastie qui ne comptait que deux règnes avait succombé; mais elle était identifiée avec toute l'existence, tous les souvenirs de la nation qui lui devait sa gloire et sa prospérité. Depuis quelques jours, parmi les populations que nous traversions, les noms de Hyder-Aly et de Tippoo s'échappaient de toutes les lèvres, remplissaient toute l'atmosphère. Notre imagination était frappée des souvenirs historiques que nous touchions à chaque pas. C'était donc avec un respect sincère que nous nous préparions à nous incliner sur les tombes de ces champions de l'indépendance asiatique,

Digitized by Google

martyrs de leur patriotisme. Mais une autre pensée plus intime et plus triste parlait plus particulièrement à mon cœur; une autre image se dressait pour moi sur cette brèche encore béante et m'y faisait trouver des émotions et un intérêt tout personnels. C'est qu'en ce jour il y avait trente-cinq ans que mon père, officier de fortune ainsi que moi, conduisait une troupe anglaise à l'assaut de ces mêmes remparts, qu'il y recevait une blessure glorieuse, et payait de son sang l'hospitalité qu'il avait demandée à l'étranger. Et en ce même anniversaire, trente-cinq ans après, son fils arrivait au pied des mêmes murailles, sous le même uniforme, escortant un prince prisonnier : singuliers caprices de la destinée!

Accompagné de mes deux camarades favoris, les lieutenants Bayly et de Havilland, je pris à pied le chemin de Seringapatam. Le Cavery, répandu dans de nombreux canaux, se retrouvait à chaque pas. Après avoir serpenté dans la vallée en courant du nord au sud, ce fleuve réunit toutes ses eaux pour se présenter de front contre la ville, et au pied même de ses murs se partage de nouveau en deux branches qui forment une île longue et étroite. Deux collines s'élèvent à chaque extrémité : la première est occupée par la ville de Seringapatam; à trois quarts de lieue au delà, sur la pente méridionale de la seconde, on aperçoit une ville ouverte tout indienne, la Pettah ou faubourg de Ganjam. C'était autrefois le satellite, le corollaire commercial et industriel de la cité royale et guerrière. Elle contient encore quelques boutiques, où l'on retrouve quelques-uns de ces tissus qui faisaient autrefois la gloire et la richesse de l'Inde, mais que la concurrence anglaise a détruits presque partout.

Digitized by Google

La Compagnie y a établi un dépôt d'invalides indigènes et de grands magasins.

Au moment de franchir le premier pont-levis, nous nous détournons pour côtoyer les remparts, pour considérer à loisir les célèbres fortifications qui n'ont pu sauver cette ville héroïque. Les voilà bien telles que le canon les a laissées il y a trente-cinq ans : l'ingénieur n'a rien réparé, mais le temps a glissé légèrement sur ces masses. Deux obusiers mutilés marquent encore la place où la colonne d'attaque, sous les ordres du général sir David Baird, déboucha de la tranchée pour s'élancer à la brèche. L'assaut eut lieu en plein midi, le 4 mai 1799. Après une lutte acharnée, les armées combinées des Anglais sous le général Harris et du Nizam sous Meer-Alum emportèrent Seringapatam, qui demeura en leur pouvoir. Tippoo périt dans la mêlée, et avec lui finit un grand empire qui devait entraîner dans sa chute tous les autres trônes de la vaste presqu'île. La singulière étoile des Anglais marqua son influence dans cette occasion comme à toutes les époques de crise; seulement trois jours plus tard, une forte inondation du Cavery, qui déborda inopinément, eût forcé les assiégeants à la retraite, sauvé le sultan et changé peut-être toutes les destinées de l'Inde.

Le voyageur qui entre aujourd'hui dans Seringapatam trouve un silence de mort dans son enceinte dévastée; la ville actuelle est si déserte, que sa population, réfugiée à son centre autour d'un méchant bazar, ne dépasse point huit cents habitants; tous ses autres quartiers, qui pouvaient en faire une cité de quarante mille âmes, sont entièrement saccagés et bouleversés. Au milieu de ce chaos, quelques vieux arbres, héritiers solitaires de jar-

Digitized by Google

dins abandonnés, élèvent çà et là leur végétation vigoureuse et jettent leur manteau de feuillage sur les décombres. Le palais du sultan est dans l'état le plus pitoyable; en le parcourant en tous sens, on peut cependant reconnaître une grande salle basse, surmontée d'une large tribune où siégeait Tippoo lorsqu'il donnait des audiences solennelles. On retrouve aussi la distribution de ses appartements intérieurs, des logements de ses femmes, des salles de ses gardes. Sur la muraille d'un des cabinets, on aperçoit même quelques peintures à fresque, fort mal dessinées par un artiste européen et représentant des batailles du sultan, ainsi que son entrevue avec lord Cornwallis. Les cours sont occupées par de longues rangées de canons en fer de tout calibre, mais démontés et hors de combat, qui autrefois garnissaient les remparts.

En sortant du palais, on se dirige naturellement vers la magnifique mosquée, située sur la même place, dont les minarets caractérisent tout le paysage et fascinent les regards dès les premiers pas qu'on fait dans la vallée. Leur hauteur n'est que de cent quatorze pieds sur six de diamètre, mais leur forme prismatique les fait paraître encore plus effilés. L'architecture gothique n'a jamais atteint, selon moi, la grâce parfaite de son prototype oriental : en dépit de ses aiguilles, de ses flèches les plus hardies, de sa dentelle la mieux ouvrée, je préfère encore le simple minaret de l'islamisme. L'une conserve toujours la pesanteur et la tristesse frileuse de son ciel gris, se plaît à imiter les cristallisations de nos frimas; ce sont toujours des stalactites ou des stalagmites; je n'y vois que la fantaisie laborieuse d'un esprit bizarre et mélancolique. Au contraire, l'architecture orientale se dé-

Digitized by Google

tache sur son ciel d'azur comme le cyprès de ses jardins, comme une fleur sur sa tige; elle se pare de vives couleurs, étincelle au soleil, s'épanouit à l'air, à la lumière, légère, gracieuse, élancée, en formes rondes, chaudes et voluptueuses : c'est un cantique de joie et d'espérance qui semble chanter dans la nue : Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Voilà l'impression que j'ai éprouvée au pied de la délicieuse mosquée de Seringapatam, que j'ai sentie plus vivement encore en contemplant de la pointe la plus élevée de ses minarets le magnifique panorama qui se développait à nos pieds. Le vieux derviche qui la desservait avait voulu nous accompagner dans cette fatigante ascension, pour jouir un peu plus longtemps du rôle de cicerone qu'il n'a que peu d'occasions d'exercer. Tandis qu'il nous guidait, des milliers de pigeons ramiers s'envolaient, au bruit de nos pas, des nombreuses ouvertures qu'on avait pratiquées dans la maçonnerie pour leur servir d'asile, et venaient s'abattre en roucoulant sur les lignes délicates des corniches. De cette hauteur, le vieux cénobite nous indiqua avec assez de clarté la position des alliés durant le siége dont il prétendait avoir été témoin oculaire; il nous fit suivre, d'après les localités, les phases du dernier combat, et s'offrit, en redescendant, à nous montrer, près d'une petite poterne à gauche, donnant sur les retranchements extérieurs, l'endroit même où l'on avait retrouvé le corps de Tippoo. La place où reposait sa tête est effectivement indiquée par une dalle grise de granit, dans laquelle on a enchâssé un anneau de fer.

D'après l'explication du derviche, il paraîtrait que Tippoo, fatigué d'avoir dirigé le feu en personne durant toute la matinée sur les réduits où les Anglais étaient lo-

Digitized by Google

gés, reposait dans ses appartements, lorsqu'on vint l'avertir que l'ennemi avait profité de la plus grande chaleur du jour pour surprendre et enlever la brèche en peu de minutes, et que déjà il s'élançait dans la place. Après un premier moment d'incrédulité, il sortit précipitamment pour reconnaître lui-même l'état désespéré de ses affaires. Voyant bientôt que tout était perdu, il se mit à la tête d'une troupe dévouée, et voulut tenter une sortie pour s'échapper par la petite poterne dont je viens de parler. Mais, comme il s'y présentait, le 12e régiment de l'armée royale anglaise, qui avait fait le tour du rempart, y arrivait par l'extérieur. Le carnage devint effroyable, Tippoo fut blessé un des premiers, et tout son monde se fit tuer autour de lui. Il était tombé tout sanglant sur le pavé de la poterne, quand un soldat du 12e régiment voulut lui arracher le collier de diamants qu'il portait au cou. Cet outrage ranima le sultan, qui, se relevant à moitié par un dernier effort, blessa grièvement ce soldat d'un coup de sabre à la tête. L'Anglais, à son tour, exaspéré par sa blessure, l'acheva avec sa baïonnette, sans savoir à qui il avait affaire.

Quand plus tard il fut question de partager le butin, ce collier de diamants ne se retrouva plus. On raconte que le soldat anglais qui s'en était emparé, le prenant pour un collier de verre, le vendit au chirurgien de son régiment pour une bouteille d'eau-de-vie, et que celui-ci se retira immédiatement du service pour réaliser une superbe fortune.

La catastrophe de la mort de Tippoo ne fut pas immédiatement connue : le général Baird, qui commandait l'assaut, avait pris de vaines informations auprès des fils du sultan, qui ignoraient ce que leur père avait pu deve-

Digitized by Google

venir, et s'il avait réussi à s'échapper. La rumeur publique disait cependant qu'on l'avait vu blessé et se traînant à peine auprès de la petite poterne en question; mais celle-ci était littéralement bloquée par les cadavres : comme la nuit approchait, il fallut allumer des torches pour éclairer la fin de cette journée de carnage; et, après mille recherches parmi tous ces corps déjà dépouillés et nageant dans le sang, celui de Tippoo fut difficilement reconnu : enlevé aussitôt avec tous les témoignages possibles de respect, il fut transporté le lendemain en grande pompe au mausolée de son père.

Ce mausolée devait être le principal but de notre pèlerinage; le vieux derviche de la mosquée voulut encore nous y conduire. Sortant de la ville par le lâl derwazeh (la porte rouge), nous traversâmes l'île du Cavery dans toute sa longueur. A moitié chemin du tombeau, notre guide nous persuada de nous détourner pour visiter les restes d'une maison de plaisance de Tippoo, remarquable par l'élégance de sa construction et la richesse de ses sculptures. Après le sac de Seringapatam, cette délicieuse demeure servit quelque temps de quartier général au duc de Wellington. Aujourd'hui les démons de la malaria s'en sont emparés : malheur au voyageur qui s'endort sous ce toit perfide, qui séjourne sous ces pernicieux ombrages! On dirait qu'un ange au glaive de feu, l'esprit de Hyder ou de Tippoo, se tient sur toutes les ruines et à toutes les issues de Seringapatam, pour dire aux Anglais : Arrière, maudits! le ciel a entendu notre plainte, vous êtes exclus de ce paradis terrestre, n'entrez pas, sous peine de mort! La forteresse presque imprenable, la capitale historique du Maïssore, le théâtre de leurs exploits, la fertile vallée du Cavery et ses jardins d'Armido ont dû être abandonnés

Digitized by Google

par les conquérants et pour toujours. Il n'y reste d'eux que des tombeaux. L'immense cimetière, où s'élève une forêt de magnifiques mausolées, témoigne combien la lutte a été obstinée; mais il a fallu reculer enfin devant l'ange exterminateur.

Après avoir traversé l'île dans sa longueur, on arrive au lâl bagh (jardin des roses), au milieu duquel s'élève le mausolée des princes. Un arc de triomphe simple, mais de bon goût, annonce dignement l'entrée; une large avenue de cyprès conduit ensuite directement, par une pente douce et insensible, au monument de Hydder-Aly et de Tippoo. Ce temple est de forme ronde, surmonté du dôme ou bonnet musulman, et élevé sur une plate-forme entre deux autres édifices servant de mosquée et de caravansérail. Trois belles portes, travaillées à jour et sculptées en bronze, s'ouvrent sur l'intérieur, dont tous les ornements sont en marbre blanc, marbre noir et or. La lumière, ainsi introduite, se projette sur trois tombes au centre de la rotonde et couvertes de velours rouge. Celle de Hyder-Aly est au milieu; son fils est d'un côté et sa femme de l'autre. Le pavé, autour des sarcophages, comme celui du péristyle, est aussi carrelé en marbre blanc et noir; et du dôme, immédiatement au-dessus, sont suspendus, par des cordons de soie et symétriquement placés, de gros œufs d'autruche, auxquels les Indiens attachent des idées superstitieuses. Les jardins qui entourent le monument sont vastes et bien entretenus. Tout près de l'entrée, derrière un obélisque peu gracieux, de granit fort grossier, on découvre une espèce de portique ou de chapelle monumentale européenne sans aucun style et d'assez mauvais goût. Son inscription, gravée sur une table de marbre noir, rappelle le

Digitized by Google

nom du colonel Baillie, mort dans les cachots du sultan. C'est le même officier dont l'armée fut détruite par Hyder-Aly à la bataille de Perimbaukam, le 10 septembre 1781.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

Arrivée à Bangalore. — Observations sur la cavalerie et l'artillerie de l'armée de l'Inde. — Interruption du journal.

De Seringapatam à Bangalore, les localités ont trop peu d'intérêt pour que je me permette d'appeler l'attention sur chaque étape. Je ne citerai qu'un fait qui a de l'importance, parce qu'il se rattache à certains préjugés indiens sur lesquels nous aurons à revenir.

Le président de la masse du 55e, voulant obtenir certaines provisions qui manquaient depuis quelques jours à la table d'hôte des officiers, avait expédié en avant, dès la veille, un jeune sergent du régiment pour faire nos emplettes avant l'arrivée de la division. Celui-ci, séduit par la chaleur de la matinée, récemment débarqué dans le pays, et ne se doutant nullement d'un des préjugés les plus invétérés de la population, s'était baigné dans l'unique baory[1] du voisinage.

[1] On appelle baory une espèce de piscine toute spéciale à l'Inde, d'une construction toujours fort soignée et souvent monumentale, dans le style des anciens thermes romains. Leur ouverture est fort grande, et plusieurs personnes peuvent y puiser de l'eau sans se

Digitized by Google

Pour se faire une idée de l'effet produit par cette étourderie, il faut connaître le profond dégoût qu'éprouve un Indien pour tout ce qui a pu toucher un Européen, répugnance qui est autant physique que morale, et fondée sur notre couleur blanche, exactement la même que celle des lépreux du pays. Peu s'en fallut que le malheureux sous-officier ne fût massacré sur place, et il ne dut probablement son salut qu'à la certitude de notre approche. Cependant nous étions partis de la dernière étape plus tard qu'à l'ordinaire : la chaleur était excessive, et les outres des pakallies (cantiniers, porteurs d'eau qui accompagnent les armées en conduisant un ou plusieurs bœufs chargés d'eau potable) étaient depuis longtemps épuisées. Chacun arrivait au campement haletant et impatient d'assouvir sa soif; mais, quand les pakallies de service se présentèrent à la citerne et qu'ils apprirent la profanation qui avait été commise, ils refusèrent unanimement de remplir leurs outres. Il fallut, par conséquent, attendre que ces hommes, déjà fatigués par la marche du matin, allassent avec leurs bêtes de somme chercher la provision nécessaire à une distance considérable, peut-être à une couple de lieues, avant que les cipayes pussent se rafraîchir et commencer leur cuisine. Le mécontentement et le désespoir produits par ce délai, quand on avait à deux pas de soi quelques centaines de mètres cubes d'une eau vive, saine et transparente, paraîtraient une bizarrerie incompréhensible à quiconque ne connaîtrait pas les superstitions des Indiens sur tout ce qui touche aux aliments. Les Brahmanes, les Tchattrias, les Hindous de

gêner réciproquement. Des marches de granit descendent jusqu'au niveau de l'eau et continuent sous la surface à une certaine profondeur, de manière qu'on puisse s'y baigner.

Digitized by Google

haute et moyenne caste, ne boiront que l'eau qu'ils auront puisée eux-mêmes ou qui l'aura été par un homme de la même subdivision de la même caste.

Leurs préjugés religieux sont si rigoureux à l'égard d'éviter tout contact de quiconque n'est pas de leur caste, chrétien, musulman ou hindou, que, s'ils ne portent pas avec eux un lota (vase rond en métal) pour bouillir leur riz, il leur faudra acheter à chaque étape un ustensile neuf en terre cuite qui n'ait évidemment jamais servi (il est impossible de s'y tromper à la couleur). Ce vase coûte au moins trois ou quatre centimes, et un pauvre diable qui n'a que cinq francs par mois pour vivre dépensera journellement cette somme et retranchera sur son maigre ordinaire, au point d'en mourir presque de faim, plutôt que de manquer à une délicatesse mal placée. Comme chacun brise ordinairement son vase avant de s'en aller, il s'ensuit que dans les environs de chaque village on trouve des tertres tout entiers formés de débris de poterie, et, après qu'un village est détruit, on est toujours sûr d'en retrouver le site aux couches de ces débris qui s'y sont accumulés. Cet usage paraît avoir existé de temps immémorial, car Burns, Pottinger et autres voyageurs ont retrouvé aux mêmes indices des cités fondées par Alexandre, et qui ont disparu à des époques qui échappent à l'histoire.

Il est inutile d'exiger aucun service ou de vouloir détourner l'attention d'un Hindou, domestique ou cipaye, tandis qu'il est à son repas. D'abord c'est son devoir de se cacher pour le prendre, comme s'il faisait une action honteuse; et, si vous vous mettez en quête de lui, il vous tournera le dos avec une répugnance qu'il affectera plutôt d'exagérer que de dissimuler. Jacquemont se laissa une

Digitized by Google

fois emporter contre un de ses gens, parce que, voulant lui remettre un paquet au moment où il mangeait, cet homme couvrit sa main du pan de sa tunique pour recevoir l'objet comme pour se garantir d'un immondice, et il avoue cependant que tout autre Indien eût agi de même. Tout ce qui est étranger à sa caste lui est, au moment du repas, un objet d'abomination; hors de cette heure sacrée il est assez indifférent. On dira ce que l'on voudra de la soumission, de la régularité, de la parfaite discipline des cipayes, mais une pareille armée est très-embarrassante à conduire. Quelles opérations militaires pourrait-on entreprendre devant un ennemi libre de préjugés et d'entraves, avec des soldats constamment menacés de mourir de faim ou de soif s'ils n'ont pas leur propre vase ou un vase neuf pour boire et pour manger?

Je ne puis m'empêcher de citer ici une anecdote. Un de mes camarades, marié et vivant par conséquent dans son ménage, croyait s'apercevoir qu'on volait son garde-manger. Pour mettre fin au pillage, il dit à son maître d'hôtel, musulman de caste inférieure, de faire toucher la vaisselle qu'on employait à sa table par le mehtur (balayeur et vidangeur de la maison, de la caste la plus abjecte des pariahs). Le serviteur répondit avec une franchise désolante : C'est inutile, *saheb hath dale to, bus hae, koie nahin leneka* (le maître n'a qu'à toucher, cela suffira, personne n'en voudra plus), traitant ainsi son maître d'immonde. Il va sans dire qu'il fut assommé pour sa naïveté; mais tout autre domestique indien aurait pensé de même sans avoir la hardiesse de l'exprimer.

Le 12 mai, nous faisions notre entrée triomphale à Bangalore, où nous déposâmes notre prisonnier dans le vieux castel d'Hyder-Aly. Délivrés désormais de toute

Digitized by Google

responsabilité, nous fûmes pendant cinq jours fêtés successivement par tous les corps de la garnison; c'étaient de vraies noces de Gamache. On ne vit pas dans l'Inde comme on devrait vivre : l'Européen civilisé se dégrade aux yeux de l'Indien par l'indélicatesse de ses goûts. Premièrement, il mange de l'*animal immonde*, le cochon, viande excessivement malsaine dans ce pays, et puis chacun semble faire assaut d'intempérance et de gloutonnerie. De là la terrible mortalité qui décime chaque année l'élite de la jeunesse anglaise. « Il faudrait, dit Jacquemont, plus que de la force de volonté, il faudrait de la bizarrerie pour être frugal, quand on vit parmi des gens qui sont à peine sobres. » Je le sais par expérience : je suis, par tempérament, plus sobre en tout pays que la société dans laquelle je vis, mais il m'a été impossible d'aller dans l'Inde jusqu'au système de frugalité nécessaire et que je me serais fait si j'avais pu vivre seul et commander mon dîner. En dépit de mes résolutions et de mes habitudes françaises, je me trouvai souvent forcé à des excès qui contribuèrent plus tard à altérer ma santé.

Le lendemain de notre arrivée, nous dînâmes avec les officiers du 13e dragons de l'armée royale. J'ai parlé ailleurs du luxe de la table d'hôte dans les régiments d'infanterie; mais il est complétement éclipsé par celui que l'on voit journellement affiché dans le cercle du régiment de cavalerie le moins fashionable : c'est une recherche, une élégance, une extravagance, dont on ne se fait pas d'idée sur le continent, et qui aspire à rivaliser avec les tables et les salons de la première aristocratie du royaume : aussi les officiers ne peuvent-ils se tirer d'affaire, même avec leurs magnifiques appointements.

Digitized by Google

Il faut avoir une fort belle fortune à soi et la conduire avec jugement pour ne pas se ruiner dans un corps de cavalerie anglaise. Ces messieurs affectent invariablement le plus profond dédain pour la pauvreté de l'infanterie, qu'ils expriment par des prétentions à une hospitalité insultante : par exemple, ils donneront une invitation générale à leur table à tout officier d'infanterie servant ou de passage dans la même garnison, à la condition de se considérer comme membre honoraire de leur cercle, et de ne rien payer de ce qu'il peut prendre, ayant ainsi l'air de faire une aumône qu'il est impossible d'accepter.

Le lendemain matin, nous eûmes l'occasion de voir manœuvrer toutes les troupes de la garnison, qu'on fit exercer par extraordinaire en notre honneur; je prêtai une attention toute particulière aux mouvements des différents corps de cavalerie, que je pouvais comparer pour la première fois. C'est un préjugé généralement adopté en France que tout Anglais est nécessairement un excellent cavalier : rien n'est plus faux; je dis, au contraire, qu'il n'y a pas de peuple qui monte plus mal à cheval. Ce qui a fondé cette opinion tout à fait erronée, et ce qui est pourtant parfaitement vrai, c'est que l'aristocratie anglaise, la classe qui voyage et que l'on rencontre sur le continent, excelle réellement dans tous les exercices d'équitation, mais cela vient de son éducation toute spéciale. Le fils d'un lord ou d'un riche propriétaire foncier n'a pas atteint l'âge de cinq ans, que déjà on le fait asseoir en selle sur un petit poney, dont les allures sont bien douces, dont le caractère est parfaitement docile, avec lequel il peut acquérir une familiarité, une hardiesse, qui finissent par lui devenir naturelles. Ses petites jambes prennent par l'habitude la meilleure

Digitized by Google

forme pour un cavalier, celle qui lui donne une assise plus sûre; sa main devient ferme et légère, et, arrivé à vingt ans, notre jeune homme, devenu un jockey accompli, chasse le renard à la course, franchit les haies, court au clocher. Mais il n'en est pas de même du fils du bourgeois ou de l'homme du peuple. Le plaisir de l'équitation en Angleterre, à moins qu'on ne soit propriétaire de campagne (et les terres appartiennent presque exclusivement à l'aristocratie), est excessivement coûteux et presque interdit aux habitants des villes. Dans les fortunes moyennes, c'est tout au plus si, vers l'âge de dix-huit à dix-neuf ans, on envoie un jeune homme prendre quelques leçons de manége. Cela suffirait peut-être avec nous, mais non avec la charpente anglaise, où tout est lourd, osseux, massif, sans souplesse et sans grâce. Quel que soit le succès obtenu dans ces leçons préliminaires, si le jeune homme a la fantaisie ou la vanité de vouloir entrer dans un régiment de cavalerie, parce qu'il pense que l'uniforme lui ira bien, il lui suffit d'acheter une sous-lieutenance sans passer par aucune école d'équitation, sans subir aucun examen. C'est seulement quand il a déjà commencé ses fonctions d'officier qu'on le met sous la tutelle de l'écuyer instructeur (*riding master*), qui a bien le rang d'officier, mais qui, généralement élevé des rangs, se trouve dans une position embarrassante et désire se faire des amis parmi ses camarades gentlemen, de sorte qu'il n'est nullement sévère ou exigeant. Au bout de six mois ou un an, le novice est affranchi de son contrôle et se contente d'en savoir juste assez pour ne pas tomber de cheval durant la manœuvre. Souvent un officier permute de l'infanterie dans la cavalerie, à vingt-cinq ou trente ans : le résultat est nécessairement plus

Digitized by Google

médiocre encore. Autant que j'ai pu en juger par les régiments de cavalerie anglaise que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans l'Inde, il m'a paru qu'un tiers généralement des officiers montaient parfaitement à cheval (ils appartenaient presque tous à l'aristocratie), le reste était de vrais sacs. Si je voulais citer, je pourrais commencer par le lieutenant-colonel B..., un parfait gentilhomme, charmant en société, et distingué pour sa bravoure dans les guerres d'Espagne, comme officier d'infanterie, mais qui, passé dans la cavalerie à la moitié de sa carrière, se trouvait obligé de s'absenter, sous prétexte de maladie, toutes les fois qu'il y avait une manœuvre un peu active. Il était notoire qu'il ne pouvait charger, même sur un gazon uni comme un tapis, sans vider les arçons.

Pour les soldats, les conditions sont encore moins favorables. Ils sont recrutés à l'embauchage parmi les mêmes hommes et de la même manière que l'infanterie, parmi la populace des villes, les mauvais sujets des ateliers de toutes professions. Pas un fils de fermier un peu aisé qui aura pu monter les chevaux de son père en allant à la charrue ne se trouvera dans les rangs, quelques valets d'écurie tout au plus. Si l'on excepte les enfants de troupe, dont le nombre est extrêmement limité (huit ou dix enrôlements annuels par régiment), il y a à peine un soldat de cavalerie sur vingt qui ait monté à cheval avant d'entrer au service. En fait d'équitation, une instruction tardive n'est jamais efficace. La conséquence inévitable de son système de recrutement est donc que la cavalerie anglaise (à l'exception de deux ou trois régiments que l'on garde pour la montre et qui ne sortent jamais d'Angleterre), malgré l'incontestable supériorité

Digitized by Google

des chevaux, la beauté des hommes, leur force et leur intrépidité nationales, est condamnée à une médiocrité réelle : elle ne décidera jamais des destinées d'une bataille.

Les Anglais ont le droit d'être fiers de leur infanterie : mais leur cavalerie ne peut prétendre qu'au deuxième ou troisième rang. Comparée même avec la cavalerie indigène de la Compagnie, on doit reconnaître l'immense supériorité de celle-ci sous le rapport de l'équitation. Les Indiens sont de vrais centaures; ils semblent ne former qu'un seul être avec leurs montures : mais, hélas ! l'éloge doit s'arrêter là. S'il me fallait choisir entre l'infanterie, dont on a vu que je n'étais pas admirateur, ou la cavalerie *régulière* indigène, je préférerais encore, sans hésiter, l'infanterie. C'est l'élan, c'est l'énergie, c'est surtout la confiance réciproque qui sont les qualités essentielles pour toute cavalerie. Pour qu'une charge soit vigoureuse, il faut que chacun compte sur son voisin comme sur lui-même, le chef de file sur ceux qui le suivent; si l'on craint d'être abandonné à soi-même, le moindre obstacle fait regarder en arrière : cette hésitation ralentit l'essor, lui enlève toute son impétuosité, toute sa force. L'infanterie peut, du moins, compter sur l'exacte symétrie de ses mouvements, la régularité inflexible de sa manœvre; tous sont forcés d'avancer sur la même ligne; le second rang, surveillé par des officiers qui le pressent et le maintiennent, ne peut échapper à la nécessité d'emboîter sur le premier. Dans une charge de cavalerie, au contraire, chacun est laissé à peu près à son inspiration : les plus braves sont bientôt en avant, et, s'il y a des timides, les premiers se trouveront bientôt isolés. Or les indigènes se connaissent et s'apprécient

Digitized by Google

parfaitement; ils se jugent plus sévèrement que leurs officiers européens ne veulent l'avouer : de là une excessive prudence qui paralyse leur élan même au moment le plus décisif.

Je dois cependant excepter de cette description peu flatteuse les corps de cavalerie irrégulière connus sous le nom de *Skinner's horse*, d'après leur intrépide fondateur, le colonnel Skinner. On connaît la répugnance des Asiatiques pour la discipline. Le colonel Skinner pensa qu'en se relâchant d'une sévérité et d'une régularité qui n'étaient pas indispensables pour l'efficacité de la cavalerie, en leur laissant un costume suivant leurs mœurs et leurs préjugés, en élevant leur solde et en leur donnant pour chefs des hommes de naissance, de caste et de considération distinguée parmi les natifs, on ouvrirait des cadres où les hautes classes que la conquête avait appauvries, tant parmi les musulmans que parmi les tribus chevaleresques des Rajpouts, s'empresseraient d'accourir. Il ne s'était pas trompé; la composition de ces rissalahs (escadrons irréguliers) est excellente. Dans toutes les guerres contre les Mahrattes, les Pindaris, et dernièrement contre les Affghans, ils ont fait des prodiges de valeur, surtout de valeur individuelle. Contre des Asiatiques, des Cosaques, et même (*pour la guerre de tirailleurs*) contre des troupes européennes, ils sont infiniment supérieurs à la cavalerie anglaise. Si pourtant on me demandait quelle serait l'issue d'une charge entre un rissalah et un escadron anglais de même force ou même de force inférieure, la réponse n'est pas douteuse : le rissalah serait écrasé. Mais divisez le faisceau et opposez-les homme à homme, le suwar (cavalier irrégulier) triomphera certainement de l'Européen, le tuera ou le désarmera. D'où

Digitized by Google

vient donc cette infériorité collective? C'est le secret de la discipline, de l'ensemble. C'est que dans la charge en escadron le suwar agit comme s'il était isolé; il ne s'attache qu'à un adversaire et n'a confiance qu'en lui-même, tandis que l'Européen a foi dans son camarade.

Les régiments de cavalerie régulière dans l'Inde sont admirablement montés. Les chevaux, qui sont fournis par le gouvernement, sortent presque exclusivement des haras de la Compagnie. C'est une jolie race croisée, entre l'anglais, le cheval du cap de Bonne-Espérance et l'arabe. Je remarque pourtant que le cavalier européen est presque toujours trop lourd pour sa monture. Quelques mois d'une campagne un peu active suffiraient pour démonter les dragons, tandis que les chevaux des natifs n'auraient pas souffert. Du reste, il en est de même en Europe, malgré la vigoureuse encolure du cheval anglais. Dans les *life guards* (gardes du corps), par exemple, on semble choisir à dessein des hommes d'une stature colossale pour cette arme d'élite ou plutôt de parade que le citadin de Londres montre avec un sourire de satisfaction et de complaisance indéfinissable aux étrangers, en leur disant : *Look, here's John Bull for you*, littéralement : Voilà pour vous un échantillon de *Jean le Bœuf* (le sobriquet national qui plaît le plus à nos voisins, et qu'ils ne manquent pas de se donner à tout propos). — Si une guerre continentale devait se renouveler avec les Anglais, un ennemi habile éviterait, durant les premiers mois, tout engagement qui pourrait compromettre sérieusement sa cavalerie; pendant la première campagne, il se contenterait de tirailler; avant un an, les chevaux anglais seraient réduits à l'état de fantômes.

Digitized by Google

Dans la cavalerie irrégulière, la remonte est basée sur un système différent : chaque suwar est censé fournir son propre cheval et est payé en conséquence. Mais, comme il est rare qu'il ait en commençant le capital suffisant, le cas où il est réellement propriétaire de sa monture est nécessairement exceptionnel, et c'est généralement un des rissaldars (chef d'escadron indigène) qui devient, avec l'assentiment du gouvernement, le fournisseur ou plutôt l'entrepreneur de la remonte du régiment. Il prend alors l'engagement avec l'autorité militaire de se tenir toujours prêt à fournir un certain nombre de chevaux à un prix donné. Ces chevaux sont soumis, avant l'admission, à un conseil de remonte et distribués aux suwars qui payent au fournisseur un intérêt de 15 pour 100 sur le capital avancé, jusqu'à liquidation. Si un cheval meurt de maladie, la perte est pour le fournisseur ; le gouvernement ne garantit que celles qui ont lieu sur le champ de bataille.

Encore un mot sur la cavalerie indigène. Si l'on me demandait des faits à l'appui des opinions que j'ai énoncées, quant à la supériorité des irréguliers de Skinner et quant à la mollesse de la cavalerie régulière de la Compagnie, il ne me faudrait pas chercher bien loin pour les trouver : je pourrais citer, par exemple, le combat de Purwan-Durrah, en 1841, où tout un régiment de cavalerie régulière, le 2e du Bengale, commandé par des officiers distingués qui se firent tuer pour lui donner l'exemple, et soutenu par une admirable infanterie qui suivait à quelques pas, prit la fuite devant une charge irrégulière de quatre-vingts cavaliers affghans commandés par Dost-Mahommed, qui l'aborda le sabre à la main et poursuivit les fuyards jusque sous les baïonnettes an-

Digitized by Google

glaises. Au contraire, on ne pourrait citer un seul cas où les irréguliers, organisés sur le système de Skinner et commandés par un ou deux officiers européens, tant au Bengale que dans les contingents d'Hyderabad, de Scinde, de Poonah, etc., aient manqué de courage, et souvent ils ont fait preuve d'héroïsme. On cite, dans la guerre des Mahrattes, un combat où il s'agissait de déloger un détachement de cavalerie ennemie d'un bois où il était embusqué. Une charge régulière sur un pareil terrain était impossible, et l'infanterie n'était pas à portée ; les dragons l'avaient cependant essayé à plusieurs reprises, mais toujours en vain et en perdant beaucoup de monde. Skinner, qui se trouvait présent avec ses irréguliers, s'offrit alors d'enlever la position et accomplit sa tâche dès la première épreuve, exterminant les Mahrattes et n'ayant que quelques hommes hors de combat. Le succès dépendait ici d'une série de combats singuliers, pour lesquels sa troupe était incomparable. Dans l'exercice du fusil *à cheval*, celui de la lance et du sabre, ils n'ont point de rivaux. Je ne suis ni le seul ni le premier qui préfère ainsi les cavaliers de Skinner, car je pourrais observer que, quand le gouverneur général, lord Auckland, raya le 2e régiment de cavalerie du Bengale des cadres de l'armée, en punition de sa faiblesse, il y substitua dans la même ordonnance un 8e régiment de *cavalerie irrégulière*, prouvant ainsi l'estime qu'il accordait à cette arme.

Pour compléter le tableau que nous avons cherché à esquisser de l'armée anglo-indienne analysée dans ses diverses parties, il nous reste encore à examiner une dernière arme, la plus importante de toute, l'instrument qui a élevé, qui soutient encore l'édifice de la puissance

Digitized by Google

anglaise dans l'Inde, c'est-à-dire l'artillerie, que l'on peut étudier à Bangalore dans presque toutes ses branches. L'artillerie de Madras se compose : 1° d'un régiment de canonniers à cheval subdivisé en six *troupes* (ou compagnies montées) de cent à cent vingt hommes chacune, dont trois troupes sont européennes et les trois autres natives ; 2° de quatre bataillons d'artillerie à pied, dont trois sont européens et le quatrième golandaz (indigène). Les trois premiers bataillons n'ont que quatre compagnies ; le bataillon indigène en a six, également de cent à cent vingt hommes.

Le quartier général de l'artillerie à cheval est à Bangalore, où l'on conserve toujours une troupe anglaise et une troupe native. Les chevaux de cette arme, tant ceux qui servent d'attelages que ceux de monture, sont choisis parmi l'élite des haras ; ceux des attelages sont renouvelés tous les quatre ans. Pièces, affûts, harnais, tout est magnifique, étincelant : c'est le plus haut degré de luxe et de perfection. Quant à la manœuvre, il est impossible de rien concevoir de plus magique que les changements de position de cette artillerie pour l'attaque ou la retraite. Quel que soit le terrain où elle doit manœuvrer, par-dessus les rochers et les ravins, elle dévore l'espace, les pièces bondissant après les chevaux comme des lévriers.

Il y a cependant une observation à faire sur l'artillerie native : c'est que, pour ne pas divulguer aux indigènes tous les secrets de l'art, non-seulement on ne les initie pas à la théorie, mais on les tient même dans l'ignorance de certaines parties essentielles de la pratique (entre autres, la mesure de l'élévation à donner à la pièce par rapport à la distance), détails qui sont exclusivement réser-

Digitized by Google

vés à des sous-officiers anglais, dont il y a au moins deux par compagnie.

Quant à l'artillerie à pied, son système d'attelages la rend à peu près nulle en dépit de la beauté du matériel. Elle ne pourrait jamais tenir la campagne devant une armée européenne; et avec tout autre ennemi que les Indiens, il faudrait limiter son service à l'attaque ou à la défense des places. Ces attelages sont composés de six à quatorze bœufs, selon le poids de la pièce, qu'on conduit en leur tordant la queue à droite ou à gauche dans la direction que l'on veut suivre. Ce sont des *lascars*[1] qui remplissent le rôle de picadors ou de conducteurs même dans les compagnies européennes. Quelque peine que l'on se donne ponr dresser ces animaux, le résultat est toujours excessivement médiocre, et la Compagnie gagnerait en effectif réel, sans augmenter ses dépenses, en supprimant entièrement cette lourde et ridicule organisation et en la remplaçant par un chiffre moitié moindre d'artillerie à cheval.

[1] On sera peut-être bien aise de trouver ici l'étymologie du mot *lascar*, si souvent employé dans les annales de l'Inde. Le mot persan *lashkar* veut dire équipage, troupe, compagnie, et (pris individuellement) tout soldat, employé ou matelot, soit dans le train, l'artillerie, les campements ou à bord des vaisseaux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI

UN ÉPISODE DE LA VIE INDIENNE

Trois semaines aux ruines de Vijayanagar. — L'orgie — Le départ. — La vieille pagode. — La chasse au sanglier. — Le dévouement d'une femme. — L'histoire d'un empire indien. — Les ruines. — Le retour. — La mort.

I

Il y avait bientôt quatre ans que le 55e régiment de Sa Majesté Britannique était en garnison à Bellary, dans la présidence de Madras, et cependant aucun de ses officiers n'était encore allé visiter les admirables ruines de Vijayanagar, qui n'en sont éloignées que d'une dizaine de lieues à vol d'oiseau. Il faut sans doute attribuer cette indifférence apparente à la mauvaise réputation de la localité pour les terribles fièvres intermittentes qui y sont endémiques à toutes les saisons de l'année. Le moment était enfin venu où nous devions réparer cet oubli, et, partis au nombre de cinq camarades avec un congé d'un mois, nous nous proposions d'explorer consciencieusement toutes ces merveilles enfouies au désert, tout en

Digitized by Google

chassant les paons, les sangliers et les tigres qui se sont installés dans les demeures abandonnées de l'homme.

Notre départ, fixé à dix heures du soir, par une belle nuit de mars, avait été retardé par une fête mensuelle à laquelle quelques-uns de nos camarades se seraient fait un scrupule de manquer. Cette fête de la *Société du Clou* est trop caractéristique de la race anglaise pour que nous la passions sous silence, bien qu'elle doive nous entraîner à quelques explications en dehors de notre récit.

Man beeing reasonable must get drunk
The best of life is but intoxication.

« L'homme, étant un être raisonnable, doit s'enivrer, car la meilleure coupe de la vie est celle de l'ivresse. » Dans ces deux vers, lord Byron a exprimé la pensée constante, unanime, du peuple anglais, depuis le temps de Shakspeare jusqu'à nos jours. Chose étrange! c'est le peuple qui, dans toutes les classes au-dessus de la misère, s'est arrangé l'existence la plus indépendante, la plus sybarite, la plus confortable (le mot est exclusivement de son invention), qui partout et toujours se montre le plus désillusionné de la vie ! Pourquoi donc cette vie, qu'il a disposée lui-même, suivant ses préjugés et ses goûts, lui pèse-t-elle presque toujours? C'est que, jeune homme ou vieillard, il raisonne trop; il analyse tout; et puis il porte partout avec lui son ver rongeur : une ambition insatiable, et il se dit : « Le bonheur n'existe pas, il n'est que dans les rêves. » Mais ces rêves, sa raison calme et positive le rend impuissant à les créer : c'est pour cela qu'il les demande à l'ivresse. Celle-ci renverse bien la raison de son piédestal, mais, au lieu des fantômes gracieux de l'imagination, elle ne présente à l'Anglais que les burles-

Digitized by Google

ques tableaux de la folie. Il s'agite, il a la fièvre, il rit d'un rire d'aliéné; mais il obtient ainsi des émotions puissantes qui corrigent l'insipidité de sa vie. C'est donc par raison qu'il s'enivre. Dès lors il n'y voit plus de honte : dans la plus haute société comme dans la plus basse, on se dira, entre hommes : « *Come, let us get drunk together* (viens, ami, nous nous enivrerons ensemble). » Toutefois, dans ce délire momentané qu'il recherche, l'Anglais pourrait paraître ridicule ou bien trahir son secret devant son compagnon, si celui-ci restait maître de ses facultés ; il faut donc, il exige que son ami les dépouille en même temps que lui. De là peut-être l'origine de cette coutume de trinquer ensemble à chaque libation. On s'assure que l'on marche ainsi du même pas, verre pour verre, à l'oubli des convenances. Je me rappelle un compagnon de table qui, le lendemain d'une débauche, m'aurait volontiers cherché querelle, parce qu'au dernier moment où sa raison chancelait, il avait remarqué dans mes yeux un éclair d'intelligence. Heureusement tous les Anglais ne sont pas ainsi faits : au contraire, ils sont généralement aimables dans l'ivresse ; c'est le moment où ils révèlent souvent des qualités de cœur qui les feraient adorer s'ils voulaient les laisser apercevoir dans la vie ordinaire. Que de fois j'ai béni la folle orgie qui m'a fait pénétrer jusque dans l'âme d'un camarade et y trouver un trésor que je le forçais plus tard à partager avec moi, et qu'il me savait gré d'avoir découvert sous l'odieuse enveloppe qu'impose la fashion nationale. Non-seulement les Anglais ont accepté la vieille devise : « *In vino veritas,* » mais ils ne croient pas connaître un homme à fond, en avoir tiré sa dernière expression, s'ils ne l'ont vu et fait parler sous l'influence du vin, s'ils n'ont

Digitized by Google

mis de cette manière son âme à nu. C'est cette idée qui a donné naissance à une singulière coutume que l'on trouvait dans tous les régiments britanniques il y a cinquante ans, et qui n'est point entièrement perdue, même aujourd'hui, bien qu'elle y soit modifiée et *civilisée*.

On sait que, sous le régime de la *masse*, dans l'armée anglaise, tous les officiers d'un même corps dînent ensemble, et que chacune de ces tables d'hôtes régimentaires donne une fois par semaine un dîner public où chacun a le droit d'inviter les gentlemen de sa connaissance. Les arrangements, le ton et jusqu'à un certain point la conversation de ce dîner sont sous le contrôle de deux officiers, à tour de rôle, appelés *président* et *vice-président*, qui s'asseyent aux deux extrémités de la table, Il y a, disons-nous, cinquante ans au plus que c'était la coutume, le jour du dîner public, dès que le dessert était placé sur la table et un nombre à peu près suffisant de bouteilles rangées devant les convives, de renvoyer tous les domestiques. Le président se levait alors, prenait un clou et un marteau et clouait la porte de la salle, ce qui indiquait que l'on ne devait plus ni entrer ni sortir. Puis, revenant à sa place, il proposait solennellement la santé du roi ou de la reine, suivant les circonstances, et passait les bouteilles devant lui de gauche à droite. Ce toast s'accomplissait en silence, mais debout, puis on se rasseyait, et les bouteilles recommençaient à circuler de deux en deux minutes. Il était expressément défendu au président de s'enivrer jusqu'à ce qu'il eût vu tous les convives, et le vice-président en dernier lieu, tomber successivement sur le plancher. Si un griffin (c'est l'expression anglaise pour un blanc-bec) cherchait à esquiver son tour quand la bouteille était devant lui, le prési-

Digitized by Google

dent fronçait le sourcil et le menaçait d'une amende d'abord, et puis du déplaisir de ses camarades ; et l'ivrognerie lui était bientôt inoculée.

Depuis 1815, nous avons changé tout cela. On s'est civilisé au contact des mœurs continentales. On ne marche plus à l'ivresse brutalement, au pas de charge, sous la férule d'une espèce de tambour major, on y arrive librement, gracieusement, avec de gais propos et de joyeux refrains. A lieu de se griser comme un portefaix, c'est maintenant à la manière d'Anacréon, c'est sur le champagne et le xérès, mais on se grise toujours ; c'est encore le bon ton, l'extrême fashion. Et dans beaucoup de régiments, comme dans le nôtre, en 1830, un petit noyau d'élite s'était formé en une société dite *du clou* (en mémoire du fameux clou qui, dans l'usage ancien, servait à condamner la porte), et chaque initié s'y présentait avec le symbole de l'ordre : un clou d'argent porté en sautoir sur un ruban bleu. Les membres de ce club s'engagent, en mémoire de la convivialité du bon vieux temps et pour en conserver les traditions, à se réunir une fois par mois chez l'un d'eux à tour de rôle avec le parti pris de se griser en bonne société, ou suivant leur expression assez pittoresque « de forger un clou pour leur cercueil. » Ce n'est pas que tous voient le résultat de cette débauche d'une manière aussi lugubre, au contraire, c'est un proverbe anglais « qu'une vie trop régulière est nuisible à la santé et qu'il faut un excès par mois. »

Nous étions réunis, le 1er mars 1836, à une assemblée de dix-huit membres qui célébraient selon la coutume la fête du clou. J'étais le seul convive qui n'appartînt pas à ce club joyeux. Comme nous devions partir pour Vijayanagar au sortir même de table, mes compagnons de

Digitized by Google

voyage m'y avaient fait inviter contre les règles qui excluent ordinairement les non-initiés. Je ne fatiguerai certainement pas le lecteur des détails de cette folle soirée; sa terminaison seule rentre dans mon sujet par le contraste qu'elle doit marquer avec la fin de notre expédition ; j'y viens donc incontinent. L'orgie tirait à sa fin et l'heure fixée pour notre départ était déjà passée, quand entre deux éclats de gaieté la brise du soir nous apporta par la fenêtre ouverte le chant des bayadères d'une pagode dans le cantonnement extérieur. L'idée vint aussitôt à un jeune fou de proposer un enlèvement des Sabines. Chacun de nous devait prendre une bayadère en croupe et l'amener bon gré mal gré aux ruines de Vijayanagar. Il va sans dire que cette proposition parut à tous des plus raisonnables et fut accueillie par un triple bravo. Comme on pouvait s'attendre à une résistance plus ou moins énergique de la part des Brahmines et de la populace, les membres du club qui ne devaient point faire partie du voyage nous offrirent leurs services pour nous aider dans la bataille et couvrir notre retraite après la razzia. Ce trait de dévouement héroïque fut accepté avec des poignées de main et des larmes d'attendrissement. Nos chevaux et leurs saïces (saïce, cavalère ou ghorewala sont les expressions arabe, créole ou hindoue pour désigner un domestique spécialement attaché à un cheval, dont il ne doit jamais s'écarter, sur la route comme au gîte). furent donc expédiés en avant à un caravansérail en dehors du camp sur la route que nous devions suivre. Et puis deux à deux, chancelant et chantant, nous allons droit à la pagode. Grâce à la surprise, le premier enlèvement des bayadères fut chose assez facile, et, bien que les Brahmines sonnassent leurs trompes pour attrouper les

Digitized by Google

fidèles et que la multitude se ruât bientôt à notre poursuite, nous arrivâmes sans accidents, après quelques combats d'arrière-garde où les coups de poings jouèrent le principal rôle, au caravansérail qui devait nous servir de point de ralliement. Mais, soit que nos palefreniers eussent mal compris nos ordres ou qu'ils ne voulussent point se prêter à ce qui leur paraissait devoir nous attirer une mauvaise affaire, ils manquèrent au rendez-vous, et nous nous trouvâmes bientôt assiégés par toute la population des faubourgs dans une cour ouverte entourée d'une simple muraille de quatre ou cinq pieds de hauteur. Tel est cependant l'ascendant de l'Européen sur l'indigène, qu'il suffit de trois ou quatre de nos camarades moins gris que les autres, debout, un bâton à la main, près de la porte du caravansérail, pour contenir l'émeute. On leur jeta bien de loin nombre d'injures et même quelques pierres, mais aucun natif n'osa forcer l'entrée ou franchir la muraille qui nous séparait de la foule. Toutefois le nombre toujours croissant de nos assaillants allait peut-être leur donner du courage, et un moment de folie aurait pu nous coûter cher, quand nos grooms se précipitèrent dans l'enceinte, conduisant nos chevaux par la bride et nous apprirent que le général commandant la division, sur la nouvelle d'un attroupement, envoyait une compagnie d'Européens commandée par un officier pour arrêter les perturbateurs. Or il n'y avait pas moyen de s'y méprendre : les perturbateurs, c'étaient bien nous. Il n'y avait donc pas de temps à perdre : nous entrâmes aussitôt en capitulation avec les Brahmines. On leur rendit d'abord leurs almées, aussi pures qu'on les avait reçues, et on y ajouta quelques roupies pour apaiser l'indignation de l'idole; puis nos défenseurs s'esquivè-

Digitized by Google

rent parmi la foule, qui, avec la douceur caractéristique du pays, les laissa passer avec un sourire ; enfin, sautant nous-mêmes sur nos chevaux, nous partîmes au triple galop. La bande joyeuse était déjà loin, qu'on nous entendait encore chanter en chœur ce refrain d'une chanson anglo-indienne :

Yes, I will wrestle, fight,
My boys, leap over any where
For'tis my delight
Of a shining night
In the season of the year.

Oui, j'aime à lutter, à me battre,
A bondir en courant par-dessus les obstacles,
Car c'est mon délire,
Quand la nuit est claire,
Dans la saison du plaisir.

C'est qu'effectivement la lune brillait au firmament, l'air était tiède et pur, nous avions devant nous un voyage, du plaisir, des dangers, hélas ! et nous avions vingt ans !

Traversant pendant la nuit le petit hameau de Courtenay, à trois lieues et demie de Bellary, nous poussâmes jusqu'à Dirijie, gros village à quatre lieues plus loin, que nous atteignîmes au lever du soleil. Nous y fûmes rejoints dans la matinée par la célèbre mistress Y... et son mari. Leurs chevaux les avaient précédés, et ils arrivaient en palanquin. C'était la Diana Vernon de l'Inde. Elle était connue pour le meilleur jockey, le meilleur groom, le plus habile vétérinaire et la plus intrépide chasseresse de la colonie. Joignez à cela une beauté d'Anglaise, une simplicité, une gaieté et un cœur d'enfant, et nous serons bien près d'arriver au beau idéal de son sexe. Les

Digitized by Google

chevaux, c'était sa passion, passion funeste qui lui avait coûté le bonheur d'être mère. La chasse, c'est-à-dire cette chasse qui consiste à suivre dans une course au clocher la fuite du renard ou du sanglier, c'était pour elle une frénésie; mais elle n'y portait d'autre arme que sa houssine légère dans la plus petite main imaginable. Les chevaux les plus fringants lui obéissaient comme par magie, et l'animal qu'elle montait de préférence était un superbe alezan qui avait appartenu au résident d'Hyderabad, et tellement méchant, que celui-ci avait été sur le point de le détruire quand mistress Y... s'offrit de le dompter. Elle y parvint, et le résident lui en fit hommage. Elle pouvait seule l'approcher, et cette créature, qui aurait dévoré toute autre personne, se laissait caresser et baiser au front par la jolie femme qui l'avait vaincue, mangeait dans sa main et la suivait sans palefrenier quand il lui plaisait de marcher devant en lui laissant les rênes sur le cou.

Le 3 mars, nous avançâmes jusqu'à Kammalpour (une distance de cinq lieues) en forçant deux renards sur notre route. On est ici à une lieue du Tombouddra et sur la lisière du jongle qui a envahi les ruines et tous les environs de Vijayanagar. Nous étions attendus par le collecteur (magistrat et percepteur du district), M. Robertson, et son premier assistant. Leurs tentes étaient dressées à l'ombre de quelques beaux tamariniers. Trois éléphants, de ceux que la Compagnie entretient à Dirijie pour le transport des bagages de la division de Bellary, mais choisis pour l'occasion comme des vétérans accoutumés à la chasse au tigre, étaient enchaînés à quelques pas de nous, au milieu de tout un troupeau de bœufs, de chameaux et de bêtes de somme exclusivement à notre service. Le milieu

Digitized by Google

du jour fut consacré à mûrir nos plans pour le lendemain. Notre belle Diane ne pouvant nous accorder que deux ou trois jours, il fut convenu que la chasse passerait avant les antiquités. Toutefois, le soir même, nous profitâmes de la fraîcheur pour faire une excursion dans le bois, et le hasard nous conduisit à une première pagode qui répondait parfaitement à l'idée de terreur qui s'attache aux ruines de la vieille capitale du Carnatique. On n'y trouvait cependant que la tristesse et l'obscurité ordinaire d'un temple hindou, peut-être un peu augmentées par l'ombre épaisse des grands arbres qui l'entouraient. Ses piliers bas et solides, supportant en guise de toiture des blocs également massifs de granit, semblaient défier les ravages du temps. Un tremblement de terre pouvait seul ébranler un pareil édifice. On voyait néanmoins qu'il était depuis longtemps abandonné de l'homme : le pipol plongeait ses énormes racines dans les interstices des pierres; une couche de débris encombrait tout l'intérieur, et une forte odeur de chauves-souris, aujourd'hui ses seuls occupants, prouvait que le brahmine avait depuis longtemps cessé d'y officier, le pèlerin d'y apporter son offrande. Une idole renversée était celle de Ganesa, fils de Schiva. Selon la mythologie hindoue, ce dieu lui coupa la tête dans un moment de colère; mais, pour consoler ensuite la déesse Parvati, sa mère, il remplaça cette tête par celle d'un éléphant. A quelques pas de la pagode, devant sa principale façade, est un petit lac qui a aussi sa légende.

Le dernier brahmine de la pagode avait une belle femme et un seul enfant. Dans un accès de jalousie, il poignarda l'enfant et le jeta dans le lac. La mère, dans son désespoir, s'y précipita après lui et ne reparut plus.

Digitized by Google

Mais on vit souvent et l'on voit encore, dit-on, un fantôme de femme, enveloppé dans un brouillard et portant le corps sanglant d'un enfant, glisser à la surface du lac. Il est à remarquer que quiconque est témoin de cette vision prend aussitôt la fièvre et meurt. C'est ce qui fait que le voisinage s'est dépeuplé et est devenu peu à peu le désert inhospitalier que nous voyons. Et pourtant c'est un paysage calme et doux comme un tableau de Claude Lorrain, c'est un site enchanteur que celui de ce petit lac, avec son eau qui reflète les nuages comme un miroir noir brisé çà et là par les larges feuilles du lotus. Sur la surface tremblante de ces feuilles, court comme un éclair le magnifique oiseau du même nom, le lotus, espèce de faisan au brillant plumage. Nous le suivions, tout absorbés dans ses jeux, quand quelque chose vint rider la face de l'eau. C'était un crocodile qui nous regarda quelque temps avec des yeux bêtes, puis s'enfonça. L'oiseau s'était envolé; nous nous en retournâmes pour nous préparer par le repos aux fatigues du lendemain.

Le 4 mars, un quart d'heure avant le jour, nous étions déjà réunis dans le bechobah (la petite tente où l'on déjeune généralement en voyage), délicieusement occupés à savourer cette première tasse de café dont on ne jouit nulle part comme dans l'Inde, au moment de mettre le pied à l'étrier pour une marche, une chasse ou une bataille. Nous révisions en grand conseil le plan de campagne de la journée. Plusieurs troupes de sangliers ayant été reconnues la veille, il avait été décidé de leur livrer un combat à l'arme blanche, combat singulier, chevaleresque, bien autrement méritoire à nos yeux qu'un de ces vulgaires assassinats avec la balle d'un fusil. Notre arme était la lance; mais, pour pouvoir nous en servir

Digitized by Google

avec succès, il fallait d'abord chasser l'ennemi du fourré impénétrable où il s'était retiré, le pousser dans la plaine, et, nous jetant alors à sa poursuite de toute la vitesse de nos chevaux, le percer comme les paladins d'autrefois, au risque de tomber nous-mêmes sous ses défenses. Or ce n'était point chose facile de débusquer l'ennemi d'un terrain brisé et rempli de fondrières. C'est ce qu'avait prévu notre ami le collecteur : il avait, en conséquence, réuni pour nous aider une troupe de shikaris (chasseurs indigènes à pied), qui nous attendaient autour d'un feu allumé à quelque distance de la tente Dans le clair obscur ainsi produit, accroupis sur leurs hanches et tenant leurs longs fusils à la main, on les eût pris, sans trop d'imagination, pour quelques-unes de ces sombres figures que l'on retrouve dans tous les temples hindous. Notre équipage ainsi complété, nous montâmes en selle, et, juste comme le soleil paraissait à l'horizon, nous plongions dans la forêt de Vijayanagar.

Jamais, certainement, je n'ai vu autant de gibier rassemblé sur un même espace. Nous avancions en demi-cercle, longeant les premières collines, sur lesquelles se dessinent à perte de vue les ruines colossales de l'enceinte extérieure de la vieille cité, et, à chaque coup que nos batteurs armés de longues gaules donnaient sur les buissons, c'étaient tous les animaux de l'arche qui prenaient leur fuite ou leur volée, depuis la caille jusqu'au paon, depuis le grand cerf moucheté jusqu'à la petite et gracieuse antilope. Le sol sur lequel nous marchions était tellement coupé de ruines, de canaux et d'aqueducs, qu'il n'y avait souvent pas moyen de passer. Au moment où nous étions peut-être le plus empêtrés, un énorme sanglier partit presque entre les jambes d'un de nos ca-

Digitized by Google

marades, dont le cheval s'enfuit au galop, à notre grand amusement et au grand désespoir de son maître. Suivre l'ennemi était tout à fait impossible; nous fîmes donc un quart de conversion à gauche et poussâmes vers la plaine.

Le soleil était déjà haut dans les cieux, et un sentiment de découragement, sous l'excessive chaleur, commençait à nous gagner, quand chevaux et cavaliers furent soudainement ranimés par ce cri du chef shikari : « Dekho ! sahib ! dekho ! dokeran ! dokeran ! » (Voyez, messieurs, voyez, les sangliers ! les sangliers !) Et, effectivement, nos yeux furent aussitôt charmés par le spectacle d'un troupeau de ces animaux qui abandonnaient le couvert pour bondir à travers la plaine. La coutume, en pareil cas, est, pour chaque cavalier, de choisir l'animal qui lui paraît le plus beau et de se lancer à sa poursuite. S'il entend son métier, il ne doit ni jeter ni brandir sa lance, mais la tenir appuyée à sa cuisse à un angle de 45 degrés avec la terre. S'il parvient à rejoindre l'animal, il doit seulement chercher à le dépasser du côté gauche, en laissant toujours son arme dans la même position. Il suffit qu'il le rase d'assez près pour que la pointe de sa lance arrive jusqu'au sanglier; alors l'impulsion même de sa course fera entrer le fer jusqu'au manche, sans un mouvement, sans un effort du chasseur. Il est sûr, au contraire, de manquer son coup s'il veut en quelque manière le diriger.

J'ai vu des sangliers, dans l'Inde, peser jusqu'à 300 kilogrammes, alors ils courent beaucoup moins vite; mais ceux auxquels nous avions affaire, pour le moment, étaient tous plus ou moins maigres, plats des côtés et très-longs des jambes, conditions qui promettaient à

Digitized by Google

nos chevaux une course des plus fatigantes. La promesse ne fut point menteuse : nous partons comme le vent. C'est d'abord de la *terre à coton* qu'il faut traverser, un sol noir, mais sec, crevassé, avec des fentes où la jambe entière d'un cheval peut disparaître et l'amener, ainsi que son cavalier, sur le nez. Heureusement je pouvais me fier à mon arabe. Court, ramassé, fait comme un chevreuil, il aurait trouvé moyen de placer ses quatre petits pieds sur une pointe de rocher. Il semblait voler en effleurant les sommités du terrain, et laissa bientôt ce mauvais pas derrière lui. Ce que devenaient mes compagnons, je n'en savais rien et ne m'en souciais guère. Il m'avait bien semblé voir rouler au fond d'un ravin un de mes meilleurs amis; je n'avais pourtant donné qu'un coup d'éperon de plus à mon cheval. Je ne crois pas qu'un Anglais se fût arrêté, en pareil cas, pour son propre père; certainement pas pour un frère aîné, héritier par privilége de toute la fortune de la famille. Vient ensuite un terrain plus uni, sur lequel nous allons, comme disent nos voisins, *at a killing pace* (à ce pas qui tue). J'étais très-fort de cet avis quant à notre allure, et le sanglier pensa bientôt de même, car, faisant un brusque détour à droite, il regagna la montagne. Alors les embarras recommencèrent. Par bonheur, le sanglier est déjà horriblement échauffé de sa course, et, chaque fois qu'il traverse un filet d'eau, il ne manque pas de s'y vautrer. Il laisse échapper ainsi un temps précieux, et nous regagnons toujours le terrain perdu. Enfin, voulant respirer à toute force, il fait volte face, s'adosse à un buisson et attend notre venue. L'un des chasseurs se présente à la charge, mais le sanglier, sans l'attendre, s'élance vers lui, et, d'un coup de boutoir,

Digitized by Google

le roule dans la poussière avec sa monture, puis le monstre reprend sa course, et nous nous remettons à sa poursuite.

Les choses ne pouvaient durer toujours ainsi. Évidemment le sanglier était sur les dents, et nos chevaux n'étaient guère moins fatigués. Enfin, enlevant le mien des rênes et de l'éperon, j'arrive à côté de l'animal; d'un autre bond, je le passe, tandis que le fer de ma lance disparaît dans ses flancs. Se sentant blessé, il se tourne sur le coup avec l'intention de charger, et, comme instinctivement, je ne voulais point lâcher la bois de ma lance, le mouvement fut assez fort pour m'arracher des étriers et me jeter sans connaissance au pied d'un arbre. Mais le fer restait dans la plaie, et, avant qu'il pût atteindre mon cheval, le sanglier expirait de sa blessure. Deux de ces animaux succombèrent de la même manière sous les coups des autres chasseurs.

Le 5 mars fut employé par les différents membres de la société de diverses manières. Ceux qui avaient encore des chevaux frais recommencèrent les courses de la veille; les autres, et j'étais de ce nombre, se mirent en quête des bécassines, fort nombreuses dans les champs de riz du voisinage. Chasseur aveugle et maladroit, j'y avais perdu mes peines, et je m'en revenais au rendez-vous vers le milieu du jour, le sac vide et l'humeur assez maussade, quand j'appris, de la bouche d'un de nos camarades, un de ces beaux dévouements où se signalent parfois le courage et le cœur d'une épouse, et dont on voudrait éterniser le souvenir.

Le capitaine Y..... avait d'abord joint la chasse au sanglier; mais, désappointé dans une première course, il avait demandé son fusil. Comme il le recevait des mains

Digitized by Google

de son palefrenier, il vit sauter sur un rocher, à quelque distance, une guenon suivie de ses petits. Le capitaine avait un certain talent pour empailler, et il lui manquait dans sa collection un singe de cette espèce. Il se mit donc à la poursuite de la petite famille, qui habilement dirigée par la mère, lui échappa longtemps. Après plus d'une lieue, le capitaine perdit patience et tira de fort loin; la guenon tomba sur le coup; mais, comme il descendait de cheval pour la ramasser, des bûcherons indiens, qui l'avaient observé, se précipitèrent sur lui. Il faut savoir que le singe est un animal sacré dans toute l'Inde, parce que Vishnou, dans plusieurs de ses aventures, eut recours à des armées de singes, que son général favori Hanouman était encore un singe, et qu'enfin lui-même ne dédaigna pas quelquefois de revêtir la forme de cet animal. Mais peut-être dans aucune partie de l'Inde le singe n'est-il aussi vénéré que dans les environs de Vijayanagar, parce que la tradition y place le séjour de la mère d'Hanouman, le berceau de ce demi-dieu et le théâtre de quelques-uns de ses exploits. La mort donnée imprudemment à quelque sapajou est donc un de ces actes en très-petit nombre qu'un Européen ne peut point se permettre en présence d'un Indien, et qui attireront bien plus sûrement sa vengeance qu'une insulte ou même une violence qui serait personnelle à celui-ci. C'est ce que le capitaine Y... éprouva à ses dépens. Les bûcherons, après l'avoir terrassé, se mettaient en devoir de l'assommer, quand un secours tout à fait inespéré lui arriva. Sa femme, plus au courant que lui des superstitions du pays, ne l'avait pas vu sans inquiétude s'éloigner pour cette folle poursuite. Elle l'avait d'abord suivi de loin sans dessein bien arrêté, puis, son

Digitized by Google

anxiété devenant plus vive, elle avait pris le galop pour le rejoindre. Depuis quelques minutes, les détours du sentier le lui avaient fait perdre de vue, quand tout d'un coup elle entend des cris et reconnaît sa voix. Franchissant les bruyères comme un oiseau, elle se dirige en ligne droite vers le point d'où partent les sons, et tout d'un coup, de l'autre côté d'un ravin profond, elle découvre son mari qui se débat entre des assassins. Elle est seule, sans armes, et un précipice les sépare; mais, poussant son cheval, elle lui fait franchir cet obstacle d'un seul bond et arrive les yeux étincelants, la cravache à la main, au milieu de ces furieux. Dans leur terreur superstitieuse, ils croient que son cheval a des ailes; ils la prennent pour une magicienne, abandonnent leur victime et s'enfuient.

De leur côté, les deux époux se hâtent de regagner les tentes. Ce fut alors seulement que la faiblesse de la femme trahit l'héroïne. Elle dut nous quitter dès le lendemain et fut plus d'un mois malade de son émotion. Un soir, enfin, on la voit dans le monde, c'était à un bal. Quand elle entra dans la salle, par un mouvement spontané, toutes les femmes se levèrent pour la voir et tous les hommes s'inclinèrent devant elle. Cet hommage inattendu la saisit, et elle fondit en larmes. Ce trait, qui nous semblait si admirable, lui paraissait tout naturel; elle n'y avait réfléchi ni pendant ni après.

Le 6, nous transportons nos pénates au centre même des ruines, dans ce quartier de Vijayanagar, qui conserve encore son nom de Hampi. C'est une grande rue qui se termine au temple de Viroupacsha, à quelques mètres de la rive méridionale de la Toombuddra. Les tigres étant ici fort nombreux, nous nous installons dans

Digitized by Google

une galerie au premier étage, qui paraît avoir appartenu à un palais avec un balcon donnant sur la rue. Notre premier soin, en arrivant, est de faire les arrangements nécessaires pour garantir les chevaux et le troupeau contre les attaques des bêtes féroces durant la nuit. D'une part on élève une palissade, de l'autre on prépare des broussailles pour tracer un cordon de feu. Enfin, toutes nos armes sont chargées. Ces précautions ne sont pas inutiles, car dès le premier soir un chien et une chèvre sont enlevés. Mais les jours suivants, moyennant des coups de fusils tirés à chaque instant au hasard, des boîtes d'artifices et des bruits de toute espèce, nous parvînmes à éloigner ces visiteurs incommodes.

II

Avant de nous engager dans la description des ruines de Vijayanagar, il ne sera pas inutile de faire connaître à nos lecteurs ce que l'on raconte de l'origine mythologique de cette ville ; les légendes qui s'y rattachent d'après les deux grandes épopées de l'Inde, le Ramayana et le Mahabharata, et ce que nous sommes parvenus à découvrir nous-mêmes de l'histoire réelle, mais comparativement moderne de l'empire dont elle a été la capitale pendant deux siècles ; empire qui a retenu le nom et une partie de la splendeur de la vieille cité longtemps encore après la destruction de celle-ci.

Pour bien faire comprendre les difficultés de notre tâche, nous rappellerons d'abord qu'on ne connaît pas d'histoire de l'Hindoustan[1], appuyée sur des matériaux

[1]. Nous prenons ici le mot Hindoustan dans son sens général,

Digitized by Google

ou mémoires recueillis par les Hindous, qui soit antérieure à l'époque de la conquête par les Mahométans ; ou les Hindous n'étaient pas dans l'usage d'écrire l'histoire de leur pays, ou, s'ils avaient des annales, elles furent détruites par les Pundits ou soustraites à tous les regards. Les seuls matériaux intéressants qu'on leur doive se trouvent dans le Mahabharata, poëme historique écrit en langue sanscrite de la plus haute antiquité, mais dont on ne peut recevoir les traditions qu'avec une grande réserve. Si le père de la poésie grecque a totalement changé l'histoire d'Hélène pour donner une libre carrière à son imagination, qui peut nous garantir l'exactitude des faits rapportés par un autre poëte, surtout quand ce poëte est un Indien. C'est aux écrivains persans que nous sommes redevables de la portion la plus authentique de l'histoire ancienne de l'Inde. Le célèbre Mahomed Ferishtah, qui résuma au commencent du dix-septième siècle tous les matériaux recueillis par ses prédécesseurs, en a bien composé une première histoire de l'Hindoustan, mais on ne peut guère y attacher de crédit que pour la période postérieure aux premières conquêtes des Mahométans, vers l'an 1000. Et même dans celle-ci il ne nous entre tient guère que des empires de Ghiznie et de Delhi, jusqu'au commencement du treizième siècle. Tout le vaste

comme désignant tout le continent compris entre l'Indus, le Bourrampoutre et le cap Comorin. Dans le sens particulier, il ne s'applique qu'à la partie septentrionale de l'Inde, entre le Thibet et la Nerbudda. De même le mot Dekhan, pris dans le sens général, s'applique à toute la partie méridionale de l'Inde au-dessous de ce fleuve, mais dans le sens particulier, ne convient qu'au pays situé entre la Nerbudda et le Crishnah. Au-dessous de cette limite c'est proprement le Carnatique

Digitized by Google

espace ainsi négligé n'avait point cessé cependant d'être divisé en plusieurs royaumes, dont chacun exigeait une histoire particulière, et, Ferishtah ne nous donnant des événements qui s'y passèrent que ceux qui sont mêlés aux progrès du peuple conquérant, il s'ensuit que toutes ces histoires sont fort incomplètes. Celle du Dekhan est plus obscure encore que celle de l'Hindoustan, parce que les invasions des Mahométans y furent plus tardives. Elles ne commencèrent que vers l'an 1300. Il est donc inutile de chercher quelque chose d'authentique sur un peuple ou sur une localité au-dessous du Crishnah antérieurement à cette date; c'est aux légendes et aux traditions locales qu'il faut s'en rapporter. Dans le cas particulier de Vijayanagar, elles suffisent heureusement pour jeter une glorieuse auréole sur son site enchanteur et ses admirables ruines.

Ce qui reste de Vijayanagar occupe un site consacré dans la religion des Hindous depuis des temps immémoriaux. C'est en quelque sorte le mont Olympe de leur mythologie. Son plus beau titre à leur vénération est, s'il faut s'en rapporter aux admirables chants du Ramayana, d'avoir été pendant des siècles le séjour du grand Rama, de sa femme Leila et de son frère et fidèle compagnon, l'héroïque Lukmann. C'était aussi la demeure favorite de Schiva, le terrible dieu destructeur, d'Anjany, la mère d'Hanouman, et de différents autres personnages qui tiennent une place importante dans les légendes brahminiques. C'est enfin précisément l'emplacement de la fameuse cité de Cishcindya, dont la souveraineté fut si furieusement contestée par les célèbres satyres Sougriva et Vali. (Voyez le Ramayana de Valmici au chapitre Cishcindya Adhyaya.) Toutes ces légendes accumulées sur

Digitized by Google

une même localité l'avaient faite sainte entre toutes, et encore aujourd'hui c'est un but de pèlerinage qui ne le cède en rien à la fameuse pagode de Jaggarnath.

Jamais peut-être situation aussi sauvage et aussi romantique n'a été choisie pour y fonder une métropole. Sa célébrité fut le prétexte de ce choix ; mais la cause réelle tient évidemment à sa position presque inexpugnable. Belaldeo, qui vint s'y établir en 1344 et qui en fit la capitale de son nouveau royaume du Carnatique, était un des nombreux chefs hindous dont les possessions avaient été ravagées, en 1322 et en 1326, par le fameux Cafour, général d'Allah, empereur Pathân de Delhi. Ce chef (Belaldeo), qui, par ses talents militaires et ses succès contre les Pathâns, était parvenu à ranger sous sa loi tout le pays entre le Crishnah et la côte Coromandel, avait néanmoins compris durant les désastres de ses premières guerres la difficulté de résister à un ennemi dont la principale force était dans une innombrable cavalerie. Or la situation de l'ancienne Cishcindya lui promettait à cet égard de nombreux avantages. Sur un rayon de plusieurs lieues, dans toutes les directions autour du temple déjà fameux de Viroupacsha, il trouvait une succession continue de positions militaires admirablement calculées pour la défense. C'est une montagne qui surgit derrière une autre montagne, une crête après une autre crête comme des vagues de granit, séparées par d'étroites vallées formant des retranchements naturels que l'art humain ne saurait surpasser. Vers le centre de cet espace, les ondulations du sol disparaissaient et permettaient d'y créer de nombreux étangs où des travaux d'art devaient amener par mille canaux les eaux de la Toombuddra. Enfin cette noble rivière traversait déjà la ville, mais en

Digitized by Google

bondissant sur des cataractes de rochers qui en interdisaient la navigation, de sorte que, tout en fournissant aux besoins de la cité, elle devait encore ajouter à sa force.

Quand Belaldeo, de retour de son expédition contre les Pathâns, arriva, en 1344 à Viroupacsha (c'était l'ancien nom de la ville d'après le temple dont nous avons parlé), elle ne manquait point d'une certaine importance et comptait déjà six enceintes tracées à différentes époques d'accroissement. Il en ajouta une septième, la plus gigantesque et la mieux conservée de toutes, bien que toutes se retrouvent encore, et fit de cette résidence sa capitale en prenant lui-même le titre de Vijaya, Dwaja, Rajah, d'où resta à sa métropole le nom de Vijayanagar.

Le trône resta deux siècles dans sa famille, jusqu'à la destruction de sa capitale et à l'extinction de ses héritiers directs.

L'empire du Carnatique, de Vijayanagar ou de Narsinga (car il est également connu sous ces trois noms), au moment de sa plus grande splendeur, c'est-à-dire en 1500, s'étendait du cap Comorin sur la côte occidentale, jusqu'aux sources du Crishnah, y compris la principauté de Goa, et sur la côte orientale jusqu'à l'embouchure du Godavery, formant ainsi le royaume le plus compacte et le plus puissant de toute l'Inde en deçà du Gange. Le cours du Crishnah traçait sa limite septentrionale; partout ailleurs il était baigné par la mer. C'était la présidence de Madras d'aujourd'hui, plus le royaume de Mysore, les possessions portugaises, et un tiers de la présidence de Bombay.

Malheureusement, dans l'intervalle d'un siècle et demi, depuis sa fondation, en 1344, jusqu'en 1500, intervalle de prospérité toujours croissante, les historiens ne nous

Digitized by Google

ont conservé ni la succession exacte des princes qui ont passé sur le trône, ni les événements qui ont marqué leurs différents règnes. C'est le plus souvent à quelques inscriptions ou à la tradition locale que nous devons les noms de ceux qui se sont le plus distingués, tels que Achyuta-Rajah, Vitala-Rajah, etc.; ce n'est que lorsque quelque voyageur revient extasié des magnificences de Vijayanagar qu'il songe à nous en entretenir. Ainsi Khondemir nous raconte qu'un ambassadeur de l'empereur Sharokh était à la cour de Vijayanagar en l'année 1443 de l'ère chrétienne, et, tout en faisant la part du style oriental de cet écrivain, notre admiration est singulièrement excitée par sa description de cette ville. Selon lui Hérat, la capitale de l'empereur Sharokh, une des plus populeuses et des plus magnifiques cités de l'Asie, ne pouvait, dans l'opinion de l'ambassadeur, être comparée à Vijayanagar.

Nous ne trouvons, dans les historiens persans, de renseignements un peu suivis que sur le règne le plus brillant et le plus tourmenté, le premier de la décadence, celui des deux frères associés, Narsinga-Rajah et Crishna-Rajah, de 1500 à 1545. C'est alors seulement que Ferishtah, dans son *Histoire des souverains du Dekhan*, nous apprend que la ville de Vijayanagar avait été, pendant deux siècles, considérée comme imprenable par les conquérants musulmans; qu'il nous parle de leurs armées traversant, au commencement du seizième siècle, diverses parties du Carnatique, assiégeant et prenant plusieurs places fortes qui en dépendent, quelquefois même tout près de la capitale, mais sans oser entamer celle-ci. Et quand enfin il en vient à décrire l'assaut des faubourgs par les armées combinées des rois de Bidja-

Digitized by Google

pour et de Golconde et la défense de Crishna-Rajah, le plus illustre des princes de Vijayanagar, on voit que l'historien n'est occupé que d'une chose qui l'embarrasse infiniment : c'est de tirer ses compatriotes avec honneur de son récit. Pourtant, après la mort de son frère, ce même Crishna-Rajah dut enfin se résoudre à abandonner sa capitale et à se retirer avec ce qui lui restait de troupes dans les forêts et les montagnes des Ghattes, où il continua les hostilités jusqu'à sa mort. Son fils Jambuceswara, le dernier de sa race, finit par reprendre le dessus; mais, Vijayanagar ayant été saccagée dans l'intervalle et détruite de fond en comble par les Mahométans en 1545, il s'établit d'abord à Pennaconda et ensuite à Chandeghery, qui servit désormais de résidence à ses successeurs. Tel était pourtant le prestige de la renommée de l'ancienne capitale, que ceux-ci n'en persistèrent pas moins à garder leur ancien titre de rois de Vijayanagar.

III

Si de cet aperçu historique nous passons aux ruines mêmes de Vijayanagar telles que je les ai visitées en 1836, on est étonné que, depuis bientôt deux cents ans que des Européens s'agitent dans le Dekhan, personne n'ait encore songé à publier une description de ces restes admirables d'une capitale dont la civilisation rayonnait sur tout l'espace compris entre le Crisnah et le cap Comorin. Il n'y a pas encore trois siècles qu'elle excitait l'envie de toute l'Asie, et, dans ce court intervalle, c'est à peine si son nom même n'est pas oublié. Si vous interrogez le villageois dans le voisinage immédiat des ruines, il en parlera sous le terme collectif de la vieille cité. A

Digitized by Google

trente ou quarante milles plus loin, on leur applique indifféremment les trois noms de Anégoundi, Viroupacsha ou Humpi [1], et ce n'est plus que dans l'histoire et dans les légendes que l'on retrouve leur ancien nom de Vijayanagar.

Il est mentionné dans les Chroniques que Viroupacsha, le plus considérable des deux temples qui subsistent encore à quelques pas de la rive méridionale de la Toombuddra, à 15° 14' de latitude nord et à 76° 34' de longitude est (de Greenwich), occupait précisément le centre de la ville, qui s'étendait, à partir de cet édifice, à environ deux lieues dans toutes les directions.

Le second temple se trouve à environ 800 mètres à l'est du premier, près d'un point où la rivière tournant brusquement vers le nord, se fraye un passage de sept ou huit cents pas parmi les rochers de granit et reprend ensuite son cours naturel vers l'orient. Ces deux monuments sont les objets les mieux conservés parmi toutes les ruines, et cependant la tradition leur attribue une date fort antérieure à celle de la fondation de Vijayanagar. Le premier de ces temples est dédié à Schiva, sous le nom de Viroupacsha, ou la déité dont on ne saurait supporter le regard; l'autre à Vishnou sous le nom de Vitaladeva ou Rama-Chandra, l'un de ses avatars.

César Frédéric, un voyageur qui s'arrêta quelque temps à Vijayanagar, vers le milieu du seizième siècle, donne à cette ville dix lieues de circonférence. D'après mes propres observations, je lui en accorderais davan-

[1] Ce devrait être Pompa, du nom d'une déesse dont ces montagnes étaient le séjour favori; mais les habitants de Carnatique en ont fait par corruption Hompa, et les Anglais Humpi.

Digitized by Google

tage, et je crois qu'il a voulu parler d'une des enceintes intérieures; car la muraille fortifiée de Belaldeo, que l'on peut suivre dans presque tout son développement et dont les arcs de triomphe subsistent encore, se retrouve à l'est, à l'ouest, au sud-est, au sud-ouest et au nord, toujours à la même distance, au moins deux lieues du temple de Viroupacsha. Quel que soit le point de vue d'où l'on examine cette enceinte, elle paraît interminable et l'on dirait une œuvre de géants. Ce sont des pierres colossales de trente pieds de long sur dix de large, couchées transversalement les unes sur les autres, et que leur masse seule suffirait pour conserver debout jusqu'à la fin des siècles. Les enceintes intérieures, au nombre de six, ont laissé beaucoup moins de traces; mais on les retrouve encore en cherchant avec un peu d'attention.

La cité, de forme hexagonale, était divisée, sur les deux rives de la Toombuddra, en différents quartiers, dont chacun à son tour avait été le siége du pouvoir. Ces quartiers recevaient chacun un nom particulier, soit des différents princes de la dynastie, soit de quelque circonstance locale. Leurs tracés et leurs dénominations subsistent encore pour la plupart. Ainsi, sur rive septentrionale du fleuve, se trouvent Apara ou le quartier opposé (par rapport au temple de Viroupacsha) et toujours du même côté, à environ deux milles au-dessous du temple, Anégoundi. Ce nom lui vient du mot *ané* qui veut dire éléphant et *goundi* place, parce que c'était le quartier où l'on conservait les éléphants, dont on voit encore les écuries. Cela n'empêche pas que, durant le règne des deux frères unis, Narsinga et Crishna-Rajah, c'était la résidence du frère aîné, qui s'en était réservé

Digitized by Google

exclusivement l'administration. Sur la rive méridionale se trouvent les quartiers Viroupacsha (au centre), Vétala-Rajah, où se trouve le second temple, Achyuta-Rajah et Crishna-Rajah, ainsi nommés des princes qui en avaient été plus spécialement chargés avant ou après leur élévation au trône.

Parmi les ruines d'Anégoundi, et comme inséparable de ces ruines, il est une existence dont la vue est triste pour le cœur : c'est un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, c'est le représentant des rois de Vijayanagar, le descendant direct du dernier souverain. Ainsi, ruines de la cité royale et ruines de la race royale, tout est là sous vos yeux. Le spectacle est complet; il subsiste en son entier; le temps laisse debout ici tout ce qu'a fait le malheur. Malgré sa haute naissance, ce jeune homme n'a aucune ressource de fortune, et la condition de tout son entourage paraît des plus misérables; cependant ils s'efforcent de conserver encore quelques apparences de majesté, et, entre autres emblèmes d'un pouvoir qui n'est plus, ils ont un éléphant pour la chasse et les cérémonies. Quand on leur objecte l'inutilité de cette dépense, ils répondent qu'ils espèrent toujours, pour un temps ou pour un autre, quelque changement dans le gouvernement de ce pays; que leurs droits l'emporteraient alors sur ceux de toutes les familles royales de race hindoue; mais que, s'ils renonçaient à tous les insignes de la dignité royale, il n'y aurait plus rien pour les distinguer de la foule, et que leur nom, comme il est déjà arrivé pour celui de leur cité, serait bientôt enseveli dans un oubli total. Pourtant, hâtons-nous de le dire, le jeune prince déchu des ruines de Vijayanagar vit entouré d'un respect qui ne s'attache guère au malheur

Digitized by Google

que sous le ciel de l'Inde, ou du moins qu'on ne trouve nulle part aussi vrai, aussi durable, aussi profond.

A l'exception des écuries d'éléphants, qui sont encore debout, les ruines d'Anégoundi n'ont point le cachet de grandeur que l'on retrouve dans les quartiers de la rive méridionale de la Toombuddra. Une population d'environ deux cents personnes s'y est groupée autour de l'héritier de ses rois, et y a formé une espèce de village en suspendant ses toits de chaume aux débris des palais et des pagodes. A environ moitié chemin entre le temple de Viroupacsha et Anégoundi se voient les restes d'un pont qui unissait autrefois les deux grandes régions de la cité. Ce pont traversait la rivière en un endroit où elle a un demi-mille de largeur, et où, si l'on excepte quelques pieds d'eau dans une ou deux places, on peut la traverser à gué dans presque toutes les saisons. Cependant, pour effectuer ce passage sans danger, il faut profiter des rochers et suivre le tracé du pont qui était construit en zigzags sur des pilastres de granit d'une seule pièce, enfoncés comme à coups de marteau dans le lit de la Toombuddra. Ces pilastres soutiennent d'autres blocs de granit jetés transversalement d'un chapiteau à l'autre. Quelques-unes de ces colonnes sont inclinées par l'action des eaux depuis cinq siècles; mais la chaîne n'en est point encore interrompue, et la première impression qu'elles produisent est celle des pierres druidiques.

Revenant un soir à notre gîte plus tard que de coutume, avec juste assez de lumière pour distinguer, comme nous descendions le cours sinueux du fleuve, les masses sombres et silencieuses de ces pilastres, je ne pus m'empêcher de comparer ce spectacle à celui

Digitized by Google

qu'avaient dû offrir ces mêmes lieux au temps des rajahs. A l'extrémité du pont la plus rapprochée des temples, devait se tenir une foule de brahmines attendant l'arrivée du souverain à la lumière du pacal divati (le flambeau des cérémonies religieuses), et au son du chihna (la trompette sacrée à double tuyau), tandis que les colonnades et les terrasses sur toutes les éminences, éclairées d'une profusion de lumières de toutes couleurs, retentissaient de la musique guerrière qui ouvrait la marche du rajah, et montraient son long cortége dans toute la pompe et la magnificence de la royauté de l'Inde antique.

Les chroniques rapportent que sous le règne de Crishna-Rajah, sans compter les mosquées et les chapelles chrétiennes [1], il y avait dans Vijayanagar au moins trois cents temples principaux dédiés à différentes divinités hindoues. Effectivement ce qu'il en reste aujourd'hui prouve que le nombre était prodigieux et que la plupart étaient de dimensions colossales et du travail le plus exquis. Il y a à peine une éminence ou une crête de rochers qui n'ait été appropriée à quelque culte et qui n'en conserve la marque.

En remontant le cours du fleuve, la partie de la ville la mieux conservée, comme ensemble, est celle qui a retenu le nom de Humpi. C'est une esplanade qui commence au temple de Viroupacsha et se termine à une pagode beaucoup plus petite avec un portique et deux tours en spirale de chaque côté. Cette esplanade a 700 mètres de longueur sur 56 de largeur. Elle est encadrée à droite et à gauche d'arcades en terrasse à plusieurs étages ou-

[1] De saint Thomas l'apôtre.

Digitized by Google

verts sur le Prado avec des balcons d'espace en espace. Le temple lui-même, outre le mérite de son antiquité, est fort curieux, et serait mieux apprécié s'il n'était voisin de celui de Vitaladeva, dont nous parlerons tout à l'heure. La construction du Viroupacsha est celle de presque toutes les grandes pagodes indiennes. Une cour entourée d'une haute muraille avec des portes en pyramides, puis un portique qui donne entrée dans un large vestibule, semé ici de fragments d'idoles, dont quelques-unes sont d'un travail et d'un poli admirables. C'est une espèce de Panthéon des divinités hindoues : Schiva, Vishnou, Lukmann, Ganesa, sont les images que l'on y retrouve le plus souvent. Quelques-unes de ces statues sont encore intactes. Puis vient un passage, avec un escalier et une porte de chaque côté, qui conduit au garba-griha (le saint des saints), cloître triste et sombre où les rayons même réfléchis du soleil ne pénètrent jamais, et dans lequel s'accomplit la majeure partie des rites brahminiques. Les prêtres seuls ont le droit d'y entrer.

Si l'on en croit la tradition, de grands trésors sont enfouis quelque part dans cet espace. Ainsi l'on raconte de Crishna-Rajah, qu'il avait offert à Schiva Viroupacsha un ornement d'or et de pierres précieuses qui devait servir de couronne à son image. Mais les sthanicars (gardiens du temple), tout en recevant l'offrande, ne voulurent point lui donner la destination que le prince avait proposée. Ils se contentèrent de la déposer dans le trésor du monastère. Crishna-Rajah se plaignit, dit-on, aux brahmines de ce que l'ornement qu'il avait voulu consacrer à l'idole ne dût servir qu'à les enrichir. Pour le satisfaire, et en même temps pour lui montrer le peu d'importance qu'ils attachaient réellement à son offrande, ils le condui-

Digitized by Google

sirent dans le garba-griha, en lui disant de toucher en passant la muraille à droite et à gauche. Il le fit et exprima aussitôt sa surprise de l'inégalité de la surface. On alluma alors un flambeau, et il put voir que tous les murs de ce sanctuaire étaient incrustés de pierreries et de bijoux hors de prix.

A chaque pli du terrain, ce sont ensuite d'autres ruines et d'autres temples par centaines, ensevelis, étouffés sous les broussailles, où il faut pénétrer la hache à la main, au risque de se trouver face à face avec un tigre. Mais on est toujours dédommagé de cette périlleuse fatigue. Tout près de la rivière, c'est une petite pagode délicieuse où l'on trouve trois statues fort bien conservées, celles de Luckmann, Rama et Hanouman. Un peu plus loin, dans le jongle, un temple à colonnes de granit noir (fort rare et fort dur, d'un poli superbe), et un autre avec des bas-reliefs admirables qui représentent tous les exploits de Rama dans l'île de Ceylan.

Enfin, près l'extrémité méridionale du pont vient l'incomparable Vitalraj (temple dédié à Vitaladeva), dont l'extérieur seul est en ruines. Cette pagode avait autrefois deux cours d'enceinte; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une avec des portes pyramidales richement sculptées. Au centre se présente le temple principal tourné vers l'est et composé de trois ailes avec un portique magnifique au milieu. En entrant sous le portique, on est d'abord frappé de la grandeur et de la majesté de l'ensemble, puis on est séduit par la grâce et le fini des détails; et enfin, à mesure que l'œil s'accoutume aux objets les plus saillants, on découvre avec étonnement qu'il n'y a pas un pouce de ce vaste édifice auquel le ciseau n'ait donné une forme et sur cette forme n'ait gravé une idée. Comme

Digitized by Google

Dominie Sampson, on se surprend s'écriant à chaque instant : « Prodigious ! Prodigious ! Pro-di-gi-ous ! »

Nous avons dit que le temple se composait d'abord de trois ailes, ou de trois salles sur le même plan. Le plafond des deux ailes latérales est d'un dessin pareil. Il se compose de dalles de granit, chacune de douze pieds carrés, d'un seul bloc, et chacune sculptée de manière à représenter un dais suspendu par des cordes tenues aux quatre coins par des perroquets. L'élévation de ces oiseaux au-dessus du sol les a sauvés des destructeurs de toutes les époques, Anglais et Musulmans, et leur a conservé même en partie les brillantes couleurs qu'on leur avait données. Mais c'est dans l'aile centrale, celle qui conduit à l'intérieur de la pagode, que se déploient surtout le goût exquis et toutes les ressources de l'artiste.

Le plafond est encore ici un assemblage de dalles de granit, mais elles ont trente pieds de longueur sur quatre de largeur et reposent sur des colonnes qui n'ont point leurs pareilles dans le monde. Pour former chacune d'elles, on a pris un bloc de granit de vingt pieds de circonférence et trente pieds de hauteur, et l'on a donné à cette masse une base et un chapiteau (la base étant généralement un lion ou un autre animal grimpant), puis le fût ou la partie intermédiaire a été découpé à jour en quatorze, quinze et quelquefois seize formes différentes, chacune ayant sa base et son chapiteau distincts se reliant à la base et au chapiteau communs. Les tiges qui subdivisent ainsi chaque colonne représentent pour la plupart l'élite des Apsaras ou nymphes célestes, telles que Rhamba, Urvasi, Menaca et Tillottama, dont les traits, les formes et les contours paraissent avoir été copiés sur les

Digitized by Google

plus beaux modèles humains. Ce sont ces groupes de personnages qui supportent l'énorme toiture. La grâce et la légèreté des figures enlèvent ce que l'édifice pourrait présenter de trop massif. Tout cela avait été richement colorié, mais il reste peu de chose de la peinture.

En arrière de ces salles viennent les cloîtres ordinaires, remarquables seulement par la coquetterie des ciselures sur toutes les corniches, puis une esplanade et d'autres temples collatéraux.

A quelques mètres en avant des degrés qui conduisent au portique principal est un char qui a fait donner à cette pagode le nom de *Car pagoda*, par lequel elle est mieux connue des touristes anglais. C'est la prétendue imitation d'un char céleste. L'idée hindoue de ce véhicule divin ne se rapporte nullement à celle des Grecs; elle est beaucoup moins gracieuse et à une ressemblance assez marquée avec un hacquerey, une des voitures à bœufs en usage aujourd'hui dans le pays. Dans le modèle en question, les roues, l'essieu, le timon et tout le corps du chariot sont en granit. Cette lourde machine était surmontée d'une coiffe pyramidale, dans le style des portes de pagodes, en briques et en plâtre. A l'époque de ma visite, tout cela tombait en poussière.

En débouchant du temple de Vitaladeva, tournez à droite ou à gauche, et vous trouverez dans le prolongement de l'esplanade une foule d'autres pavillons et d'autres temples construits sur une plus petite échelle, mais des mêmes matériaux et toujours élégants. Ils sont consacrés à des divinités inférieures. Tous sont évidemment d'une date beaucoup plus récente que celle du Viroupacsha, qui se perd dans la nuit des temps, et la plupart se rattachent au quinzième siècle, la période la plus bril-

Digitized by Google

lante de la capitale. Des inscriptions en tamoul, en telinga et en sanscrit, indiquent que divers morceaux d'architecture sont dus à la munificence de Crishna-Rajah, entre autres un portique conduisant à l'un des petits temples, malheureusement le plus délabré, dans la cour de Vitaladeva. Il était de l'époque de son couronnement. Il y est dit que les revenus d'une pièce de terre ont été assignés par ce prince pour la construction, l'entretien et le service de cette pagode. Plus loin, dans le même quartier, on voit les ruines de son palais. Un tertre élevé, dont la base est entourée de maçonnerie, indique la place où s'élevait le trône des rois de Vijayanagar. On remarque aussi un ancien gymnase, un réservoir pour les ablutions pieuses, cinq tours en spirales, une piazza où se tenaient les gardes de la cour, enfin des écuries pour les éléphants de service construites avec une magnificence toute royale et surmontées d'un vaste dôme.

Dans quelque sens que vous fouilliez sur un espace de dix lieues la triste forêt qui a successivement envahi toutes ces merveilles, vous trébuchez à chaque pas sur des temples, des piazzas, des palais. Un grand nombre de ceux-ci étaient souterrains, mais les passages qui y conduisaient sont bloqués par les écroulements. Il faudrait, pour les dégager, quelques travaux qui seraient amplement récompensés par les trésors qu'ils mettraient au jour.

N'oublions point le palais d'Achyuta-Rajah, dans le quartier du même nom ; il est moins bien conservé que celui de Crishna. On y trouve cependant une remise pour ses chariots, d'un beau travail de maçonnerie, une salle du conseil, deux pavillons de plaisance et la tour en spirale qui marque la résidence d'un prince; on y voit aussi

Digitized by Google

un salon de bains entouré d'une galerie partagée en plusieurs compartiments : la toiture et les murailles en sont encore coloriées; montez de cette galerie par un escalier tournant sur la terrasse qui la couronne, et vous verrez à vos pieds, non plus la fameuse cité de Vijayanagar, célébrée dans la tradition et la légende, la capitale de souverains dont l'autorité s'étendait sur la moitié de l'Hindoustan, et dont l'amitié était recherchée par les plus puissants princes de l'Asie, mais mutilée par le sabre musulman et défigurée par la main du temps, l'ombre et le tombeau de sa gloire passée.

IV

Nous avions à peu près complété nos recherches après vingt jours de la vie d'antiquaire, d'études, de fouilles parmi les décombres et de conversations plus ou moins sérieuses avec les brahmines, que l'accomplissement d'un vœu ou d'un pèlerinage amène encore à chaque instant de toutes les distances au temple de Viroupacsha. J'avais aussi obtenu des renseignements précieux du jeune descendant des souverains de Vijayanagar, dont la royauté en guenilles ne m'effrayait plus. Bien que j'évitasse soigneusement de le blesser en observant dans mes rapports avec lui toutes les formules respectueuses dues au titre auquel il prétendait, cependant quelques services que j'avais eu occasion de lui rendre me permettaient de le traiter sur le pied de l'amitié, sinon de l'égalité. Je lui avais donc proposé de se joindre à une expédition que nous avions projetée pour le 23 mars, et qui devait être le prélude d'une guerre acharnée contre les rois du désert : c'était une chasse au tigre sur des éléphants. Le

Digitized by Google

prince ayant lui-même un de ces dociles animaux fort bien dressé à cette chasse, qui était sa seule occupation et lui fournissait son principal revenu, avait accepté notre offre avec empressement. Il fut même convenu qu'il me donnerait une place sur son howdah (espèce de corps de cabriolet qui s'attache au dos de l'éléphant, généralement entouré d'une balustrade en fer avec des anneaux pour appuyer les fusils). Nous avions d'ailleurs à notre suite trois éléphants de la Compagnie, de sorte qu'en marchant au combat nous devions présenter un appareil assez formidable.

Une catastrophe tout à fait imprévue devait arrêter ces beaux projets. Nous revenions un soir, l'avant-veille du jour fixé pour la chasse, tout chargés de butin, nos albums remplis d'esquisses, de notes, d'inscriptions dérobées aux ruines, quand, arrivant au logis, nous apprîmes que plusieurs de nos domestiques, dont nous avions remarqué depuis quelques jours le peu d'activité, s'étaient couchés fort malades. Nous avions déjà entendu parler de la fièvre de Humpi, car c'est par ce nom que l'on caractérise une fièvre maligne, toute spéciale à cette localité; mais on nous en avait conté des histoires si évidemment exagérées, que nous avions fini par n'y plus croire. L'impunité dont nous avions joui depuis notre arrivée contribuait aussi à nous encourager dans une confiance fatale. Comme beaucoup d'Européens, nous voulûmes attribuer l'indisposition de nos gens au défaut d'une nourriture suffisamment substantielle et à l'abstinence des liqueurs alcooliques. Au lieu donc de profiter de cet avertissement pour nous-mêmes et de nous éloigner au plus vite, nous nous contentâmes d'acheminer les malades vers Bellary, nous proposant

Digitized by Google

de retarder encore notre départ de quelques jours.

Dès le lendemain, cependant, trois de nos camarades se sentirent pris d'un mal de tête insupportable qui amena la fièvre durant la journée et le délire vers la nuit. Nous comprîmes alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour appeler du secours. La constitution de l'Européen résiste plus longtemps aux miasmes délétères que celle de l'Hindou; mais, une fois qu'il est atteint, sa maladie marche plus vite, en proportion même de la force de son tempérament. Il fut arrangé que je partirais à l'instant (il était minuit), et que je parcourrais d'une seule traite les quatorze lieues qui nous séparaient du cantonnement. Aussitôt mon arrivée, je devais expédier un médecin et des palanquins pour toute la société.

La vie de tous dépendait peut-être de mon activité. J'avais la volonté de les secourir, et je ne doutais pas de mes forces; mais les chemins étaient mauvais, et il me allait un guide pour une partie de la distance. Grâce à la vigueur de mon cheval et au courage de mon saice, le trajet fut accompli en quinze heures. C'est quelque chose d'inexplicable que cette élasticité physique, cette énergie soutenue de l'Indien, si faible dans une lutte corps à corps avec l'Européen, si supérieur à lui pour supporter une fatigue prolongée. Trottant devant moi quand j'allais au pas, s'accrochant à la queue de mon cheval quand je prenais le galop, mon saice ou palefrenier, un pauvre jeune homme grêle et maigre, qu'un souffle aurait tué, ne me perdait jamais de vue et se retrouvait à mes côtés dans tous les passages difficiles. Enfin, il arrivait en même temps que moi aux portes de la citadelle de Bellary prêt à tenir mon cheval quand je mis pied à terre.

Digitized by Google

L'étrangeté de ce fait, le désert et le silence autour de moi durant cette longue course, me jetèrent dans une série de pensées qui me rappelèrent ce que j'avais éprouvé au cap de Bonne-Espérance en lisant quelques strophes d'une poésie toute byronienne, qui n'a jamais été publiée, œuvre inconnue d'un poëte amoureux de cette triste colonie.

En voici une faible traduction avec l'original en regard :

« J'aime à errer au loin dans le désert, sans autre compagnon que le pauvre sauvage qui court en silence à mes côtés. Quand les chagrins de la vie jettent une ombre sur mon âme, que, malade du présent, je me tourne vers le passé, que mes yeux se remplissent de larmes de regret devant les chères images de mes premières années; quand je songe aux amitiés brisées par la trahison ou la mort, aux compagnons de mon enfance abandonnés ou perdus, et que je me vois moi-même, solitaire exilé dont aucun être n'a gardé le souvenir; c'est alors que, fatigué de tout ce qui est sous le soleil, et avec cette tristesse de cœur que nul regard ne peut sonder, je m'enfuis au désert loin du séjour de l'homme.

« Quand la tourmente de la vie avec ses scènes d'oppression, de corruption et de lutte, la menace du superbe et la terreur du lâche, le rire du dédain, la larme de la souffrance, la méchanceté, la bassesse, la folie et le mensonge, me jettent dans une rêveuse et sombre mélancolie; quand mon cœur est plein, que ma pensée fermente, que je sens dans mon âme une corde sympathique qui répond à toutes les douleurs, ah ! c'est alors qu'il y a pour moi de la liberté, de la fierté; une joie

Digitized by Google

immense à bondir sur mon coursier et à me précipiter, aussi rapide que l'aigle, en avant, en avant, bien loin dans le désert, sans autre compagnon que le pauvre sauvage qui court en silence à mes côtés. »

Afar in the desert I love to ride
With the silent bushboy alone by my side.
When the sorrows of life the soul o'ercast
And sick of the present I turn to the past;
And the eye is suffused with regretful tears
From the fond recollections of former years;
And the shadows of things that have long since fled
Flit o'er the brain like the ghosts of the dead;
Bright visions of glory that vanished too soon,
Day dreams that departed ere manhood's noon;
Attachments by fate or by falsehood reft,
Companions of early days lost or left;
And my native land whose magical name
Thrills to my heart like electric flame;
The home of my childhood, the haunts of my prime,
All the passions and scenes of that rapturous time
When the feelings were young and the world was new,
Like the fresh bowers of Paradise opening to view!
All, all now forsaken, forgotten or gone
And I a lone exile remembered of none,
Aweary of all that is under the sun;
With that sadness of heart which no stranger may scan
I fly to the desert afar from man.
Afar in the desert I love to ride
With the silent bushboy alone by my side.
When the wild turmoil of this wearisome life,
With its scenes of oppression, corruption and strife,
The proud man's frown, and the base man's fear,
And the scorner's laugh, and the sufferer's tear,
And malice, and meanness and falsehood and folly
Dispose me to musing and dark melancholy;
When my bosom is full and my thoughts are high
And my soul is sick with the bonds man's sigh,
Oh! then there is freedom and joy, and pride

Digitized by Google

Afar in the desert alone to ride.
There is rapture to vault on the champing steed
And to bound away with the eagle's speed;
Away, away, from the dwellings of men
By the wild deer's haunt, and the buffalo's glen, etc.

Mais laissons courir notre Giaour du cap des Tempêtes. Quand on accuse l'humanité avec tant d'amertume, au moins faudrait-il être humain, au moins faudrait-il avoir pitié de son pauvre sauvage.. Si, dans ma course à Bellary, je n'ai pas mieux traité le mien, j'avais du moins une excuse, un bon motif, le salut de mes compagnons. Les secours furent envoyés, ils arrivèrent à temps. Nos camarades, à l'exception d'un seul, qui, n'ayant jamais connu un jour de maladie, se croyait invulnérable, rentrèrent au cantonnement. Pourtant, il fallut aux uns des mois, aux autres des années pour se rétablir; quelques-uns durent changer de climat et retourner en Europe. La malaria de Vijayanagar semblait nous avoir tous empoisonnés.

J'ai dit qu'un seul de nos amis avait persisté à séjourner parmi les ruines. Un matin, quelques semaines plus tard, un Indien se présenta devant moi, faible, abattu, se traînant à peine. Il était porteur d'une lettre du capitaine B., dans laquelle ce dernier m'apprenait que la fièvre venait de le saisir à son tour et me priait de lui expédier un palanquin en toute hâte. J'obéis à ses instructions; mais le messager, malade lui-même, avait été trois jours en route; je conçus donc les plus vives inquiétudes. Le surlendemain, comme je sortais de chez moi pour me rendre au champ de manœuvres, je vis des porteurs endormis dans ma vérangue et un palanquin

Digitized by Google

déposé sous mon vestibule. Je courus l'ouvrir pour donner la bienvenue à mon ami, il était mort. Ce n'était déjà plus qu'un cadavre hideux et décomposé.

Digitized by Google

CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Telles furent les circonstances de notre excursion aux *ruines de Vijayanagar*, contraste frappant de gaieté et de douleur, péripéties bizarres, folles et fatales, commençant par l'orgie et finissant par la mort. On dirait une image de la vie telle qu'elle se présente le plus souvent aux regards de l'observateur sous le ciel dévorant de l'Inde.

J'en ai dit assez pour donner une idée générale des principales localités dans la présidence de Madras, celles du moins qui peuvent avoir quelque importance en se rattachant aux questions politiques du moment.

Je me suis aussi suffisamment étendu sur les armées de la reine et de la Compagnie pour en faire comprendre le système et apprécier la valeur. De plus longs détails ne pourraient intéresser qu'un très-petit nombre de lecteurs. Je n'ai examiné, il est vrai, que l'armée de

Digitized by Google

Madras; mais les observations qu'elle m'a fournies s'appliqueront également à celles des deux autres présidences. La seconde partie complétera cet aperçu par des considérations générales sur le système politique, administratif, judiciaire et financier du gouvernement anglais dans l'Inde, de manière à donner le bilan de sa situation au moment de l'insurrection du mois de mai 1857; et enfin par un examen approfondi des causes qui ont pu produire l'épouvantable explosion dont le contre-coup a été ressenti dans le monde entier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Arrivée à Madras. — Franchir la barre. — Description de Madras, une pagode; une mosquée. — Société de la capitale; le houkah; la promenade publique; familiarité des oiseaux de proie. 1

CHAP. II. — Le palanquin. — Sadras. — Pondichéry. 26

CHAP. III. — Retour à Madras. — Voyage d'Hyderabad. . . . 42

CHAP. IV. — Précis historique de l'origine et de la décadence du royaume de Golconde (Hyderabad). — Épisodes de Bussy et de Raymond. — Politique anglaise. — Sir Henry Russel. — Régime subsidiaire. 57

CHAP. V. — Conséquences du régime subsidiaire. — Nomination d'un ministre. — Caractères de Mir-Alum et de Chandoulâl. — Correspondance de sir Henry Russel avec la Cour des directeurs. 91

CHAP. VI. — Observations sur le système du gouvernement d'Hyderabad, sous les points de vue administratif, judiciaire et financier. 108

CHAP. VII. — Cantonnement de Bolarum. — Bazars dans les armées de l'Inde. — Armée du Nizam. — Armée auxiliaire. . . . 119

CHAP. VIII. — Description de la cité d'Hyderabad; une fête chez Chandoulâl. — Les bayadères. — Société de Chaderghât. — La famille Palmer. 130

CHAP. IX. — La Ramlaïla. — Société de Secunderabad. — Bider Aurungabad; Ellora. 162

Digitized by Google

Chap. X. — La saison des chaleurs; celle des pluies. — Fêtes religieuses; la Dourgah-Poujah, le Mohorrum. 187

Chap. XI. — Nomination de l'auteur au grade d'enseigne dans le 55e régiment de Sa Majesté Britannique. — Départ d'Hyderabad. —La forteresse et les mines de Golconde.—Voyage de Bellary. 198

Chap. XII. — Entrée au régiment; composition d'un régiment anglais; égalité entre tous les officiers à titre de gentleman; institution de la masse (cercle) militaire; président de masse; président de table; démarcation infranchissable entre l'officier et le soldat. 231

Chap. XIII. — Caractère et position du soldat dans l'armée royale anglaise, système de recrutement. — Le soldat anglais le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux discipliné dans le monde; système d'avancement parmi les officiers; solde des différents grades. 251

Chap. XIV. — Armée de la Compagnie. — Système d'avancement. — Démarcation infranchissable entre l'Européen et l'indigène. — Solde, discipline et mœurs des cipayes. 266

Chap. XV. — La table d'hôte; le *God save the King;* la place d'interprète. — Description de Bellary. — Le prisonnier d'État. — Les bazars; les trois temples. 272

Chap. XVI. — Le choléra. — Conspiration de Bangalore en 1833. — Missionnaires protestants. — Les soldats et les cipayes. . . 293

Chap. XVII. — Le nouvel an. — Maîtres et serviteurs. — La passion du mariage chez les indigènes. — Voyage de Bellary à Pondichéry. 313

Chap. XVIII. — Zemindari de Mahal. — Franc-maçonnerie des Thugs. 331

Chap. XIX. — Vellore; souvenirs historiques. — Conspiration parmi les cipayes. 348

Chap. XX. — Premiers bruits de guerre. — Voyage pour rejoindre le régiment. — Arrivée au camp. 355

Chap. XXI. — Guerre de Coorg. — Description des Ghattes. — Premiers combats. — Confortable du service militaire dans l'Inde. — La masse au camp. 371

Chap. XXII. — Assaut de Bakh. — Appréciation des cipayes et des Européens. — Retour en arrière sur l'insurrection de l'armée de la Compagnie en 1809. — Réflexions. 397

Chap. XXIII. — Fin de la guerre de Coorg. — Le rajah se confie à la générosité anglaise et se rend à discrétion. — Arrivée à Mercara, description de cette ville; portrait du rajah. 420

Digitized by Google

CHAP. XXIV. — Les États de Coorg sont ajoutés au domaine de la Compagnie. — Le 55e régiment est chargé d'escorter le rajah prisonnier jusqu'à Bangalore. — Départ pour cette ville. — Itinéraire. — Seringapatam; la brèche; la mosquée; la poterne; les tombeaux et le mausolée d'Hyder-Aly et de Tippoo. 429

CHAP. XXV. — Arrivée à Bangalore. — Observations sur la cavalerie et l'artillerie de l'armée de l'Inde. — Interruption du journal. 451

CHAP. XXVI. — Trois semaines aux ruines de Vijayangar. — L'orgie. — Le départ. — La vieille pagode. — La chasse au sanglier. — Le dévouement d'une femme. — L'histoire d'un empire indien. — Les ruines. — Le retour. — La mort. 466

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google